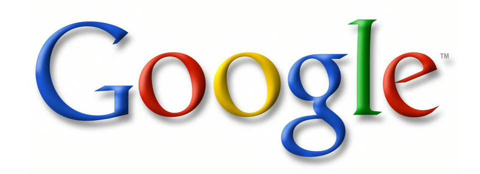
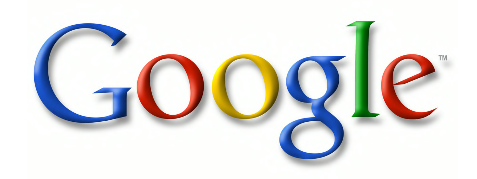
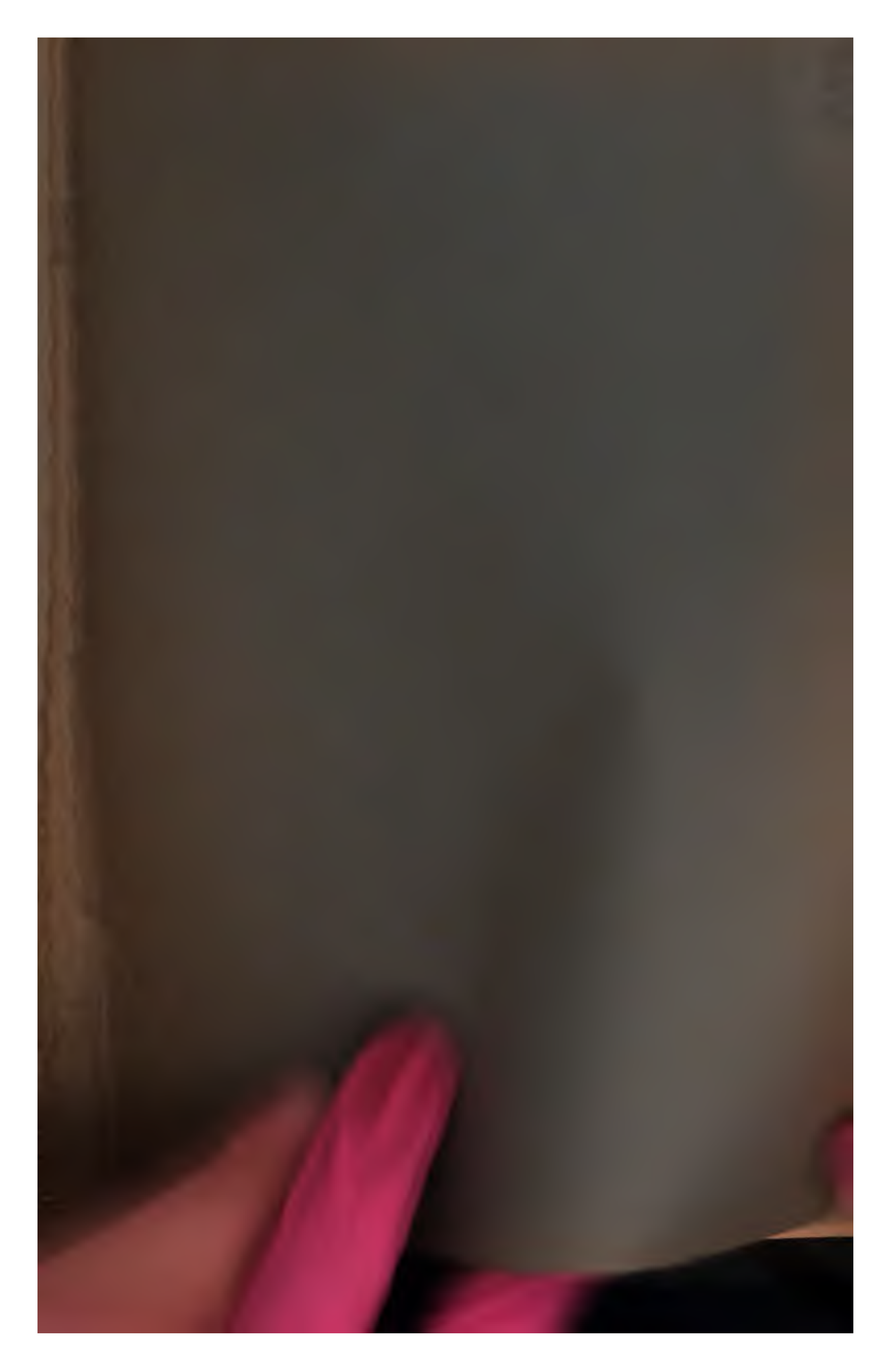
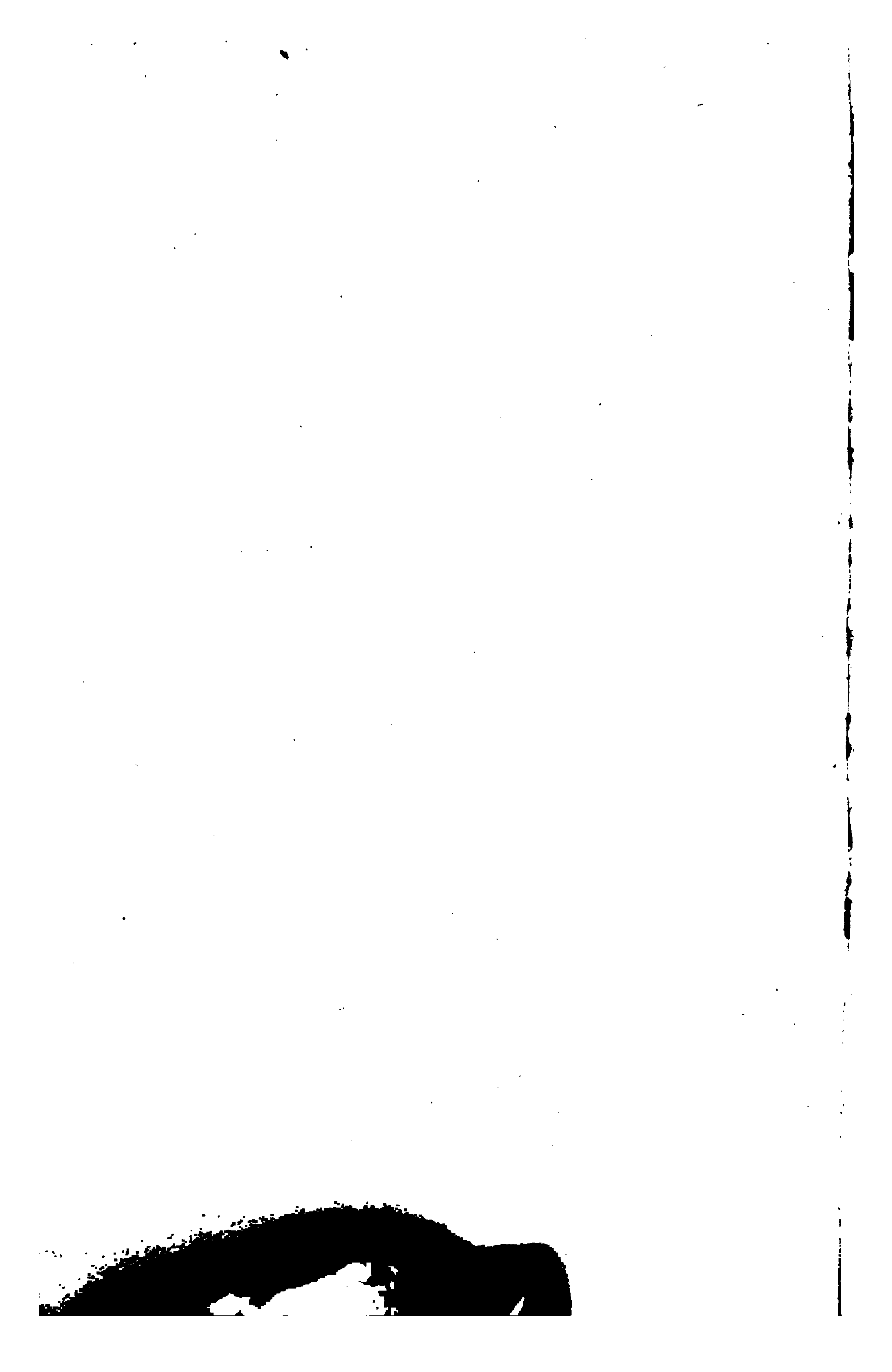



Google





BIBLIOTHÈQUE

SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉM. ALGLAVE

CIV

LATINS

ET

ANGLO-SAXONS

RACES SUPÉRIEURES ET RACES INFÉRIEURES

PAR

N. COLAJANNI

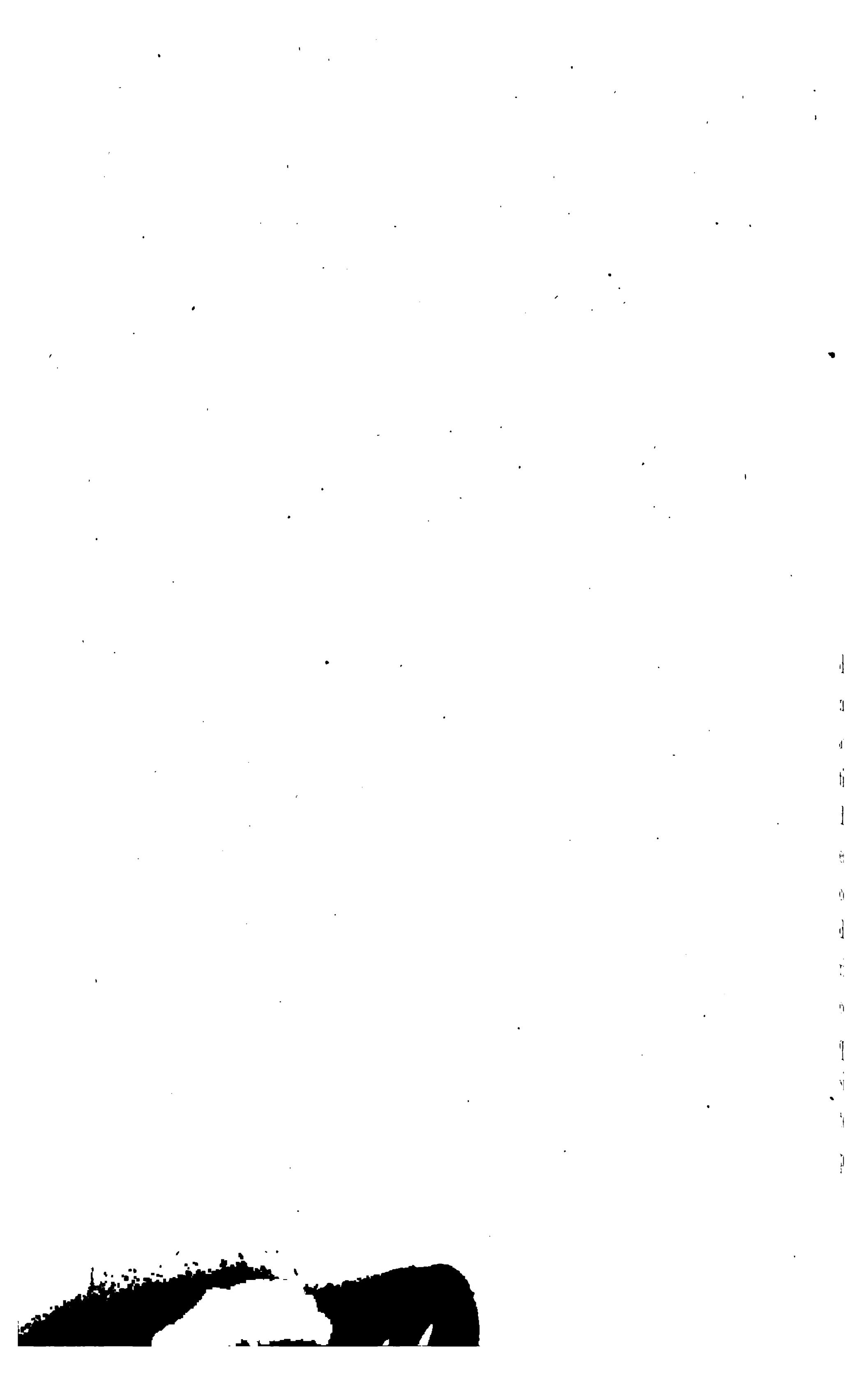
Professeur de Statistique à l'Université de Naples,
Député au Parlement italien.

TRADUCTION D'APRÈS LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE ET PRÉFACE

PAR JULIEN DUBOIS
Professeur agrégé de l'Université.

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905



PREFACE DU TRADUCTEUR

I

L'Italie du XIXe siècle fut un admirable champ d'expérience pour la guerre, la politique, la diplomatie et plus tard pour la sociologie. Ce pays, après avoir si longtemps étonné le monde par ses révolutions, traversa de nos jours une crise peut-être unique dans l'histoire des nations. Grâce à sa vaillance, à son esprit de suite, à sa ténacité, il a conquis du même coup ses droits à l'existence et son unité. Ce qui chez d'autres peuples fut l'œuvre lente et souvent laborieuse de longs siècles d'histoire s'est réalisé soudain, comme par enchantement, sur cette terre privilégiée qui avait déjà produit tant de miracles. Cette évolution si rapide — qu'il est permis aux historiens de rapporter à des causes lointaines — prit aux yeux du grand public tous les caractères d'une révolution. Ce n'est

point ici le lieu de l'expliquer, ni d'en rechercher dans le passé les signes précurseurs — non plus que d'en noter les divers moments ni les tragiques péripéties. Nous voulons seulement reconnaître au passage, dans la vie et l'œuvre d'un des hommes qui prirent une part active à ces événements, quelques-uns des aspects si curieux et si complexes de ce qu'on peut appeler la question italienne.

Il y a eu en effet une question italienne, — aujourd'hui résolue au moins politiquement —, mais qui en son temps a fort passionné les chancelleries et amoncelé sur nos têtes bien des orages. M. Colajanni, dont il est ici question, ne fut pas mêlé à la période héroïque du Risorgimento. Il ne devint même à aucun moment de l'époque plus réaliste qui va de la guerre de 1857 à 1866, un des protagonistes de la lutte entreprise pour la conquête du royaume d'Italie. On peut dire que cette unité monarchique qui devait avoir pour conséquence une excessive centralisation ne lui parut jamais désirable et que ce n'est pas pour cet idéal qu'il se battit à Aspromonte et à Bezzecca. Bien que sa situation parlementaire et sa réputation de savant et de publiciste aient étendu aujourd'hui son influence, c'est toujours pour la Sicile et le Midi de l'Italie que lutte le député de Castrogiovanni. Au Parlement, il est resté un indépendant ; il défend dans

sa Revue comme à la tribune la république fédéraliste, qui lui semble le régime le plus conforme aux vœux de la nation et le plus favorable à ses intérêts. Cette forme particulière du patriotisme italien porte en elle un enseignement qui appelle de notre part certaines réflexions.

Un récent biographe de M. Colajanni a dit qu'il avait su faire de sa vie « tout un poème »[1], et que la terre volcanique de son pays lui avait communiqué une étincelle de son feu. Il a mis cette ardeur au service d'une noble idée qu'il s'est efforcé de faire triompher par la plume et par l'épée. Quand le mouvement garibaldien est parti de Sicile en 1860, le jeune Colajanni se trouva aussitôt conquis. Sa famille dut ramener de force cet enfant de treize ans qui s'était enrôlé avec les chemises rouges. Il applaudit aux victoires de Palerme, de Marsala et de Milazzo qui libérèrent son Midi. En 1862, il part à l'appel du chef pour l'expédition romaine; mais il rencontre sur sa route à Aspromonte les troupes de Victor Emmanuel qui n'étaient pas officiellement brouillées avec le pape ; les Garibaldiens furent vaincus et Colajanni fait prisonnier. En 1866, il prend part à la campagne du Tyrol sous les ordres de Garibaldi dont le roi veut

1. R. Lioy, *Napoleone Colajanni.* Naples, Edvardo Chiurazzi, 1901.

bien cette fois accepter les services. Sa belle conduite à Condino et à Bezzecca lui valent la médaille militaire. Après la défaite de l'Autriche et le triomphe de la maison de Savoie (1866), il crut bien servir son pays en combattant de nouveau la puissance temporelle du pape. Il était reconnaissant à Garibaldi d'avoir affranchi la Sicile et le Napolitain ; il savait aussi les intrigues qui unissaient les deux cours de Naples et de Rome. Étranger aux finesses et aux duplicités de la diplomatie, il ne pouvait prévoir que le nouveau roi d'Italie allait faire arrêter le vaincu de Mentana (1867). Colajanni dut revenir à Naples pour y achever ses études de médecine. Il eut alors à souffrir pour sa foi républicaine ; accusé de conspiration en 1869, il fit neuf mois de prison préventive. C'est la vie politique qui commençait pour lui. On ne peut nier qu'il l'ait fait précéder d'une brillante préface.

Tandis qu'il exerce la médecine dans sa petite ville de Castrogiovanni, le préfet Fortuzzi l'accuse d'internationalisme et le place sous la surveillance de la police ; il aura plus tard à subir des accusations de lèse-constitution et de lèse-majesté dont ses collègues de Montecitorio feront bonne justice. Rien ne l'arrêtera dans son active propagande pour les idées de sa jeunesse qui sont restées celles de l'âge mûr. Sa vie fut aussi une bataille ; et il n'a pas encore désarmé.

Ses discours et ses livres nous montrent avec quelle franchise et quelle verve il défend ses convictions et comment, dans les questions de politique générale, il ne perd jamais de vue les intérêts régionaux de l'Italie du Midi. Est-ce à dire qu'il fasse une politique de clocher ? On se convaincra du contraire si on se rappelle les récentes difficultés où se sont débattus les hommes d'État de la péninsule pour avoir méconnu les leçons de l'histoire et les conditions spéciales de progrès que la nature impose à leur pays.

La nation née du *Risorgimento* n'est pas telle que l'avaient voulue les plus ardents patriotes. Leur déception nous explique l'attitude de M. Colajanni dans la suite de sa vie politique. Il était d'autant mieux fondé à critiquer les fautes commises qu'il avait lui-même travaillé à les prévenir. Le principe des nationalités fut en partie violé par la dynastie. Elle n'en voulut voir que le côté purement extérieur, le seul qui lui profitât. Elle résolut à son avantage la question politique et territoriale, en éliminant l'Espagnol et l'Autrichien, puis en absorbant l'état cosmopolite de Rome. Il en restait une autre pour laquelle les partis républicain et socialiste parlementaire luttent aujourd'hui : c'est la question sociale et économique. On ne peut pas dire que la nationalité soit respectée, quand on néglige ou que l'on méconnaît un des aspects de ce

principe. Il en résulte pour l'Italie un malaise dont le Midi souffre peut-être davantage. Les événements de ces vingt dernières années nous en ont donné des signes manifestes. On a vu des populations entières menacées par la faim, acculées à l'émigration et à l'émeute. Les insurrections et les grèves ont été réprimées par la force, enrayées par des demi-mesures, conjurées par des traités politiques et commerciaux qui n'ont satisfait personne; la crise subsiste, parce qu'on n'a pas voulu employer le seul remède qui convînt à un pays naturellement décentralisé. Il fallait briser les cadres artificiels et l'unité factice où il étouffe.

M. Colajanni, fidèle à l'idéal de sa jeunesse, se trouvait singulièrement bien placé pour diagnostiquer les causes de ces troubles organiques. Il le fit avec un courage et une clairvoyance remarquables, dans des circonstances que nous avons plaisir à rappeler. Un des traits constants de sa politique, et qui le distingue même parmi les hommes de son parti, fut son attachement à la France. Il proclama ses sentiments en toute sincérité et simplicité, au risque d'attirer sur lui les foudres de la presse crispinienne, — ce qui ne manqua pas de lui arriver. Il se sentait poussé vers nous par ses sympathies républicaines, par sa fidélité au principe des nationalités pour lequel notre



pays avait combattu, et aussi par un patriotisme éclairé.

Dès 1881, à l'occasion des conflits ouvriers de Marseille, il aida par ses articles à la solution des questions irritantes qui séparaient les deux nations. Il reconnut la principale cause de ces troubles dans la *concurrence* faite par les Italiens sur le marché du travail. Les événements d'Aigues-Mortes lui donnèrent raison en 1893 et lui permirent de présenter une explication rationnelle du phénomène dans son opuscule : *La quistione ardente* (La concorrenza pel lavoro). L'éloge qu'il fit de la France dans *Corruzione politica* (1888) ou dans *Francia !* (1889) pouvait servir d'avertissement à son pays dont une politique mégalomane et gallophobe compromettait la prospérité. On accusa l'auteur de s'être « vendu » à l'étranger.

Envoyé au Parlement en 1890 par le collège de Caltanisetta, puis constamment réélu par celui de Castrogiovanni, M. Colajanni vit son parti s'émietter ; il assista impuissant au désastre du 1er mars 1896 qu'il avait prévu dans son livre sur la *Politique coloniale* (1891). Son rôle ne devint efficace qu'au lendemain de la défaite, quand le marquis di Rudini accepta la lourde succession du cabinet Crispi. Il s'agissait de relever les ruines accumulées dans tout le pays et particulièrement en Sicile. « Depuis 1890,

dit M. Théry, les ouvriers et paysans de cette île s'étaient groupés en *fasci dei lavoratori* (faisceaux de travailleurs); l'énormité des impôts, le manque de travail, l'exaspération causée par le scandale de l'affaire des banques les poussèrent à l'insurrection. Le mouvement prit une telle tournure qu'en janvier la Sicile fut déclarée en état de siège[1] ». Le devoir du député de Castrogiovanni était tout tracé et ces tristes événements le trouvèrent à son poste. Il publia successivement *Gli avvenimenti di Sicilia et le loro cause* (1894); *in Sicilia* (1894); *Console Crispi* (1895); où il expose le mal et en attaque courageusement l'auteur responsable.

Après la chute de Crispi, un commissaire royal fut envoyé en Sicile pour étudier et réaliser « les réformes sociales nécessaires ». Ces questions étaient depuis longtemps du ressort et de la compétence de M. Colajanni. Peut-être même était-il plus désigné qu'un commissaire royal pour éclairer le gouvernement sur les besoins de ses concitoyens. Il se mit à l'œuvre sans mission officielle, et son avis, qu'on ne lui demanda pas, dut cependant être écouté. Il multiplia les publications où s'affirme son socialisme, qui ne sépare plus la politique de l'économie politique. Il sait que ces questions, qui intéressent toute l'Italie, ont pour le

1. Ed. Théry, *Situation économique et financière de l'Italie*. Paris, Économiste européen, 1903.



Midi de la péninsule un intérêt vital. C'est son patriotisme qui lui inspira successivement *La Finanza e la quistione sociale* (1897), *Per la razza maledetta* (1868), l'*Italia nel 1898, Settentrionali e meridionali* (1898); ce dernier ouvrage témoigne de la persistance des souvenirs et des rêves de la jeunesse à travers les préoccupations de l'âge présent; il nous montre comment cette vie de lutte a vraiment l'unité d'un « poème ».

II

M. Colajanni n'est pas seulement un patriote fidèle aux traditions du Risorgimento, qui se montra pour la France un ami de la première heure; il a trouvé dans sa vie si agitée le loisir de devenir un savant. Nous avons indiqué avec quelle hauteur de vue il abordait les questions de politique générale et locale: il y apporte une méthode empruntée aux maîtres de la science contemporaine. C'est un sociologue de l'école d'Aug. Comte et de Charles Cattaneo. Après avoir exercé quelque temps la médecine dans sa ville natale et tenté une expérience industrielle qui ne fut pas heureuse, il se sentit attiré vers l'étude du positivisme et se spécialisa dans une des parties les plus techniques de la sociologie. Son esprit ne se passionna pas seulement pour les idées généreuses, mais

pour les faits sociaux et pour les chiffres qui en suivent l'évolution. Il enseigna d'abord la statistique à l'Université de Palerme, puis devint un des maîtres les plus écoutés de celle de Naples. C'est à ces travaux que nous devons des études qui font autorité dans le monde savant : le *Socialisme* (1re éd., 1894 ; 2e éd., 1898), la *Sociologie criminelle*, et *Latins et Anglo-Saxons* dont nous offrons la traduction au public français [1]. Avant les fameuses déclarations d'Engels, la *Sociologie criminelle* [2] précisait en 1889 les limites qu'il convient de fixer au matérialisme historique de Marx. Des manuels fort documentés de *Statistique* et de *Démographie* publiés cette année nous renvoient comme un écho des cours professés à l'Université. Enfin un grand nombre d'articles que M. Colajanni écrit pour les revues d'Italie et de l'étranger [3], la direction de la

1. Le titre de la 2e édition italienne est : *Razze superiori e razze inferiori o Latini e anglo Sassoni*. Nous avons cru n'en devoir retenir que la seconde partie qui répond mieux à nos préoccupations actuelles, tout en résumant aussi bien l'esprit du livre.

2. Dans un récent article de la *Revue socialiste*, M. Rouanet s'étonne que cet ouvrage d'une grande valeur scientifique ne soit pas encore traduit en français. Il réagirait très heureusement contre les prétentions des anthropo-criminalistes et aussi contre l'esprit routinier de notre Code d'instruction criminelle. Certaines idées de M. Colajanni ont déjà fait leur chemin chez nous sans que le plus souvent on ait daigné en indiquer la provenance.— L'édition française du *Socialisme* a paru en 1899. Paris, Giard et Brière.

3. Outre sa collaboration aux revues italiennes, allemandes, anglaises et américaines, M. Colajanni fut pour la France le premier correspondant italien de la *Revue politique et parlementaire* ; il écrivit souvent dans la *Nou-*

Rivista popolare, dont il assume toute la charge, peuvent nous donner une idée de son inlassable activité.

Sans entrer ici dans le détail de sa doctrine ni montrer les applications originales qu'il en a su faire dans le domaine de la criminalité, nous nous bornerons à quelques remarques sur son nouveau livre. Il s'y propose de détruire la légende qui attribue à certaines *races* une *supériorité* purement imaginaire. Cette thèse ne saurait nous laisser indifférents, puisque nous avons le malheur d'être rangés par les partisans de la supériorité anglo-saxonne parmi les peuples de *race inférieure*. M. Colajanni cherche un point d'appui à sa démonstration non plus dans des hypothèses plus ou moins arbitraires, mais dans les faits. On appréciera en le lisant la force et la souplesse de la dialectique qu'il met au service d'une érudition puisée aux bonnes sources.

Il pose le problème des *races* dans toute sa complexité et s'élève contre la solution un peu trop simpliste qu'on a voulu lui donner. Les Italiens, si fiers de leur *risorgimento*, ont supporté plus impatiemment que nous de se voir voués à une décadence irrémédiable. C'est pour réfuter des généralisations hâtives et souvent intéressées, que notre auteur a limité l'ob-

velle Revue, la *Revue socialiste*, dans les *Archives de l'Anthropologie criminelle de Lyon* et récemment dans l'*Européen*.

jet de son étude à un point, — l'un des plus importants, il est vrai, de cette vaste question. Il se demande s'il est possible, dans l'état actuel de la science, de démêler exactement les diverses influences qui ont contribué à former le caractère d'une nation, et surtout d'en isoler l'élément ethnique, pour conclure à l'*infériorité* ou à la *supériorité* de telle ou telle *race*. Il conduit son enquête avec une grande sûreté d'information dans les pays mis en cause, et ce sont les résultats de cette expérience vraiment scientifique qu'il nous soumet.

Certaines parties de cette copieuse analyse paraîtront tout à fait neuves. Elle relève d'innombrables contradictions au compte des anthroposociologues aventureux qui se laissent entraîner par l'esprit de système. La doctrine positiviste a préservé M. Colajanni de pareils écarts. Sa science économique, politique et juridique lui fournissait assez de faits précis et irréfutables pour le dispenser de recourir à l'à priori des déductions. Après avoir consulté la biologie qui, dans le système linéaire d'Aug. Comte, sert de base à la sociologie, il reconnaît que la plus grande incertitude règne sur l'origine, la pureté et la persistance des *races*, et qu'à plus forte raison nous ne saurions trouver dans l'indice céphalique, dans la couleur des yeux et de la peau, ni dans la hauteur de la taille, une

preuve de la *supériorité* ou de l'*infériorité* de leurs représentants.

C'est à l'histoire, et à la vie sociale des nations, de nous fournir sur ce point des éléments de comparaison. Encore ne devons-nous pas négliger la loi d'évolution qui régit les sociétés comme les individus. Il ne faut pas que la vue du moment présent nous fasse méconnaître le passé et nous aveugle sur l'avenir. Si nous considérons ainsi les différents peuples qu'on oppose aujourd'hui les uns aux autres, nous verrons que la *supériorité* ou l'*infériorité* attribuée à la *race* a des causes plus tangibles, plus proches et plus *variables*. C'est à l'examen de ces facteurs économiques, politiques, moraux, intellectuels, etc., que M. Colajanni consacre la meilleure partie de son ouvrage. On sera frappé de l'aspect que prend la question des *races supérieures* ou *inférieures*, quand on l'étudie avec lui du point de vue évolutif.

Ce travail, sans être une œuvre de polémique, présente un réel intérêt d'actualité. Il nous transporte du passé le plus lointain à l'époque contemporaine, nous promène dans les pays de race anglo-saxonne ou latine et ne lasse jamais notre curiosité. La Grèce antique, Rome, la Venise médiévale, l'Angleterre, l'Amérique, la France et l'Italie nous apparaissent successivement ou en même temps aux principales

époques de leur histoire ; chaque pays nous révèle, au cours de cette enquête, les causes de sa grandeur ou de sa décadence *momentanée,* les germes de renaissance ou de dégénérescence qui se laissent entrevoir dans son organisme *actuel.* — Une idée consolante et optimiste ressort pour nous de cette comparaison ; c'est que la race tend à devenir une pure entité, et que son rôle, dans la vie des peuples européens, semble aujourd'hui négligeable. Aucune nation moderne ne trouve ni dans son passé ni dans son présent des raisons suffisantes de désespérer de l'avenir.

L'éducation offre sans contredit un des moyens les plus efficaces de prévenir la décadence ou d'y remédier. M. Colajanni y voit un produit des conditions sociales, sur lesquelles elle réagit à son tour. Il la soumet à une sorte de déterminisme et nous met en garde contre les systèmes préconisés au nom d'une *race* prétendue *supérieure.* Ce n'est pas un des moindres services que nous rendra la lecture de son livre. L'éducation ainsi comprise s'étend à toute la vie. Si nous la considérons à un de ses moments les plus décisifs, celui où l'on reçoit ce que nous appelons l'enseignement secondaire, le principe posé par M. Colajanni trouve ici son application. Il ne s'agit plus en France de fondre plusieurs races. Le problème est résolu depuis longtemps. Les variétés de dolichos et

de brachys se sont mêlées, et l'unité nationale leur a depuis des siècles imprimé une âme commune.

Pour savoir le système d'éducation qui nous convient le mieux, nous devons, après avoir interrogé notre passé et jeté un coup d'œil au delà de nos frontières, reconnaître les besoins et les aspirations de l'époque présente. La *filiation historique* dans le temps, et le concours dans une ou plusieurs sociétés d'*éléments indépendants*, forment, en effet, le double fondement de la science sociale, — dont la pédagogie fait partie intégrante. Mais il convient de conduire cette étude en toute sincérité, sans parti pris ni arrière-pensée, avec l'unique désir de faire l'œuvre la plus utile au pays. Beaucoup d'historiens et de sociologues ont malheureusement associé à d'excellentes intentions certains préjugés qui ne pouvaient qu'alarmer l'opinion. Ils ont compliqué à plaisir la question de l'enseignement, qui n'est déjà pas si simple. Ils pensent que des méthodes étrangères posséderaient seules la vertu secrète de régénérer une *race* épuisée. M. Demolins, qui a soutenu cette thèse avec beaucoup d'éclat, croit à la *supériorité* des anglo-saxons et à l'*infériorité* des latins. Il ne nous juge cependant pas perdus sans retour, puisqu'il nous propose une panacée.

Nous trouverons dans l'ouvrage de M. Colajanni cette conclusion fortement motivée, qu'au point de

vue social... et pédagogique, la théorie de l'*infériorité* et de la *supériorité* des *races* ne saurait se défendre. Une éducation n'est ni inférieure ni supérieure, mais bien ou mal appropriée. La race n'a aucune part aux échanges qui se font en cette matière d'un pays à l'autre. Le système anglo-saxon — si différent du nôtre — ressemble sur certains points à celui des peuples latins, comme l'Italie ou l'Espagne ; il s'éloigne, au contraire, des tendances *actuelles* de l'Allemagne, malgré la parenté des deux races. Nous voyons en revanche un peuple germain nous emprunter les traditions scolaires de l'époque impériale, celle où le génie latin a trouvé chez nous sa plus complète expression. Nous avons nous-mêmes appliqué avec succès quelques principes de la pédagogie allemande ou anglaise. Mais il ne faudrait pas qu'un esprit d'imitation servile ou d'émulation maladroite nous fît perdre de vue l'état de notre civilisation et l'effort qu'il réclame *aujourd'hui* de nous. L'enseignement ne peut se soustraire à la loi de relativité qui régit tous les phénomènes sociaux ; c'est pour l'avoir méconnu que l'on construit parfois des plans d'éducation qui semblent conçus au pays d'utopie et destinés à la république de Platon.

J. Dubois.

LATINS ET ANGLO-SAXONS

CHAPITRE PREMIER

PROBLÈMES D'ANTHROPO-SOCIOLOGIE

Le sujet que j'ai entrepris de traiter est vaste et complexe ; il contient beaucoup de problèmes difficiles, qui sans être précisément insolubles n'ont pas encore reçu de solution. C'est pourtant un devoir d'aborder de telles questions. N'arriverait-on qu'à établir notre ignorance actuelle, cela suffit à détruire ou à discréditer certains préjugés qui passant pour axiomes, malgré la distance qui les sépare de la vérité, font souvent sentir leur puissante et désastreuse influence dans la vie politique économique et morale des contemporains. Il est utile de développer cette thèse d'une vivante actualité qui se résume sous le titre de : *Races inférieures et races supérieures* ; elle fait le fond d'une science soi-disant nouvelle : l'anthropo-sociologie. Cette discussion mettra dans un jour éclatant la vanité de ce que J.-B. Vico appelait à bon droit : *la vantardise des nations*.

L'ampleur et la complexité du sujet dont j'ai parlé, le nombre et l'importance des problèmes qu'il soulève, ressortent clairement de cette énumération incomplète :

A. Avant tout, que doit-on entendre par le mot de

race ? Y a-t-il une ou plusieurs *races* ? Où sont-elles nées et depuis combien de siècles existent-elles ? Comment se distinguent et se classent les *races* ? Le milieu physique exerce-t-il une action qui modifie le caractère des *races* ?

B. Cette première série de problèmes en appelle une autre non moins importante. Peut-on trouver aujourd'hui des *races pures* ? Les *nations* modernes représentent-elles des *races* distinctes ?

C. Dans les *races* humaines, étant données les différences évidentes que révèle l'anatomie et l'anthropologie, se trouve-t-il une somme égale ou variable de forces intellectuelles et morales ? Observe-t-on chez les peuples des types différents comme chez les individus et peut-on distinguer comme en botanique ou en zoologie des genres, des espèces, des variétés ?

D. Les descendants se transmettent-ils les qualités acquises suivant la loi qui autorise et explique la transformation darwinienne des espèces et qui, à un point de vue plus général, fonde la théorie de l'évolution ? Si cette transmission des qualités est réelle, en quoi consiste la différence initiale entre les *races inférieures* et *les races supérieures*, si l'on admet que leur existence soit démontrée ?

E. Faut-il assimiler complètement les peuples, les collectivités, aux individus en leur attribuant la succession des âges que la nature nous impose : l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse ? quelle importance accorder aux organismes en sociologie ?

F. Si les collectivités ne connaissent pas la dernière phase que l'individu traverse dans la mort, si elles sont vouées à la décadence et à la décrépitude, peut-on admettre qu'elles aient un réveil et une renaissance ?

G. Si ce réveil et cette renaissance sont impossibles, combien faudra-t-il de siècles pour épuiser l'énergie

humaine et ne laisser qu'un triste et lamentable résidu de dégénérés ? Quelle sera la dernière race qui après avoir hérité de toutes les civilisations antérieures des races déchues, subira elle-même la fatale décrépitude où nous devrons voir l'irrémédiable et suprême catastrophe de l'humanité ?

L'indication générale des problèmes contenus dans celui des *races inférieures et races supérieures* montre d'elle-même avec éloquence qu'un seul livre ne suffirait pas à les développer même dans leurs grandes lignes.

Aussi est-il indispensable de limiter cette étude à la partie qui offre un intérêt plus actuel et qui se trouve plus directement et plus étroitement unie à la question des *races inférieures* et *des races supérieures* ; nous nous bornerons à rappeler en passant quelques-uns des problèmes posés plus haut, ceux qui ont un caractère plus général, et qui, en raison de leur importance politique et sociale, ont été plus souvent agités.

CHAPITRE II

LA RACE ET LES RACES. — MÉTHODE DE CLASSIFICATION EXISTE-T-IL DES RACES PURES [1] ?

Le sens et la valeur du mot *race* ont donné lieu aux plus vives controverses. Babington nie les caractères de la race et n'admet que ceux de l'individu. « C'est l'individu, dit-il, que nous devons étudier et non le vain fantôme désigné sous le nom de *race*. On a beau étudier la *race*, en usant des méthodes les plus précises de la statistique et de l'observation scientifique, toutes les descriptions qui s'y rapportent ne font que généraliser des vérités qui s'appliquent aux individus dont elle se compose. C'est la conclusion où l'on arrive après s'être appliqué à résoudre les énormes difficultés

1. Dans la *Sociologie criminelle*, vol. II, j'ai traité en détail quelques-unes de ces questions et j'ai cité beaucoup d'auteurs dont j'apprécie les idées. Je me contente ici d'indiquer exactement quelques ouvrages et auteurs dont le nom reviendra souvent dans ce chapitre et dans les suivants. — Sur le sens du mot *races*, sur les classifications qui s'y rapportent, l'ouvrage de Quatrefages est classique : l'*Espèce humaine* (Bibl. scient. intern. Paris, F. Alcan). — Pour les autres questions, outre l'*Origine de l'homme*, de Darwin, on consultera : J. Sergi : *Africa. Antropologia della stirpe camitica* ; idem. : *Origine e diffusione della stirpe del mediterraneo*. Rome, 1895 ; idem. : *Ari e italici attorno all' Italia preistorica*. Turin, Bocca, 1897 et 1898 ; Penka : *Herkunft der arier* ; Taylor : *The origin of the Arians* ; A.-H. Keane : *Ethnology*. Cambridge at university Presse, 1896 ; idem : *Man. Past and present*, 1899 ; Deniker : *Races et peuples de la terre*. Paris, 1900 ; John Lubbock : l'*Homme préhistorique. Les origines de*

que l'on rencontre dans la recherche des caractères qui différencient les diverses races. Aussi la race humaine ne doit-elle être considérée que comme une espèce, au sens biologique. Les phénomènes d'adaptation, de variation, de croisement, d'acclimatation, de spécialisation et de différenciation sont les grands facteurs qui expliquent l'histoire moderne des peuples et des individus (Folkmar).

Il en résulte que certains classent les races d'après leur prétendu lieu d'origine (race caucasienne, mongole, africaine, etc.), ou d'après la couleur de la peau (blanche, jaune, noire, etc.), d'autres d'après les dimensions du crâne (étroit, moyen, allongé) ou sa forme (Sergi), d'après la nature des cheveux (crépus, laineux, lisses (Haeckel), ou le langage (monosyllabique, à thèmes composés, à flexions), ou la taille, etc., etc.

Aussi remarque-t-on de profondes différences dans les classifications de Buffon, Cuvier, Lesson, Bory de Saint-Vincent, Pritchard, Agassiz, Quatrefages, Huxley, Sergi, Penka, Beddoe, Ripley, Keane, Deniker, etc. Pour la même raison, Blumenbach distinguait cinq races, tandis que Topinard en admet dix-neuf, et que Nolt et Gliddon reconnaissent soixante-quatre familles

la civilisation. Paris, F. Alcan; Taylor : *Primitive colture; resarches on the history of Mankind*; Waitz : *Anthropologie der naturvolker*; Lazarus : *Das lebender Seele*; Ratzel : *Le razze umane* (traduction italienne; Union typographique d'édition. Turin); Ranke : l'*Uomo* (traduction italienne; *id.*); Otto Ammon : *Die naturliche auslese beim Menschen.* Iena, Fischer, 1893; idem. : *Histoire d'une idée, l'Anthropo-sociologie.* Paris, 1898; C.-C. Closson : *La hiérarchie des races européennes.* Paris, 1898; Manouvrier : l'*Indice céphalique et la pseudo sociologie* (Revue de l'école d'anthropo-sociologie. Paris, 1899); Folkmar : *Leçons d'anthropologie philosophique.* Paris, 1900; W.-Z. Ripley : *The races of Europe, a sociological study.* New-York, Appleton and C; Vacher de Lapouge : *Les sélections sociales*; l'*Aryen. Son rôle social.* Paris, 1899; E. de Michelis : l'*Origine degli Indo Europei.* Turin, Bocca, 1903.

réparties en huit races. Deniker renferme vingt-neuf races dans dix-sept groupes, d'où il tire — en tenant compte de la langue — le groupement ethnique des *aryens* et des *non aryens*; Haeckel en compte trentre-quatre, et le dernier anthropologiste en renom, Keane emprunte à la géographie un classement des *hominidæ* en quatre groupes : *homo œthiopicus, mongolicus, americanus, caucasicus*. Dans le groupe caucasien il comprend tous les Européens, les Polynésiêns, les Todas, les Ainiens, les Veddas. Il range les Européens du Sud dans le sous-groupe des mélanochroïdes, et ceux du Nord dans celui des xanthocroïdes. M. de Lapouge, suivant une autre école, ne s'est pas borné à énumérer les races vivantes, il s'est aussi occupé des races préhistoriques ; il en compte dix depuis l'*Homo europæus* jusqu'à l'*Homo Acrogonus*. Il a découvert que l'homme des tombeaux néolithiques était dolichocéphale... et blond, etc. Virchow avait honte de tant d'incertitudes qui l'empêchaient d'établir par des différences typiques — au sens scientifique que les naturalistes donnent à ce mot — le caractère de nationalités qui nous intéressent le plus : Celtes, Germains, Slaves (Ranke).

Les difficultés ne sont pas moindres, quand on veut savoir si la race avait une unité primitive et si elle s'est différenciée sous l'influence du milieu physique et social (monogenèse), ou si ces différences existaient en grand nombre dès l'origine (polygenèse).

Ceux qui s'en rapportent à la Bible, tiennent pour la monogenèse, quoique des catholiques comme M. Agassiz admettent la polygenèse et que Darwin soit pour la monogenèse. Folkmar incline vers la monogenèse et pense avec raison que l'hypothèse darwinienne ne contredit ni la monogenèse ni la polygenèse. Keane considère les groupes humains comme des variétés d'une seule espèce et non comme des espèces distinctes du

genre *homo*. La monogenèse tire avantage de ce fait que toutes les variétés humaines se reproduisent entre elles, et que souvent le croisement donne des produits plus féconds et meilleurs. Mais des savants de grande autorité penchent vers la polygenèse. C'ést vers ce système que, malgré sa prudence habituelle, se sent porté Mantegazza, qui croit que nous ne descendons pas tous du même Adam; MM. Gobineau et Gumplowicz, de Lapouge et Ammon donnèrent à la polygenèse un regain d'actualité politique, tandis que Ripley semble revenir à la monogenèse ; il attribue à l'influence du climat et des conditions sociales la transformation soudaine des méditerranéens qui émigrèrent vers le Nord et y prirent les caractères auxquels on reconnaît aujourd'hui les traits propres à la race supérieure par excellence, la race aryenne. Il n'y a pas de difficulté sérieuse à expliquer le changement de couleur dans le passage du Sud au Nord ni à l'attribuer à l'influence d'un nouveau climat. Il est moins aisé de savoir comment les méridionaux échangent leur petite taille contre celle beaucoup plus élevée des hommes du Nord. Il est vrai que grâce à de meilleures conditions économiques l'*antropometric commission* de 1883 a pu constater l'élévation de la taille en Grande-Bretagne, que M. Bertillon en 1886 a prouvé le même fait pour la France, Arbo en 1895 pour la Norwège, Haltkrontz en 1886 pour la Suisse, Livi et Pagliani pour l'Italie[1]. Il reste toutefois difficile d'admettre, si l'on en juge par les conditions actuelles, qu'aux temps primitifs l'alimentation et les conditions sociales aient été meilleures au Nord qu'au Midi.

1. Sur l'élévation de la taille des Italiens, on peut lire la récente monographie du Dr G. de Rossi : *La Statura degli italiani e l'incremento in essa verificatosi* (Archives d'anthropologie et d'ethnologie, 1902).

La grande difficulté de ce problème apparaît dans la contradiction fondamentale où Keane est tombé. D'un côté il reconnaît que les groupes humains primitifs se développèrent dans leur milieu spécial et qu'ils descendent tous de l'ancêtre phliocénien, peut-être de l'*Homo javanensis* de M. Manouvrier, qui serait le véritable précurseur de l'homme actuel; il admet que la spécialisation des divers groupes humains s'est probablement produite à l'époque prénéolithique sous l'action du climat, du sol, de l'alimentation, de la culture et de l'hérédité. D'où une correspondance entre certaines zones géographiques et les races ou la culture qu'on y rencontre. D'autre part, il se trouve en désaccord avec Ripley et Sergi, quand il maintient une différence originelle entre les dolichos blonds du Nord et les dolichos bruns du Midi (*Man,* etc. ch. I et XIV).

On verra plus tard comment il convient, en ce qui regarde les questions politiques et sociales d'aujourd'hui, de limiter l'étude des races à celles qui vivent en Europe et qui comptent des représentants plus ou moins nombreux en Amérique, en Australie, aussi bien qu'en Asie et en Afrique. Il suffit de noter pour l'instant que l'accord ne se fait pas davantage sur le lieu d'origine de l'homme. On a prétendu qu'il était né en Asie (de Quatrefages); on lui donnait pour berceau un pays qui s'étend au Sud de l'Inde, la Lémurie; beaucoup aujourd'hui partagent l'avis de ceux qui le font venir d'Afrique *(Brinton, Sergi, Folkmar, Keane).*

S'agit-il de son âge? Les sept jours de la création, même aux yeux des catholiques, se ramènent à sept grandes périodes; pour la date de l'apparition de l'homme sur la terre, si l'on n'admet pas qu'il ait vécu à l'époque tertiaire, nous devons, avec Lyell, lui accorder les 250 000 ans de l'époque quaternaire. Or Usserio, et à sa suite les catholiques placent la naissance de Jésus

49 000 ans après la création du monde! Mariette Bey a calculé que les hiéroglyphes de l'obélisque de la place de la Concorde à Paris remontent à plus de 70 siècles et Brinton soutient que depuis 6 000 ans les races noire, blanche et jaune ont pris les caractères qu'on leur voit aujourd'hui.

S'il en est ainsi, comment ces races diverses ont-elles réussi à garder leur pureté, soit que leur diversité ait d'abord existé ou qu'elle provienne d'une différenciation ultérieure déterminée par tant de centaines de siècles, tant de contacts et de croisements ? Personne ne saurait l'imaginer, et l'hypothèse de l'existence actuelle de *races* que l'on doit considérer comme *inférieures* ou *supérieures* apparaît déjà de ce point de vue comme un non sens à quiconque ne se laisse dominer ni par des conceptions métaphysiques, ni par des préjugés politiques et nationaux.

Je me suis occupé dans la *Sociologie criminelle* de la grande difficulté, qui semble insurmontable, d'admettre aujourd'hui des *races pures* et de reconnaître dans les faits sociaux l'influence de telle ou telle race ; cette difficulté fut précisément signalée par un partisan de l'influence de la race ; il s'exprime en des termes que je crois utile de rappeler : « La nation qui commence à se former, écrit M. de Lapouge, comprend des races diverses en proportions différentes et réparties d'une certaine manière dans la hiérarchie sociale. Ces individus forment peu à peu un groupe plus compact. De génération en génération les lignes se rejoignent, se ramifient, pour s'unir encore à l'infini. Un même plasma se répand dans toute la masse, et, il n'y a pas d'individu qu'un lien de parenté n'unisse à la communauté. Depuis quinze siècles par exemple que la France existe, c'est-à-dire depuis quarante-cinq générations, le nombre théorique des ancêtres de chacun de nos con-

temporains est prodigieux, et on ne peut concevoir celui des collatéraux. Depuis la vingtième génération, c'est-à-dire depuis 1 200 ans, le nombre des ascendants directs de chaque individu s'élèverait à plus de deux millions. Pour la 45e génération, on atteint presque sept milliards... » (L'*Aryen,* etc., p. 366 et 368.) L'ironie de M. Manouvrier a beau jeu contre ceux qui prétendent fournir des titres authentiques de la noblesse de leur race. Il est vrai que M. de Lapouge voit des obstacles aux croisements dans les conditions géographiques, politiques, etc. ; mais si l'on considère seulement les migrations des époques historiques, les lentes infiltrations, les courants d'endosmose et d'exosmose continue qui s'établissent entre peuples et races voisines, on doit avouer que dans les veines de chaque individu coule aujourd'hui le sang de toutes les races[1]. Sur cette seule donnée, on serait donc autorisé à exclure l'influence de la *race* dans les faits sociaux. On verra plus loin comment ce défaut de pureté dans la race est considéré de nos jours par d'illustres sociologues et anthropologistes comme une condition favorable au progrès de l'évolution.

1. Même dans la froide et stérile Scandinavie, qui n'attirait pas les invasions de peuples, on trouve la trace de ce mélange. Ripley dit que le type de l'*Homo alpinus* y abonde (ch. IX). Retzius et Fürst se sont occupés de cette question (Anthropologie suédoise). — Voici des faits qui montrent la vanité ridicule des nations contemporaines prétendant descendre des races supérieures : le type dolicho blond ne se remarque d'après Virchow que dans la proportion de 33 à 43 pour 100 parmi les Allemands du Nord, de 25 à 32 au centre, de 18 à 24 au Sud. Otto Ammon, qui n'est pas suspect dans ses sympathies pour la supériorité germanique réduit la proportion à 1 et 1/2 pour 100 parmi les conscrits du duché de Bade. La Sardaigne qui aux yeux des anthropologistes aurait la population la plus pure contient au moins deux races (Spinazzola : *I bronzi Sardi, la civiltá antica della Sardegna*. Napoli, 1903).

CHAPITRE III

LES ARYENS. — ORIGINE, CARACTÈRE, NOMBRE, RÉPARTITION DE LA RACE SUPÉRIEURE

Ripley faisant allusion aux discussions actuelles sur les *races* déclare qu'il est très difficile d'en parler aujourd'hui avec calme et sang-froid, parce qu'il n'y a peut-être pas une question de science, excepté celle de l'évolution, qui ait été débattue avec autant d'âpreté que celle des races et de leur origine ; le chauvinisme est encore venu la compliquer en y mêlant sa fureur démoniaque. Les Américains, d'après Ripley, doivent la traiter avec une sereine impartialité, puisque leur orgueil national est également satisfait de reconnaître le noble Aryen dans l'Anglo-Saxon, le Celte ou l'Ibère. De fait, étant donnés les nombreux mélanges d'éléments anglo-saxons, irlandais (Celtes), espagnols et italiens (Ibères) qui se sont opérés aux États-Unis, l'orgueil national ne reçoit aucune atteinte si l'on reconnaît à ces trois races les mêmes titres ou des titres équivalents.

On ne peut dire toutefois que les États-Unis aient fait preuve de cette sereine impartialité envers leurs citoyens qui appartiennent à la race nègre ou jaune (Chinois) ; ils ont agi et agissent encore à leur égard avec une injustice et une cruauté révoltantes.

Si la discussion devait s'étendre à toutes les races

actuellement vivantes sur la terre, il faudrait y comprendre les races *nègre* et *touranienne* ou *jaune*. Il ne manque pas d'auteurs qui nient l'infériorité des nègres, ni de faits qui leur donnent raison. On en trouve encore davantage qui prennent la défense des *touraniens*; le Japon lutte déjà pour préparer à ces derniers le progrès d'une très rapide évolution. D'autres voient même dans ces touraniens un péril imminent pour tous les peuples qui vivent sous l'empire de la *civilisation dite occidentale,* la plus avancée de toutes, celle qui d'après Pierre Laffitte et l'école d'Auguste Comte, après s'être développée en Europe, fut transplantée en Amérique, en Afrique et en Australie [1].

Les nègres et les touraniens mis à part, existe-t-il dans le cercle de la *civilisation occidentale* des peuples appartenant à des *races* différentes dont quelques-unes peuvent être considérées comme *inférieures* et d'autres comme *supérieures* ?

Voilà le point qui offre actuellement une importance politique et sociale, et autour duquel doit se concentrer la discussion.

Sans doute en Europe, et partout où les réprésentants de la *civilisation occidentale* ont émigré, on rencontre trois grandes races dont les caractères différents ont été établis avec une suffisante certitude par l'anthropologie et l'anatomie. Mais l'une de ces races est-elle *supérieure* aux deux autres, et à laquelle revient cette supériorité ?

J'accepte la classification des anthropo-sociologues qui affirment de nos jours la suprématie absolue d'une

1. J. Sergi, l'illustre anthropologiste de l'Athénée de Rome, ne reconnaît d'infériorité absolue que chez les nègres qui, dit-il, s'étant trouvés en contact avec tant de civilisations et pendant tant de siècles, n'ont pas réussi à se civiliser (*L'evoluzione umana*. Turin, Bocca, 1903). — On verra que même pour les nègres cette conclusion est risquée.

race sur les autres, et j'expose les principaux caractères anatomiques de chacune d'elles.

1. *Homo europæus :* dolichocéphale, taille élevée, couleur claire des yeux, de la peau et du poil. L'*homo europæus* est le type de la race germanique ou aryenne.

2. *Homo alpinus :* brachycéphale, taille moyenne, couleur claire, (mais un peu moins que chez l'*homo europæus*) des yeux, de la peau et du poil. C'est de l'*homo alpinus* que descendent les Celtes.

3. *Homo meridionalis :* dolichocéphale, petite taille, couleur foncée des yeux, de la peau et du poil. Les peuples de la Méditerranée se rattachent à l'*homo meridionalis*.

A laquelle de ces trois races peut-on accorder la *supériorité* ? Après M. Gobineau certains anthropo-sociologues ont répondu à cette question avec une sorte de fanatisme : pour eux la race supérieure serait celle des Aryens qui représente l'*homo europæus*.

MM. de Lapouge et Ammon donnèrent à leurs hypothèses des proportions ridicules, contre lesquelles ont protesté d'illustres anthropologistes tels que MM. Sergi, Ripley, Manouvrier, etc., qui pourtant sont disposés à admettre des différences non seulement anatomiques mais psychiques entre les races. Je rappelle ici, en anticipant sur la discussion des caractères psychiques, que M. de Lapouge reconnaît à l'Aryen un autre caractère : la mélancolie. C'est pour cela sans doute que cette race absorbe tant de bière et d'alcool !

Il y a plus ; M. de Lapouge pense que la race *supérieure*, la race forte et conquérante par excellence, a suivi une évolution semi-pathologique dont il verrait la preuve dans la diminution générale du pigment et dans le tempérament lymphatique (l'*Aryen,* p. 47). Ces conditions biologiques ont de quoi surprendre dans une race supérieure ! La haute taille et la couleur blonde seraient les vrais caractères de la *race supérieure*. Ces savants

ne peuvent encore affirmer si les Aryens primitifs étaient blonds ou bruns, brachys ou dolichos : ils n'en prétendent pas moins, avec une extrême légèreté et au nom de l'anthropo-sociologie, condamner à une infériorité naturelle, organique et fatale, telle ou telle race, au risque d'exciter l'hilarité ou de provoquer le bienfaisant scepticisme des vrais défenseurs de la science (de Michelis). En présence de la difficulté qu'on éprouve à mettre d'accord deux anthropologistes sur les caractères physiques qui doivent constituer le type aryen, et dans l'impossibilité de fixer celui des Indo-européens, l'anthropologiste de Michelis le fonde sur des caractères empruntés à la linguistique.

Mais qui sont ces *Aryens*? M. de Lapouge ne peut condamner l'hypothèse de MM. Brinton, Sergi, Ripley dont nous avons parlé ; il s'est fait l'apologiste de l'aryen blond dolichocéphale, mais sur un point il se trouve en désaccord avec MM. de Mortillet, Topinard et Drumont qui voient des Aryens *supérieurs* dans les brachycéphales de l'Auvergne, de la Savoie et du Piémont. M. de Lapouge, qui ne saurait refuser à ces derniers le caractère d'aryens imagine alors deux variétés : l'aryen par excellence, le « *globe trotter* », et le « marchand de marrons », qui joue dans la race aryenne le rôle du domestique dans la maison.

Si les questions scientifiques pouvaient se résoudre par des bons mots, M. de Lapouge aurait certainement fait avancer la solution ; mais il n'en est pas ainsi. On se heurte encore à la critique si pénétrante et à l'argumentation de M. Sergi, qui après tant d'autres (de Mortillet, Topinard, etc.) s'est efforcé de prouver dans *Arii e Italici* que : les vrais Aryens n'étaient pas les dolichos blonds, mais les brachycéphales dédaigneusement appelés « *marchands de marrons* » par des anthropo-sociologues fanatiques.



Remarquons en passant que tous les peuples que l'on dit généralement appartenir à telle ou telle race n'offrent pas les caractères typiques indiqués plus haut. On dit par exemple que les Irlandais sont des Celtes, et quand on définit les caractères psychiques des peuples celtes, on y fait rentrer le type propre aux Irlandais. Ceux-ci n'ont cependant pas le plus important des caractères anatomiques : la brachycéphalie. L'indice du crâne chez les Irlandais diffère très peu de celui des Anglais qui représenteraient avec une telle supériorité les Aryens, descendants de l'*homo europæus*.

On comprend que partant de l'*homo meridionalis* et suivant les caractères anatomiques ou anthropologiques, on arrive par des degrés insensibles à l'*homo europæus*, de manière à obtenir un grand nombre de sous-races auxquelles on donne parfois des caractères fixes et déterminés.

On ne peut dire où est née la race supérieure, l'aryenne. Les origines asiatiques, un instant défendues par Adelung, Bopp, Hegel, Pictet et tout récemment encore par l'illustre Max Muller, ne sont plus de mode. Depuis 1862, Omalius d'Halloy, Boucher de Perthe, Lyell, Latham, Penka, Pœsche, Schrader, Taylor, etc. se sont prononcés pour les origines européennes; tandis que M. de Lapouge a écrit un vrai roman pour prouver que les Aryens sont la race autochtone du Nord de l'Europe, MM. Sergi et Ripley, nous l'avons dit, les font naître sur les bords de la Méditerranée. Cette hypothèse, toutefois, pour avoir un fondement solide, en suppose nécessairement une autre, celle qui admet la possibilité de transformer, sous l'influence du climat, de la nourriture, du genre de vie, etc., sinon l'indice céphalique, au moins la taille ou la couleur; cette hypothèse se concilie très bien avec les hypothèses de Lamark et de Darwin ; elle gagnerait aussi,

selon nous, à être contrôlée dans l'Amérique du Nord, où Quatrefages affirme que les Anglo-Saxons se sont insensiblement rapprochés du type des Peaux-Rouges. Cette hypothèse s'impose naturellement aux partisans de la monogenèse ; aussi est-elle soutenue par beaucoup de darwinistes comme Schmid *(Descendenzlehre und Darwinismus)* ; de Michelis au contraire est un de ceux qui tout récemment l'ont combattue avec vigueur [1].

Le mot le plus juste sur ce sujet a été prononcé par les plus éminents des anthropologistes contemporains ; M. Keane, avec une sagesse qu'on ne saurait trop louer déclare que tout ce qui se rapporte à l'origine de l'*homo caucasicus* (souche primitive de toutes les races d'Europe) est très discutable ; M. Deniker s'écrie : les origines des Aryens sont enfouies dans les ténèbres ! M. Ripley ne trouve rien de mieux que de se ier à la conclusion de M. Mantegazza : Ignoramus.

Actuellement l'origine des Aryens importe peu à la politique et à la sociologie. Mais s'il est prouvé qu'au point de vue psychique et social ils possèdent une vraie *supériorité,* nous avons le plus grand intérêt à connaître leur nombre et leur répartition sur la terre.

La race aryenne occupe une petite place dans le monde. On la trouverait en Scandinavie, en Angleterre, dans de rares districts de l'Allemagne septentrionale et occidentale, dans quelques provinces de Belgique et de Hollande, dans très peu de départements du Nord et de l'Est de la France et dans quelques cantons suisses. Il y aurait aussi des aryens dispersés en Italie, dans le reste de la France, dans la péninsule ibérique, en Russie et dans les autres parties de l'Allemagne ;

1. La possibilité de transformer les brachys en dolichos et vice versa fut soutenue par MM. Ranke, Holt, Bogdanow, Bloch, etc. (De Michelis, *op. cit.*, p. 313).



ils seraient plus rares dans l'Europe orientale et méridionale.

M. de Lapouge déplore le petit nombre des Aryens ; il s'effraie encore davantage de la rapide destruction à laquelle ils sont voués. De fait, suivant la théorie anthropologique, étant donnée l'attraction que les villes exercent sur eux — *urbanisme* d'Ammon — ils doivent fatalement disparaître. C'est pour éviter le grand malheur qui résulterait de cette perte pour l'humanité et la civilisation, que M. de Lapouge conseille les mariages dits *eugéniques,* entre les meilleurs représentants de l'aryanisme [1].

D'après M. de Lapouge, l'*homo europæus* se trouve aujourd'hui réparti sur toute la surface du globe dans la proportion suivante :

Angla[illegible]	25 %	chiffres exacts	10 000 000
Scandinaves.	25 %	—	2 300 000
Allemands du Nord.	20 %	—	6 000 000
États-Unis.	20 %	—	15 000 000
Hollandais.	15 %	—	600 000
Russes.	7 %	—	9 000 000
Français.	4 %	—	1 600 000
Allemands du Sud.	3 %	—	compris dans ceux du Nord.
Autrichiens.	3 %	—	1 800 000
Suisses.	3 %	—	100 000
Italiens.	2 %	—	500 000
Espagnols.	1 %	—	100 000

Dans le monde entier, y compris les trois millions d'habitants du Canada, l'Australie, etc., le nombre des hommes supérieurs s'élèverait à 51 millions (*l'Aryen,* p. 345 et 346).

1. Dans la seconde édition de mon *Socialisme* (Rome, 1898. *Revue populaire*), je me suis étendu sur les propositions étranges, folles — pour ne pas dire immorales — de M. de Lapouge et des autres *éleveurs* de la race humaine.

Les Italiens appartiendraient donc à une race *inférieure.* comme les autres *Latins.* Mais les Austro-Hongrois ne leur seraient pas *supérieurs,* non plus que la grande majorité des habitants de la docte et puissante Allemagne, ni même ceux de la Prusse ! Il résulte de la fameuse polémique entre Virchow et Quatrefages que dans ces pays dominerait la race finnoise qui s'est si diversement développée en Russie, et les Slaves que leur évidente brachycéphalie rapproche beaucoup plus de l'*homo alpinus* que de l'*homo europæus.*

A propos de cette célèbre polémique, Ripley a écrit des pages éloquentes pour dire aux adversaires qu'ils avaient tous deux tort et raison, et pour montrer la vanité de ces disputes sur les races primitives qui toutes ont apporté leur tribut à la civilisation et pourront encore la servir — sans en excepter celles que les hommes *supérieurs* ont la sottise de croire déchues et dénuées d'activité sociale.

Peut-être les Italiens ont-ils intérêt à savoir quelle est en ce moment leur composition ethnique. Nous savons par M. de Lapouge que chez eux les représentants de l'*homo europœus* atteignent à peine un demi million, et que le reste de la nation se compose des descendants de l'*homo alpinus* et de l'*homo meridionalis.*

Pour les deux races qui dominent en Italie, il faudrait encore établir une échelle, dont M. Sergi a tenu compte, mais dans une tout autre mesure que ne l'a fait tel de ses disciples. Le Nord serait habité par la race celtique, issue de l'*homo alpinus*; cette race, pour laquelle M. de Lapouge ne montre que du mépris et qu'il déclare « servile », jouirait d'une supériorité relative. Le Midi et les îles seraient habités par les descendants de l'*homo meridionalis,* hommes vraiment inférieurs qui, au dire de quelques anthropo-sociologues formeraient une *race maudite* !

Telle devrait être la conclusion définitive et sans réplique de l'anthroposociologie. Malheureusement les plus grands docteurs de la *vraie science* ne s'accordent pas sur ce point fondamental ; c'est ainsi qu'Ammon affirme d'une façon catégorique qu'il faut voir le critérium le plus important de la hiérarchie des races dans le crâne, dans l'indice céphalique : « Peu importe la couleur, dit-il ; un dolichocéphale se rapprochera le plus de la race germanique — race supérieure — malgré son teint brun. » (*Histoire d'une idée,* p. 15). Il se produit ainsi un changement à vue dans le cinématographe anthropo-sociologique ; les *inférieurs* de la veille — méditerranéens d'Italie, de France, d'Espagne — tous les dolichocéphales bruns deviendraient à moitié *supérieurs*. Ceux que l'on condamne à occuper le dernier échelon seraient les brachys au teint clair de l'Italie du Nord, du Centre de la France, de la Suisse et de l'Allemagne du Sud !

CHAPITRE IV

CORRESPONDANCE ENTRE LES CARACTÈRES PHYSIQUES ET PSYCHIQUES DE L'HOMME ET DES RACES

La différenciation des races une fois établie d'après les principaux caractères anatomiques, une question se pose d'elle-même : Y a-t-il correspondance entre les caractères anatomiques et les caractères psychiques ?

Pour comprendre l'histoire, et résoudre les audacieux problèmes posés par l'anthropo-sociologie, nous devons d'abord répondre à cette question ; il est bon de le faire actuellement en France où, malgré les divergences qui séparent dans leurs études et dans leurs tendances politiques des hommes tels que MM. Letourneau, Tarde et de Roberty, sociologues conservateurs ou évolutionnistes d'esprit modéré, d'éminents anthropologistes comme MM. Manouvrier et Topinard, des révolutionnaires anarchistes comme MM. Jean Grave et Dumesnil, il s'en trouve encore qui, après avoir vaillamment lutté contre la *vantardise des nations,* contribuent par des affirmations imprudentes à prêter leur crédit et à donner de la popularité aux théories de Lombroso, fondées sur le rapport des caractères anatomiques et psychiques[1].

1. M. Manouvrier a très bien vu que les théories lombrosiennes qui cherchent à expliquer par l'influence de la race les différents degrés de délinquence pouvaient et devaient trouver une application plus large dans tout le domaine



Je veux parler surtout de M. Alfred Fouillée qui se met en contradiction avec lui-même et avec son œuvre en écrivant : « Certains caractères mentaux doivent exister *en vertu* du rapport entre le physique et le moral, mais nous ne pouvons que les conjecturer de loin. *On comprend que la forme du crâne, par exemple, favorise tantôt l'énergie volontaire, comme chez les dolichocéphales blonds de l'Angleterre, tantôt le développement intellectuel, comme chez les dolichocéphales bruns de la France, tantôt la violence des passions, comme chez les dolichocéphales bruns du Midi...*[1] » Certainement M. Fouillée n'a pas pesé l'importance de cette concession qui contredit le jugement sévère qu'il a lui-même porté contre les théories fantaisistes de M. Lombroso ; il annule toute la démonstration qu'il avait faite dans deux ouvrages de grande valeur au sujet des vaines distinctions entre *races inférieures* et *races supérieures.* S'il est vrai que l'*énergie volontaire,* le *développement intellectuel* et la *violence des passions* soient en rapport avec la forme du crâne, toute la théorie des races reparaît, et on a raison de vouloir expliquer le passé de l'histoire et en prévoir l'avenir en s'appuyant sur la prédominance de telle ou telle forme crânienne. Mais cette correspondance entre les caractères anatomiques et les caractères psychiques fait presque toujours défaut, ou dans la plupart des cas ; de plus elle est démentie non seulement par l'expérience individuelle, mais par la masse des observations collectives ; ce n'est donc point un jugement en l'air ni *a priori* d'affirmer que les indices céphaliques, les fronts

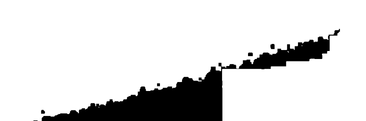
des faits sociaux (v. l'*Indice céphalique et la pseudo-sociologie,* dans la *Revue de l'École d'anthropologie,* 15 août 1899),

1. *Esquisse psychologique des peuples européens,* 2e éd. (Paris, F. Alcan, 1903, p. XII). C'est à ce livre et à celui qui l'a précédé sur la *Psychologie du peuple français* que je renverrai le plus souvent, quand je citerai le nom de M. Fouillée sans autre indication.

fuyants, les oreilles évasées, les sourcils épais, etc.. qui ont pris de l'importance dans ces derniers temps et auxquels on a prêté un sens psychologique subiront fatalement le même sort qu'eurent autrefois la phrénologie de Gall et l'angle facial de Camper. Dans mes deux volumes de *Sociologie criminelle* j'ai déjà présenté une longue série de cas qui contredisent formellement le rapport et la connexion qu'on essaie d'établir entre ces deux ordres de caractères.

Pour éviter de longues démonstrations, nous rappellerons ici quelques observations typiques faites sur des individus. Léopardi par exemple était un type de difformité physique et même de véritable dégénérescence ; quel anthropologiste oserait mettre en doute la très haute intelligence du pauvre grand poète de *Ginestra* ? Le crâne de Neanderthal, qui appartient à la race de Kanstadt est considéré par les anthropologistes comme la forme crânienne la plus basse et la plus dégradée ; eh bien Vogt remarqua que le Dr Emmayer, aliéniste distingué, Bruce, le héros de l'Écosse, et d'autres personnages de marque avaient des crânes semblables à celui de Neanderthal (de Quatrefages).

Aussi comprend-on que les anthropologistes contemporains, loin d'imiter les sociologues qui bâtissent des romans sur une anthropologie de leur façon, rejettent ces rapprochements hasardeux qui ne peuvent servir qu'à discréditer leur science. Ainsi M. Manouvrier voit dans l'attribution qu'on fait des qualités spéciales d'ordre intellectuel et moral à la dolichocéphalie et à la brachycéphalie, une erreur que n'explique aucun phénomène biologique ou historique ; d'autre part M. Deniker ajoute : « La forme de la tête, autant que l'indice céphalique nous le révèle, exerce-t-elle une influence sur le volume du cerveau, par suite sur son poids et peut-être sur l'intelligence ? La question dépend d'une



autre, qui est de savoir jusqu'à quel point le poids du cerveau rend compte de la valeur psychique de cet organe. Nous verrons que ce poids ne peut-être pris qu'avec une très grossière approximation pour la solution des questions psychologiques. Si même on accorde au poids du cerveau l'importance exagérée qui lui est depuis longtemps attribuée, on ne voit pas le rapport qu'il peut avoir avec la forme du crâne[1]. Les études de Calori, par exemple, établissent que les cerveaux des brachycéphales sont un peu plus pesants (de 21 grammes) que ceux des dolichocéphales » (*Races,* etc., p. 90 et 91). — Keane n'est pas moins affirmatif, quand il refuse de voir dans le volume du crâne et dans les indices céphaliques la mesure de la puissance mentale; car s'ils étaient capables de révéler — et ils ne le peuvent pas — la structure intime du cerveau, de ses circonvolutions et de ses cellules, les tables graduées d'après ces indications pour les différentes races démentiraient l'hypothèse (*Ethnology,* ch. 3 et 9). Le démenti prend des proportions énormes si l'on considère le tableau comparé que M. Ripley a établi pour les indices céphaliques chez les Européens (*The Races* etc., p. 83). On y voit

1. Cette comparaison de quelques cerveaux d'hommes illustres au point de vue du poids est instructive :

Cuvier, grand naturaliste. . . .	1829,96
Byron, poète.	1807,00
Lejeune-Dirichlet, mathématicien. .	1520
Fuchs, graphologue.	1499
Gauss, mathématicien.	1492
Dupuytren, chirurgien.	1436
Hermann, philologue..	1358
Hausmann, minéralogiste. . . .	1226

Le cerveau des deux derniers avait un poids inférieur à la moyenne de ceux des Allemands du même âge (De Quatrefages, *op. cit.*, p. 496-497). — Il en est de même des derniers cerveaux d'hommes célèbres qui furent pesés, par exemple celui de Gambetta, qui a le poids minimum.

figurer sur une même ligne les peuples les plus différents par leur évolution et par les conditions actuelles de leur psychologie sociale, qu'on les prenne au terme extrême de la dolichocéphalie (Portugal, Afrique septentrionale, Écosse, Norwège, etc.), ou parmi les derniers des brachycéphales (centre de la France, Suisse italienne, Piémont, Lombardie, Serbie, Épire, Tartares de Russie, etc.). Toute tentative qui a pour objet de fixer les caractères psycho-sociaux des peuples d'après les indices crâniens n'a donc rien de commun avec une étude scientifique.

D'autres raisons combattent ce parallélisme des caractères anatomiques et des caractères psychiques. Quiconque veut se donner la peine de parcourir les études des géographes comme M. Reclus, des anthropologistes comme Quatrefages ou des ethnologues comme MM. Ratzel et Letourneau verra qu'en Asie, en Afrique, en Amérique, en Australie, des peuples qui ont *les mêmes* caractères anatomiques, présentent une mentalité *différente,* ou inversement qu'à des caractères anatomiques *différents* correspond une mentalité *absolument identique* ; j'ai cité dans ma *Sociologie criminelle* plusieurs exemples de ce contraste qui ne laissent aucun doute. Parmi les peuples civilisés de l'Europe, les Hongrois offrent vraiment un contraste typique avec les habitants de la Finlande qui appartiennent à la même race finnoise. Mais il en est un autre qui mérite de retenir plus longtemps notre attention.

Les anthropologistes démontrent et les anthroposociologues comme M. Vacher de Lapouge admettent qu'il existe une race présentant les mêmes caractères anatomiques, habitant une zone assez vaste qui offre une certaine continuité géographique. C'est celle qui peuple le centre de la France, la Suisse, la haute Italie, la Bavière, la Pologne, etc. Qu'on l'appelle *race cel-*

tique ou d'un autre nom, peu importe ; ce qui nous intéresse davantage, c'est que les hommes de cette race sont en majorité brachycéphales, d'une taille moyenne, avec un teint un peu plus clair que celui des méditerranéens. Les anthropologistes les font descendre de l'*homo alpinus* dont ils représentent aujourd'hui le type. Or cette identité des caractères anatomiques, par malheur pour l'anthropologie, est accompagnée d'une extrême dissemblance dans le degré d'évolution sociale et dans les caractères psychiques.

Français du centre, Suisses, Italiens du Nord, Bavarois, Bohémiens, Polonais-Slaves ne diffèrent pas seulement par la langue, par la nationalité et la religion — ce qui ne constituerait pas une petite différence — mais par d'autres caractères encore plus importants. Bornons-nous à considérer les différences qui séparent les *alpini* de France et ceux d'Italie qui nous sont plus connus, plus familiers, et qui nous touchent de plus près [1]. La race *alpina* habite en France les régions les plus montagneuses, les plus désertes et les plus pauvres ; elle est réfractaire au divorce et aux séparations de corps ; elle donne une faible contribution aux suicides, une plus forte aux attaques contre les personnes ; elle produit peu d'hommes éminents dans les lettres et les arts ; en politique elle est conservatrice et lente à s'engager dans la voie du progrès intellectuel et social. Mais en Italie ? Cette race occupe dans la péninsule la vallée du Pô qui est un des principaux centres d'attraction de l'Europe, l'un des pays les plus riches, les plus actifs et les plus peuplés ; MM. Pullé, Lombroso et Bellio, pour établir des distinctions entre les races, ont

1. Le Dr Fr.-M. Pasanisi reprenant l'œuvre de Ripley (*The races*, etc.) a exposé et groupé avec beaucoup de clarté ces différences (*Les races d'Europe*. Rome, 1900. *Société de géographie italienne*, p. 81).

démontré que la haute Italie peuplée par cette race fournit précisément les plus nombreux cas de suicides et d'attaques contre la propriété, que les illettrés y sont très rares, la vie intellectuelle très développée, et qu'on y trouve un grand nombre d'hommes remarquables dans les lettres, les sciences et les arts; c'est là aussi que la vie politique déploie le plus d'activité progressive, et que dominent les partis avancés (radicaux, républicains, socialistes). Ce rapport entre les caractères anatomiques et psychiques peut-il être plus nettement démenti? Que reste-t-il de toutes les lois formulées par MM. de Lapouge et Ammon, servilement répétées par MM. Closson et Muffang, qui prétendent établir une correspondance entre les caractères anatomiques des divers peuples et leurs conditions sociales[1]?

Ce rapprochement des deux séries de caractères anatomiques et psycho-sociaux considérés dans leur ensemble ne peut éviter l'objection que j'ai opposée depuis tant d'années à l'école d'anthropologie criminelle et qui est restée sans réponse. Les anthropologistes reconnaissent que les caractères anatomiques, depuis des milliers d'années, n'ont pas changé; c'est au point que M. Kollmann a admis le *dauertypus*. Les mêmes anthropologistes reconnaissent — et M. Sergi en est convenu encore tout récemment — que dans le corps humain le crâne forme la partie principale de l'orga-

1. Nous avons indiqué la différence qui existe pour la richesse chez les *Alpini* de France et d'Italie; il convient d'ajouter que M. de Lapouge a donné à sa *Loi de la distribution de la richesse* l'apparence d'une rigoureuse démonstration statistique; il a voulu prouver par des chiffres que les départements *dolichocéphales* de France sont beaucoup plus riches que les départements *brachycéphales* (voir Closson, *La hiérarchie des races européennes*. Paris, Giard et Brière, 1898). La même méthode appliquée à l'Italie montrerait que les provinces *brachycéphales* sont bien plus riches que les *dolichocéphales*. Et l'on prétend que l'anthropologie sert de base inébranlable à la science sociale!

nisme, la plus caractéristique de la race [1]. Or le crâne, durant toute la période historique qui nous a laissé des documents variés, est précisément la partie qui a le moins changé dans le *dauertypus* : cette immutabilité ne constitue-t-elle pas un contraste frappant avec l'évolution morale lente ou rapide des races ? Les formes du crâne, dans une race donnée, sont aujourd'hui ce que, d'après la paléontologie, elles étaient trente siècles plus tôt [2] ; au cours de ces 3 000 ans, la race même a eu le temps de s'élever et de s'abaisser pour monter de nouveau. Le crâne qui a une telle importance pour caractériser les races, prend une valeur singulière quand il s'agit d'établir une distinction entre germains, aryens ou méditerranéens ; tous ces peuples, en réalité, ont été et sont encore des dolichocéphales ; c'est cette dolichocéphalie qui, comme je l'ai dit, décida Brinton, Sergi et Ripley à admettre qu'Aryens et Méditerranéens forment des rameaux de la même race.

Il y a des races historiques dont l'exemple seul fournit une preuve irréfutable des modifications apportées dans leur état psychique et dans toute leur mentalité à

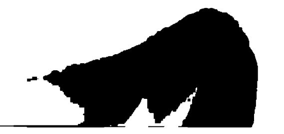
1. M. Mantegazza, comme je l'ai rappelé dans la *Sociologie criminelle*, avait démontré qu'il existe un contraste entre le type physique toujours le même des crânes étrusques ou des matrones, et le caractère des Toscans ou des dames romaines d'aujourd'hui. M. Sergi *(Afrique)* confirme la persistance du type physique. Elle est telle que chez les aventuriers d'Égypte on rencontre le visage d'un grand seigneur du temps de Chéopas ; un fellah pris au hasard dans un village du Delta a la tête d'un roi antérieur aux Icsos, et un habitant du Caire contemple avec étonnement au musée de Bulaq la statue de Chephron ou de Seti Ier qui reproduit exactement, à 50 siècles de distance, les traits de ces vieux Pharaons.

2. L'homme fossile de la race de Cro Magnon dolichocéphale à haute taille a un crâne de 1590 centimètres plus grand que celui des races européennes d'aujourd'hui (De Quatrefages, p. 381). Cela tend à montrer que certaines hypothèses de Broca sur le développement du crâne humain ne sont pas fondées.

mesure que les conditions du milieu social où elles vivaient ont varié. Nous connaîtrons bientôt les changements survenus chez les Bohémiens déjà fixés en Hongrie et en Roumanie (Colocci); nous savons déjà que les juifs sont de vrais protées et que cette race qui a donné à la civilisation des hommes supérieurs en tout genre de science — de Meyerbeer à Lassalle et à Marx — présente l'exemple le plus étonnant d'une transformation continue et profonde. Les Juifs, suivant le milieu où ils se sont trouvés et les législations auxquelles ils furent soumis devinrent, non pas individuellement mais en masse, des pasteurs ou des industriels, des hommes belliqueux ou pacifiques, des artistes ou des savants, des prolétaires ou des banquiers[1].

Les Juifs, qui ne sont pas des Aryens, ne passent pourtant pas aux yeux de M. de Lapouge pour des êtres inférieurs, ce qui a fort scandalisé M. Drumont et les antisémites français. Tout au contraire, c'est au levain antisémite que M. Lombroso prétend attribuer la malsaine fermentation des crimes, tandis que M. De Candolle tire de l'enseignement de l'histoire et des faits un magnifique tableau, le plus attrayant qu'on puisse rêver, d'une Europe qui serait tout entière peuplée de Juifs ; cette population jouirait de la longévité, de l'amour de la paix, de l'intelligence, de la richesse, des qualités morales. — L'évidence des faits a dès lors conduit les vrais défenseurs de la science à écrire des pages comme celle-ci : « Il faut affirmer de la façon la plus nette que l'idée des peuples *vivant à l'état de na-*

1. Sur cette transformation des Juifs, selon que les conditions du milieu physico-social ont changé, voir Carlo Cattaneo, *Le interdizioni israelitiche*; Cesare Lombroso, l'*Antisemitismo et la scienza moderna*. Roux, Turin, 1894 ; Davide Castelli, *Gli Ebrei; saggio di storia politica e letteraria*. Florence, G. Barbere, 1899. — Par amour de la race, M. Lombroso en est venu à combattre énergiquement ses propres théories.

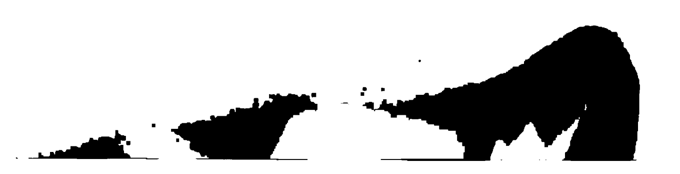
ture, c'est-à-dire barbares, n'a rien de commun avec l'anthropologie, l'anatomie ni la physiologie, mais c'est une conception purement ethnographique qui se rapporte exclusivement à la civilisation. Les peuples à l'état naturel ont une civilisation peu avancée ; des *peuples de n'importe quelle race* peuvent n'avoir pas encore atteint un certain degré de leur évolution naturelle qui leur permette d'attendre la civilisation où ils arriveront plus tard. En comparaison de la civilisation romaine, les anciens Germains et les Gaulois n'étaient pas moins barbares ni moins dépourvus de toute civilisation que ne le sont les Cafres ou les Polynésiens par rapport à nous ; une partie considérable du peuple civilisé qui forme aujourd'hui la Russie n'était au temps de Pierre le Grand qu'une simple peuplade à l'état naturel. » (*Ratzel*).

Cette page de M. Ratzel s'accorde parfaitement avec les conclusions de M. Ripley qui considère comme une œuvre vaine d'essayer, avec les faits dont nous disposons, de chercher les attributs spécifiques de race pour les donner à chacun de nos trois types ethniques : aussi conseille-t-il de prendre en considération, dans l'étiologie des phénomènes sociaux, non la race, mais le milieu physico-social (The races, etc., p. 523 et 527).

CHAPITRE V

RACES ET NATIONS

Quiconque aujourd'hui s'occupe des peuples qui vivent en Europe, en Amérique, en Australie et dans quelques parties de l'Afrique et de l'Asie, s'il parle de *races,* fait allusion au passé et à un passé fort éloigné qui nous reporte à des centaines de siècles ; dans l'état actuel, il n'existe pas de *races,* mais *des peuples.* Mieux encore, ce sont *les nations* qui vivent et agissent sur la scène du monde. Cette observation ne vient pas seulement des sociologues qui nient certaines distinctions de races, elle est due au contraire aux anthropologistes eux-mêmes plus enclins à reconnaître à chaque race une individualité bien nette. MM. Keane et Sergi, Ripley et Quatrefages, Ranke et de Lapouge, Manouvrier et Driessmans conviennent, avec un accord remarquable et assez rare, que nous nous trouvons en présence de *nations,* et qu'en raisonnant sur des faits présents ou passés qui appartiennent à l'histoire et non à la préhistoire, si nous parlons de caractères psychiques, de développement logique et d'évolution collective des races, nous employons un terme impropre qui donne lieu à des équivoques et à des malentendus considérables. Il faudrait au contraire parler des caractères psychiques, du développement typique et de l'évolution collective des *nations.*



Il n'y a pas à l'heure actuelle une *nation* qui soit le produit d'une seule *race*. Les *nations* sont le résultat, sinon de la fusion véritable, au moins de l'union, de la superposition et du mélange de *races diverses* qui avaient déjà perdu leur pureté avant même que n'ait commencé la période historique de leur existence. Les *nations* qui au point de vue anthropologique semblent les plus homogènes, comme la Grande-Bretagne, sont issues de plusieurs races, de deux surtout entre lesquelles on veut voir de notables différences et un antagonisme de caractères psychiques : les Celtes et les Germains ou Anglo-Saxons proprement dits.

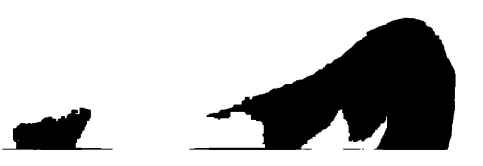
Comment les *races* s'allient-elles pour donner naissance aux *nations* ? Nous le laisserons exposer à celui qui en France s'est fait le champion de la supériorité et de l'infériorité des diverses races. M. Vacher de Lapouge dit : « La nation qui commence à se former comprend des races diverses en proportion différente et réparties d'une certaine manière dans la hiérarchie sociale ; de ces individus sort peu à peu un groupe plus compact. De génération en génération les lignées se conjuguent, se ramifient et se conjuguent encore à l'infini. La communauté de plasma s'établit dans toute la masse et il *n'est point d'individu qui ne soit un peu parent de tous.* » (L'*Aryen,* p. 366.) Mais qu'est-ce qui caractérise les nations ? L'élément psycho-social avec toutes ses manifestations collectives. De même que *la race* est classée et distinguée d'après les caractères anatomiques qui lui sont communs, *la nation* l'est aussi par la communauté des caractères psychiques et des manifestations sociales. Il n'y a pas de nation sans une même manière de sentir, sans un même patrimoine intellectuel et moral qui détermine une action commune et établit la solidarité entre ses membres. Si de tels éléments font défaut, *la nation* n'existe pas, bien qu'il puisse y avoir un *État,*

un *Empire,* comme on le voit en Europe pour l'Empire de Czars et celui des Habsbourg.

Ce sont précisément les manifestations collectives et la vie des *nations* qui confirment d'une part l'inexistence absolue d'un rapport de causalité unissant en quelque sorte les caractères anatomiques et les caractères psychiques, et qui constituent d'autre part une réfutation expérimentale de la doctrine des races, telle que l'entend l'anthropo-sociologie contemporaine. Au sein des *nations,* des *états* et des *empires* modernes, l'histoire et la statistique reconnaissent une communauté de sentiments et d'actes parmi des éléments qui diffèrent au point de vue anthropologique, et au contraire des divergences et un antagonisme dans les sentiments et les manifestations politiques et sociales, entre des éléments que l'anthropologie déclare identiques.

On trouve en Europe de ces contrastes d'une évidence frappante entre les caractères anthropologiques et le développement ou les manifestations du sentiment national. Dans la grande unité politique qu'est la France, un égal sentiment national vibre au cœur des Celtes du centre, des Méditerranéens du midi et de la Corse, des Aryens du Nord ou mieux des représentants de l'*homo europœus* et des Alsaciens-Lorrains. Qui pourrait mettre en doute le sentiment national français de Napoléon Ier, de Kléber, de Gambetta, de Zola et de cent autres qui appartiennent aux races les plus diverses et font partie d'une même nation ?

Anthropologistes, ethnologues et historiens avaient remarqué depuis longtemps que *la race* ne doit pas se confondre avec *la nation* et que celle-ci est surtout le produit de facteurs sociaux et d'éléments historiques. Cette nouvelle conception se propagea après la guerre franco-allemande de 1870-71 qui arracha l'Alsace et la Lorraine à la France pour les annexer à l'Allemagne.



Les Allemands prétendirent justifier leur violence au nom de l'anthropologie et de la linguistique ; les Français répondirent — et ce fut l'avis de Renan — que l'histoire servait de correctif à l'anthropologie, et que les Alsaciens pouvaient être Allemands par la langue, le crâne, la taille, la couleur de la peau et des yeux, mais qu'ils étaient Français par le cœur, les sentiments et les idées. C'était la vérité ! Renan ajoutait avec raison que les souvenirs nationaux forment le ciment des nations ; or « en fait de souvenirs nationaux, les périls valent mieux que les triomphes ; car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun » *(Fouillée)*.

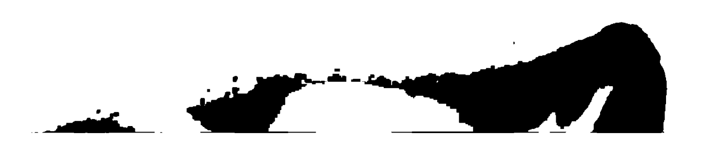
Cette œuvre de fusion, de communion dans un même sentiment national n'appartient pas seulement à la France ; l'assimilation s'est, dans un sens contraire, vérifiée ailleurs. Le sentiment national des Français chassés de leur patrie par l'Édit de Nantes en Angleterre, en Suisse, en Allemagne a subi des modifications profondes. « Ni le caractère, ni l'intelligence, remarque Latzarus, ne distinguent plus aujourd'hui des Allemands les réfugiés français si nombreux en Prusse ; l'esprit triomphe de la race comme de la terre ; les peuples sont des principes spirituels » *(Fouillée)*. Le même fait s'est produit au Canada ; la *loyalty* envers l'Angleterre des citoyens d'origine française peut s'affaiblir de nos jours ; on n'y constate cependant pas un retour au sentiment national français, mais une tendance marquée à entrer dans une autre grande nation, les États-Unis.

Ce qui se passe dans l'Empire austro-hongrois est encore plus remarquable. M. Niceforo, un jeune écrivain de l'école de Lombroso, a récemment déclaré avec loyauté qu'en Istrie et en Dalmatie quelques groupes qui ont les caractères anatomiques des Italiens éprouvent et manifestent un véritable fanatisme pour les Slaves ; inversement, certains groupes dont

les caractères sont slaves défendent avec enthousiasme l'*irrédentisme* italien. Si l'on juge de la race par les noms, nous trouvons un contraste typique dans le cas d'Oberdank qui fut pendu pour avoir voulu réunir Trieste et l'Istrie à l'Italie, et dans celui de Bianchini qui s'est fait au *Reichstag* autrichien l'avocat le plus fanatique des Croates contre l'Italie. Ce véritable « chassé croisé » de caractères anthropologiques et de sentiments nationaux dans l'empire des Habsbourg fut mis en évidence par l'étude magistrale d'Auerbach *(Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie*[1]*)*. Cet auteur rappelle aussi que Kossuth qui semble incarner la cause magyare était d'origine croate, que Parnell le champion des Irlandais n'était pas celte, mais anglo-saxon, et que Disraëli, entouré d'une sorte de culte par le torisme anglais, était juif. En Autriche-Hongrie, Tchèques et Allemands présentent presque partout les caractères anthropologiques des Slaves ou de l'*homo alpinus*. L'anthropologie, dit Ripley, voit des frères dans les Tchèques et les Allemands de Bohême : le sentiment national en a fait des ennemis.

M. Auerbach a encore prouvé récemment quel mélange chaotique de races on rencontre dans l'empire austro-hongrois et combien peu les caractères physiques y correspondent au sentiment national. On ne lit pas sans une certaine surprise de telles paroles : « Il est très curieux de voir, sous prétexte d'antagonisme de race, les Tchèques et les Allemands de Bohême en venir aux mains. Qu'il parle tchèque ou allemand, l'habitant de la Bohême n'est ni slave ni allemand..., mais brachycéphale. Son indice céphalique est de 85. Puisse cette pensée réconcilier les frères ennemis ! » M. de Lapouge qui écrivit ce passage (L'*Aryen,* p. 334) ne

1. Bibl. d'hist. cont. Paris, F. Alcan.



s'est-il pas aperçu qu'il portait un coup formidable à ses propres théories[1] ?

De même les Méditerranéens dolichocéphales du Midi, ceux de la Sardaigne et de la Sicile, aiment l'Italie autant sinon plus que les Celtes du Nord à crâne court. Les Italiens, les Allemands et les Français qui vivent au centre de la chaîne des Alpes — où, dit Ripley, toutes les races d'Europe se donnèrent rendez-vous — se sont fondus au creuset de la liberté pour former la Suisse, le prototype des organismes internationaux de l'avenir. On voit aussi de l'autre côté de l'Atlantique, sur une plus vaste échelle et sous l'influence des institutions politiques et sociales, se rapprocher et se fondre, suivant les principes établis par Mayo-Smith, deux éléments ethniques qui se livrent en Europe un combat acharné, comme deux ennemis mortels, les Irlandais et les Anglais, que M. Ripley déclarait irréconciliables dans cette partie du monde.

Quelle conclusion en tirer ? Elle apparaît avec évidence : le sentiment national, l'idée de patrie échappe et se dérobe aux mensurations des anthropologistes ;

1. M. de Lapouge a tâché d'atténuer l'importance de ces faits par des remarques sur la naturalisation qui nous paraissent peu concluantes : « La puissance publique, dit-il, ne peut pas plus faire d'un étranger un national que changer une femme en homme. On peut donner à un étranger les droits d'un Français ; s'il a l'esprit fait d'une certaine façon, il pourra en user comme un national ; mais on n'en fera *jamais un Français. Il faudra au moins le sang de deux femmes de notre nation pour que son petit-fils soit dans la famille autre chose qu'un membre adoptif, et durant de longues générations ses ascendants, même issus de Français, seront des Français douteux et incomplets* » (l'*Aryen*, p. 368). J'ignore si les ancêtres de Kléber, Gambetta, Denfert-Rochereau avaient dans les veines le sang d'au moins *deux* Françaises, mais si l'on pouvait faire cette enquête pour chaque individu, on verrait certainement que les Corses et les Alsaciens, sans avoir hérité du sang de deux femmes françaises, ont fait preuve d'un ardent patriotisme. — Ce que l'auteur dit des Bohémiens ôte ici toute valeur à son argumentation.

bien plus, elle les contredit d'une façon péremptoire. Les formes du crâne, la taille, la couleur de la peau, des cheveux, des yeux peuvent différer, tandis que les sentiments, les pensées et les actes restent les mêmes.

Cette démonstration contient la preuve qui détruit sans retour la doctrine des races touchant la distinction entre *races supérieures* et *races inférieures* — du moins pour celles qui vivent en Europe et en Amérique, où elles représentent la *civilisation occidentale*.

Les écrits de MM. Fouillée, Ripley, Auerbach, Sergi établissent par des preuves irréfutables que beaucoup de *races* peuvent former une *nation* dont les pensées, les sentiments et les actes sont identiques : ils prouvent aussi bien qu'il est impossible d'attribuer aux *races* des caractères psycho-sociaux capables de les différencier et de montrer la *supériorité* des unes et l'*infériorité* des autres. Le sens profond de la réalité de la nation, substituée à l'entité de la race, n'a pas échappé à Keane, un des plus éminents anthropologistes qui ait tout récemment traité cette question ; il s'exprime ainsi : « Flinders Petrie a finement observé que le seul sens que puisse avoir le mot de *race* est celui d'un groupe d'hommes dont le type s'est unifié par la prédominance de la fonction d'assimilation sur celle du renouvellement dû aux éléments étrangers. Avec Gustave Tosti nous devons rappeler que dans l'état actuel de la science le mot de *race* est une formule vague qui ne correspond à rien de défini. Les *races* originelles ne peuvent s'admettre qu'en paléontologie, et d'autre part les groupes plus limités, qui aujourd'hui s'appellent *races*, ne forment que des peuples ou réunions de peuples, *dont la parenté vient plutôt de la civilisation que du sang*. La race ainsi comprise finit par s'identifier avec la nationalité. Aussi Vierkandt s'est-il demandé si en vertu du principe de convergence, la fusion de plusieurs races longtemps




groupées dans un certain espace ne pouvait pas éventuellement donner naissance à une nouvelle race où l'on ne trouverait plus aucune trace des races composantes. C'est ainsi qu'il faut entendre le mot célèbre de Topinard : *les peuples seuls sont des réalités*; c'est-à-dire que seuls les peuples, ces groupes qui occupent une zone géographique, ont une existence objective. D'après Ehrenreich — et nous nous rallions à l'idée de la classification de l'*Ethnology* — c'est moins par l'anatomie qu'il faut différencier les groupes humains, que par leurs caractères extérieurs, leurs habitudes et leurs langues » (*Man : Past and present,* p. 31 et 32).

C'est l'ensemble des éléments moraux et intellectuels, produit très complexe et embrouillé du progrès historique, qui compose une *civilisation,* toujours et partout superposée à l'élément biologique de la *race.* Cette confusion entre l'élément biologique de la *race* et les éléments historiques de la *civilisation,* contre laquelle M. de Roberty s'élève avec autorité, nous ramène à l'organicisme en sociologie, à cette espèce de darwinisme social qui ne trouve plus aujourd'hui que de rares et faibles défenseurs dans le domaine scientifique[1].

1. Dès 1884 j'ai combattu le darwinisme social ; je fus le premier en Italie à repousser les applications qu'en avait faites Enrico Ferri. Dans le 2e édition du *Socialisme* (1898) j'ai pu constater avec une vive satisfaction que les savants ralliés à mon avis étaient devenus légion.

CHAPITRE VI

TEMPÉRAMENTS ET CARACTÈRES PSYCHIQUES DES NATIONS

Les contradictions éclatantes que l'histoire a relevées entre les caractères anatomiques et les caractères psychiques des races auraient dû engager les savants à garder plus de retenue dans l'attribution qu'ils font de tel ou tel caractère intellectuel ou moral dont il font le trait particulier, distinctif et exclusif d'une race. Mais il n'en va pas ainsi, et les mêmes auteurs — anthropologistes ou sociologues — dont l'autorité et les arguments justifiés jusqu'ici par les faits m'ont aidé à combattre certains romans pseudo-scientifiques, s'en sont eux aussi laissé imposer par quelques manifestations contemporaines : ils n'ont pas pris garde à des changements de plus en plus accusés qui pourraient, dans un avenir assez rapproché, leur donner un démenti, ce qui, nous le montrerons, s'est produit récemment ; ils n'en ont pas moins hasardé de telles distinctions.

Certes, il n'est pas facile de mettre de l'ordre et de la clarté dans une discussion de ce genre. Qu'on songe qu'au point de vue strictement anthropologique il n'y a pas de *races* pures. Les pièces authentiques nous manquent pour dire quels furent les caractères des peuples primitifs ; M. de Lapouge, par exemple, n'hésite pas à déclarer que la psychologie de l'Aryen primitif est tout hypothétique ; c'est un fait dont devraient se préoccuper

ceux qui prétendent définir le caractère psychique des Celtes et des Germains d'après les *Commentaires* de César et les écrits de Tacite.

Si l'on considère les peuples et les nations d'aujourd'hui, il est encore plus difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer les caractères des races; l'Italie se compose de brachycéphales et de dolychocéphales; en Allemagne et même en Prusse, dans la partie de l'empire qui possède maintenant la prééminence et le pouvoir directeur, Finnois, Slaves et Saxons forment un écheveau inextricable; en France, les représentants de l'*Homo europœus,* de l'*Alpinus* et du *Meridionalis* se donnent la main; en Autriche-Hongrie, toutes les sous-races viennent encore compliquer le problème; c'est bien pis en Russie, où beaucoup de sang mongol circule dans les veines du boïard et du moujik. Enfin la confusion s'accroît avec les sens variés que l'on donne à certains mots employés à la légère; MM. Ammon, Closson, de Lapouge voient dans les Aryens des dolichos blonds à haute taille; ce sont aussi pour M. Ammon les Germains, *souverains nés des autres peuples.* M. Sergi et tant d'autres croient au contraire que les Aryens sont des brachycéphales descendant de l'*Homo alpinus* et disséminés au centre de la France, dans la haute Italie, dans l'Allemagne du Sud, en Autriche et en Russie!

Nous n'insistons pas sur ces divergences par plaisir ni par caprice; c'est afin de montrer quelle créance méritent de pareilles attributions, par lesquelles les plus grands anthropologistes accordent la supériorité des caractères psychiques tantôt aux dolichocéphales, tantôt aux brachycéphales...

Il est plus habile d'imiter ceux qui cherchent les caractères dans les *types* nationaux, tels qu'ils se sont formés au cours des siècles par la fusion des races,

sous l'influence du climat, de la sélection progressive ou régressive et de la transmission héréditaire des caractères acquis. Ces produits ont pu être soumis à l'action des facteurs intellectuels et moraux dont l'ensemble constitue une *civilisation* ; c'est ainsi que les produits de la fusion des diverses races en France, en Italie, en Espagne ont reçu la dénomination impropre de peuples de *race* latine, quand ils ne peuvent former que des nations de *civilisation* latine. La distinction de la *race* et de la *nation* s'impose ; l'une aura pour marque spéciale les caractères anatomiques, l'autre les caractères psychiques. Quand on parle de ces derniers, c'est du peuple et de *la nation* qu'il doit être question, non de *la race*.

Les nations ont-elles des tempéraments et des caractères typiques qui les distinguent dans l'ensemble des peuples[1] ? Azam a énuméré plus de 120 *caractères* différents (bons, mauvais, sournois, doux, jovials, expansifs, réservés, mélancoliques, etc., etc.). Il n'existe pas de correspondance exacte entre le caractère et le tempérament ; on rencontre également l'honnêteté, l'intel-

1. Je me suis occupé très longuement des différents caractères des individus et des collectivités dans la *Sociologie criminelle*, vol. II, p. 62 et suiv. On distingue d'ordinaire le caractère du tempérament. Le *tempérament*, pour M. Manouvrier est en quelque sorte le degré d'intensité de la vie dans le système nerveux. Il se fait sentir dans toutes les fonctions, des plus humbles aux plus élevées. Il contribue puissamment à la formation des variétes intellectuelles et n'a pas moins d'influence sur le caractère moral (l'*Indice céphalique*, etc.). — Le *caractère*, au sens éthique, est l'ensemble des qualités psychiques et morales qui laissent une marque, une empreinte particulière sur les individus, les familles, les collectivités les plus étendues ; il aide à les reconnaître et à les différencier. Le *tempérament* se rapporte surtout aux conditions biologiques, le *caractère* à celles de l'âme. M. Manouvrier distingue les tempéraments hypersthéniques, sthéniques et asthéniques, qui correspondent, d'après lui, aux natures bilieuse et sanguine, ou à la complexion lymphatique des anciens.

ligence, la bonté chez les bilieux, les sanguins et les lymphatiques.

Je n'hésite pas, comme je l'ai fait dans la *Sociologie criminelle,* à admettre l'existence de certains *caractères* psychiques chez les individus et les collectivités ; mais je nie qu'ils soient la propriété *exclusive* et *innée* d'une race, d'un peuple ou d'une nation donnée ; je nie surtout qu'ils soient immuables. S'ils paraissent avec plus de clarté et d'évidence dans une collectivité, c'est seulement à un certain moment de son histoire. On ne devrait donc accorder au *caractère* psychologique qu'une valeur tout à fait relative, même quand il s'agit du *type national* plutôt que de la *race*. Si par exemple les *types* italien, français, espagnol diffèrent déjà un peu par le tempérament — et M. Fouillée en convient — il est certain, d'autre part, que le caractère ou le tempérament du *type* a changé autrefois et se modifie encore sous nos yeux. Il n'y a donc rien de stable ni de fixe dans le *caractère* ou le *tempérament* des peuples. Nos observations s'appliquent toujours à la phase actuelle de l'évolution des peuples et des nations.

Mais ces conclusions sont prématurées ; je reviens aux caractères psychiques qui distinguent les peuples, pour combattre sur ce point les prétentions des anthropo-sociologues. Je m'arrête d'abord aux caractères spécifiques que l'anthropo-sociologie veut assigner non aux nations mais aux principales *races* dont on parle aujourd'hui avec tant d'insistance : la race *anglo-saxonne* et la race *latine, l'aryen* et le *non aryen*. Examinons ces caractères dans l'aryen d'Ammon et dans le brachycéphale non-aryen qui est devenu l'aryen de Sergi. M. de Lapouge nous a tracé avec art, mais sans souci de la vérité, une « silhouette » de l'anglo-saxon supérieur — *le globe trotter* — et du celte inférieur, italien, français, autrichien, etc., — « le *marchand de marrons* ».

Ecoutons-le : « Qu'on prenne pour type, dit-il, l'Anglais ou l'Américain. Il se distingue par la puissance de la raison ou de la volonté plus que par la vivacité des idées, la facilité à apprendre et à retenir. Il a une grande force de travail intellectuel et physique ; son système nerveux est robuste et résistant. Il a une raison froide et judicieuse, une volonté calme, précise, tenace, qui triomphe des obstacles. L'aptitude au commandement en fait la race dominatrice par excellence. Son audace et son intense combativité sont remarquables ; il leur doit des conquêtes militaires et industrielles et sa qualité d'homme libre. Mais ce qui distingue le mieux l'homme de la race *Europæus,* ce sont deux qualités en apparence contradictoires : l'individualisme et la solidarité. »

« La solidarité existe aussi chez les brachycéphales ; mais elle est d'une autre espèce : l'Aryen aime à aller de l'avant, le brachycéphale se met à la suite. La solidarité du premier est celle de la meute qui donne la chasse au sanglier, celle du second rappelle le troupeau de moutons, où chacun cherche à se cacher derrière le voisin et compte sur lui pour passer inaperçu au moment du danger. La première solidarité conduit loin, parce que ceux qui tombent n'arrêtent pas la marche des autres ; la seconde ne permet la résistance que jusqu'au moment où les moins lâches, qui osent se tenir au premier rang, sont mis en déroute. Sont-ils tombés ou dispersés, arrive le sauve qui peut, le chacun pour soi, le massacre et la servitude bassement ou hypocritement acceptée. La solidarité du brachycéphale, quand il lui est donné d'attaquer, consiste dans l'union de la masse contre les chefs, des imbéciles contre l'élite intellectuelle, des lâches contre ceux qui veulent marcher ; ce sont les coups portés par la foule irresponsable, la persécution sournoise et légale, contre laquelle on ne



saurait protester. C'est la solidarité dans l'irresponsabilité » (*L'Aryen,* etc., p. 370 à 375).

Qui eut dit aux fiers habitants des communes italiennes qui montrèrent tant de bravoure, et dont on admire la volonté et l'initiative énergique aussi bien dans la guerre que dans la paix, dans l'organisation politique, dans les arts et les sciences, qui eût dit qu'après avoir tant de fois abattu l'orgueil des peuples *supérieurs* qui passaient les Alpes, ils se verraient un jour mis au rang des moutons ? — Bien mieux, un Allemand et non des moindres a reconnu que cet « *esprit de troupeau* » existait chez ses propres compatriotes plus que chez les Italiens brachycéphales (Nietzsche). On le retrouve dans *l'obéissance* que Biedermann attribue aux Allemands ; il apparaît aussi dans les termes mêmes dont M. de Lapouge ose se servir pour faire l'éloge des prisonniers germains qui s'accommodèrent si facilement... de la servitude romaine (*L'Aryen,* etc., p. 361). L'aptitude au commandement ! Nous ne songeons pas à la refuser aux Anglo-Saxons ni aux Allemands d'aujourd'hui. Ils ne la possèdent que trop. — Mais constitue-t-elle un caractère exclusif de ces peuples ?

Pour que nous puissions l'affirmer, il faudrait consulter toute l'histoire de Rome, si l'on ne veut remonter à d'autres peuples plus éloignés. Venise nous fournit sur le bon gouvernement de ses provinces un exemple unique dans l'histoire de l'humanité. Quand la république des lagunes se trouva en présence de la ligue de Cambrai, elle affranchit ses sujets du devoir de fidélité ; les provinces, sans qu'on eût besoin de les y contraindre, lui restèrent fidèles ! Nous voudrions savoir ce que ferait l'Irlande, si l'Angleterre lui permettait de se soustraire à sa domination... On croit voir une preuve de l'aptitude des Anglo-Saxons à bien gouverner dans le désir que manifeste l'Angleterre d'être toujours bien

informée, *well informed*. Et les fameuses *relations* des ambassadeurs vénitiens? — M. de Lapouge a découvert pour ainsi dire le côté matériel et extérieur de cette aptitude des Aryens, il reconnaît *le physique de l'emploi* dans leur port majestueux, dans les reflets d'acier de leurs yeux bleus, dans la voix rude et impérieuse du Gaulois et du Germain qui intimidait les Grecs et même les Romains (*L'Aryen*, p. 371). Mais Marius ne paralyse-t-il pas le Cimbre avec son regard et sa voix? Napoléon et Garibaldi qui par la voix et l'éclair de leurs yeux entraînaient les troupes à la victoire, étaient-ils gaulois et germains?

On donne pour un caractère spécial aux Anglo-Saxons leur faculté de colonisation. « L'Angleterre, dit Green, à partir du XVIII[e] siècle, enfante des nations. » Sergi exalte ce talent colonisateur. Mais comment pouvons-nous en faire un caractère de *race*, s'il se retrouve à un degré éminent et sous des formes diverses — qui toutes s'adaptent aux conditions du moment — chez les Phéniciens, les Grecs, les Romains et les Espagnols? La même réponse s'applique au développement commercial, où Taine aperçoit la caractéristique des Allemands et des Anglais, oubliant que ces deux peuples sont les disciples de Carthage, de Gênes et de Venise. Étrange coïncidence! Dans la partie de l'Allemagne où l'esprit commercial est le plus répandu, dans les *villes hanséatiques*, nous rencontrons les institutions et les méthodes qui ont la plus grande ressemblance avec celles des glorieuses communes italiennes.

Un autre trait essentiel du caractère des anglo-saxons serait la confiance qu'ils montrent dans leur force et dans leurs destinées. Mais les Romains en avaient autant sinon davantage. Quand Hannibal campait aux portes de Rome, le champ qu'il occupait trouva un acheteur. « La grande vertu intellectuelle des Romains fut le profond

sentiment du général dans le particulier, vertu qui devait en faire le peuple organisateur et législateur par excellence ; leur grande vertu morale et sociale, parallèle à l'autre, fut le dévouement et l'entier sacrifice de l'individu à l'ensemble ; le *clan,* la *gens* formait un corps dont les personnes n'étaient que les membres... En d'autres termes, si la force virile (virtus) fut la première qualité du Romain, la seconde fut l'ordre. Jamais peuple ne sut mieux organiser la force. Son esprit ordonnateur concilia la tradition avec le progrès. » *(Fouillée).*

Quittons les exagérations de l'esprit de parti pour entendre un autre anthropologiste d'origine anglo-saxonne et savoir comment les caractères furent répartis entre les races. M. Keane dans son premier ouvrage *(Ethnology)* décrit le tempérament de l'homme caucasien dont voici les traits généraux : *actif, entreprenant, imaginatif.* Quant aux deux subdivisions, on les distingue ainsi : 1° Xanthochroïdes (type supérieur d'Ammon), *sérieux, résolus, robustes, lourdes* (Stolid) : 2° Melanochroïdes (méditerranéens de Sergi) : *fiers, impulsifs, inconstants.* L'auteur ajoute avec loyauté que la science, l'art et la littérature ont atteint chez les uns et les autres un haut degré de développement.

Dans un autre ouvrage *(Man : Past and present),* il présente avec plus de détail les caractéres psychiques des divers représentants de l'*Homo Caucasicus.*

1° *Homo Europæus* : sérieux, énergique, entreprenant, résolu, lourd (Stolid) ; d'un extérieur réservé, réfléchi et profondément religieux ; humain, stable, d'une cruauté qui n'a rien d'*anormal.*

2° *Homo Alpinus* et *Homo Mediterraneus* (ou meridionalis) : brillant, vif, subtil, excitable et impulsif ; sociable et courtois, mais inconstant, sans parole et même perfide *(ibère, italien du Sud)* ; d'une cruauté souvent

atroce (quelques *slaves, perses, sémites, hindous*, voire des *européens du Sud*) ; avec un sens esthétique élevé et un sens moral peu développé ; brave, imaginatif, musicien et richement doué du côté de l'intelligence.

Sur la culture de ces trois groupes, il répète ce qu'il avait dit dans l'*Ethnology* ; il reconnaît qu'elle est généralement avancée ; l'art, l'industrie, la science, la philosophie, les lettres se trouvent presque partout dans un état florissant (sauf en Afrique et dans l'Inde) ; les progrès en sont réguliers. Dans quelques régions qu'habitent les peuples du second groupe, la civilisation a paru dès les temps les plus reculés (Égypte, Arabie) ; dans d'autres elle date de 2000 à 3000 ans (culture prémycénienne, mycénienne, hittite, hellénique et italique). Parmi les Caucasiens, les Hindous et quelques Hamites sont demeurés frustes, avec des usages primitifs, peu d'arts et nulle trace de sciences ou de lettres ; dans certaines régions règne encore le cannibalisme (Gelloland).

M. Keane a dû subir d'une façon continue l'influence de la « *vaine gloire des nations* » et de l'exaltation qu'éprouve son pays à ce moment de son histoire ; nous laissons aux historiens le soin d'en décider. Ce qui n'est point douteux, c'est que personne ne peut regarder comme *inférieures* les races issues de l'*Homo Alpinus* et de l'*Homo meridionalis*, en admettant l'exactitude des caractères que leur attribue l'illustre anthropologiste anglo-saxon ; tous les descendants de l'*Homo caucasicus* auraient de bonnes et belles parties ; on ne remarquerait entre elles qu'une certaine *diversité*[1].

1. En 1889, je fus peut-être le premier en Europe à relever dans la *Sociologie criminelle* — avant même l'intervention d'Ammon — les exagérations et les inconséquences de M. de Lapouge qui avait publié ses idées dans plusieurs revues françaises. Il ne prit point mal mes critiques et quand il réunit en volume les diverses publications qui formaient une partie de son cours





J'invoque souvent le témoignage de Keane — comme celui de Ripley — parce qu'étant anglo-saxon *supérieur,* il est peu suspect de partialité et de sympathie pour les Méditerranéens et les Latins *inférieurs*; il se montre pour eux assez équitable, mais il ne peut réagir contre le préjugé de l'influence des races. Ce qui le prouve, c'est d'abord la prééminence qu'il accorde à l'Anglo-Saxon et dont nous parlerons plus longuement, et les caractères qu'il attribue aux sous-races, aux peuples, aux nations actuelles. Qu'on voie par exemple ce qu'il dit des Sémites et des Irlandais : « L'intelligence sémite peut être considérée comme moins variée, mais plus intense, contraste dû sans doute au milieu monotone, à une faune et à une flore qui compte peu d'espèces. Elle a peu de goût pour la *philosophie* et la *science,* mais beaucoup pour la poésie sublime, où il existe une profonde conception des idées morales ; de là naquirent les trois grandes religions : judaïsme, christianisme et mahométisme. L'expansion et le progrès caractérisent l'aryen ; le sémite se replie sur lui-même et garde un caractère *immuable.* » (*Ethnology,* p. 394.)

Or il n'existe pas de peuple qui ait plus varié que le sémite, et il en est bien peu, je pense, qui puissent se vanter, si l'on tient compte du nombre, d'avoir autant contribué que les Juifs à enrichir la science et la philosophie.

d'anthropologie sociale professé à l'Université de Montpellier, il me consacra ces paroles : « C'est donc bien à tort que Colajanni (*Sociologie criminelle,* t. II, p. 206, 265) me reproche amèrement d'avoir lié la supériorité sociale à une question de race, de donner à la race aryenne, européenne ou dolichocéphale un brevet exclusif de supériorité. Cette question de l'eugénisme et de la valeur relative des races est trop grave pour être traitée incidemment et j'y reviendrai » (*Sélections sociales,* p. 78). On eût dit qu'il me donnait raison ; mais l'ensemble des *Sélections* et surtout l'*Aryen,* au milieu de bien des contradictions, insistent plus que jamais sur l'idée de la supériorité de l'aryen dolichocéphale blond à haute taille.

M. Keane écrit, à propos des Irlandais et des Anglais: « Ils diffèrent un peu par la race, et surtout par le tempérament. Le Celte est resté entièrement Celte : ardent, passionné, violent, impulsif, plus aimable que sincère, mobile et éloquent, doué de fantaisie, sinon d'imagination, plus spirituel et plus brillant que profond, prompt à l'enthousiasme et au découragement, dénué de fermeté, et par là *rerum novarum cupidissimus.* Le Saxon demeure toujours un Saxon : solide et lourd (Stolid), d'un extérieur bourru, mais d'un cœur dévoué (outwardly abrupt but warm-hearted) et sincère, orgueilleux et autoritaire par un sentiment inné de sa supériorité, mais capable de sympathie et toujours *juste,* ce qui en fait naturellement un conducteur d'hommes ; malgré sa lourdeur et sa lenteur apparentes, il occupe en réalité le premier rang dans le domaine de la philosophie et de l'imagination (Newton, Shakespeare); il préfère *le devoir à la gloire* ». (*Man,* etc., p. 532.)

L'histoire des rapports de l'Irlande et de l'Angleterre suffit pour donner un démenti brutal à cette distinction entre les caractères psychiques des Celtes et des Saxons, sans attendre ce que nous en dirons plus loin; il apparaît clair comme le jour que dans cette suite de violences et d'iniquités, l'Angleterre n'a pour elle ni *la gloire* ni *la justice,* ni la *sympathie* humaine, ni le sentiment *du devoir* ! Il lui reste la honte d'avoir dépassé toutes les bornes de *la cruauté.* De fait les Anglo-Saxons se montrèrent partout à l'égard de leurs sujets des maîtres rapaces, égoïstes, durs, pleins de ruse et de fourberie... Voilà les caractères détestables dont ils n'ont pas lieu d'être fiers. Sont-ils propres à la race supérieure ? Nullement. M. Fouillée les attribue aussi aux Romains et il a raison. C'est un produit non de la *race,* mais de l'habitude du commandement.

J'arrive à un auteur qui récemment a tenté de re-

courir aux *différences spécifiques* des races, après avoir protesté contre les exagérations des théories biologiques qui reconnaissent dans les races des tendances au monothéisme, au polythéisme, à l'autocratie ou à la démocratie, à l'esprit conservateur ou novateur; il avait rappelé l'exemple le plus frappant qui montre la fausseté de ces attributions; cet exemple emprunté à un américain paraît bien propre à détruire celui que M. Sergi a mis en avant. Je veux parler d'Eward A. Ross et d'un article remarquable où il développe les *causes de la supériorité de la race*[1].

Le professeur de l'université du Nebraska croit qu'il existe entre les races des différences spécifiques touchant: l'adaptation au climat, l'énergie, la confiance en soi (self reliance), l'esprit de prévoyance, le sens pratique. M. Ross, qui semble ne pas vouloir être confondu avec ceux qui croient à la supériorité ou à l'infériorité naturelle, innée de certaines races, ne mérite pas en effet ce reproche; il ne donne pas à quelques races toutes les bonnes qualités qui peuvent assurer la victoire et la supériorité. C'est ainsi qu'il accorde aux Mongols le premier rang pour l'adaptation au milieu; aux Hébreux le sens pratique de la vie, aux Latins la sociabilité, etc., etc. Mais il laisse entrevoir qu'à son avis, l'énergie, la confiance en soi et la prévoyance forment l'apanage des Anglo-Saxons; il y paraît à la belle démonstration où il prouve que les qualités morales et l'altruisme, la sociabilité et l'esprit militaire sont aujourd'hui plus préjudiciables qu'utiles; que l'altruisme causa le plus grand tort aux latins de l'Amérique du Sud, en les empêchant de détruire les races indigènes avec lesquelles ils se croisèrent.

1. Voir: *Annals of the American Academy of political and social science.* Juillet 1901, Philadelphie.

Toutes ces ingénieuses distinctions ont un défaut; c'est de ne pas tenir compte des événements historiques que nous avons rappelés ; ceux-ci établissent qu'il n'existe absolument pas de *différences spécifiques* ni de caractères essentiels et immuables, mais que ces caractères subissent des changements considérables. L'histoire du peuple caméléon montre en toute évidence cette extrême diversité: les Juifs sont devenus guerriers, pasteurs, agriculteurs, marchands, banquiers, nationalistes, cosmopolites, à mesure que changeaient les conditions sociales où ils ont vécu. M. Ross oserait-il refuser l'énergie, *la self reliance,* etc., aux Latins, aux Grecs, aux Carthaginois, aux Italiens des communes et à Venise ? Considérons quelques caractères et institutions qu'on attribue spécialement à tel peuple et à telle race. Notons en passant l'opinion de M. Ferrero, qui voit dans le communisme agraire du *mir* l'originalité pratique du peuple russe. Le *mir* est si peu caractéristique de la race qui a contribué à former ce peuple, qu'on rencontre aussi bien ailleurs des institutions du même genre : la *Dessa* à Java, l'*Aman* chez les Berbères, l'*Allmend* en Allemagne, la *communauté des villages* dans l'Inde, la *township* des *crofters* d'Écosse. On ne saurait voir un caractère de race dans le *mir* des Russes, qui n'a pas une origine très ancienne et qui tend à disparaître pour laisser place à la formation capitaliste [1]. Cette institution ne représente qu'une phase de l'organisation économique que traversèrent les peuples de toute race et vivant sous tous les climats.

1. Sur le *mir* et les institutions communistes du même ordre, on pourra consulter mon ouvrage: *Di alcuni studi recenti sulla proprietà collettiva* (Bologne, 1886) et le livre classique de M. de Laveleye (*La propriété et ses formes primitives.* Paris, F. Alcan). Voir aussi sur les origines et les transformations du *mir* les études de MM. Tikomirow, Kowalevsky, Miliouchow, Nicolas-on, etc.

On arrive à la même conclusion au sujet de la *vendetta* sur laquelle ont tant insisté les anthropo-sociologues et les anthropo-criminalistes de l'école de M. Lombroso; ils en font un caractère ethnique des Méditerranéens d'aujourd'hui en particulier des Italiens du midi, des Sardes, Siciliens, Corses, Espagnols[1], etc. Cette accusation contre les peuples méditerranéens est déjà vieille. Bonstetten en 1824 expliquait *l'esprit de la vendetta* par l'influence du climat et l'attribuait aux peuples du Midi[2]. Dès cette époque Melchiorre Giocja qui connaissait à fond l'histoire et la statistique, détruisit l'accusation en montrant que la *vendetta* s'était exercée au Nord comme au Midi[3]. On a vu des peuples du Nord se donner des institutions juridiques fondées précisément sur la *vendetta, la faida*...

Je dirai un peu plus loin ce qu'était la *vendetta* en Écosse, chez un des peuples contemporains les plus cultivés, les plus moraux et qui a fait le plus de progrès. Terminons cette revue par deux caractères qui pendant bien longtemps, et avant que la question des races prît les proportions actuelles, servirent à distinguer certains peuples. On a versé des flots d'encre pour prouver que la manière de penser et d'agir appelée *individualisme* était propre aux Aryens et aux Anglo-Saxons ; on leur en a fait un grand et incomparable mérite. Au contraire, à tous les peuples de civilisation gréco-latine, on accordait un mode de penser et d'agir différent, qu'on ne pouvait résumer d'un seul mot, mais que l'on caractérisait par le défaut d'initiative individuelle et par une confiance illimitée dans l'action

1. M. Fouillée a accepté cette fausse interprétation de la vendetta (*Esquisse psychol. des peup. eur.*, p. 38 et passim.).

2. L'*Homme du Midi et l'homme du Nord*, ou l'*influence du climat*. Genève, Pascoud, 1824.

3. *Annali universali di statistica*. Milan, 1825.

de l'état; c'est le « *patronage* » pour un illustre politique de l'Amérique du Nord ; un autre l'appelle avec dédain l' « *esprit grégaire* ».

Cette attribution de caractères psychiques fondamentaux a donné lieu à d'étranges confusions et à des malentendus. MM. Ammon et de Lapouge continuent à vanter l'individualisme des Aryens ; mais le second y associe la solidarité, en ne reconnaissant aux autres peuples qu'une solidarité d'ordre inférieur, comme nous l'avons vu. MM. Le Bon et Demolins font de leur côté l'apologie de l'individualisme anglo-saxon, qu'ils fondent sur des faits historiques insuffisants ; ils reprochent avec amertume aux néo-latins leur servilité et leur confiance dans l'état qui se traduit aujourd'hui par la victorieuse propagande du socialisme.

Rien de plus arbitraire que d'établir des divisions si tranchées dans la psychologie des peuples.

M. Fouillée remarque que l'individualisme fut toujours reconnu comme le caractère des Italiens; un autre, sans le contredire absolument, soutient que toutes nos qualités viennent des Germains (Vitali). Enfin M. Sergi, par une très brillante série de considérations qu'il a d'abord développées dans *Aryens et Italiens,* puis dans *Décadence des nations latines,* établit encore plus nettement que l'individualisme appartient aux Italiens, sans y voir le moindre signe d'infériorité ; la sociabilité lui semble le signe des Aryens brachycéphales, c'est-à-dire d'une partie des Italiens d'aujourd'hui. Il juge cette dernière qualité plus utile et surtout mieux appropriée à la phase actuelle de notre évolution économique.

Ce serait folie de vouloir nier les avantages de l'initiative individuelle, et quand on veut bien reconnaître que l'individualisme est le trait dominant des Méditerranéens d'Italie, on commettrait une grande maladresse en niant les prodiges qu'il a accomplis au cours de ce

siècle chez les Anglo-Saxons. Nous ne pouvons prendre au sérieux l'assertion de M. Le Bon, qui attribue aux néo-latins un esprit contraire à l'individualisme et favorable au socialisme.

Qui ne voit que le grand quartier général du socialisme est en Allemagne, à Berlin, parmi les hommes *supérieurs* ? Si le socialisme constitue un cas d'infériorité, l'arrêt frappe ces privilégiés.

Mais l'Angleterre est encore indemne, ou peu s'en faut, de la tare socialiste ! S'il s'agit de socialisme théorique, l'affirmation est exacte et se trouve éloquemment confirmée par les statistiques électorales. De l'autre côté de la Manche, on le voit à peine germer, tandis qu'il fleurit et s'épanouit en Allemagne et en Belgique, et que déjà ses pétales commencent à briller au soleil d'Italie et de France. Si l'on admet le criterium de M. Le Bon, la supériorité reviendrait... à l'Espagne, où les socialistes sont en infime minorité et forment une quantité négligeable ; au contraire, l'Allemagne se trouverait dans une étonnante infériorité, avec une centaine environ de députés socialistes et trois millions d'électeurs de même nuance ! Pour ce qui est de l'action socialiste, les rôles sont changés ; c'est en Angleterre qu'elle triomphe.

Lavollée — un libéral éminent — a noté avec tristesse et sans se préoccuper de la question de race, que si le socialisme théorique, celui des discours, faisait peu de progrès en Angleterre, c'est à cause de ce fait déplorable que le socialisme pratique avance à pas de géant; on n'y trouve pas de socialisme officiel, conclut-il, parce que tout le monde — même les conservateurs — gouvernent et agissent d'après la méthode socialiste ! Plus récemment M. Bernstein, parti de prémisses différentes, est arrivé à des conclusions identiques.

Sans m'arrêter au « *patronage* », à « *l'esprit grégaire* », que dans sa partie raisonnable, et pour éviter le terme discrédité de *socialisme d'État,* j'ai appelé « *l'interventionnisme* », négligeant les systèmes fantaisistes que l'on fabrique à jet continu en Italie et en France, aussi bien qu'en Allemagne — Guillaume II le déplorait vivement dans un de ses nombreux discours —, je crois bon de rappeler que la révolution touchant l'individualisme et l'action de l'État en Angleterre ne se fait pas seulement sentir dans les faits, mais qu'elle pénètre aussi dans la théorie ; des statisticiens et des savants illustres tiennent aujourd'hui pour l'omnipotence de l'État, témoin Huxley et John Gorst.

Le *self government* décline en Angletere, et si quelqu'un en Italie veut en avoir la preuve, sans se fatiguer la tête à des études spéciales, qu'il consulte deux ouvrages récents où le duc de Gualtieri verse des larmes amères sur cette décadence. C'est en vain que Spencer sur la fin de sa vie déplora l'invasion du socialisme d'État ; Pearson dut reconnaître à son tour que l'Anglais a perdu sa foi dans l'initiative privée pour s'en remettre à l'organisation étatiste.

Soyons juste ; on a toujours tenu très grand compte en Angleterre de l'action de l'État qui a pris depuis des siècles un développement considérable — et encore plus intense au cours du XIX[e] en ce qui regarde particulièrement la législation sociale. Pour avoir plus de détails sur ce sujet, il suffit de lire un seul ouvrage récemment paru, et auquel la situation officielle de l'auteur donne une grande autorité ; c'est l'étude de Hans von Nostitz, un diplomate, sur le mouvement ascensionnel des classes ouvrières en Angleterre[1].

1. *Das Aufsteigens des Arbeiterstandes in England.* Iéna, G. Fischer, 1900 ; duc de Gualtieri, *Evoluzione democratica delle istituzioni inglesi* ; idem., *Il*

L'*esprit grégaire* (pecorismo), le *patronage* (paternalismo), sous sa forme la plus discutable, prévaut en Angleterre depuis longtemps — et c'est justice — sous la forme de l'assistance aux pauvres. Si M. Demolins s'indigne du fonctionnarisme et de la confiance illimitée que les Français placent dans l'État, qu'on n'oublie pas que Taine, dans ses *Notes sur l'Angleterre,* qui contribuèrent tellement à accréditer des légendes sur les vertus admirables des Anglo-Saxons, cite cette opinion de Grote : il n'y a pas une famille d'ouvrier anglais qui ne vive en partie de la charité publique. Le démenti à ce prétendu *individualisme de race* apparaîtrait encore mieux si je ne craignais de m'attarder en parlant de l'intervention continuelle et systématique de l'État anglais en Australie et dans la Nouvelle-Zélande.

J'ai parlé de légende à propos de certaines qualités des Anglo-Saxons et de l'action de l'État ; cette légende est née de plusieurs circonstances : d'abord du caractère politique et populaire que prit en Angleterre la théorie du *laisser faire, laisser passer,* dont l'école de Manchester fit le drapeau de ses revendications, et que combat aujourd'hui l'école rivale de Birmingham ; cette légende vient aussi de ce fait que l'État a respecté les libertés politiques, même quand il intervenait dans la vie sociale ; enfin de ce qu'il a largement consenti à la liberté douanière dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, après avoir été protectionniste dans la première, ce qu'il semble vouloir redevenir dans un avenir très proche ; car il s'inspire toujours de l'intérêt du moment. Les Anglo-Saxons du Canada et de l'Australie sont déjà protectionnistes ; des conditions nouvelles ont préparé la campagne de M. Chamberlain. On ne

regime rappresentativo e la societá moderna. Turin, Roux et Viarengo, 1899 et 1900.

trouve donc pas de fondement à la distinction arbitraire que MM. Le Bon et Demolins voulurent établir sur le *socialisme, l'individualisme,* le *particularisme,* et l'initiative privée dont ils faisaient la caractéristique des races. La fantaisie des anthropo-sociologues ne s'est pas bornée à distribuer les caractères psychiques aux races et aux nations diverses. Ces savants se sont aperçus que les transformations survenues chez les Anglo-Saxons dans le sens du progrès et à leur profit heurtaient les fondements de la théorie des races ; c'est alors que par un admirable « *tour de force* », ils se décidèrent à donner aux Aryens ou Anglo-Saxons le *caractère des caractères,* le plus grand qui puisse leur assurer la supériorité : *le sens de l'éducation.*

M. Demolins, par une atténuation à la théorie des races voulut prouver que la supériorité des Anglo-Saxons vient de l'éducation[1]. M. de Lapouge répondit sans hésiter qu'on essayait vainement d'introduire en France les méthodes éducatives des Anglo-Saxons soit à l'*école des Roches,* soit par la propagande de la *Science sociale* ; car ces méthodes seraient un caractère de la race (*L'Aryen,* p. 391 et suiv.). La grande originalité de l'éducation anglo-saxonne, consiste essentiellement dans le souci du développement physique qui retarde l'âge de la puberté, en créant des réserves d'énergie morale. Or ce *caractère ethnique* qui leur appartiendrait en propre, n'a pas plus de consistance que les précédents ; on s'en convaincra facilement si l'on remonte le cours de l'histoire des peuples. On le rencontre dans la Grèce antique, à Rome et dans l'Italie communale. M. Angelo Mosso l'a prouvé avec un luxe de faits et d'observations critiques dans une étude[2] où il ad-

1. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.* Paris, F. Didot.
2. *Les exercices physiques et le développement intellectuel.* Paris, F. Alcan.



mire les Anglo-Saxons et où il expose très bien l'influence de l'éducation physique, intellectuelle et morale.

Je regrette que les limites de mon travail ne me permettent pas de citer quelques-unes de ces pages magistrales ; le lecteur toutefois me saura gré de rappeler d'après cet ouvrage que « l'école de Pythagore donna un tel développement à l'éducation physique en Italie, qu'il arriva une fois aux jeux olympiques que sept vainqueurs du Stade étaient tous de Crotone. Le plus célèbre des athlètes fut un italien, Milon, dont la statue de bronze s'élevait à Olympie. Notre civilisation devrait envier ces temps où les villes rivalisaient de gloire avec leurs philosophes.

Les Italiens du Midi eurent alors la réputation d'être les plus forts et les plus adroits, ce qui donna cours à ce proverbe que le dernier des Crotoniates valait le premier des Grecs.

Au temps où l'Italie enseignait l'éducation physique aux autres nations, elle répandit de nouvelles lumières qui devaient dissiper les ténèbres du moyen âge. C'est d'Italie que vinrent la culture et la science modernes

L'importance donnée aujourd'hui à la gymnastique a provoqué les recherches des historiens dans le domaine de l'éducation physique. Tous s'accordent à dire que la méthode employée par les Anglais dans l'éducation de la jeunesse, cette méthode qui a fait de la race anglo-saxonne la plus vigoureuse, la plus résistante aux changements de climat, en lui donnant les poumons les plus développés et les muscles les plus robustes, c'est justement l'ancienne éducation physique qui florissait en Italie à l'époque de la Renaissance [1].

1. Maintenant que la mode, pour ne pas dire la manie, s'est répandue de juger sur l'autorité des Anglo-Saxons, il ne sera pas sans intérêt de rappeler qu'un écrivain anglais de grand talent, M. John Addington Symonds, a vanté

M. Mosso remarque encore ailleurs que les artistes italiens exercèrent leurs corps, ce qui influa sur le développement de leur esprit; il conclut: « Si le génie de ces hommes extraordinaires doit rester un secret, nous ne pouvons dire si leur main fut aussi habile que leur âme était sublime. C'était de pauvres ouvriers, assujettis au travail manuel, qui élevèrent l'humanité à la contemplation du plus sublime idéal de beauté. Si le génie des Grecs a dominé le monde, c'est qu'ils ont le plus cultivé les exercices du corps, et qu'ils portèrent l'étude de la gymnastique et des gestes expressifs à un point où nul peuple n'est parvenu après eux; c'est enfin qu'ils allièrent au soin de l'éducation physique une sorte de sentiment religieux[1]. » Ce que je viens de dire suffirait à réfuter les systèmes étranges que l'on a construits sur les caractères psychologiques des peuples. Des penseurs éminents, comme MM. Fouillée et Mantegazza, ne purent s'en défendre, eux qui, sur beaucoup de points, luttent contre la distinction des *races*

l'éducation de l'énergie physique des Italiens de la Renaissance (*La Renaissance en Italie. L'ère des tyrans*. Turin, Ed. Roux et Viarengo, 1900).

1. M. Mosso est revenu plusieurs fois sur cette question dans : *La Réforme de l'éducation; Pensée et mouvement*, conférence faite à la *Clark University* de Worcester et reproduite en appendice à la *Démocratie dans la religion et dans la science*. Ces deux ouvrages furent édités par Fratelli Trèves. Milan. Il traita le même sujet dans deux articles de la *Nuova antologia*, 16 mars et 1er avril 1902. L'illustre professeur de Turin y combat toutes les erreurs répandues par M. Guglielmo Ferrero sur l'éducation physique, sur celle de la femme, sur la puberté tardive, la moralité sexuelle, etc. des Anglo-Saxons. C'est la même campagne que j'avais entreprise dès 1889 contre les caractères anthropologiques dans la *Sociologie criminelle* et plus tard contre les erreurs de M. Ferrero dans la *Rivista popolare* (*à la découverte de la race jeune*, 15 mai 1897). M. Mosso faisait justement observer à M. Ferrero que cette différence d'énergie et de force physique entre Latins et Anglo-Saxons ne se rencontre actuellement que dans les classes élevées et non dans la masse des travailleurs; elle ne peut donc nullement procéder d'une diversité de *race*.

inférieures et supérieures, et qui refusent d'admettre la *supériorité* de Anglo-Saxons.

M. Mantegazza n'hésite pas à fixer ainsi les caractères des peuples contemporains. *Les Français* lui paraissent : excitables, enclins à l'amour, inconstants ; *les Italiens* artistes et amoureux, *les Allemands* naïfs et enthousiastes, *les Anglais* égoïstes, tenaces, religieux, peut-être hypocrites, sûrement orgueilleux ; *les Espagnols* sincères, fiers, orgueilleux, *les Portugais* vaniteux, sympathiques, orgueilleux, *les Russes* névrosés[1]. Dans certains ouvrages de M. Fouillée, comme ceux où il traite des caractères psychologiques des peuples européens et du peuple français, on trouve des affirmations aussi nettes et aussi arbitraires. Ce qui ôte toute valeur et toute importance scientifique à ces distinctions de caractères dans les *races* ou les *types* nationaux, c'est l'indécision et le vague qu'on y rencontre, avec les conclusions les plus contradictoires.

M. Fouillée qui se félicite de l'hommage rendu par M. Lester Ward aux excellentes qualités du caractère français, déclare en toute franchise et loyauté que l'auteur s'est surtout appliqué à montrer les bons côtés de ce caractère. L'édifice psychologique étant bâti sur le sable, d'autres verront de très graves défauts où il a trouvé des qualités. C'est ainsi que M. Bazalgette affirme qu'il a reconnu en France tous les symptômes de la décadence et d'une mort très prochaine[2]. Voilà qui prouve que ces fantaisies de l'anthropo-sociologie n'ont rien de scientifique ; leur caractère vague et flottant — nous ne saurions trop le redire — permet d'élever la contradiction à la hauteur d'un système ; nous le constatons chez des auteurs d'une égale autorité qui tous

1. Les *Caractères nationaux. Nuova antologia,* 1er janvier 1899.
2. Le *Problème de l'avenir latin.* Paris, Fischbacher, 1903.

prétendent parler au nom de la science et des faits historiques.

Les divergences de MM. Fouillée et Bazalgette dans leur jugement sur la France se renouvellent quand on cherche à distinguer les caractères psychiques des autres peuples contemporains et de ceux qui se perdent dans une lointaine antiquité. Renan, par exemple, considérait la race grecque comme la moins religieuse; Fustel de Coulanges, au contraire, subordonne toute la vie des Grecs à la religion. On a prétendu que le goût de la métaphysique et de la philosophie était un trait du caractère grec. Que dira-t-on de Kant, Hegel et de l'innombrable phalange de leurs disciples et commentateurs? L'Allemagne avait une aptitude si incontestable à la métaphysique que Lange a pu dire autrefois: « L'Allemagne est le seul pays où un pharmacien ne peut préparer un remède sans s'interroger sur la corrélation de son activité avec l'essence de l'Univers. » M. Fouillée ajoute cette note ironique: « Nous avons vu des pharmaciens allemands qui, comme ceux des autres pays, nous paraissaient plus préoccupés du prix à demander que de leurs rapports avec le Cosmos » (*Psychol. des peupl. eur.*, p. 257). De quelle ironie ne pourrait-on pas souligner la métaphysique que M. Demolins a découverte chez les bergers de l'Italie méridionale[1]? On ne se contente pas d'accorder la métaphysique aux Allemands; on y joint la sentimentalité, la fameuse *gemuthlichkeit*. Le jeune Werther a répandu et fait couler des torrents de larmes; ce caractère sentimental a pris des proportions ridicules dans le poëte Wieland. Heine qui devait connaître ses compatriotes se montra bon prophète en conseillant la défiance aux

1. *Comment la route crée le type social. Les routes du monde moderne.* Paris, F. Didot.



Français. Avec Hellwald, Mommsen, Nietzsche on passa de la *gemuthlichkeit* à l'apologie de la force et du succès. M. Fouillée, dans sa conclusion, nous montre clairement le sérieux et la solidité de cette théorie qui prétend définir les caractères psychiques des peuples: « Bref, dit-il, pour parler encore des Allemands en formules dignes d'eux, nous dirons que leur esprit est à la fois éminemment antithétique et synthétique » (*Psychol. des peupl. eur.,* p. 260).

Arrêtons-nous un instant aux Italiens[1]. M. Fouillée leur reconnaît sans hésitation un tempérament nervoso-bilieux... Il explique par là leur caractère dominant, *la vendetta* ! L'Italien, continue l'éminent auteur français, aime à considérer le monde sensible; il est profondément réaliste. L'idée pure qui séduit l'Allemand, souvent le Français et même l'Anglais, ne dit rien à l'Italien... (Nous savons que M. Demolins déclare une grande partie de l'Italie éprise de métaphysique.) Nous lisons encore: *On reconnaît assurément dans les belles études de la criminalogie positive l'esprit pratique de l'Italie* » (*Psychol. des peupl. eur.,* p. 81, 84, 85, 105). Ce jugement paraîtra peu fondé, si l'on se rappelle que M. Fouillée s'est maintes fois moqué de M. Lombroso, c'est-à-dire de l'homme qui personnifie la *criminalogie positive.* Il y a longtemps que Kant reprochait aux Italiens *l'esprit pratique et utilitaire* qui leur fit inventer la *banque,* le *change,* la *loterie...* Et dire qu'en fait de *banque* et de *change* ce sont les Sémites et les Anglo-Saxons qui nous ont aujourd'hui détrônés! Beaucoup de gens critiquent dans la vie privée des Italiens le fameux *dolce farniente*; il se trouve, au contraire, qu'en

1. On trouve quelques vérités perdues au milieu des folles inventions de l'anthropo-sociologie dans l'étude du Pr V. Vitali, *Elementi etnici et storici del carattere degli Italiani* (*Revue de sociologie italienne,* novembre 1898).

Suisse, en France, aux États-Unis, en Allemagne, la concurrence économique ne peut s'accommoder de leur excès d'activité, de leur énergie et de leur puissance de travail... Pour clore cette série de contradictions sur les caractères psychologiques des races, nous renvoyons le lecteur à une étude remarquable de M. R. Altamira qui concerne le peuple espagnol[1]. On y verra réunis en quelques pages les jugements diamétralement opposés d'illustres contemporains; les uns donnent aux habitants de la péninsule ibérique tous les défauts; les autres toutes les bonnes qualités possibles. On a dit et écrit trop de mal contre ce peuple malheureux dont je souhaite ardemment le très prochain réveil, pour que je ne saisisse pas cette occasion de prouver le peu de confiance que méritent certaines accusations et certains éloges; je veux conclure par une parole peu suspecte d'un historien de génie qui appartient à la race supérieure: « Les Espagnols, écrivait Buckle, sont nobles, généreux, francs, intègres, probes, amis sincères et dévoués, affectueux dans toutes les relations de la vie privée, charitables et humains. Leur sincérité en matière religieuse ne peut être mise en doute[2]. » N'est-ce pas la *silhouette* d'un peuple supérieur?

Dans l'attribution des *caractères psychologiques* aux peuples et aux races, le sentiment patriotique joue d'ordinaire un grand rôle; on en jugera par cette page d'un de mes ouvrages dont l'esprit est rigoureusement scientifique: « De temps immémorial, certains peuples ont joui d'une triste renommée; elle était souvent due à des préjugés politiques et nationaux qui faisaient attribuer à l'*ennemi* détesté tous les vices et tous les défauts imaginables. Le jugement, parfois, était vrai, mais il

1. *Psychologia del pueblo espagnol.*
2. *Histoire d'Angleterre*, t. IV, p. 176 et 177.

correspondait à un *moment donné de l'histoire,* moment de corruption et de décadence, dont les traits particuliers furent étendus à toute la vie de ce peuple pour former un *caractère ethnique.* L'origine de la fameuse *foi punique* et *grecque* doit, sans doute, se rattacher à une de ces fausses généralisations. Les peuples qui eurent des rapports avec Rome vers la fin de la république et sous l'empire ne pouvaient imaginer que la vertu se fût jamais rencontrée sur les bords du Tibre. On connaît le mot méprisant de Jugurtha, qu'il aurait, dit-on, prononcé en quittant Rome: *Urbem venalem et mature perituram si emptorem invenerit* (Salluste). Ce jugement si sévère vient justement d'un Numide qui ressemblait beaucoup aux Carthaginois; ceux-ci avaient mérité par certains procédés leur mauvaise réputation qui fit croire si longtemps à *la foi punique.* On peut donc à un moment donné se faire une aussi triste idée des Romains, qui, en d'autres circonstances, et à l'instigation de Caton, avaient voulu chasser Carnéade de leur ville, pour que le contact des Grecs ne vînt pas corrompre leurs fils. Dans l'opinion que les Romains professèrent pour les Grecs et les Carthaginois, ou Jugurtha pour Rome, il entrait, disions-nous, en même temps et en plus forte proportion que l'influence du moment historique, des rancunes et des haines nationales. L'histoire la plus récente nous en fournit des exemples. Le général Trochu a pu, au mépris de toute vérité, attribuer la défaite de la France aux progrès de la *corruption italienne,* comme autrefois l'illustre allemand Jacob Grimm, également aveuglé par la passion, prétendait, dans une lettre à son ami Dahlmann, que les Français étaient totalement *dépourvus de sens moral*[1]. »

1. M. Colajanni, *La sociologie criminelle,* vol. II, p. 196 et 197. J'ai le regret de constater que M. Fouillée lui-même n'a pu garder à l'égard des

La vérité, en somme, c'est qu'il n'est pas possible d'établir de ces distinctions tranchées dans la psychologie des peuples; on trouve partout de bons et de mauvais caractères intellectuels et moraux; les uns ou les autres dominent, suivant le moment historique et la phase de l'évolution où les nations sont parvenues.

Allemands l'indépendance et l'objectivité de son jugement. Il les taxe de déloyauté en s'appuyant surtout sur la falsification que Bismarck a faite de la dépêche d'Ems. Mais les Allemands ne pourraient-ils répondre aux Français par des faits pris dans l'histoire de Louis XI, de Louis XIV, de Richelieu, de Napoléon Ier ? — De même le *chauvinisme* intervient contre les Anglo-Saxons dans les ouvrages si remarquables de M. Boutmy dont j'aurai l'occasion de parler plus loin... Le *Misogallo* de Vittorio Alfieri est un exemple bien connu du chauvinisme gallophobe de quelques Italiens.



CHAPITRE VII

TENDANCE DES LATINS A SE DÉNIGRER ET A SURFAIRE LES ANGLO-SAXONS

L'influence du sentiment patriotique qui s'est fait sentir à certains moments, et souvent dans un sens négatif, pour interpréter certains événements qui avaient blessé l'orgueil national, pouvait faire croire que pour un peuple l'éloge de ses propres vertus et la critique des voisins était une habitude qui ne souffrait pas d'exception. On pourrait *a priori* croire fondé le reproche que M. Bazalgette fit aux Latins de paraître infatués de leur glorieuse tradition et de leur civilisation. — Jusqu'à ces dernières années, quand les Français trouvaient commode de résoudre toutes les questions en disant *chez nous,* — quand Victor Hugo proclamait Paris le *cerveau du monde,* l'accusation contre la *vantardise* des Latins pouvait se justifier. Mais les temps ont changé. Les Latins se sont mis depuis peu à se dénigrer avec fureur et à vanter les Anglo-Saxons. Comment s'est opéré ce changement ? Je n'ai pas à y insister beaucoup : peut-être un désir louable de voir leurs compatriotes se corriger de leurs défauts en a-t-il poussé quelques-uns à exagérer la critique, en même temps que par l'éloge outré des vertus d'autrui ils pensaient produire une salutaire réaction ; peut-être aussi se sont-ils laissés aveugler et conduire à ce parti pris

d'éloge ou de dénigrement par le succès momentané et la grandeur réelle qu'ils observaient de nos jours chez les Anglo-Saxons. Il est certain que les moyens actuels qui favorisent la diffusion des idées (imprimerie, télégraphes, chemins de fer, etc.), les conditions nouvelles qui ont mis les esprits en contact, donnèrent à ce dénigrement de soi-même des proportions et une vogue qu'on ne connaissait pas autrefois. Remarquons qu'il s'agit ici d'une question de degré et que ce fait n'est pas absolument nouveau ; on peut trouver dans Tacite et tel autre écrivain grec ou latin des précédents à ce phénomène. Une tendance à rabaisser les Latins devant les Germains apparaît chez le grand historien « qui ne vit que servitude dans l'Empire romain, et pour qui la Germanie était la terre de la liberté et de la vertu. Fustel de Coulanges a montré dans ces illusions historiques le germe des prétentions et des haines allemandes ; il a prouvé aussi bien que les Germains n'étaient pas moins corrompus que pouvaient l'être les Romains, avec la brutalité en plus, qu'ils ne possédaient ni vertus particulières, ni institutions originales, qu'ils étaient simplement à une période moins avancée, plus voisins du régime familial et communautaire » (Fouillée). Le phénomène s'explique chez Tacite par la haine des maîtres qui avaient détruit la liberté et substitué l'Empire à la République.

Un fait analogue a excité de nos jours l'admiration pour les Anglo-Saxons ; il nous est fourni par les écrivains qui après Montesquieu prônèrent les institutions anglaises en les opposant à celles des néo-latins. On ne pouvait cependant ni on ne devait en faire un *caractère ethnique* en considérant le spectacle offert par l'Allemagne ; c'est elle qui jusqu'à la fin du XVIIIe siècle fournit à l'Angleterre les mercenaires qui tentèrent d'étouffer la liberté naissante des États-Unis, auxquels ne manqua pas le concours désintéressé de Lafayette, si l'on ne tient pas

compte de celui du gouvernement français qui put être déterminé par des intérêts politiques et dynastiques.

Quelle qu'en soit l'origine, on ne peut nier le phénomène ; aujourd'hui les Latins ont pris pour règle de se dénigrer eux-mêmes et de professer en revanche une admiration sans bornes pour les Anglo-Saxons[1]. Si nous n'avions pas d'autre raison de trouver ce fait étrange et anormal — nous verrons qu'elles ne manquent pas —, celle-ci serait déjà probante ; nous l'empruntons au plus grand psychologue de l'Amérique contemporaine, M. William James. Il remarque dans la *Psychological Review* (mars 1897) que les étrangers ont idéalisé les Anglo-Saxons juste au moment ou ceux-ci, en Angleterre et surtout en Amérique, montrent peu d'enthousiasme pour leurs principes traditionnels de conduite et commencent à douter de leur excellence (Fouillée). Le dénigrement systématique eût produit moins d'effet, si l'admiration pour autrui ne s'y était jointe. C'est à Montesquieu, avons-nous dit, que remonte l'engouement politique ; Taine en fit un corps de doctrine en donnant plus d'importance à la *race* et *au climat* qu'il retrouve dans tous les phénomènes sociaux ; mais personne ne contribua plus que M. Ferrero à répandre cette thèse et à faire passer pour axiomes indiscutables les paradoxes les plus surprenants ; il oppose dans un contraste qui lui paraît évident ce qu'il appelle la *Jeune Europe* à l'ancienne, à celle des Latins qui sont en décadence ou près d'y tomber[2]. On nous permettra d'examiner à la

1. M. Fouillée signale à plusieurs reprises cette tendance ; M. Altamira la flétrit en constatant qu'elle est générale en Espagne (*Cuestiones Hispano-Americanas*. Madrid, 1900 ; *Psychologia del pueblo espagnol*. Madrid, 1902).

2. L'ouvrage de M. Ferrero appelle une remarque curieuse : tandis que l'auteur de la *Jeune Europe*, dans une lettre adressée à M. Renda sur la *Question du Midi*, déclare avoir fait une œuvre de jeunesse dont il a presque honte, nous voyons son livre traduit en plusieurs langues courir le monde et

lumière des faits ces paradoxes du plus fanatique admirateur des Anglo-Saxons ; il suffira, pour en donner une idée, de reproduire un passage relatif à la Russie, qui n'est pas anglo-saxonne, mais qui fait partie de la jeune Europe, modèle devant lequel la vieille Europe doit rougir.

M. Ferrero s'exprime sur la répartition des caractères fondamentaux de chaque race avec cette précision et cette vigueur scientifique qui distingue les anthroposociologues : « A l'origine du monde, dit-il, une faiblesse spéciale échut à chaque race : le Latin eut la sensualité, le Germain un penchant aux boissons alcooliques, le Slave l'un et l'autre. Mais il semble que dans la distribution des grands maux la race germanique fut encore favorisée et que dans la lutte pour l'existence, les *ivrognes de naissance* doivent enfin avoir raison des sensuels » (p. 216). Pour le peuple russe, qui joint le vice des Latins à celui des Germains, il le reconnaît capable d'une *œuvre immense* (p. 225) ! — Il serait vraiment insensé d'entreprendre la critique de toutes les qualités merveilleuses qu'on attribue à cette partie si considérable de la jeune Europe. Pour les conditions politiques, il suffit de lire l'ouvrage bien connu de Kennan et celui de Deutsche qui est plus récent ; les admirables écrits de Tolstoï nous renseignent sur la situation économique ; Lehman et Parvus nous décrivent les millions d'hommes qui dans ce pays souffrent et meurent de la faim *(Die ungernde Russland)*. L'ensemble de la civilisation et de la culture nous a été révélé par la parole sincère d'un sociologue russe qui certes n'éprouve pas de plaisir à calomnier son pays, et qui l'a défendu en mainte circonstance, quand il le voyait injustement attaqué. « L'Italie, écrit

des paradoxes aussi frivoles qu'élégants reçus et discutés avec le plus grand sérieux par des écrivains de la valeur de M. Fouillée.

M. Novicow, et les nations greco-latines, qui sont aujourd'hui en décadence, ont du moins fourni une longue et glorieuse carrière, de Socrate et de Praxitèle à Michel-Ange et à Rossini. Mais nous, les Russes ? Nous sommes en décomposition avant d'avoir vécu !... Il y a plus de nègres qui suivent l'école aux États-Unis, qu'on n'y voit d'enfants dans tout l'Empire russe... La Russie s'offre aujourd'hui à nos regards dans une des situations les plus honteuses où puisse se trouver une nation civilisée. Elle est de beaucoup dépassée par toutes les autres nations dans chaque branche de l'activité intellectuelle ou économique[1]. » Nous aurons occasion de nous entretenir plus loin des qualités imaginaires qu'on attribue aux Anglo-Saxons dans le domaine des faits[2]; nous nous contentons d'indiquer ici que la manie dénigrante des Latins a produit ce résultat funeste de développer outre mesure l'orgueil des Allemands, des Anglais et des Américains du Nord; ce qui constitue un vrai danger pour la cause de la paix, de la liberté et du progrès. Nous verrons où en est

1. *La Mission de l'Italie.* Milan, Fratelli Trèves, p. 13 et suiv. M. Fouillée raconte une anecdote sur les interdictions de la censure au sujet des livres qui traitent du *dynamisme*, qu'elle confond avec la *dynamite* (*Psychol. des peuples eur.*, p. 438) ; nous pouvons juger par là de la liberté dont on jouit dans la *Jeune Europe* et du degré de culture de ses fonctionnaires. Quels réquisitoires ne dresserait-on pas contre la décadence latine, si un fait semblable arrivait dans un village italien ou espagnol !

2. Je me suis élevé dès 1888-89 contre ces éloges invraisemblables décernés aux Anglais dans les deux éditions de *Corruzione politica* (parues à propos du scandale Wilson-Grévy), dans *Tumulti e reazione*, 1898, dans quelques discours prononcés à la Chambre des députés et dans toute la collection de ma *Revista popolare* de 1895 à aujourd'hui. M. Fouillée qui a voulu combattre — un peu timidement — les préjugés sur la supériorité des races anglo-saxonnes, n'a pas toujours su s'en défendre. En voici une preuve : on sait que l'hypocrisie a son bon côté, puisque, paraît-il, elle est parfois un hommage rendu à la vertu. M. Fouillée n'aperçoit ce bon côté que dans le *cant*, qui est la forme de l'hypocrisie anglaise, aussi répugnante sinon plus que celle des autres peuples (*Prychol. des peuples eur.*, p. 205).

venu cet orgueil américain, quand nous parlerons des signes de décadence déjà visibles dans ce pays. Nous voulons ici dire un mot de la vaine gloire des Allemands que l'on remarque même chez de grands économistes. Elle est déjà ancienne et quelques traits suffiront à la caractériser.

Les Allemands avaient exalté le culte de la force et du succès avec Hegel, Hellwald, Mommsen — celui-ci précurseur de Nietzsche — ; ils avaient vu avec Ranke dans les sanglants combats de l'humanité la lutte des énergies morales, que Nietzsche appelait franchement des énergies brutales ; Strauss en vint, par excès de partialité, à condamner toutes les conquêtes françaises et à justifier celles des Allemands sans exception ; Treitske avait, en s'aidant du darwinisme, donné un vernis de science moderne à son apologie des violences de la conquête ; mais c'est depuis leurs victoires de 1864-66 et de 1870-71 qu'ils n'ont plus gardé aucune mesure dans leur mépris des Latins. Les paradoxes isolés d'André Léo qui considérait les Français comme un peuple de singes et Paris comme l'antique demeure de Satan devinrent le principe directeur des masses germaniques dans leurs jugements sur tous les Latins[1]. Cet orgueil dépasse

1. Dans une correspondance de Vienne adressée au *Secolo* de Milan, après les procédés discourtois qui accueillirent à Insprück le projet de créer une chaire de conférences pour les étudiants italiens, nous lisons cette anecdote caractéristique et les considérations suivantes qui viennent fort à propos : « Pour tout homme qui se dit de nationalité allemande, l'Italien est un « katzelmacher », c'est-à-dire un fabricant de petits chats en plâtre ; il paraît qu'il n'a jamais su et ne sait rien faire d'autre. — Mais le Dante, par exemple, dis-je une fois à un de ces enragés farceurs, vous semble-t-il être aussi un katzelmacher ? — Dante était allemand, me répondit-il sans rire, de même que Garibaldi et les Lombards sont Allemands. » — Après avoir cité le chant allemand : « Quand les Romains commencèrent à devenir insolents, c'est le puissant bras de l'Allemagne qui les a mis à la raison », le correspondant ajoute : « Cet orgueil de race démesuré, une fierté si paradoxale devant laquelle on ne peut contenir un mouvement d'hilarité dédaigneuse,

toute mesure et couvre de ridicule les hommes qui sont à la tête du Gouvernement et de l'État. Il leur fait perdre tout sentiment des convenances à l'égard des autres peuples. C'est ainsi que le chancelier de l'Empire von Bulow en janvier 1904 terminait par ce souhait le dicours d'ouverture à la Chambre des seigneurs : *En Prusse toujours le roi en avant! En Allemagne la Prusse toujours en avant! Dans le monde toujours l'Allemagne en avant*[1]*!* Le chancelier ne pouvait, d'ailleurs, que se mettre à l'unisson de son empereur. Guillaume II, en effet, dans un de ses innombrables discours où le mysticisme se mêle à la violence et à la folie, disait aux recrues le 18 mars 1895 : « *Vous portez l'habit de l'empereur; vous êtes donc devenus supérieurs aux autres hommes*[2]. »

Si Rouher et Napoléon III, au temps où la puissance française était à son apogée, avaient prononcé des phrases beaucoup moins ambitieuses que celle du ministre et de l'empereur d'Allemagne, les maîtres de

se rencontre spécialement chez les jeunes gens, les étudiants, dont le cœur, disent-ils dans leurs chants, est une ruche où les abeilles légères vont et viennent sans cesse; mais ils ont en réalité plus de goût pour la bière que pour les baisers cueillis sur une belle bouche. » — L'étudiant se sent devenir guerrier du jour où à l'Université il entre, petit et modeste associé, dans le cercle des escrimeurs à grandes cicatrices, avec le béret de couleur et les hautes bottes. Quiconque n'a pas été tailladé par la « rapière » des étudiants qui balafre le visage en y laissant des traces glorieuses et ineffaçables, passe pour un malade, un malheureux, un pauvre d'esprit. — La première chose que fait un bon fils de famille parti pour étudier et devenir docteur est de s'attirer tout de suite un duel à l'épée courte; on voit toujours dans les cafés et les restaurants des pays universitaires une quantité de balafrés avec des bandages invraisemblables et ridicules dont ils se font un titre de gloire et d'honneur. »

1. Ces paroles sont si dénuées de bon sens que j'éprouve le besoin d'en justifier la provenance. Je les ai lues dans un journal conservateur qui ne manque pas d'autorité, le *Giornale d'Italia* de Rome, organe de l'ex-ministre Sonnino (nº du 18 janvier 1904).

2. Cf. Qvidde, professeur de l'Université de Monaco, *Le militarisme dans l'Empire allemand* (*Revue des Revues*, 15 et 30 janvier 1901).

l'anthropo-sociologie, MM. de Lapouge, Ammon, Ferrero et cent autres se seraient levés en chœur, pour y dénoncer les preuves certaines et indélébiles de la décadence latine. Ces savants ne s'aperçoivent pas du mal qu'ils causent et des périls qu'ils créent en exaltant les mœurs des *races supérieures* et en établissant un rapport entre leurs qualités intellectuelles et morales et leurs caractères anatomiques[1]. Je manquerais à mon devoir d'écrivain impartial si je ne rappelais qu'en Allemagne même des voix se sont élevées pour blâmer les sentiments et les manifestations aussi folles que dangereuses de l'orgueil national. Ce fut précisément un des plus grands allemands d'aujourd'hui, Mommsen, qui résista aux excitations des *Alldeutsche* ; s'adressant aux Anglais, quand des deux côtés de la mer du Nord un vent de guerre se mit à souffler, il faisait cette constatation : « Nous aussi nous avons dans notre nation des insensés qui s'appellent pangermanistes ; à l'Adam qui est l'ancêtre commun, ils en substituent un qui n'appartient qu'à l'Allemagne et qu'ils dotent de toutes les qualités de l'esprit humain[2]. » — Nous devons combattre ce préjugé des races *nobles* et des races *infé-*

1. Une note gaie : « Il m'est arrivé souvent, écrivait il y a de nombreux années, M. de Lapouge de Montpellier, et j'en ai été étonné les deux ou trois premières fois, de voir des personnes, pourtant très intelligentes, me demander avec un certain embarras de mesurer leur tête, et apprendre avec un certain désappointement qu'elles étaient brachycéphales. J'ai vu en sens inverse des gens parfaitement nuls ravis d'apprendre que leur indice était dolichocéphale. » — « Il comprit sans doute à la quatrième fois, observe M. Manouvrier, que c'était son propre enseignement (celui de M. de Lapouge), qui commençait à produire ses fruits. » — M. Manouvrier montre ensuite les dangers auxquels on s'expose en créant le préjugé d'une *race noble* (*Ouvr. cité*, p. 252).

2. *The Independant Review*, septembre 1903. Le grand historien anglais James Bryce répondit à son illustre confrère allemand dans la *Nation* de Berlin (10 octobre 1903).

rieures non seulement au nom de la vérité et de la loyauté scientifique, mais encore au nom de la politique et des intérêts économiques dont dépendent étroitement les bonnes relations internationales. De telles préventions servent à raviver entre peuples les haines et les rancunes ; elles produisent chez les nations les plus civilisées une perversion du sens moral qui les déshonore. Ce préjugé de la race qui engendre la *vantardise des nations* fut nettement défini par J.-B. Vico avant de donner ses plus funestes résultats ; c'est plus tard qu'Hegel, Hellwald, Ammon et Schmoller affirmèrent la suprématie des races germaniques et affichèrent leur mépris pour les nations de civilisation latine. Si l'on ne repousse bientôt cette conception avec vigueur, elle prépare de tristes jours à l'humanité ; on ne peut déjà sans honte ni sans révolte assister au spectacle qu'elle nous offre de l'autre côté de l'Atlantique.

Aux États-Unis, après une guerre gigantesque hypocritement entreprise au nom de l'égalité humaine, mais en réalité, pour de grands intérêts économiques, le préjugé de la race a pris ouvertement sa revanche. Démocrates et républicains furent scandalisés de voir assis à la même table M. Roosewelt et le nègre Booker qui, pour l'intelligence et la moralité, vaut les meilleurs des blancs de race anglo-saxonne ; aussi le *lynchage* des nègres, la tare la plus horrible de ce pays, sévit-il partout dans la république des étoiles. Cette fausse idée de la race, comme le remarque M. Novicow d'accord avec M. Fouillée, donne naissance à deux maux également funestes : la discorde et le pessimisme. Aux uns elle ôte l'énergie nécessaire au travail et aux efforts qui les rendraient meilleurs ; elle produit chez les autres l'orgueil et l'amour de la domination,

CHAPITRE VIII

CONTRIBUTION DES DIVERS PEUPLES AU PROGRÈS DE LA CIVILISATION

Comme on ne peut s'en rapporter aux caractères anatomiques des races pour fixer à chacun son rang dans l'échelle de l'évolution sociale et que la répartition des caractères psychiques tentée par les ethnologues et les sociologues n'a pas de valeur sérieuse, il nous reste à consulter les faits de l'histoire et de la statistique, deux sciences étroitement unies et qui, à certains égards, se confondent ; elles nous diront les services rendus à la civilisation par les races et les nations, ce qu'elles furent dans le passé et ce qu'elles deviendront dans l'avenir, en admettant que rien ne change ni ne s'altère dans leurs aptitudes et leurs qualités psychiques ; nous jugerons ainsi en dernière analyse si parmi les races et les nations, telles qu'elles nous apparaissent dans la *civilisation dite occidentale,* il en est que leur nature intime rende *supérieures*, et d'autres *inférieures.*

Ici une première question se pose. Quels peuples ont le mieux mérité de l'humanité et ont le plus de titres à sa reconnaissance, de ceux qui, les premiers, semèrent le grain, cultivèrent la vigne et apprivoisèrent les animaux les plus utiles, ou de ceux qui nous ont procuré la culture intensive d'aujourd'hui, avec rai-

nages, engrais chimiques, amélioration rationnelle des races, etc.[1]... ? Quels sont les plus grands, de ceux qui, dès l'origine, employèrent la charrue, le levier, la roue, ou de ceux qui, actuellement, construisent des machines compliquées et colossales ? Notre admiration doit-elle aller de préférence vers les inventeurs de l'écriture ou de l'imprimerie ? En somme, l'humanité est-elle plus redevable aux initiateurs ou à ceux qui ont continué la tradition ? Aux peuples qui firent les premiers pas avec une inévitable lenteur dans la voie de la civilisation, ou à ceux qui en favorisèrent les rapides progrès jusqu'au merveilleux épanouissement auquel nous assistons ? Le lecteur appréciera. Quelle que soit sa réponse, il est certain que, sans les premiers pas, la marche en avant eût été impossible ; on comprend aussi bien que la rapidité et l'intensité de l'évolution doit être, en raison directe du temps parcouru, des moyens dont on dispose et des découvertes déjà faites. La civilisation actuelle représente la somme de tous les résultats obtenus par toutes les civilisations antérieures.

Le sens du mot *civilisation* est vague et difficile à définir avec précision ; il se prête à toutes sortes d'interprétations, surtout si l'on compare deux époques ou deux peuples différents, et si l'on se représente un ensemble de conditions morales, intellectuelles, politiques et économiques correspondant à un idéal subjectif. C'est d'après cet idéal que nous jugeons à quel degré plus ou moins avancé de civilisation les peuples se trouvent à un moment donné du présent ou du passé.

1. M. Demolins a très bien fait ressortir les conséquences extraordinaires qu'eurent au point de vue de la civilisation les premières cultures de céréales (*Comment la route*, etc... *Les routes du monde moderne*, ouvr. cité).

Bien que nous voulions limiter cette discussion aux peuples et aux races de l'Europe contemporaine et de ses colonies, toutefois si l'on veut bien entendre le problème des *races inférieures et des races supérieures,* et établir par le plus de preuves possible combien cette distinction est chimérique, ou au moins arbitraire et relative, il faut répondre à cette question : où trouve-t-on les premières traces d'un ensemble de conditions qui puisse constituer une civilisation ?

Aussi bien croyons-nous utile de rappeler qu'on s'est longtemps demandé quelles sont, au point de vue de la civilisation, les conséquences du croisement des races que l'anthropologie et l'anatomie reconnaissent différentes. Nous avons dans les pages précédentes constaté un fait qui n'a pas été nié par les partisans fanatiques de la distinction entre *races inférieures* et *races supérieures,* c'est qu'il n'existe pas de *races pures* ; un autre fait, également indéniable, c'est que malgré des greffes continuelles et innombrables, l'ensemble de l'humanité a progressé ; cette seule constatation appuyée sur un raisonnement *a posteriori* qu'elle implique, sans qu'il soit besoin de recourir à des expériences directes, suffit à prouver que les croisements aident, ou du moins ne nuisent pas à l'évolution sociale. On échappe ainsi à l'obligation des mariages *eugéniques* qui pourraient conduire à la dégénérescence ; c'est en effet, de l'avis de M. Mantegazza et de bien d'autres, le fruit des unions entre consanguins.

Je ne reviens pas sur cette question que j'ai traitée dans la *Sociologie criminelle* (tome II, p. 192 à 195). J'affirme que les faits démentent le monosyllabisme de MM. de Lapouge et Ammon, sur lequel M[me] Nina Rodriguez a encore renchéri au point de vue de l'étiologie de la délinquence. Tous ces auteurs prétendent que les unions *eugéniques,* c'est-à-dire entre les éléments de

la même race supérieure, assurent le salut de l'humanité et sont la condition *sine qua non* de tout progrès dans l'avenir.

L'idée d'abord émise par M. Cattaneo[1] de la nécessité d'éléments ethniques différents pour aider l'évolution progressive a été reprise avec vigueur par une série d'illustres sociologues et anthropologistes qui l'ont un peu modifiée et élargie ; les plus récents et les plus connus sont MM. Gumplowicz et Ripley. Celui-ci pense toutefois que la trop grande hétérogénéité, ou la prédominance excessive d'un seul élément ethnique est nuisible. En Angleterre le mélange s'est fait dans de bonnes proportions ; c'est ce qui rend le pays si apte au progrès[2]. M. Ripley en dit autant du Japon, où se sont fondus les Malais, les Mongols ou les Polynésiens, éléments qui pris à part passent pour *inférieurs,* mais dont la réunion a formé un peuple capable d'étonner les nations *supérieures*.

Voilà qui prouve *a priori* la grande difficulté qu'on éprouve à rechercher les premiers promoteurs de la civilisation humaine : cette difficulté ne réside pas seulement dans la question ethnique ; elle a aussi donné lieu à des erreurs et à des préjugés qui intéressent la géographie.

Ne peut-on demander à M. Morselli qui fait naître la civilisation en Europe par des raisons particulières de race, de climat et de milieu, ce qu'il pense de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie et de l'Égypte, de

1. *Psichologia delle menti associate.*

2. Ce que dit M. Ripley de l'uniformité des indices crâniens — qui varient seulement de 77 à 79 entre l'Écosse, l'Angleterre, le pays de Galles et l'Irlande —, cette uniformité qui se rencontre dans les villes comme dans les campagnes, chez les paysans et les philosophes, d'autre part l'absence presque complète de descendants de l'*H. Alpinus,* tendrait plutôt à exclure toute idée de mélange et à prouver la grande prédominance d'une seule race,

Babylone, Ninive, Memphis, Tyr et Carthage ? Notons que les dernières fouilles tendent à démontrer que tout ce qui nous a été transmis sur cette civilisation par les historiens et les poètes de l'antiquité, correspond exactement à la vérité ; ce sont les mêmes données que la critique historique de Niebuhr reléguait dans le domaine des fables. M. Sergi a bien raison d'opposer à ceux que la civilisation contemporaine enorgueillit, la grandeur des anciennes civilisations qui ont eu leur berceau et leur développement sur les bords du Gange, de l'Euphrate et du Nil, et celle qui a jeté tant d'éclat sur l'Afrique orientale. M. Metchnikof, donnant plus d'ampleur et de précision à une idée de Buckle, démontre que l'Europe manquait des conditions indispensables à l'éclosion des premières civilisations, conditions qui ne se rencontrèrent que dans le voisinage de quelques grands fleuves historiques de l'Asie et de l'Afrique.

C'est la confusion des races et peut-être la coïncidence des découvertes faites dans des milieux divers et séparés par de grandes distances qui a poussé sociologues et ethnologues à se perdre dans des discussions qu'ils jugent importantes sur les origines de la civilisation et la part à donner aux Aryens. Or, on l'a vu, non seulement nous ignorons d'où ils viennent, non seulement nous ne pouvons les ranger avec certitude parmi les brachycéphales ou les dolichocéphales, mais on est allé jusqu'à nier qu'ils soient entrés comme éléments et comme facteurs dans la civilisation primitive.

Devant l'évidence des faits, quand les données anthropologiques ne permettent absolument pas d'avancer que les Aryens dolichos blonds furent les premiers ni les principaux agents de la civilisation, on tâche d'interpréter pour les besoins de la cause des docu-

ments littéraires ; mais de tels efforts, comme ceux de M. de Lapouge pour prouver que les anciens Grecs étaient dolichos blonds, ne servent qu'à faire valoir l'esprit et la science de l'auteur[1]. M. de Lapouge reconnaît d'ailleurs qu'il y avait fort peu de blonds à Rome, qu'en Égypte l'influence des descendants de l'*homo europæus* est purement hypothétique, que les Aryens n'ont qu'une faible part et peut-être aucune (à la bonne heure !) dans le développement de la civilisation moderne en Italie, en Espagne et en France.

Mais le fanatisme panaryen doit reculer devant l'éclat si brillant des grandes civilisations méditerranéennes qui se sont sans aucun doute développées en dehors de l'influeuce aryenne, celle des brachys de M. Sergi, comme celle des dolichos de M. Ammon. La défaite des aryanophiles sur ce point est incontestable ; on n'a pas non plus réfuté le très ingénieux système de M. Sergi sur la succession des races en Italie ; on y voit coïncider l'invasion aryenne avec un retour vers la barbarie et l'auteur soutient que la reprise du mouvement en avant vers la civilisation est dû au réveil des Italiens de la Méditerranée, qu'on nous donne aujourd'hui pour les représentants par excellence des peuples inférieurs dans l'Europe contemporaine. L'hypothèse de M. Sergi,

1. M. Manouvrier s'exprime ainsi sur la valeur de ces recherches : « Si dans cinquante ans l'on veut savoir de quelle couleur étaient les cheveux et les yeux de Broca, on supposera raisonnablement qu'un portrait détenu par la Société d'anthropologie présente une garantie spéciale d'exactitude. Or cette Société possède un portrait miniature, excellent d'ailleurs, où son fondateur est représenté blond avec des yeux bleus. Mais je dois déclarer qu'en réalité Broca était un brachicéphale aux cheveux bruns et aux yeux marrons. J'ai vainement opposé à ce document trompeur mon témoignage et celui de l'un des fils de Broca ; il m'a été répondu que l'artiste avait pris des informations aux meilleures sources. Cet artiste est blond. » (*L'indice céphalique*, p. 289). — Et il s'agit ici d'une illustration contemporaine !

qui est pourtant un défenseur des différences innées entre les races reste toujours une objection formidable, même pour ceux qui la représentent comme un paradoxe peu raisonnable répondant aux exagérations de M. Gobineau adoptées et dépassées par MM. Poesche, Penka, Ammon et de Lapouge. M. de Michelis se demande s'il est possible que les Aryens inférieurs aient donné leur langue aux préaryens supérieurs de l'Afrique orientale. Il conclut ainsi : pour les dolichos bruns, la large part qui leur revient dans les magnifiques civilisations des pays méditerranéens et que M. Sergi et d'autres nous ont révélée, prouve qu'en fait de qualités morales et intellectuelles, ils ne craignent la comparaison avec aucune race[1].

En tout cas, quelles que soient les phases de la civilisation dans la période historique ou préhistorique, définies avec une grande impartialité par M. Ripley, il est certain, comme le dit M. Folkmar, que la classification des races existantes et de leur évolution, ne doit pas se confondre avec les phases des civilisations disparues ; les termes de *sauvages, barbares, civilisés,* ne s'appliquent qu'aux peuples historiques et aux peuples modernes ; ils ont une signification très relative. Il est également certain et indiscutable que toutes les races contribuèrent, que tous les peuples apportèrent leur pierre au grand édifice de la civilisation. Quant à la part de chacun, il n'est pas possible de la fixer exactement. Nous arrivons forcément à cette conclusion : « Plus le regard s'enfonce dans l'étude des peuples préhistoriques ou de ceux qui n'appartiennent pas à l'histoire, plus il paraît vraisemblable que dans tous les cycles et à tous les degrés de la civilisation, on rencontre en réalité une seule et même civilisation qui, aux temps les plus

1. *Ouvrage cité*, p. 181 et 182.

reculés, quand il n'existait pas encore certaines conditions favorables au développement de centres spéciaux de civilisation, se transmettait de peuple à peuple sur la surface de la terre. De toute façon, et quelles que soient les révélations que la science nous ménage à ce sujet, nous pouvons dès maintenant partir de cette idée : c'est que dans ces phénomènes qui ont donné à l'humanité cet aspect varié et multiple sous lequel elle nous apparaît aujourd'hui, il faut voir des passages successifs d'une civilisation à une autre, c'est-à-dire *des progrès accomplis dans le chemin suivi par l'humanité en marche,* mais *non des transformations anthropologiques,* c'est-à-dire *fondées sur l'anatomie humaine.* » Telle est l'opinion d'un des plus grands ethnologistes contemporains, de M. Ratzel qui a la chance d'appartenir à une race soi-disant *supérieure*[1].

1. *Le Razze umane,* traduction italienne. Turin, Union typographique, éd. 1891, vol. I, p. 5.

CHAPITRE IX

DÉMOGRAPHIE COMPARÉE

Quelle est la valeur des observations et des critiques faites jusqu'ici à la théorie qui admet des distinctions fondamentales et immuables dans les caractères psychiques des races et qui voudrait expliquer par ces différences toute l'histoire des peuples et autoriser des conjectures probables sur leur avenir ? Il nous faut la contrôler en consultant les faits. Une course même très rapide dans ce domaine où la manifestation collective de tels caractères a pu se produire nous montrera si nos critiques partent de préjugés nationaux qu'on aurait choqués ou répondent exactement à la vérité, si le jugement tiré de considérations sur le développement complexe de la civilisation résiste à l'examen des phénomènes particuliers.

On comprend que cette revue doit être sommaire et se borner à quelques aspects de la question. On indiquera sans les développer et on discutera certains points choisis parmi les plus importants, non pas même tous ceux qui se rapportent *à la supériorité ou à l'infériorité des races* ; ce sujet réclamerait un traité historique et sociologique en plusieurs volumes. Pour évaluer les manifestations psychiques de races réparties parmi les nations contemporaines que l'on rattache au type *inférieur* ou *supérieur,* nous considérerons particulièrement

cinq groupes de faits : a) *démographiques,* b) *politiques et militaires,* c) *économiques,* d) *intellectuels,* e) *moraux.*

a) *Phénomènes démographiques.* Ceux qui ne suivent pas le développement des sciences sociales jugeront que l'examen démographique ne rentre pas dans ce sujet ; c'est une erreur. L'étude de la démographie fournit d'elle-même la transition la plus naturelle de la biologie à la sociologie ; d'illustres auteurs cherchent à expliquer la diversité des phénomènes démographiques par celle des races ; on fonde aujourd'hui l'agrégat social sur le groupement et la densité de la population *(Bouglée),* sur l'importance des capitales, la centralisation urbaine et le chiffre de la population rurale *(Durckheim, Coste, Ammon)* ; enfin la démographie permet de mesurer assez exactement les divers degrés de civilisation avec leurs variations[1] (Rubin). Les principaux phénomènes démographiques qui ont une importance sociale, et que certains essaient d'expliquer par les caractères innés de la race sont : les mariages, les naissances, la mortalité, l'émigration.

Mariages. — Des démographes de valeur, comme M. Firks parmi les contemporains, veulent établir un rapport entre la race et la fréquence ou la précocité des mariages. Au contraire tout ce qui touche à la nubilité dépend des conditions sociales ; le nombre des mariages et l'âge où ils se contractent sont surtout déterminés par la phase économique. Les mariages paraissent plus fréquents et plus précoces chez les peuples adonnés à l'agriculture. Ce cas se présente aujourd'hui chez les Slaves comme on l'a remarqué chez les Latins et les

1. On pourra consulter, pour tout ce qui regarde les phénomènes démographiques, Von Mayr, *Statistik und Gesellschaftslehre,* 2 vol. Freiburg, 1897 ; N. Colajanni, *Manuale di Demografia.* L. Pierro, Napoli, 1904. Voir les évaluations de Marcus Rubin à la fin du chap. XIX.

Anglo-Saxons. M. Semenow a reconnu depuis longtemps que cette fréquence et cette précocité sont favorisées en Russie par l'institution du *mir*.

Naissances. — Voici un phénomène démographique qui a vraiment fait perdre la tête à certains anthroposociologues. Ils se livrèrent à une débauche d'hypothèses sur la diminution de la natalité constatée en France depuis un siècle ; on les voit crier à la dégénérescence et à l'infériorité de la race ! Un état comparé de la natalité dans quelques pays d'Europe suffit amplement à leur répondre. En 1900, pour 1000 habitants, elle était de 48,1 en Russie, de 39,3 en Hongrie, 37 en Autriche, 36,1 en Prusse, 34,4 en Espagne, 33 en Italie, 31,5 en Hollande, 30,1 en Norvège, 29,8 au Danemark, 28,7 en Angleterre, 26,9 en Suède, 22,7 en Irlande, 21,4 en France. Ces chiffres nous apprennent que si une natalité élevée est un indice de supériorité, elle n'appartient pas aux Anglo-Saxons, mais aux Slaves de la Russie, aux Finnois et à ce mélange de races qui forme la Hongrie ; si l'on compare les Latins aux Anglo-Saxons le premier rang revient à l'Italie et à l'Espagne dont la natalité dépasse tellement celle des Anglais, des Norvégiens, des Danois, et des Suédois. De toute façon si une faible natalité est un signe de décadence ou d'infériorité *ethnique,* on ne saurait l'attribuer à tout ce qu'on appelle *race latine,* puisque l'Italie et l'Espagne l'emportent tellement sur la France.

Ce phénomène des naissances soulève en France tant de discussions et fait naître tant de craintes qu'il nous paraît bon d'y insister ; nous y trouverons encore une nouvelle preuve des garanties scientifiques qu'offre l'anthropo-sociologie. C'est une question de pressante actualité pour nos voisins qui la considèrent au point de vue de la force militaire dont ils pourront disposer

contre la grande ennemie, l'Allemagne, quand sonnera l'heure de la « revanche ».

Il est évident que sous ce rapport ils ont raison de s'inquiéter. Durant la période 1881-1890, l'excédent des naissances sur les morts, pour mille habitants, était de 11,7 en Allemagne, de 0,2 en France.

En 1891 et 1895, l'excédent des naissances sur les morts en Allemagne monte à 13 ; en France au contraire, dans les années 1890, 91, 92 et 95 les morts dépassèrent les naissances ! La disproportion qui en résulte au point de vue de la force militaire est exactement représentée par ces chiffres : aujourd'hui la France compte 7 millions d'hommes de 20 à 45 ans ; l'Allemagne en a 9.

Comment expliquer ce phénomène ? — Il a souvent attiré l'attention des démographes qui tous sans distinction ont pensé qu'il fallait l'attribuer aux facteurs psycho-sociaux, et surtout aux influences économiques, politiques et religieuses. Il ne s'est trouvé que M. de Lapouge pour vouloir, par amour de paradoxe, en rendre la race responsable ; il n'y a pas vu simplement un signe de dégénérescence, comme ont fait quelques anthropologistes italiens ; il y reconnaît d'emblée un caractère constant d'infériorité dans la constitution fondamentale du peuple français.

Il a expliqué le fait en affirmant que si la natalité est réduite en France, c'est qu'il s'y trouve beaucoup de races dont l'union ne peut rien produire.

Cette explication fantaisiste ne résiste pas à la critique la plus élémentaire. — Tout d'abord il n'est pas vrai que les croisements de races différentes soient inféconds. M. Delage a confirmé ce que l'on savait de la fécondité des mariages entre éléments différents par des observations faites en Algérie : les unions entre Français brachycéphales et Espagnols dolichocéphales

donnent des rejetons nombreux et pleins de vigueur.

Les races qui peuplent la France n'ont pas changé en ce siècle ; toutefois la natalité est descendue à 18 dans les départements de l'Yonne, de la Côte-d'Or et de la Haute-Garonne, elle y était de 30, 31 et 33 au début du siècle ; ailleurs elle dépassait de beaucoup cette moyenne. A Paris les quartiers pauvres du Père-Lachaise, de Ménilmontant, où il y a tant de mélange, ont une natalité élevée ; dans les quartiers riches, plus purs, elle tombe très bas ; enfin chez les colons français d'Algérie et du Canada, le nombre des naissances augmente (Bertillon, Dumont)[1].

Pour rassurer les patriotes français qu'enviait Rümelin, et qui se lamentent aujourd'hui sur la baisse de la natalité, nous pouvons constater que la natalité diminue rapidement chez les Anglo-Saxons d'Angleterre et des États-Unis. Le dernier recensement anglais nous révèle que dans l'intervalle de deux périodes 1881-90 et 1891-1900, la natalité s'est abaissée de 35 à 29 pour 100. M. Coghlan a noté un phénomène

1. Dans mon *Manuel de démographie*, j'ai beaucoup insisté sur ces différences de la natalité dans les divers quartiers des grandes villes (Paris, Londres, Berlin, Budapest, Vienne), en tenant compte de la condition sociale des habitants. Je ne rapporterai ici que les dernières indications fournies par M. Booth. Les cinq quartiers *(district)* les plus pauvres de Londres sont : Waterloo and Saviours, Old Street and South Shoreditch, S. Georges in East and Shadwell, Bethnal Green et Whitechapel Spitalfields ; dans chacun d'eux la natalité est de : 39,4 ; 39,9 ; 36,6 ; 38,9 et 43,3. Les plus riches quartiers sont : Mayfair and parts of Marylebone and Paddington, Lewisham, etc., Hanycstead, Streatham, etc., et Brompton ; la natalité y descend à 13,4 ; 13,5 ; 12,0 ; 12,5 ; 10,9 ! (*Life and labour of the People in London*. Final volume. London, Macmillan, 1902, p. 17). — Voici des renseignements sur la natalité des Français au Canada : les habitants des villes français d'origine étaient 75 000 en 1814 ; 679 945 en 1851 ; 1 037 770 en 1861. Ce sont les chiffres que donne Quatrefages (l'*Espèce humaine*, p. 267). La dernier me semble exagéré.

identique en Australie. Dans les états de la République nord-américaine où l'élément anglo-saxon est en grande majorité (Rhode-Island, Massachusetts, Connecticut), on rencontre une natalité bien inférieure à celle des départements français les plus stériles[1]. Les comptes rendus les plus récents de l'année jusqu'au mois de juin, qui ont paru dans le *Bulletin of the departement of labor* de Washington en septembre 1900, nous causent une véritable stupéfaction : dans cent vingt-neuf villes de l'Union dépassant 30 000 habitants, on n'en trouve que cinq — et ce ne sont pas les plus grandes — qui avaient une natalité supérieure à 30/1 000, quatorze, parmi lesquelles se trouvent Boston, donnent une moyenne de 25 à 30 ; cinquante-neuf — où l'on compte les plus grandes : Chicago, Saint-Louis, Baltimore, San Francisco, Cincinnati — restent au-dessous de 20 ; six — dont Saint-Joseph qui a plus de 100 000 habitants — offrent une natalité inférieure à 10/1 000 ! A New-York elle est de 22,59.

Quelle que soit la part que l'on veuille faire à l'influence du sexe et de l'âge pour expliquer une natalité si basse dans les grandes villes américaines, le phénomène n'en reste pas moins extraordinaire ; on sait d'ailleurs qu'il n'est pas isolé, et qu'on y a vu la conséquence du progrès économique et intellectuel (Levasseur, Leroy-Beaulieu, Dumont, Del Vecchio, etc.). On l'a signalé depuis longtemps chez les peuples de civilisation avancée. En Grèce et à Rome la stérilité volontaire et la diminution des naissances préoccupaient les patriotes et les moralistes comme elles font aujourd'hui ceux de la France *(Pareto)*.

Les décès. — La mortalité est le résultat des conditions économiques et des progrès scientifiques, comme

1. Je me suis longuement occupé de la théorie malthusienne dans le ch. IV de mon *Socialisme*, 2e éd. Rome, 1898.

l'a démontré M. Cauderlier. Elle varie dans la même proportion que ces divers phénomènes. M. Westerguard a voulu affirmer, avec beaucoup de réserve, il est vrai, que la race nègre doit à sa nature une mortalité plus élevée ; j'ai prouvé ailleurs qu'en ce qui regarde la mortalité cette influence de race ne peut pas même être invoquée pour les nègres.

Vagabondage. Émigration. — Nous rencontrons aux confins de la démographie quelques phénomènes qui nous font peu d'honneur; mais comme on les donne pour des traits particuliers et caractéristiques de certaines races ou nations, nous ne pouvons les passer sous silence. Tels sont, par exemple, ceux qui se rapportent à l'oisiveté et au vagabondage.

S'il fallait voir dans le vagabondage et l'oisiveté un caractère de la race, non un effet de l'organisation économique et sociale, mais une manifestation de la nature d'un peuple, de ce qu'on nomme un facteur anthropologique, tout le monde reconnaîtrait sur ce point la supériorité des Latins. En fait, si le vagabondage constitue une tare, à laquelle il a fallu remédier par un arsenal de lois et de décrets, c'est seulement en Allemagne, et surtout en Angleterre. J'y vois plutôt le produit d'événements politiques et de conditions économiques particulières. C'est aussi l'avis exprimé avec de nombreuses considérations appuyées sur une quantité de faits par MM. Florian et Chevalier, dans leur ouvrage considérable sur les *vagabonds*[1].

J'ai parlé du doux *far niente* que l'on donne aux Italiens du Midi comme un caractère de race renforcé par l'action du climat ; les Anglo-Saxons eux-mêmes ont

1. Comment un homme honnête et laborieux peut devenir un vagabond dans la pire acception du mot, je l'ai montré dans le t. II de la *Sociologie criminelle* où j'examine le cas de Coupeau, le héros d'un roman de Zola.

avoué maintes fois, et de la façon la plus explicite, que cette assertion leur paraît non seulement une légende, mais une vraie calomnie[1]. Admirez combien les jugements des anthropo-sociologues sont changeants ! Il en est aujourd'hui qui voudraient voir un cas d'infériorité dans le caractère opposé, dans l'excès d'activité et un peu dans la sobriété, si désastreuse pour les Anglo-Saxons qui ne peuvent soutenir la concurrence des ouvriers italiens. La vraie raison qui fit voter aux États-Unis le *Lodge Bill* — non sanctionné par le président Cleveland — et présenter le *Satthuc bill,* on la trouve dans l'endurance et la sobriété des Italiens, surtout des Méridionaux, plutôt que dans leur ignorance qui les rendait *undesiderables*.

L'émigration, d'après les anthropologistes qui veulent en faire un caractère ethnique, a un certain rapport avec le vagabondage ; elle rentre donc dans le domaine de la démographie. L'histoire des vingt dernières années dément cette légende qui nous montre dans la tendance à l'émigration un caractère capable de différencier les hommes de telle ou telle race. L'émigration fut considérable et presque exclusivement usitée chez les Anglais et les Irlandais, puis chez les Allemands et les Scandinaves, jusqu'au dernier quart de siècle ; aujourd'hui elle prend au contraire de grandes proportions chez les Latins et les Slaves. En peu d'années, deux millions environ d'Italiens se sont établis aux États-Unis de l'Amérique du Nord, deux millions et demi sont allés au Brésil et sur les rives de la Plata ; cent mille et plus ont passé de la Sicile en Tunisie;

1. Voir par exemple l'article du *New-York Times*, 12 mai 1901 : *Latin element in the United States*, avec l'opinion du sénateur Chauncey Depew, président du New-York central Railrood, et un article du danois Friedericksen dans l'*Européen* de 1903.

partout ces émigrés deviennent une force économique de premier ordre, qui peut alarmer les ouvriers indigènes et se faire regarder d'un mauvais œil à cause de l'abaissement des salaires qu'elle occasionne ; mais sans aucun doute les entrepreneurs et les capitalistes la considèrent comme un profit et les économistes comme un facteur important dans le développement général d'un pays. En tout cas, soit que les émigrations prennent la forme antique de hordes qui sortent en masse de la *vagina gentium* pour se ruer du Nord au Sud, soit que suivant la marche actuelle elles partent de tous les points vers toutes les directions — à l'Est en Australie et dans la Nouvelle-Zélande, à l'Ouest en Amérique, au Nord, de l'Italie et de la Hongrie vers les États-Unis — tout le monde s'accorde à reconnaître que ces mouvements sont exclusivement déterminés par les facteurs économiques, un peu par l'imitation psychique et en vertu du principe de capillarité sociale défini par Dumont.

C'est dans les migrations intérieures, plus encore que dans l'émigration que l'anthropo-sociologie s'est donné libre carrière ; MM. Ammon et de Lapouge attribuent à l'*urbanisme* une valeur spéciale ; ils y ont vu un caractère ethnique qui constitue à lui seul l'indice le plus naturel et le plus spontané de la supériorité des dolichos blonds à haute taille. On désigne ainsi l'exode continuel qui se fait des campagnes vers les villes, des petits centres vers les plus grands, mouvement qui entretient la force économique et l'activité psychique des cités ; c'est ce qui a fait dire à M. Booth que les campagnes fournissent sans cesse des os, des muscles, des nerfs et un cerveau à la grande métropole anglaise où tout se consume rapidement.

MM. Ammon et de Lapouge, suivis par des anthropologistes de moindre importance, font intervenir la race

dans ce phénomène et affirment : 1° qu'une civilisation d'un degré plus élevé s'élabore dans les villes ; 2° qu'on reconnaît chez les dolichos blonds de haute taille une tendance très marquée à émigrer des campagnes vers les villes, et que ce *mouvement urbain* sert encore à montrer la supériorité des Allemands et des Anglo-Saxons aryens sur les autres races. Ces théories développées par M. de Lapouge dans tous leurs détails, dont chacun prend la valeur d'une *loi,* forment un ensemble connu aujourd'hui sous le nom de *Loi d'Ammon* [1].

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Remarquons d'abord que le *mouvement urbain* est une loi très ancienne et universelle dans toutes les régions — y compris celles qui n'ont jamais eu le malheur d'être foulées par des hommes de race supérieure. Depuis que le monde existe, les campagnes fournirent un grand contingent de population aux villes, les plus petits centres aux plus grands. Cette attraction des villes et des grands centres n'a rien de mystérieux ; les conditions économiques et sociales si clairement exposées de nos jours par M. Booth pour l'Angleterre et Londres, par M. Vanderwelde pour la Belgique et Bruxelles, etc., sont les causes déterminantes du phénomène, comme elles le furent autrefois. Si aujourd'hui le *mouvement urbain* prend de plus grandes proportions, il faut l'attribuer à l'ensem-

1. Sur toutes les bizarreries anthropo-sociologiques (c'est le terme le plus modéré dont on puisse user à leur égard), on lira : Muffang, *Études d'anthropo-sociologie. Écoliers et paysans de Saint-Brieuc.* Paris, Giard et Brière, 1897 ; Otto Ammon, *Histoire d'une idée. L'Anthropo-sociologie.* Id., 1898 et les deux ouvrages de M. de Lapouge. M. Fouillée, qui n'a pas vu toute l'importance du phénomène, semble l'admettre quand il écrit : « Il n'est pas étonnant que ces hommes, et surtout les dolichocéphales blonds aiment à émigrer dans les villes, où leurs facultés d'entreprise trouvent mieux à s'exercer. Ce sont les plus ambitieux et les plus inquiets » (*Esquisse psychol. des peupl. europ.*, p. XIII). Que dira-t-on de l'*ambition* et de l'*inquiétude* des Grecs, des Phéniciens, des Romains et des Japonais ?

ble de la civilisation contemporaine — au développement de la grande industrie avec ses salaires plus élevés, au merveilleux essor des institutions philanthropiques et sociales qui viennent mieux en aide aux pauvres et aux souffrants dans les villes que dans les campagnes, aux plaisirs et à l'éclat éblouissant des capitales — et encore à l'imprimerie, au télégraphe, qui font connaître aux quatre coins du monde de telles merveilles, sans éclairer les côtés obscurs et les sinistres profondeurs de la vie urbaine — enfin aux chemins de fer, qui permettent et facilitent les déplacements de la population.

Est-il vrai que les Germains, les Aryens dolichos blonds de haute taille forment l'élément naturel et essentiel des villes et que leur émigration soit un caractère de la race? Est-il vrai que ces Aryens y apportent la plus grande somme d'activité, d'énergie, d'intelligence, de moralité? MM. Ammon, de Lapouge, Muffang, etc. l'affirment d'une façon catégorique. Quelques faits rapportés par les deux premiers de ces auteurs semblent leur donner raison ; il y a moins de vraisemblance dans les affirmations du troisième sur le rapport de l'intelligence et de l'indice céphalique chez les étudiants. M. S. Sergi les a sévèrement critiquées dans la *Rivista popolare*[1] ; on pourrait aller plus loin et réduire à néant les inductions hâtives et les applications que l'on prétend faire de la *Loi d'Ammon*. Le rapport que M. Muffang veut établir sur des cas peu nombreux observés dans une ville française est démenti par les observations

1. *A propos d'anthropo-sociologie* (*Rivista popolare*, 15 avril 1898). — Signalons une de ces nombreuses contradictions : MM. de Lapouge, Sergi et d'autres accordent aujourd'hui la *supériorité* aux études techniques, tandis que M. Muffang s'attache à montrer que ses hommes *supérieurs* ont excellé dans les études classiques.

du même genre faites par M. Mac Donald aux États-Unis.

Si M. Ammon, en Allemagne, et M. de Lapouge, en France, ont trouvé que ce sont réellement les dolichocéphales qui émigrent en majorité de la campagne vers les villes, d'autre part en Italie, en Pologne, en Espagne, on a constaté que dans les classes cultivées et instruites des villes dominent les brachycéphales, tandis que les dolichos, ou du moins ceux dont la brachycéphalie est le moins accentuée restent dans les campagnes. C'est ainsi que M. Ripley, dans un passage du chap. XV de son livre *(Urban selection)* semble admettre la *Loi d'Ammon* (que d'ailleurs il met en doute à la fin), tandis que d'autres antrhopologistes éminents — Olloriz, Sergi, Livi, Deniker, Keane — la nient absolument[1].

Le *mouvement urbain* entraînerait d'ailleurs des conséquences tragiques. Les cités consument, dévorent rapidement les éléments qui s'y rassemblent, comme le feu de la lampe brûle les ailes brillantes des papillons qui en approchent. Cette rapide destruction est affirmée par un théoricien comme M. Hansen et démontrée par un statisticien comme M. Booth. Si la *Loi d'Ammon* était fondée, que devrait-on en conclure? Que les Aryens dolichos blonds de haute taille, malgré le chiffre élevé de leur natalité, disparaîtront bientôt dans le gouffre des villes!

1. Rien de divertissant comme les remarques de M. de Lapouge sur l'*invasion (?) des Piémontais* dans les provinces méridionales de l'Italie et en Sicile. Nous pouvons nous faire une idée de la méthode des anthropo-sociologistes en voyant M. Muffang inscrire M. Livi sur une liste des défenseurs de *la Loi* d'Ammon. Avec une logique admirable, M. Ammon trouve une confirmation de son hypothèse aussi hasardée dans tous les faits qui la contredisent! MM. Cuckzinski et Allendorf en Allemagne ont combattu les données statistiques et démographiques sur lesquelles s'appuient les lois d'Ammon relatives au *mouvement urbain* (voir dans Allendorf, *Der Zuzug in die Städte*. Iena, Fischer, 1901).

M. de Lapouge croit à cette issue fatale. M. Laloy admet, de son côté, que non seulement la France se dépeuple, mais — ce qui est pis — qu'elle perd la meilleure partie des dolichos, la plus féconde en hommes de valeur, tandis qu'elle voit s'accroître la partie ignorante et fruste, le *pecus* des brachycéphales. M. Ammon pense de même et s'approprie cette phrase de M. Fouillée : le crépuscule des Aryens approche !

La conclusion serait désolante : les Aryens, en raison même de leur supériorité qui les pousse vers les grands centres urbains, se trouveraient voués à une perte certaine ; la victoire finale resterait sans conteste aux hommes et aux races inférieures. L'anthropo-sociologie conduirait ainsi au pessimisme. Mais, par bonheur pour l'humanité, s'il est vrai que les campagnes alimentent les villes, il ne l'est pas autant que la race supérieure soit celle des dolichos blonds de haute taille, ni qu'ils soient les plus enclins à l'émigration.

Le roman anthropo-sociologiste ne résiste pas à la critique et l'humanité peut toujours avoir foi dans son évolution progressive.

CHAPITRE X

PUISSANCE POLITIQUE ET MILITAIRE

On ne peut apprécier la force politique et militaire d'un peuple ou d'une race qu'à l'aide du criterium le plus vulgaire, et qui s'impose : le succès, cette puissante divinité devant laquelle chacun s'incline.

Si l'on interroge l'histoire de ce vaste et universel point de vue, elle nous donne les réponses les plus étonnamment contradictoires.

Je m'en rapporterai à l'histoire moderne ; si je voulais faire appel à celle de l'antiquité, je ne trouverais rien à opposer à la gloire et à la puissance des Méditerranéens (Égypte, Athènes, Sparte, Carthage, Syracuse, Rome). Les Anglo-Saxons ni les Aryens n'avaient pas encore d'histoire !

Voici les réponses de l'histoire la plus récente. Nous voulons bien encore en exclure l'Espagne de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, celle de Charles-Quint et de Philippe II, pour ne parler que de la France et de ses rivaux actuels.

Les Prussiens sont-ils vainqueurs à Rossbach ? On proclame la supériorité germanique. Les Français triomphent à Iéna ? La supériorité des Latins reprend son lustre. Napoléon Ier gagne-t-il les batailles de Wagram et d'Austerlitz ? Cette gloire rejaillit sur le génie méditerranéen. Mais Blücher et Wellington

abattent Napoléon à Waterloo, et le génie des Aryens fait rentrer dans l'ombre celui des Méditerranéens. Sébastopol, Magenta et Solférino illustrent de nouveau les Français qui perdent cette gloire à Gravelotte et à Sedan. Est-ce sans espoir de retour ? Quel prophète ne risquerait de recevoir un démenti humiliant[1] ?

Rien ne justifie mieux l'ironie mordante de M. Novicow à l'adresse des anthropo-sociologues qui voudraient façonner l'histoire d'après l'indice crânien et la couleur des yeux ou de la peau. « Si M. de Lapouge avait écrit en 1811, dit le sociologue russe, sa conclusion eût été différente, et même contraire à celle d'aujourd'hui. Les Français ont vaincu tous les peuples de l'Europe ; donc les Français appartiennent à une race supérieure ! Il faudrait reviser les conclusions de l'anthropologie après chaque bataille. Une race qui était *eugénique* la veille d'un combat, cesserait de l'être le lendemain ! Les Français auraient été *eugéniques* le 17 juin 1815, mais non plus le 19, après Waterloo. Chacun sait pourtant que la forme du crâne des Français n'a pas changé en quarante-huit heures. »

On ne peut quitter ce sujet de la puissance et du génie militaire, sans rappeler un phénomène psychologique d'une grande importance où l'on a voulu voir une preuve de la décadence française pendant la guerre de

1. Ceux qui prennent plaisir à voir dans la défaite de la France en 1870-1871 un phénomène ethniqne et un signe de la fameuse *décadence latine* ont insisté sur la légèreté du gouvernement et des généraux français, et sur l'imprévoyance militaire du second empire. La légèreté et le défaut de préparation sont incontestables ; mais on en vit tout autant en Prusse à la veille d'Iéna. Les fautes de la France en ce qui concerne la préparation furent beaucoup moins grandes que celles de l'Angleterre dans la guerre des Boërs à laquelle on ne saurait trop souvent revenir. On s'en fera une idée en lisant le livre de William Stead, *Hove Britain Goes to War*. London, 1904. The Review of reviews office. Lebœuf fut bien dépassé.

1870-71 ; il s'agit de l'attitude des vaincus au lendemain de la défaite.

Je laisse la parole à un historien militaire de la plus haute compétence, au colonel E. Baron, qui décrit ce phénomène.

La Prusse après Iéna laissa paraître des signes de découragement incroyables. « On n'entendit pas le cri du sentiment national offensé et exaspéré qui appelle aux armes pour continuer la lutte à outrance ; ce fut une résignation qui s'incline devant la force des faits accomplis, une indifférence découragée qui accepte le nouvel état de choses. Symptôme significatif : les journaux allemands publiaient les chants de victoire des Français et encensaient Napoléon et ses maréchaux. Cette génération avilie ne se contentait pas de sa défaite, elle mendiait encore le mépris du vainqueur !

« On éprouve parfois un sentiment d'horreur à voir au cours de la longue et douloureuse retraite d'Iéna le profond égoïsme du peuple en présence du désastre et l'espèce de répulsion qu'il a souvent pour l'armée. Je pourrais citer une foule de cas où les corps de troupe décimés, épuisés par la fatigue et par la faim arrivaient à proximité de quelque grosse et riche bourgade où tout secours leur était refusé ; parfois les autorités municipales allaient à leur rencontre, mais c'était pour prier les commandants de passer au large et d'éviter ainsi au pays des affaires désagréables, au cas où le très gracieux empereur des Français l'eût appris. Après la bataille, le sentiment public dominant leur faisait désirer que toute l'armée fût prisonnière une bonne fois, pour en finir avec les ennuis d'une résistance prolongée[1]. »

Où trouve-t-on le phénomène contraire ? Chez les

1. *L'esprit public en temps de guerre*. *Nuova antologia*, 16 août 1900.

Espagnols, Méditerranéens inférieurs. Ceux-ci, contemporains des vaincus d'Iéna, se levèrent fièrement, dans un élan superbe, poussés par l'esprit de sacrifice, d'abnégation, et par un vrai patriotisme. A Saragosse, comme dans cent autres rencontres des guérillas, les *diables blancs* inspirent une réelle terreur aux vainqueurs de Marengo et d'Austerlitz. Napoléon fut battu en Espagne avant de l'être en Russie et à Leipzig.

Du point de vue, forcément synthétique, auquel je me suis placé dans une étude de ce genre, je ne puis traiter en détail de la vie politique de chaque peuple, et surtout de cet ensemble d'institutions et d'événements qui ont pu exercer une influence importante sur tous les peuples compris dans le cercle de la civilisation dite occidentale.

M. de Lapouge affirme que l'homme libre dans l'antiquité appartenait souvent, d'une manière exclusive, à la race de l'*homo europæus,* et qu'aujourd'hui il n'y a que les peuples de cette race qui connaissent la liberté. S'il a fait une affirmation en l'air pour ce qui regarde l'antiquité, puisqu'il ne l'appuie d'aucune preuve, l'histoire des peuples méditerranéens, depuis plusieurs siècles, lui donne un démenti éclatant; l'amour qu'ils montrèrent autrefois pour la liberté ne le cède pas à celui qu'on attribue aujourd'hui aux Anglo-Saxons. On pourrait même ajouter que chez les Allemands qui, actuellement, excitent une si grande admiration, on n'a pas encore vu poindre le soleil de la liberté.

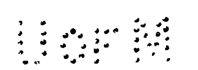
Pour démontrer sa thèse, M. de Lapouge considère aussi le sort des élus du suffrage; il flétrit ses compatriotes de la troisième République française qui lisent d'un œil distrait le récit en quatre lignes où l'on voit qu'un député a été expulsé de son banc, sans y attacher plus d'importance qu'à l'arrestation d'un vulgaire malfaiteur; il rappelle l'effet prodigieux que produisit en

France l'expulsion de Manuel sous la Restauration. La composition ethnique de la France a donc changé au cours du siècle ? N'est-ce plus la même race qui s'indignait hier de l'expulsion de Manuel et que la condamnation et l'exil de M. Déroulède laissent aujourd'hui indifférente ? Est-ce que par hasard les Allemands se sont émus des nombreuses condamnations qui valurent la prison à Bebel et à Liebknecht ?

Depuis Montesquieu, la constitution anglaise devint l'objet d'une admiration sans bornes ; mais on oublie que la Sicile vit paraître en même temps que l'Angleterre les germes d'une constitution identique. Si son évolution ne fut pas la même dans les deux pays, il ne faut pas en chercher la cause dans la race, mais dans les facteurs géographiques et plus encore dans un passé historique qui eut des effets différents dans le bassin de la Méditerranée et de l'autre côté de la Manche.

Quant au phénomène non moins admiré de nos jours, je veux dire la paisible évolution de la politique anglaise, voulons-nous savoir s'il est dû à une influence ethnique ou plutôt aux facteurs géographiques et historiques, dont nous parlions tout à l'heure ? Nous interrogerons le grand historien de la *Formation de la politique britannique,* Seeley. Après avoir rappelé l'histoire de son pays pendant les trois derniers siècles, il écrivait sur le moment présent : « Depuis un demi-siècle nous avons toujours vu l'Angleterre en état de révolution. L'*inconstance et l'agitation* de la nation anglaise sont devenues proverbiales en Europe où elles forment un *contraste choquant avec le calme profond qui règne à l'intérieur de la France* et l'unifie chaque jour davantage. *Les Anglais,* dit Tocci, *sont une nation dont la légèreté est connue ; ils changent souvent d'idées.* » (Vol. II, p. 271.)

On peut affirmer, d'une façon générale, que chaque peuple et chaque race a écrit sa page glorieuse, que



chaque peuple et chaque race a posé sa pierre milliaire sur la route triomphale du progrès et de la civilisation ; c'est un de ces grands faits politiques ou religieux qui ont le plus contribué aux multiples transformations du monde, et dont l'action ne s'est pas seulement exercée dans le champ restreint d'une nation.

Nous ne parlerons ni d'Athènes, ni de Syracuse, ni de Rome, ni de toutes les gloires politiques des peuples méditerranéens ; mais l'Italie peut être fière de ses communes républicaines ; l'Allemagne rappelle la Réforme ; l'Angleterre se vante de ses deux révolutions du XVII[e] siècle, les États-Unis de la proclamation de l'Indépendance et la France de 89.



CHAPITRE XI

PUISSANCE ÉCONOMIQUE

Ce n'est pas le lieu de discuter si la puissance politique et militaire est le produit ou la cause de la force économique, ni dans quel sens il convient d'entendre le matérialisme historique, ou ce que d'autres appellent le déterminisme économique[1]. Il est certain que la richesse donne un indice important de la grandeur d'une race ou d'une nation.

Qui oserait nier aujourd'hui que la richesse se développe avec plus d'intensité et avec une rapidité vertigineuse en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne? Mais en d'autres temps elle eut des temples magnifiques à Tyr, à Carthage, à Athènes et à Syracuse. Plus tard elle se concentra à Rome. Elle reparut et brilla d'un vif éclat dans les républiques italiennes du moyen âge. Aujourd'hui c'est chez les Anglais, les Américains du Nord et un peu chez les Juifs qu'on reconnaît le type des hommes d'affaires, les *money makers* ; mais les Lombards donnent leur nom à *lombard street,* la rue où se développe actuellement avec le plus d'intensité la vie économique

1. Dans la *Sociologie criminelle* j'avais dès 1889 indiqué la place qui revient au *facteur économique* dans l'évolution sociale, avant qu'Engels rectifiât la formule un peu étroite que Marx avait d'abord donnée du matérialisme historique, et avant qu'Antonio Labriola en eût fait une lumineuse et géniale démonstration.

de Londres, cette grande métropole du capitalisme mondial, qui voit grandir une rivale dans New-York; déjà l'Allemagne s'adresse à New-York pour en umprunt. L'Angleterre ne peut être comparée qu'à une ville, Venise, dont elle continue la tradition. Dans toute la Méditerranée et en Orient les marchands de Pise, d'Amalfi, de Gênes et de Venise, comme ceux de la ligue hanséatique du Nord ont fondé les *comptoirs* qui lui servirent de modèles. Les Florentins fournirent des banquiers au monde. Les Florentins? mais « au XIIIe siècle on les rencontrait partout; aucune grande entreprise ne se faisait en Europe sans leur concours, et Boniface VIII les appelait le *cinquième élément.* A cette époque, au contraire, les Anglais semblaient dormir du sommeil du juste; ils produisaient les matières premières, froment, laine qu'ils exportaient sur le continent. Aucune industrie, aucune initiative, aucune conception économique un peu large ne se remarquait chez eux. La race des Florentins d'une part, celle des Anglais d'autre part n'ont pas beaucoup varié depuis le XIVe siècle; ni l'Italie, ni la Grande-Bretagne ne subirent une invasion étrangère. Et pourtant les rôles sont intervertis ! » (*Novicow.*)

Du XIVe au XVIIe siècle, d'après MM. Thorold Rogers et Boutmy, rien ne fait prévoir que les Anglais deviendront le peuple le plus industriel du monde. Ils allaient chercher le fer en Suède et en Biscaye; ils vendaient la laine aux Flamands qui la tissaient. C'étaient un peuple d'agriculteurs et de pasteurs.

L'élan économique date de la seconde moitié du XVIIIe siècle; il vient moins de l'influence de l'humidité par laquelle M. Ripley explique le développement de l'industrie du coton dans le Lancashire, que de la découverte du mécanisme industriel et des applications de la vapeur; de 1769 à 1792 apparaissent le *water-*



frome d'Artwright, le *self-acting mule* de Kelly et la chaudière de Watt.

De même pour Seeley ce n'est point par une vocation naturelle déterminée par des aptitudes innées que l'Angleterre est devenue une nation maritime. Elle doit au nouveau monde le caractère moderne qui fait sa grandeur propre. Ce n'est pas le *sang* des Vikings qui a fait des Anglais les maîtres de la mer, ni le *génie* des Anglo-Saxons qui leur a donné la puissance industrielle et commerciale, mais plutôt telle circonstance spéciale — comme la découverte du nouveau monde — survenue quand ils étaient depuis plusieurs siècles des agriculteurs, des pasteurs, des guerriers... que la mer n'avait pas tentés ! Et cette circonstance spéciale est due à la découverte de Christophe Colomb... un latin, de race inférieure...

Naguère c'était l'Espagne qui voyait arriver d'Amérique ses galions chargés de lingots d'or et d'argent ; elle vient d'échouer misérablement à Cuba et aux Philippines, après avoir osé équiper l'*Invincible-Armada* contre la puissance naissante de la marine anglaise. Hier la France était le siège de la plus grande activité économique et de la richesse. Aujourd'hui Crésus a élu domicile à Londres et à New-York. Mais l'Angleterre jusqu'ici enviée et admirée pour les formes multiples de son activité économique se sent à son tour menacée et traquée. *Made in Germany* ! s'écrie Williams, auquel M. Stead fait écho par son : *Wake up ! Britain.*

L'Allemagne et les États-Unis, voilà pour l'instant les spectres économiques, industriels et navals de l'Angleterre. Et ce n'est pas sans raison : les progrès de ces deux pays sont merveilleux. Si on en juge seulement par l'accroissement de leur marine marchande, de la production de la houille, du fer et de l'acier, de leurs exportations et importations, on en demeure

émerveillé. Mais à peine ces nouveaux concurrents seront-ils parvenus au plus haut degré de leur puissance économique, qu'ils se verront bientôt menacés par les Russes. Le Transsibérien ne fera-t-il pas des miracles? Mais la Russie et l'Europe, dans leur insatiable avidité, n'ont-elles pas commis une folie, en provoquant les progrès de l'immense Empire Céleste? Les Japonais ne forment que la dixième partie de la population chinoise; ils sont nés d'hier à l'industrie et au commerce, et déjà ils font une concurrence acharnée aux Anglais et à l'Amérique du Nord[1].

Oh! l'étrange, la terrible, la vertigineuse course des peuples et des races à la conquête de la richesse! Allons! qui sait, qui peut dire où se trouve l'infériorité et la supériorité? Qui peut être assez imprudent pour garantir que les peuples et les races conserveront non pas même pendant un siècle, mais pendant dix ans, leur position actuelle?

Il est certain que les auteurs qui se donnent le plus de peine pour établir la supériorité d'une race sur les autres, parmi celles qu'on remarque actuellement en Europe, en Asie et en Australie, peuvent se livrer sur cette matière à des conjectures si arbitraires que — pour ne citer que les plus illustres ou les plus connus — M. Kidd assigne le premier rang aux Anglais; MM. Ammon et de Lapouge aux Aryens dolichocéphales blonds et de taille élevée, M. Le Bon aux Slaves. Les autres peuples et les autres races ne pourraient-ils aussi bien faire valoir leurs prétentions et leurs droits dans ce débat?

Les jaunes du Japon ont déjà pris place; et les meilleurs, les plus authentiques représentants des races

1. Nous parlerons plus loin de la décadence anglaise et de la concurrence allemande.

supérieures d'Europe, font des avances et des compliments à ce peuple hier encore *inférieur* pour obtenir son appui dans l'assassinat, commis au nom de la *civilisation,* contre la Chine que l'on prétend aujourd'hui *inférieure*; elle appartient pourtant à la même race qui peuple le pays des chrysanthèmes! Le Japon, né d'hier à la civilisation occidentale, ose maintenant se mesurer seul avec le colosse moscovite!

CHAPITRE XII

LES CONDITIONS INTELLECTUELLES. — L'AXE DES GÉNIES

Les réponses de l'histoire ne sont pas moins convaincantes, quand on l'interroge sur la supériorité ou l'infériorité des races, au point de vue des manifestations intellectuelles. Celles-ci peuvent s'évaluer par la diffusion de la culture et le degré d'intensité auquel elle parvient.

De nombreux facteurs — politiques, économiques, démographiques, géographiques, etc. — contribuent à propager ou à arrêter, à ralentir ou à accélérer le développement de la puissance intellectuelle d'un peuple ou d'une race dans ses diverses manifestations; selon que ces facteurs se modifient ou s'altèrent, la diffusion de l'instruction à tous ses degrés traverse des phases différentes et offre les plus étranges alternatives.

C'étaient des Méditerranéens de même race que les habitants de l'Italie méridionale, de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Espagne et du Midi de la France, ces Berbères de Kabylie qui, presque tous, savaient lire et écrire, quand les généraux français entreprirent de les *civiliser* en les massacrant en rase campagne ou en les étouffant dans des grottes enfumées. Et la plupart de ces pionniers de la *civilisation* ignoraient l'alphabet... Il y a aujourd'hui en Espagne un grand nombre d'illettrés; sous la domination arabe, comme je l'ai noté dans la *Revista de Administracion* de Madrid, tous les

Espagnols savaient lire et écrire. La race n'a pourtant pas changé...

En Italie, à une autre époque, la culture était très répandue parmi les classes laborieuses ; il parut naturel que Dante reprît dans ses vers le paysan qui altérait une expression dont on se sert pour faire marcher les ânes. D'innombrables faits qui n'ont pas seulement un caractère anecdotique serviraient encore à prouver l'instruction, la culture moyenne des artisans dans les communes républicaines d'Italie. Aujourd'hui, les Universités populaires naissent et prospèrent en Angleterre, quand le peuple des campagnes et des villes d'une bonne partie de la péninsule et des îles croupit dans l'ignorance. La race est cependant la même...

Il n'y a qu'une trentaine d'années que l'instruction préoccupe le gouvernement anglais. Jusqu'en 1870, l'Angleterre occupait le dernier rang des peuples d'Europe pour l'instruction élémentaire. Aujourd'hui, elle consacre à l'enseignement populaire 250 millions par an — c'est la somme absorbée en Italie par le budget de la guerre ! — Les Anglais ont ainsi vaincu et dissipé l'ignorance. Mais leur race n'a pas changé[1]... MM. Biedermann, Hässer, Scherr, Schlosser, Lamprecht ont recherché ce qu'était le peuple allemand au début du XIX[e] siècle ; ils n'ont trouvé que superstition et ignorance. Le bourgeois ignorait les luttes intellectuelles du XVIII[e] siècle. Il ne connaissait pas de plus grand plaisir que d'assister

1. Dans le *Report of the Board of Education*, 1899-1900, vol. I, The report, je note que pour l'Angleterre et le pays de Galles la somme dépensée dans les School Boards au cours de l'année financière s'est élevée à 11 231 368 livres sterling, ce qui équivaut à 286 390 884 lires italiennes ! La population de l'Angleterre et du pays de Galles en 1900 était de 32 091 907 habitants ; c'est à peu près celle de l'Italie où l'État et les communes ne dépensent même pas le quart de ce que l'État seul fournit en Angleterre et dans le pays de Galles.

aux repas de noce, aux baptêmes, aux fêtes nationales et aux cérémonies religieuses. En 1818, Berlin ne comptait pas plus de 6000 personnes fréquentant les écoles; en 1821, cette ville ne dépensait guère que 3000 marcks pour l'instruction qui lui coûte aujourd'hui plusieurs millions (Fouillée).

La diffusion de l'enseignement non seulement élémentaire, mais secondaire, ne nous donne pas la mesure de la puissance intellectuelle d'une race.

Il peut y avoir des centaines et des milliers d'illettrés; s'il s'y rencontre un seul homme qui s'appelle Archimède, Aristote, Galilée, Newton, etc..., certainement cette *unité* vaut pour mille ou pour un million; elle rendra à l'humanité des services tels qu'on ne pourrait en attendre d'un millier ou d'un million d'hommes qui savent lire et même faire l'addition et la soustraction. C'est le *génie* qui compte, qui est le véritable, le sûr coefficient de l'intelligence d'un peuple ou d'une race. Qui peut dire le contraire ?

Voici les anthropologistes et les savants dominés par le préjugé de la race — par *la vaine gloire des nations* comme dit Vico — qui se mettent à construire l'*axe des génies*. C'est ce que fit M. de Candolle pour démontrer que l'éclosion des *génies* qui laissèrent une trace brillante dans les lettres, les arts et les sciences se manifeste depuis deux siècles dans les pays de race anglo-saxonne. Sur cette carte, les hommes de génie sont répartis suivant un axe marqué par un pointillé plus épais; c'est une ligne idéale qui part d'Edimbourg pour aboutir en Suisse. M. de Lapouge ajoute: « On remarque vaguement un autre axe de répartition qui commence au-dessous de l'embouchure de la Seine et va rejoindre obliquement la Baltique en coupant l'autre vers Paris. En dehors de cette tache qui affecte à peu près la forme d'un losange, quelques points isolés et de

plus en plus rares s'éparpillent dans toute l'Europe, *excepté dans l'empire russe*, mal partagé, et dans la péninsule balkanique, complètement vierge. La haute et la moyenne Italie, la vallée du Rhône, l'Allemagne du Sud et l'Autriche offrent aussi la trace de quelques centres secondaires; mais sur cinq ou six cents points qu'on y relève, la seule tache importante correspond aux régions où prédomine la race aryenne blonde et dolichocéphale. »

En vérité, nous ne nous trouvons plus ici en face de la science, mais d'une caricature. Cette construction fantastique du losange avec ses deux axes de génies, pour ne pas être tout à fait ridicule, a dû faire abstraction de l'histoire de tous les siècles qui précédèrent les deux derniers !... Voilà qui dépasse les limites du grotesque. Pour ce qui est du mépris de l'histoire, on le reconnaît sans peine à ce fait que dans le losange de 1888, époque où écrivait M. de Lapouge, on pouvait impunément retrancher l'empire russe *mal pourvu* du côté du génie; mais, aujourd'hui, cet empire compte par centaines des savants et des artistes de génie, parmi lesquels Tolstoï, le plus grand et dont la gloire est unique. Nos fantaisistes constructeurs d'axes vont être obligés de refaire leurs calculs et d'ajouter une queue au losange qui s'étendra — horreur! — jusqu'à des peuples où la chère *race aryenne* n'a plus rien à voir. Cette transformation s'est faite si vite, elle exige avec tant d'évidence un prolongement de l'axe, qu'un compatriote de M. de Lapouge, qui lui aussi croit à la supériorité et à l'infériorité innée et immuable des races, promet aux Slaves, dans un avenir très proche, la prééminence. Il a fallu, pour s'amuser à cette distribution du génie entre les races, passer l'éponge sur l'histoire de la plus brillante et de la plus glorieuse des civilisations. Elle nous eût montré qu'autrefois l'axe du

génie passa — sans s'y fixer à jamais — le long des rivages de la Méditerranée, et qu'il fit quelques pointes en Asie. Inversement, si l'axe eût été construit 300 ans plus tôt, comme le remarque M. Lombroso, l'Écosse eût été représentée par une place blanche, sans un seul point qui indiquât la présence d'un génie[1].

Si l'on fait la somme, ou plutôt si l'on se borne au parallèle des plus grands esprits, on trouve qu'Aristote n'a rien à envier à Spencer, non plus qu'Euclide et Archimède aux plus grands mathématiciens anglo-saxons; Volta est l'égal de Franklin, et Lavoisier de Faraday; Lamark ouvrit la voie à Darwin, sans pousser plus avant; Galilée vaut Newton, s'il ne le surpasse par l'équilibre des facultés supérieures.

Je ne vois pas chez les Anglo-Saxons l'équivalent d'Homère, de Pindare, de Sophocle, d'Euripide, de Lucrèce, de cent autres qui appartiennent au monde gréco-latin et à l'axe du génie qui s'étendit sur les rivages de la Méditerranée; je sais bien aussi que l'ancêtre Dante peut se placer à côté de Gœthe et de Shakespeare, et je n'insiste pas sur les grands et nombreux emprunts que Shakespeare, le colosse de la littérature anglaise, a faits aux Gréco-Latins et à l'Italie du moyen âge, ni sur ce fait que toute la littérature anglaise, au témoignage peu suspect de M. Grant Allen, a subi l'influence vivifiante des Celtes; Shakespeare n'y a pas échappé, non plus qu'à celle des Latins; Arioste et Cervantès sont supérieurs à Milton et à Schiller... L'avantage de cette comparaison revient avec tant d'évidence aux non-aryens, qu'un Aryen authentique, M. Brandès, distingue dans le très petit nombre d'auteurs vraiment universels deux Méditerranéens ou Latins, Dante et Cervantès, pour un Anglo-Saxon, Shakespeare, deux

1. L'*Uomo di genio*. Turin, 1888, Fratelli Bocca.

sur trois. La *Renaissance* et l'*Encyclopédie* sont aussi l'œuvre des Latins et des Méditerranéens : deux splendides manifestations de l'esprit humain qui nous remplissent tous d'enthousiasme et d'admiration.

La *Renaissance,* qui consacre vraiment la gloire intellectuelle des Latins, s'est vu élever récemment un monument par un Anglo-Saxon, Simonds, qui fut devancé dans cette œuvre par l'Allemand Burckhardt. Tant de gloires brillantes du passé et celles qui de nos jours honorent l'Italie ne sauraient flatter mon *chauvinisme* au point de me faire abandonner cette conviction que le plus ou moins grand nombre de *génies* comme la hauteur où ils s'élèvent sont des phénomènes passagers, en rapport avec tel ou tel moment historique. Aussi ne puis-je me rallier à M. Sergi qui, après avoir chanté la complainte des Latins en décadence ou sur le point de l'être, se laisse emporter par son lyrisme et décerne aux Italiens le *génie* comme caractère ethnique[1]... Je repousse aussi bien comme tout à fait arbitraire l'assertion de M. Fouillée qui découvre une plus grande abondance de génies et de talents « là où dominent la race étrusque et la race grecque (Mantoue, Modène, Lucques, la Toscane, Catane, etc.) », et qui en trouve moins « là où l'emporte la race celtique[2] ».

Parmi les Latins dont l'intelligence est *inférieure,* il y en a encore qui occupent un degré plus bas et dont la capacité intellectuelle est si restreinte, qu'ils se trouvent, en raison de leur race, condamnés à une complète ignorance ; ce sont les Italiens du Midi et de la Sicile[3].

1. L'*Evoluzione umana.* Bocca frères. Turin, 1903, p. 251.

2. *Esquisse psychologique des peuples européens*, p. 48 (Paris, F. Alcan).

3. M. Levasseur, l'*Enseignement primaire dans les pays civilisés.* Paris, Berger-Levrault et M. Petersilie (au mot : *analphabeten* dans le *Handwörterbuch* de Conrad) semblent disposés à admettre une influence ethnique dans la répartition des illettrés.

Cette infériorité spéciale fut découverte par un éminent linguiste, M. Pullé. Il pense que Pythagore et Épicharme, Charondas et Empédocle furent de petits hommes, qu'Archimède était citoyen de Paneropoli, que Telesio et Campanella, J.-B. Vico et Giordano Bruno, Mario Pagano et Filangeri, naquirent sur les bords du Pô et du Tésin....

La discussion devient encore plus divertissante quand on aborde une forme particulière des manifestations intellectuelles, les beaux-arts.

Laissons de côté les œuvres grandioses et colossales dont les Méditerranéens dotèrent l'art gigantesque de l'Inde, de l'Assyrie et de l'Égypte. Les Anglo-Saxons ne possèdent rien d'équivalent et ils voudront bien encore s'incliner devant l'art étrusque, où les Aryens n'ont aucune part. Nos contemporains de race *supérieure* n'hésiteront pas à lui rendre hommage, comme ils font au Parthénon, au Colisée, au Panthéon et aux innombrables monuments d'une beauté imposante que les Grecs, les Gréco-Siciliens, les Latins ont élevés à Athènes, à Rome, à Pompéi, à Girgenti, à Syracuse, Pæstum, Ségeste et Sélinunte — partout où on retrouve les traces de la civilisation gréco-latine, étrangère aux Aryens. Ces hommes *supérieurs* d'aujourd'hui sont obligés de venir étudier dans nos musées de Naples, de Rome et de Florence les grands chefs d'œuvre de l'antiquité, qui défient encore toute concurrence, et qu'on appelle la Vénus de Médicis, le Taureau Farnèse, le Laocoon, etc...

Les grands hommes qui modelèrent et sculptèrent ces chefs-d'œuvre étaient nés en des temps fortunés où la statistique n'avait pas encore usurpé le droit d'évaluer les manifestations sociales, où le compas de l'anthropométrie ne mesurait pas les intelligences sur le diamètre des crânes et la longueur des articulations. On




procède aujourd'hui avec une autre méthode qui paraît plus précise.

La statistique s'est mise au service de l'anthropologie et a établi quelles races, du moins en France, ont des aptitudes pour les arts.

C'est une chose faite. M. Turquan a rédigé : *La statistique au Salon*. Que lui a enseigné la statistique ? C'est que les départements de la République française où domine l'*homo alpinus* sont ceux qui contribuent le moins à la production artistique. La constatation est exacte ; mais il faut savoir interpréter les chiffres de la statistique... et cela en plusieurs langues. Voyons ce que dit la statistique italienne.

L'Italie du Nord où l'*homo alpinus* forme aussi la majorité fut et demeure encore une pépinière de peintres, de sculpteurs, d'architectes célèbres que l'on connaît sous le nom de Léonard de Vinci, Bramante, Titien, Corrège, etc... N'est-il pas évident que la même race manifeste des aptitudes et des qualités diverses pour les arts selon que le milieu et les conditions historiques se modifient ?

Pour l'Italien, c'est assurément la région centrale qui a produit le plus d'artistes, la Toscane, l'Ombrie, les Marches, etc... Là l'*homo alpinus* n'est plus aussi pur et ne domine pas comme en Piémont, en Lombardie, dans l'Émilie et la Vénétie. Doit-il sa supériorité à un léger mélange d'aryanisme, parce que les Germains s'y sont unis aux Celtes inférieurs ? Pure illusion.

Un croisement et une altération de l'*homo alpinus* durent se produire dans ce séjour préféré des arts; toutefois ce ne sont pas les Aryens supérieurs, mais les Méditerranéens inférieurs qui en sont la cause.

Le fait paraît anormal, puisque le Pr Pullé — que j'estime fort comme linguiste — a déjà proclamé l'infé-

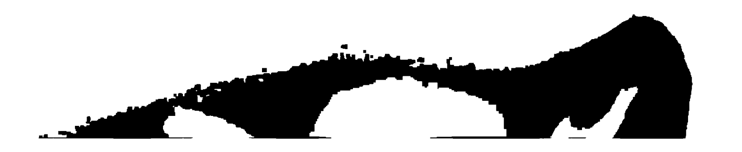
riorité artistique des Méditerranéens de l'Italie méridionale et de la Sicile.

Ils n'étaient pourtant, que je sache, ni Aryens, ni Celtes ceux qui nous donnèrent les merveilles artistisques d'Agrigente, de Syracuse, de Ségeste, de Sélinonte, de Pæstum, de Pompéi... que nous admirons encore ; les siècles innombrables qui ont passé sur ces plages avec le flot dévastateur des barbares laissèrent ces restes épars de merveilles plus grandes qu'ils ont emportées. Ce ne sont pas des ciseleurs de Milan ou de Turin qui donnèrent ce cachet admirable de beauté artistique à la vaisselle d'argent volée par Verrès en Sicile et vantée par Cicéron... Si avant de nous apprécier, un juge impartial venait contempler ces vestiges, son arrêt prononcé ex informata conscientia ne serait plus le même. L'art des Siciliens a précédé celui des Grecs.

Les siècles ont détruit ces richesses ! dira-t-on. Eh bien transportons-nous à une époque plus moderne.

Voici les monuments splendides de l'art arabe en Espagne ; en voici d'autres de la période arabe et normande en Sicile. Le monde nous les envie, et les Méditerranéens peuvent s'en montrer fiers.

Ils ont jeté une lumière éclatante dans la nuit du moyen âge, quand ailleurs l'aube paraissait à peine ; c'est en Sicile précisément qu'avec Ciello d'Alcano et Nina la Sicilienne la langue italienne jette son premier cri. Quand l'art était dans l'enfance, partout où il devait prendre plus tard un si vigoureux développement, les Siciliens préludaient déjà par les cryptes du XIIIe siècle aux gloires immortelles de la Toscane. Puis les Méditerranéens donnent Velasquez, Murillo, Fortuny, Villegas, qui en valent cent des meilleurs ; Naples voit naître Salvator Rosa, et la Sicile (encore elle) envoie à Turin Juvara pour y élever les plus beaux monuments de l'architecture : enfin nous devons à Naples ; Dominique



Morelli, Gemito, Alvino, Mercuri, Altamura, Miola, Angelini, Michetti, les Palizzi, d'Orsi et toute une pléiade d'artistes méditerranéens que les Aryens n'ont pas encore surpassés.

Que reste-t-il désormais de l'influence de la race sur le développement artistique ? Illusion et roman, rien d'autre ! Et je ne parle pas du sentiment esthétique des masses dont m'entretenait un jour avec enthousiasme l'auteur du *Saint-Antoine*. La maison du méridional, me disait Morelli, même celle du pauvre, est toujours égayée par un essai de décoration qu'on cherche vainement dans le Nord. Il y a même un philosophe de l'histoire qui prétend expliquer la persistance de la domination catholique par ce goût si prononcé des Latins et des méridionaux pour les fêtes, pour l'art, pour les tons et les couleurs. Il lui semble que nos populations n'auraient pas pu s'accommoder du rigorisme antiesthétique des protestants : et il se trouve aujourd'hui des anthroposociologues qui au nom de la statistique nous déclarent inférieurs dans les arts[1] !

1. A M. Pullé, qui représente la vanité régionale du Nord, nous devons opposer l'honorable Gustavo Chiesi qui dans sa belle *Sicile illustrée*, a rendu pleine et entière justice à mon île natale, et proclamé l'originalité et la beauté grandiose de l'art sicilien.

S'il en est qui se plaisent à nier les qualités artistiques des Méditerranéens d'aujourd'hui, d'autres, par une exagération contraire, les refusent aux Aryens et aux peuples du Nord — surtout à cause du climat. Je renvoie à M. Matteuzzi, qui a soutenu cette thèse avec esprit, aux résultats de la dernière exposition de Paris. Il a décrit avec un enthousiasme débordant le caractère grandiose de l'art asiatique et méditerranéen, dont il attribue la supériorité au climat (*Les facteurs de l'évolution des peuples*. Paris-Bruxelles). — En préparant cette édition française, je reçois le premier volume d'une magnifique publication de M. Émile Berteaux, l'*Art dans l'Italie méridionale*. Paris, A. Fontemoing, 1904. Je le recommande à ceux qui ont parlé si légèrement de l'art de notre Midi.

CHAPITRE XIII

LA MORALITE

Les mœurs. — Les délits.

Toute supériorité politique ou militaire, économique ou intellectuelle est bien peu de chose, si l'on n'y joint la supériorité morale. La moralité, dit Herbert Spencer, est la plus belle fleur de l'évolution sociale ; elle en marque le *fastigium*.

Les modes d'appréciation en cette matière ont excité de vives controverses ; on peut toutefois exprimer ainsi l'avis le plus répandu : c'est que la moralité d'un peuple ou d'une tribu, dont le progrès intellectuel n'est pas avancé, ressemble à une fleur admirable pour la variété et la délicatesse des teintes, mais sans parfum. On attachera au contraire le plus grand prix à la moralité de l'homme qui vit dans le tourbillon de la vie moderne, qui a goûté les plaisirs raffinés de notre civilisation et qui éprouve les besoins innombrables qu'elle fait naître ; n'ayant pas les moyens de les satisfaire, il vit à côté des « *parvenus* » sans scrupules qui jouissent du succès de beaucoup d'actions malhonnêtes dont la responsabilité n'a pas éloigné d'eux l'estime publique ; il n'en reste pas moins honnête et pur, s'imposant comme aux siens les plus grandes privations et les plus grands sacrifices.

Voilà une moralité consciente, éprouvée par toutes les tentations et tous les hasards; elle nous paraît infiniment supérieure à celle des nombreuses tribus décrites par Spencer et par tant de voyageurs ou d'ethnologues. Ces peuplades vivent dans la plus profonde ignorance, elles ne connaissent rien de la civilisation moderne ; mais elles ne tuent ni ne volent. Elles sont même capables de partager avec d'autres le peu qu'elles possèdent, et de pratiquer, sans en comprendre l'importance, le très beau précepte de l'évangile qui recommande : *de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît à nous-mêmes.*

Pour ce qui est d'apprécier cette moralité supérieure dont nous avons parlé et qui devrait distinguer les peuples civilisés de notre temps, il n'y a pas de méthode infaillible, et les indications sont de nature diverse.

On a mesuré et on mesure d'ordinaire la moralité d'un peuple à l'étiage plus ou moins élevé de son immoralité, en cotant celle-ci d'après le nombre des délits, des cas d'unions illégitimes, de vagabondage, etc., même d'après les suicides pour ceux qui veulent voir dans le suicide un signe d'infériorité morale.

Cette méthode, quoique conjecturale ou plutôt négative, a certainement une grande valeur.

Laissant de côté tous les autres indices (prostitution, unions illégitimes, vagabondage, suicides, etc.) auxquels nous pourrons revenir, nous voulons nous arrêter au plus caractéristique, à celui que constituent les délits.

Le mot de délinquence s'entend de bien des manières ; il comprend les délits commis contre l'État et l'autorité ; les attentats qui regardent les propriétés et les personnes et qui, à leur tour, forment tant de catégories.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la première

espèce ; on y trouve des cas variés qui se rattachent à ce que Garofalo appelle *délit naturel*; ils tombent aujourd'hui sous le coup de la loi, mais on pourra s'en faire demain un titre d'honneur. Toutes les nations ont vu les galériens de la veille devenir un jour des ministres. En fait, les crimes politiques sont le produit naturel et direct de la constitution politique d'un pays et du degré de culture et de liberté dont il jouit. Ces conditions politiques et intellectuelles peuvent ainsi engendrer des formes endémiques de délinquence qui se rattachent aux violences ordinaires. Le délit, sous ce double aspect, ne peut passer pour un trait du caractère ethnique d'un peuple comme le croit M. Fouillée, qui reconnaît le caractère italien dans l'habitude des sociétés secrètes et des conspirations, dans la *mafia* et la *camorra,* ce qui ne l'empêche pas de présenter ces phénomènes comme une résultante de l'histoire d'Italie (Psychol. des peupl. eur., pag. 89).

J'ai montré dans une étude spéciale[1] la grave responsabilité directement encourue par le gouvernement italien depuis 1861 dans le développement inquiétant de cette délinquence endémique en Sicile et au Midi de l'Italie. Il suffit de rappeler ici qu'en Allemagne, en Irlande, aux États-Unis, les conditions politiques ont déterminé en d'autres temps des manifestations criminelles du même genre, sans qu'on songe, maintenant qu'elles ont disparu, à y voir une influence *ethnique.* C'est à tort que l'on considère la fréquence des conspirations et des sociétés secrètes comme un caractère de race chez les Italiens qui subirent le joug de l'Autriche, du pape et des Bourbons, ce régime que Gladstone appelait : *la négation de Dieu.* On se tromperait aussi lourdement si l'on attribuait au caractère ethnique des

1. *Nel regno della Mafia.* Rome, 1900. *Revue populaire.*



Russes d'aujourd'hui le grand nombre de conspirations, de violents attentats et de crimes politiques qui se commettent dans l'empire des Czars[1].

Descendons à une délinquence plus vulgaire, dont les caractères définis ne laissent place à aucun doute, et dont les statistiques correspondent mieux à la réalité, aux crimes contre les propriétés et contre les personnes.

Je ne discuterai pas si entre ces deux délinquences il existe une proportion inverse, comme le veut l'école de droit *pénal-positif*, ni dans quelle mesure les conditions physiques du milieu font prévaloir l'une ou l'autre espèce. J'ai traité ailleurs ces questions en détail (*Sociologie criminelle,* vol. II); dans le même ouvrage je me suis étendu encore davantage sur la criminalité considérée au point de vue de la race et j'ai conclu, d'après des documents nombreux et d'une rigoureuse certitude, que le facteur de la *race* n'avait pas la plus petite influence dans la genèse du crime[2].

1. Sur la délinquence politique en Russie — sans parler de tout ce qui concerne le *nihilisme* — on consultera : *Quelques renseignements sur les accusés de crimes contre l'État en Russie* (*Archives de l'anthropologie criminelle.* Lyon, 15 février 1903).

2. La *Délinquence complexe* a très peu de valeur comme indice de moralité, parce qu'elle comprend les *contraventions* dont la signification est très différente de celle des crimes. Voici en tout cas des données concernant les peuples *inférieurs* et les peuples *supérieurs* : *délinquence totale* pour 100,000 habitants.

Italie.	1883-85	1 142	1896-99	1 811
France.	1861-65	1 700	—	1 639
Espagne.	1883-85	487	—	511
Autriche.	1871-75	1 465	1896-98	2 324
Allemagne.	1882-85	727	1896-99	876
Angleterre.	1861-65	1 023	—	1 529
Irlande.	1863-65	3 438	—	4 237
Écosse.	1868-70	3 881	—	3 905

De l'examen des crimes contre la propriété[1] résulte — abstraction faite des chiffres élevés que fournit l'Autriche où voisinent les Allemands, les Slaves et les Italiens — que l'Allemagne et l'Écosse dépassent l'Italie, que la France se tient près de l'Angleterre, que l'Espagne occupe une position excellente et exceptionnelle dont l'Irlande seule peut approcher. La diminution constatée en Allemagne et en Angleterre et au contraire la légère augmentation qui s'est produite en France comme celle bien plus forte qui existe en Italie s'expliquent par des différences dans le développement économique. L'Espagne aussi bien a vu sa délinquence diminuer sensiblement. Rien absolument n'autorise à affirmer qu'au point de vue des délits contre la propriété, la moralité anglo-saxonne soit supérieure à celle des Latins.

Il est étrange que l'écrivain paradoxal qui attribue aux *races* une telle importance dans la genèse de la criminalité, César Lombroso, ait dû reconnaître que le crime le plus grave contre la propriété, le vol de grands chemins, se rencontre en Sardaigne comme dans les *clans* d'Écosse, ou dans les tribus arabes ! N'est-ce pas la négation évidente de cette théorie pseudo-scientifique des races ?

Une remarque s'impose encore au sujet des Écossais

1. *Délinquence de rapines* (crimes contre la propriété pour 100 000 habitants).

Italie.	1884-85	171,6	1896-99	244
France.	1861-65	122,8	—	141,4
Espagne. . . .	1883-85	61,02	—	53,7
Autriche. . . .	1871-75	537,0	1896-98	581,7
Allemagne.. .	1882-85	300,0	1896-99	784,6
Angleterre.. . .	1861-65	128,4	—	100,8
Irlande.. . . .	1863-65	88,8	—	68,1
Écosse.	1868-70	365,9	—	306,9

d'un autre temps — qui n'est pas très éloigné —, ces Écossais dont tant de raisons font aujourd'hui un peuple *supérieur* — sans parler de celles qu'invoquent les anthropologistes Lapouge, Ammon et Closson. — Voici, par exemple, ce que Russel-Garnier, un anglo-saxon, écrivit d'eux : « Le vol était la règle des Highlanders, non seulement dans la plaine voisine, mais parmi les membres du même *clan*. Ils s'arrogeaient un pouvoir exorbitant ex lege *(the exorbitant lawless power)* sur leurs propres compagnons. Ils ne donnaient aucun confort à leurs maisons pour ne pas exciter les autres à les voler. Ils s'interdisaient ainsi toute sorte d'industrie, et la *paresse,* mère de tous les vices et source de l'esclavage, leur semblait la chose la plus enviable. Comme aujourd'hui en Irlande, on voyait les délits agraires se multiplier en Écosse... ; enfin les Écossais étaient *fourbes, paresseux, vindicatifs, pillards, sanguinaires*[1]. »

On appréciera mieux la valeur de ces chiffres, si l'on réfléchit que le grand développement économique et les nouvelles formes qu'il revêt chez les peuples qui ont accompli leur évolution multiplièrent les actes d'immoralité qu'en l'état actuel le Code pénal néglige ou qui lui échappent par leur nature ou par la connivence des victimes (agiotages, banqueroutes, etc.).

En revanche le premier rang appartient certainement pour l'homicide aux Latins, aux Méditerranéens d'Espagne, de France et d'Italie, aux Finnois de Hongrie, aux Slaves de la Russie et de l'Europe méridionale et orientale. En tête vient l'Italie, puis l'Espagne, les départements du Midi de la France et la Corse, la Hongrie, enfin la Russie. La moyenne des meurtres est dix

1. Russell-Garnier, *Annals of peasantry*, p. 159.

fois plus élevée dans ces pays qu'en Allemagne et en Grande-Bretagne[1].

Je ne suis pas de l'école qui cherche et trouve un encouragement à de tels crimes déshonorants pour les nations et les races qui les commettent ; elle atteint ce but en accablant de sa réprobation ce qu'on appelle les *délits civils*, parce qu'ils cachent des motifs vils et méprisables, tandis que les autres, les *délits barbares* à base de violence semblent porter la marque d'une âme plus généreuse, de passions plus ardentes et plus sincères *(Tarde)*. La vie me paraît le bien le plus précieux de l'homme ; quiconque y attente commet le plus grand des crimes. Tout en reconnaissant les généreuses intentions et la sympathie dont M. Lenormand fait preuve à l'égard des habitants actuels de la Grande-Grèce, je ne saurais trop protester contre la fréquence des actes les plus criminels qui ensanglantent et déshonorent le Midi de l'Italie avec ses deux grandes îles[2].

1.

	HOMICIDES ET INFANTICIDES (pour 100 000 hab.).		CRIMES JUGÉS	
Italie.	1880	11,7	1896-99	6,6
France.	1861-65	1,4	—	1,2
Espagne.	1883-85	6,6	—	5,0
Autriche.	1861-65	2,0	1896-98	1,6
Allemagne.	1882-85	1,0	1896-99	0,8
Angleterre.	1861-65	0,5	—	0,3
Irlande.	1863-65	0,7	—	0,9
Écosse.	1868-70	4,2	—	1,3

2. L'*homicide* qui d'après l'école d'anthropologie criminelle de Lombroso serait un produit naturel de la race, donne lieu à des contrastes vraiment caractéristiques et affligeants pour la théorie que je combats. Lord Cromer constate que parmi les *fellahs* d'Égypte il n'y a que 4 homicides pour 100 000 habitants (*Reports by His Majesty's Agent,* etc. 1900. *Presented to booth Houses of Parliament by Command of His Majesty*, avril 1901, p. 35) ; c'est la

Il est à noter que la statistique officielle en Italie, comme celles des autres pays, confond dans une même catégorie les homicides *perpétrés, manqués* et *tentés*. Les vrais homicides, ceux qui sont *mis à exécution,* forment environ le tiers de la somme totale. Si le groupement de ces graves délits était fait suivant une méthode plus rationnelle, l'Italie exciterait moins d'horreur.

On a tort de considérer exclusivement l'homicide comme signe de la grande *férocité* des Italiens, en particulier pour le Midi. Si l'homicide constitue le plus grand crime commis contre les personnes, il ne faut pas non plus négliger les coups et blessures. J'irai plus loin : il y a certains homicides qui par le mobile et les victimes prennent un caractère plus effrayant ; de tels homicides ne sont pas en majorité chez les inférieurs ni chez les Latins.

Enrico Ferri, un des champions les plus convaincus de l'influence de la race dans la genèse du crime, a déjà remarqué que les Scandinaves, race *supérieure* par excellence, faisaient des sacrifices humains à Odin et que toute leur religion était entachée d'une brutalité sauvage.

Il reconnaît aussi que l'homicide qualifié où il entre ce qu'on appelle la préméditation, c'est-à-dire une plus grande méchanceté, atteint son maximum en Allemagne et en Danemark — 68 pour 100 d'une part et 65 pour 100 de l'autre ; — il s'en commet plus en Angleterre qu'en Italie — 30 et 29 ; le minimum se trouve en Espagne, avec 15,4.

moyenne des crimes en Écosse pour la période 1868-70. Dans les provinces russes de la Baltique, surtout peuplées par la race soi-disant *supérieure,* les homicides arrivent à 13 et 15 par 100 000 habitants, d'après une communication qui m'a été faite par M. Tarnowski, directeur de la statistique judiciaire de l'Empire russe ! D'autre part l'homicide diminue beaucoup dans les régions les plus mal famées de l'Italie.

Les conclusions sont les mêmes si l'on considère le nombre de lésions et de blessures. Qu'on en juge par ce tableau satistique :

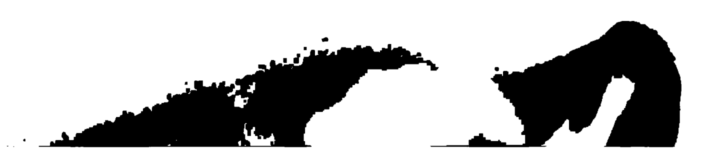
Lésions sur les personnes.

Italie.	1881-85	215,6	1896-99	213,3
France.	1861-65	50,3	—	86,7
Espagne. . . .	1883-85	39,5	—	33,4
Autriche.. . . .	1871-75	192,4	1896-98	309,9
Allemagne.. . . .	1882-85	136,4	1896-99	218-2
Angleterre.. . .	1861-65	147,1	—	78,2
Irlande.. . . .	1863-65	320,3	—	224,8
Écosse[1]. . . .	1868-70	1576,7	—	1657,8

De ces chiffres il ressort avec évidence que l'Allemagne va de pair avec l'Italie, l'Angleterre avec la France; en négligeant même l'Autriche, l'Irlande et l'Écosse, on voit qu'une énorme supériorité revient à l'Espagne, que ses ennemis représentent comme la plus décadente des nations latines, mais qui en matière de criminalité se montre la plus morale et la plus civilisée ! Sans nous arrêter au manque de générosité et de douceur que dénote dans l'esprit des Anglais leur goût prédominant pour certains jeux et exercices violents, on ne saurait nier que la *férocité,* bien plus que la fameuse *gemuthlichkeit* apparaît dans la passion des étudiants Allemands pour les duels et pour les horribles cicatrices dont les coups de rapière enlaidissent leurs visages.

D'ailleurs, si l'on voulait prendre l'homicide pour signe exclusif de la *férocité* des Italiens, des Méditerranéens d'aujourd'hui, l'histoire et l'expérience nous apprennent qu'ils n'y a point là un caractère de race,

1. On comprend dans cette catégorie de crimes écossais ceux qui troublent l'ordre public.



mais simplement l'indice du degré d'évolution sociale et intellectuelle auquel un peuple est arrivé. « L'intensité et la qualité des délits chez les individus et les collectivités, dit M. Letourneau, sont en rapport avec le degré d'évolution acquise, *dans tous les climats et pour toutes les races.* » Toute autre interprétation du phénomène serait fantaisiste, pour ne pas dire pis.

L'interprétation est d'un optimisme invraisemblable pour certain peuples et tout à fait calomnieuse pour d'autres, quand on ne regarde qu'un *moment,* habilement isolé des autres dans la vie d'une nation, et non la série des *moments* successifs qui en expliquent la transformation. L'histoire le prouve clairement.

Quelle fut la douceur et la générosité des sentiments chez les Siciliens de l'antiquité, nous pouvons en juger par la liberté que Syracuse accorda aux prisonniers Athéniens pour avoir récité des vers de leurs grands tragiques, et par l'ordre qu'un tyran de Syracuse imposa aux Carthaginois vaincus de renoncer aux sacrifices humains.

C'est de histoire ancienne ! J'ai démontré ailleurs que de nos jours l'homicide dans les provinces du Midi de la Sicile et de la Sardaigne qui en sont le plus infestées, avait diminué en moins de vingt ans ici d'un tiers, là de la moitié, ailleurs davantage, à mesure que l'instruction s'y est un peu répandue — beaucoup moins certes qu'il faudrait.

Cette diminution fut prodigieuse l'an dernier dans la province de Sassari [1].

La preuve que le contraste qui existe actuellement

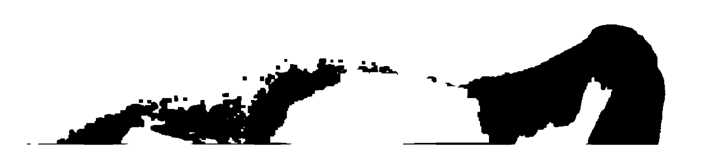
1. Je me suis occupé de l'*homicide* en Italie dans plusieurs revues italiennes et étrangères (*Revue pénale, Vie internationale, Forum* de New-York, *Revue socialiste* de Paris). Je réunirai et compléterai mes recherches dans une monographie que je publierai très prochainement sous ce titre : *Homicide, race et ignorance.*

pour l'homicide entre les Méditerranéens et les Anglo-Saxons ne vient pas de la race, mais du degré de culture acquise, nous la trouvons dans l'histoire du caractère et de la moralité des Anglais et des Écossais, dont on vante aujourd'hui avec tant de légèreté la supériorité ethnique.

Sans remonter plus haut que le siècle dernier et les dix premières années du nôtre, nous voyons Buckle, Macaulay, Reclus, Pearson, Picke, Russell-Garnier nous représenter les Anglais et les Écossais aujourd'hui adonnés au commerce et à l'industrie, si éloignés de la violence et du sang, comme *des brigands, des assassins, des voleurs, des fainéants, des fourbes à l'âme vindicative, prompts aux aventures avec peu de dispositions pour l'industrie* ! Dans l'homicide ils surpassaient, eux les Écossais et les Anglais, ou ils égalaient les Corses et les Siciliens de leur époque[1]... Ajoutons que ces peuples offrent des manifestations de criminalité collective qui s'équivalent pour la violence et les marques de déshonneur qui en résultent. Si les fastes de la *camorra* et de la *mafia* sont une honte pour Naples et la Sicile, les Anglo-Saxons des États-Unis ne sont pas encore débarrassés de la tare dégradante du *lynchage*.

Aux Italiens qui éprouvent du plaisir à se déclarer *inférieurs,* il est bon de faire entrer dans l'esprit que s'ils ont aujourd'hui le triste honneur d'occuper le premier rang dans la criminalité des voies de fait, ils ne le doivent pas à la race dont ils sont issus, mais aux conditions sociales que la filiation historique, où sont comprises les périodes de leur vie, leur a faites, et qu'ils peuvent et doivent modifier.

1. J'ai démontré longuement dans la *Sociologie criminelle*, vol. II, p. 250 et suiv. ce qu'était la délinquence anglaise et écossaise aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, même au commencement du XIX[e].



Pour les encourager dans ce dessein, rien n'est plus utile que de considérer ce que *furent* les Anglais et ce qu'ils sont devenus.

Picke — un Anglais authentique — comparant la criminalité actuelle avec celle de 1348 conclut qu'aujourd'hui l'Angleterre devrait compter 4400 homicides par an — un peu plus que l'Italie contemporaine ! Il ne tient pas compte des *brigandages* et des *guerres privées* de cette époque. La criminalité qui s'attaque aux personnes par des voies de fait n'était pas seule à atteindre des proportions énormes; tous les genres de crimes se multipliaient dans toutes les classes. La violence des propriétaires était telle que leur action pouvait absolument passer pour un brigandage perpétuel. La violence et la fraude suivaient une marche parallèle ; la première sévissait surtout dans les campagnes, la seconde trouvait un terrain mieux préparé dans les villes [1].

Trois siècles plus tard, à la fin du XVIIe siècle, la situation ne s'était pas améliorée. Quelle que fût la route où l'on voyageait, écrit le grand historien Macaulay, on courait grand risque d'être arrêté ou dévalisé, à moins d'être en nombre, et bien armé ; presque toutes les principales routes étaient infestées de *brigands à cheval,* espèce de « *maraudeurs* » que notre génération ne connait que par les livres. Les terres incultes qui bordaient les routes des environs de Londres formaient le principal repaire de cette espèce de brigands. Houns'low Heath sur la grande route de l'Ouest et Finchley Common sur la grande route du Nord étaient les points les plus mal famés. Les étudiants de Cambridge ne s'approchaient qu'en tremblant, même en plein jour, de la forêt d'Epping, et souvent les mariniers qui avaient

1. Picke, *History of crime in England.* London, 1873-1876, vol. I, p. 355, 263 et 271.

reçu leur paie à Chatam se faisaient dévaliser à Gadshill, lieu célébré un siècle auparavant par le plus grand des poètes qui en fit le théâtre des exploits de Poins et de Falstaff.

Les crimes et le brigandage en Angleterre et à Londres, continue Macaulay, étaient tels vers 1692 qu'on pouvait dire qu'il n'y avait pas réellement de sécurité publique.

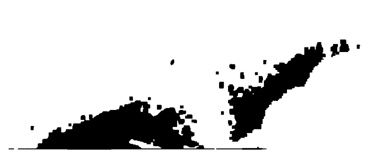
Les moyens de répression et les embarras de l'autorité ressemblaient tout à fait à ceux que nous connaissons en Italie ; l'opinion et la sympathie des masses en Angleterre ne différaient pas des sentiments de la population du Midi au temps de Fra Diavolo et après 1860 ; une espèce d'intérêt romanesque s'attachait et s'attache peut-être encore aux noms de ces brigands. Le peuple se délectait au récit de leurs audacieuses entreprises, s'intéressait à leurs amours, à leurs évasions miraculeuses, à leurs luttes désespérées ; il admirait la générosité dont parfois ils faisaient preuve, autant que leur mâle attitude devant le tribunal et sur l'échafaud[1]...

Ne semble-t-il pas que ce soit la psychologie de la race *inférieure* de l'Italie méridionale ?

Non ! C'est celle de la race *supérieure* qui vit dans les îles britanniques !

J'ai indiqué ici même d'après le témoignage d'auteurs illustres et tous Anglo-Saxons quelle fut la violence criminelle des Écossais au début de notre siècle ; constatons maintenant qu'en Angleterre on remarque depuis une trentaine d'années la plus notable et universelle diminution de la criminalité en général et particulièrement des délits qui touchent aux personnes

1. Macaulay, *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, vol. I, p. 341, 342 et 343. *Histoire d'Angleterre sous le règne de Guillaume III*, vol. III, chap. I.




ou qui ont le caractère d'attentat contre la propriété.

Si je prenais plaisir à dénigrer ceux qui *actuellement* ont une réelle *supériorité,* les Anglais, je m'amuserais à élever des doutes sur cet excellent résultat ; sans me servir, pour cela, des chiffres et des considérations suspectes de Fouillée, il me suffirait d'invoquer la très grande autorité de Morrison *(Crimes and its causes)* qui semble avoir pris à tâche avec Wells, Howard Wines, Mischler, Liszt de nous démontrer qu'en fait la criminalité augmente chez tous les peuples de race *supérieure* — Anglais, Américains du Nord, Allemands, Anglais de la Colonie de Vittoria — ; ainsi les Latins de race *inférieure* pourraient s'écrier : mal commun n'est que demi-mal.

Au contraire une exacte interprétation des chiffres m'a mis pleinement d'accord avec Joly (*La diminution du crime en Angleterre. Revue de Paris* 1er *décembre* 1894) qui a loué et à bon droit la grande amélioration constatée en Angleterre dans ces dix dernières années. J'ajouterai que Troup a fait depuis, de manière à épuiser la question, la démonstration statistique de cet heureux événement[1].

Dans ce phénomène bien établi, sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention des hommes d'État et d'étude, nous devons trouver un grand enseignement et un grand encouragement, surtout si nous le comparons aux événements qui l'ont immédiatement précédé dans le cours du XIXe siècle.

L'amélioration dans la criminalité anglaise date d'une façon certaine de 1858 ; mais de 1805 à 1841 il s'était produit une aggravation continue qui atteignit des proportions effrayantes.

1. *Introduction to the Criminal statistics for the year,* 1898. London Wyman and sons, 1900, p. 20 et suiv.

En fait de 1800 à 1841 la population augmente de 79 pour 100 et les délits de 482 pour 100! Les proportions ascendantes dans certains comtés surpassent tout ce qu'on peut imaginer et méritent d'être connues.

COMTÉS	AUGMENTATION DE LA POPULATION de 1800 à 1841	AUGMENTATION DES DÉLITS de 1805 à 1841
Bedford. . .	70 pour 100	855 pour 100
Heraford. . .	28 —	690 —
Buchs. . . .	45 —	769 —
Oxford.. . .	47 —	750 —
Leicester. . .	65 —	891 —
Lancaster.. .	147 —	274 —
Worcester. .	67 —	1 009 —
Stofford. . .	113 —	1 063 —
Chester. . .	106 —	1 078 —
Monmouth. .	128 —	1 720[1] ! —

Comment expliquer une si étonnante transformation ? Par le changement des facteurs sociaux.

L'Italie actuelle et l'Angleterre jusqu'à la première moitié environ du XIX[e] siècle se ressemblaient comme deux gouttes d'eau par leurs gouvernants et leurs constitutions ; des impôts écrasants, de maigres salaires, persécutions dirigées contre les ouvriers et leurs associations, puissance des conservateurs et de l'aristocratie, suffrage très restreint pour les élections, liberté de la presse, de réunion et d'association réduite à peu de chose et sans cesse inquiétée, les administrations locales aux mains d'une oligarchie sans vergogne, de fréquents désordres et les émeutes étouffées dans le sang — celles du *Luddisme* et du *Cartisme* sont restées classiques — ; partout la misère et l'ignorance des

1. William Escott, l'*Angleterre*, vol. I. — Porther, *The progress of nation*, p. 65.



masses, un profond mécontentement dans toutes les classes de la société.

La scène change grâce à la sagesse des hommes d'État qui découvrent l'abîme creusé sous leurs pieds ; de Peel et de Gladstone à Disraeli et à Salisbury, après 1845, on s'occupe de la réforme de l'impôt, on élargit graduellement le suffrage, on accorde à tous le maximum de liberté politique, la législation protectrice des classes laborieuses prend de l'extension, des écoles s'ouvrent de tous côtés, la richesse considérablement accrue est aussi mieux répartie ; — on fait en somme tout le contraire de ce qui s'était pratiqué dans la première moitié du siècle. Non seulement la marée montante du crime s'arrête, mais elle reflue rapidement aux yeux des autres peuples étonnés et surpris !

Et la *race* ? La *race* n'a pas changé ; elle était anglo-saxonne au temps de la rapide dégénérescence ; elle est restée et demeure anglo-saxonne à l'heure inattendue où se produit pour elle une merveilleuse renaissance dans l'ordre de la criminalité.

CHAPITRE XIV

LA MORALITÉ

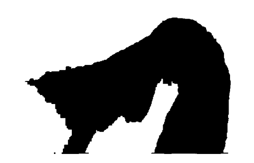
Philanthropie. — Altruisme collectif.

Le jugement comparatif de la moralité des différentes races serait bien incomplet s'il se bornait à enregistrer les résultats d'une partie de la statistique morale, de celle justement qui touche à la criminalité.

Il y a beaucoup d'autres éléments d'appréciation ; n'oublions pas que les délits sont toujours en proportion de l'activité sociale ; à ce point de vue, si la criminalité des Anglo-Saxons dont la vie politique et économique acquiert une telle intensité, se trouvait aujourd'hui égale à celle des autres peuples, je n'hésite pas à reconnaître qu'il faudrait la considérer comme réellement inférieure.

D'autres indices de moralité seront mis en ligne de compte dans le paragraphe suivant ; il convient d'ajouter ici que, outre l'évaluation négative de la moralité — par les délits —, il existe d'autres phénomènes qui marquent d'une façon positive le degré plus ou moins élevé où l'on est parvenu. Ces faits positifs sont ceux qui se rattachent à la philanthropie, à l'altruisme.

L'altruisme n'est pas susceptible d'une évaluation directe et exacte ; cela tient surtout à ce que le véritable altruiste s'applique de tout son pouvoir à observer

la maxime évangélique qui veut que la main gauche ignore ce qui vient de la main droite.

Il y a certes d'autres manifestations capables de nous renseigner. Par exemple : les fondations plus ou moins largement dotées en vue d'assister le prochain sous des formes multiples. Les Anglo-Saxons sont actuellement sous ce rapport à la tête de tous les peuples.

Nous assistons vraiment à un développement prodigieux d'institutions qui favorisent l'instruction et l'éducation des jeunes gens, des délinquants, des infirmes de toute espèce à Londres, dans toute l'Angleterre et aux États-Unis. Millionnaires et milliardaires rivalisent pour consacrer des centaines de mille francs et de millions à la bienfaisance, à l'instruction et à l'éducation[1].

Il ne faut pas moins admirer toutes les autres institutions qui avec de faibles ressources se proposent un but très élevé et l'atteignent à force d'abnégation et par le don illimité de la personne.

On a critiqué la générosité extraordinaire des premiers en disant que souvent les milliardaires cherchent pour ainsi dire à se faire pardonner leurs richesses mal acquises lorsqu'ils en cèdent une petite partie dans un but philanthropique, en admettant que ces actes si vantés ne soient pas un effet de la vanité ou de l'imitation psychique[2].

Mais on entre ici dans le domaine dangereux de la recherche des intentions, où je ne veux pas m'engager.

1. On aura une idée de ce que peut faire et de ce que fait la philanthropie à Londres en lisant l'admirable enquête conduite par Charles Booth avec le concours très actif des époux Webb et de plusieurs autres *sur la vie et le travail du peuple de Londres.* — M. Joly a publié en France des études bien connues sur la lutte contre la délinquence des enfants mineurs en Angleterre.

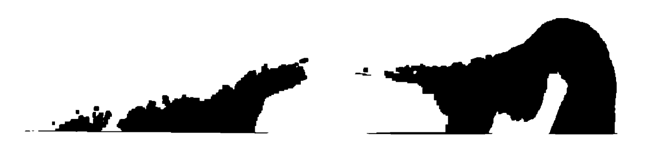
2. Sur la moralité des milliardaires américains qui donnent des dizaines de millions aux universités et aux institutions pieuses, il s'est formé toute une littérature peu édifiante sur laquelle on consultera avec un grand intérêt les articles parus dans la *Revue des Revues.*

Je constate la manifestation matérielle et je reconnais que les Anglo-Saxons font actuellement preuve d'une générosité qui n'a pas encore été dépassée.

Il ne faudrait pas toutefois en conclure que ce phénomène est dû à un caractère ethnique. La *race* n'y est pour rien. Tous les peuples de civilisation avancée — Rome, les républiques du moyen âge et même Naples et Palerme dans le passé, Gênes et Milan aujourd'hui — ont offert un spectacle semblable à celui que nous donnent les Anglo-Saxons. Si l'étendue de la générosité des derniers paraît plus grande, c'est que de nos jours le développement de la richesse est prodigieusement plus rapide et plus intense. C'est ainsi qu'en Italie nous ne manquons pas de personnes généreuses qui à l'exemple du duc de Galliera donnent des dizaines de millions, tandis qu'en Allemagne, où l'on croit reconnaître une race supérieure, les bienfaiteurs sont beaucoup plus chiches.

Nous devons aussi tenir compte d'un autre genre de manifestations pour juger de la moralité d'un peuple ou d'une race ; ce sont les manifestations collectives, qui ont une très grande importance. Arrêtons-nous à deux d'entre elles : la corruption politique et la moralité dans les rapports avec les autres peuples.

L'admiration sans bornes pour les institutions politiques de l'Angleterre et pour leur mode de fonctionnement a fait oublier très légèrement tout ce qui mérite d'être admiré chez les Grecs, les Latins et les Italiens du moyen âge. Les livres de Tocqueville et de René Lefèvre (*Paris en Amérique,* de E. Laboulaye) créèrent au sujet des États-Unis une véritable légende — aujourd'hui trop discréditée, comme on verra. En lisant l'histoire d'Angleterre, on trouve des pages dont toute nation devrait rougir ; elles alternent avec d'autres dont elle a lieu de se montrer fière.



La décadence et la corruption politique des Latins, le déplorable fonctionnement du régime représentatif en Italie, en France, en Espagne, etc., sont indéniables ; mais l'Angleterre connut aussi des époques qui méritaient un jugement plus sévère que celui qui pèse aujourd'hui sur nous.

La corruption politique des Latins de notre temps paraît insignifiante en comparaison de celle des Anglo-Saxons d'autrefois. La vénalité des *bourgs pourris* n'a jamais existé en France, pas même sous Louis-Philippe ou le second Empire ; Walpole fut le maître incontestable de Depretis ; les *Trimmers* rendirent des points à nos *trasformisti* et aux *ascari* de Montecitorio. Le *Panama* et la *Banque romaine* sont éclipsés par la corruption systématique du *Tammany Hall* et par les exploits des banques allemandes. Si le *Christ allait à Chicago*, dit Stead, il se sauverait épouvanté... Nous verrons les bonnes raisons qu'il aurait de le faire[1].

1. Dans *Corruzione politica* (Catane, 1889, 2e éd.), j'ai cité beaucoup d'autres faits déshonorants pour les Anglais. Dans toute nation il y a une partie du peuple qui se croit *supérieure*. C'est ainsi que les habitants du Nord de l'Italie s'estiment *supérieurs* aux méridionaux. La vaine gloire ethnique surexcitée par la passion politique dans le feu de la lutte contre Francesco Crispi poussa certains démocrates de la Haute-Italie à expliquer le *phénomène Crispi* — ainsi qu'on l'appelait — par la race et le climat du Midi et des îles. Je fus contraint, pour réagir contre ces jugements erronés, de rappeler à la Chambre des députés le 11 décembre 1901 et dans un pamphlet déjà paru (*Septentrionaux et méridionaux*. Rome, 1898. — *Revue populaire*) que les plus grands et les pires voleurs des chemins de fer, de la Société pour la régie des tabacs, etc. nous venaient de l'Italie du Nord. J'appuyai mon objection contre l'influence du climat et de la race non seulement sur l'histoire d'Angleterre et des États-Unis, mais sur un exemple qui n'a pas été suffisamment mis en lumière, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe : la prodigieuse et systématique malhonnêteté de la personne de Bismarck. Ce fait fut abondamment établi dans un opuscule écrit par un *junker*, le colonel Diest Daber (*Bismarck und Bleichröder. Deutsches Rechtsbewuisstsein und die gleichheit vor dem Gesetze. Lebenserfahrungen aus acten tagebuchern und Briefen*. Munchen,

Voici un trait caractéristique qui pourra montrer quelle fut, dans un passé encore voisin de nous, l'honnêteté politique des Anglais.

Au XVIIe siècle, dit Seeley, le grand historien de la *formation de l'Empire britannique,* le Parlement du Royaume-Uni était tel que les puissances étrangères y achetaient des votes par l'intermédiaire de leurs propres ambassadeurs... Louis XIV éclairé par l'expérience comptait pour faire triompher sa politique sur certains subsides *judicieusement* distribués entre les membres du gouvernement anglais et ceux de l'opposition... Eh bien ! si quelque député italien ou français a vendu sa conscience, ce sont des compatriotes qui l'ont achetée, non des étrangers et des ennemis de la patrie.

Voyons la moralité collective des Anglo-Saxons dans leurs rapports avec les autres nations et les autres races.

Keane qui, nous l'avons vu, a exposé des théories assez raisonnables sur les caractères psychiques des diverses races, s'est laissé à un certain point de vue entraîner par la *gloriole des nations*; il affirme que l'Anglais, très différent de l'Espagnol, est le dominateur né, qu'il sait comprendre sa mission de chef d'empire ; c'est l'*homme juste*. Sa cruauté, dit-il sans ironie, ne *dépasse pas les bornes permises.*

Hélas ! il n'y a jamais eu d'affirmation que l'histoire

1897. *Verlag des Deutschen Volksblattes*). Diest Daber fut condamné comme diffamateur sur la présentation d'un document faux. M. Von Gerlach s'est occupé dans le *Zeit* de Vienne (23 septembre 1899) de ce procès scandaleux qui à un certain point de vue dépasse l'affaire Dreyfus : il conclut que c'est une honte dans l'histoire de la justice allemande. Diest Daber ne put jamais faire recevoir sa plainte contre Bismarck parce que, comme le dit le général Von Hauke, Guillaume Ier ne permettait pas aux tribunaux militaires de s'en occuper, et que d'autre part Bismarck étant militaire, elle ne ressortissait pas aux tribunaux civils.



contredise d'une façon si brutale et si continue. C'est précisément l'histoire qui nous enseigne que la férocité anglaise dans les conquêtes coloniales ou dans les rapports internationaux ne peut être dépassée et qu'elle ne le fut pas.

Celle même des Espagnols est moins odieuse; elle n'a pas ce caractère froid, égoïste et calculateur que Joseph Mazzini reprochait aussi aux économistes de l'Angleterre. Pour la cruauté et l'amour insatiable de la richesse, Warren Hastings et lord Clive, pour ne citer que les plus célèbres, égalèrent, s'ils ne la surpassèrent pas, l'infâme renommée de Cortez, de Pizarre et d'Almagro.

Macaulay (nous ne citons pas un historien qu'on puisse soupçonner de malveillance pour sa patrie), dans un de ses brillants *essais,* raconte qu'après que lord Clive eut quitté le Bengale, les Anglais commirent pendant cinq ans des actes de corruption et d'immoralité tels qu'on se les représente difficilement dans une société humaine. Les proconsuls romains et les vice-rois espagnols d'Amérique, dont l'avidité est proverbiale, furent éclipsés par les Anglais. C'est ainsi qu'à Calcutta des fortunes s'improvisaient, pendant que des millions d'indigènes enduraient la faim. Pearson affirmait il y a quelques années que les brigandages de Peterborough, Clive, etc., ne seraient plus possibles aujourd'hui, parce que le gouvernement redoute l'indignation du Parlement. Or les Chambres viennent de se rendre complices du *Raid Jameson* et de la *guerre scélérate*.

S'il faut en croire l'histoire documentée d'Hyndmann, l'Inde voit de notre temps la rapacité anglaise s'exercer d'une façon aussi effrayante en présence des indigènes rassemblés dans les *champs de la faim* où ils meurent par millions. Cet auteur a repris et rassemblé dernié-

rement les accusations contre les spoliations — 750 millions par an ! — que les Anglais commettent dans l'Inde (*Petite République,* sept. 1897) ; on en vient à se demander avec inquiétude en Angleterre, si l'Inde n'a pas subi un vrai désastre le jour où elle est tombée sous le joug de ce peuple *humain.* Le moindre reproche qu'on puisse adresser à la Grande-Bretagne, c'est de violer systématiquement le principe dont les métropoles se sont fait une loi : *no taxation without representation.* W. Hunter en accuse sa patrie, et il a pour lui une statistique inexorable. D'après Wood, en 1833 tous les agriculteurs indiens se suffisaient dans les années normales ; en 1880 ils ne pouvaient pas avec 40 millions faire face aux besoins les plus élémentaires ; en 1893 leur situation ne s'était pas améliorée avec 60 millions. Le revenu moyen des Indiens était de 20 centimes par jour en 1850 ; il était réduit à 15 centimes en 1890! (William Digby : *Prosperous Britis India, a revelation from officialrecords.* London, Fisher Umwinn). Le général Gordon avertissait les Anglais de l'extrême sottise avec laquelle ils étalaient un luxe effréné au milieu de l'affreuse misère des Indiens ; il taxait de folie et de malhonnêteté le gouvernement qui donnait 22 mille livres sterlings par an à quatre juges et il se déclarait heureux d'avoir quitté ce pays où il ne serait pas même retourné pour 100 000 livres par an (*Letters to his sister.* London, 1888). Brooks Adams estime qu'il n'y a pas de brigandage comparable à celui que l'Angleterre exerce dans l'Inde ! (*Law of civilisation and decay*)[1].

Le *Kidnapping* dont je me suis occupé dans ma *Politica coloniale* est une honte qui n'appartient qu'à

1. On a essayé à la *Royal Society of Statistics of London* d'atténuer les responsabilités anglaises ; mais dans son très intéressant ouvrage (*Imperialism. A. Study.* London, J. Nisbet, 1902) Hobson prouve avec preuves à l'appui les fautes de l'Angleterre.



l'*homme juste,* je veux dire à l'Anglais de Keane. « Trouverait-on, dit de Quatrefages, dans les tribus les plus sauvages beaucoup *d'industries* plus infâmes que le *Kidnapping,* beaucoup de faits plus atroces que ceux dont le Dr Murray et ses émules se sont rendus coupables ? » (*Op. cit.*, p. 566). Il est bon d'avertir que, sur le conseil de Pitt, les Anglais pratiquèrent chez eux le *Kidnapping* pour fournir les officines d'enfants aptes au travail. — Pour que la *vaine gloire des nations* ne se développe pas à son tour chez les Latins, nous devons rappeler que les conquêtes coloniales des Français, des Espagnols et un peu aussi celles des Italiens furent deshonorées de la même façon, quoiqu'avec moins de raffinement et de méthode que celles des Anglais. La colonisation allemande date d'hier et ils ont déjà envoyé des Huns à la Chine ; les cruautés du prince d'Arenberg dans l'Afrique orientale sont une honte pour le monde civilisé. Les Américains du Nord entrèrent les derniers dans l'arène coloniale ; ils n'ont pas montré moins de scélératesse que les autres à Cuba et surtout aux Philippines; leur célèbre compatriote Mark Twaine les a marquées au sang[1].

On voit mieux encore *la justice* de ces hommes de race supérieure dans leurs rapports avec la catholique Irlande, leur voisine. Cette histoire de quatre siècles n'est qu'un tissu de crimes sans nom. Cromwell continue la reine Élisabeth et la grande Victoria continue l'inexorable Cromwell au cœur de fer.

1. J'ai traité en détail de la moralité et du degré de civilisation des conquérants coloniaux dans *Politica coloniale.* On lira aussi le livre déjà cité de Hobson. Pour la cruauté des Américains du Nord aux Philippines, voir l'article de Twaine: *To the person sitting in darkness*, dans la *North American Review* (février 1901). M. R. Altamira flétrit avec une sévérité bien légitime l'hypocrisie qui se cachait sous l'humanitarisme des vainqueurs de Cuba et des Philippines (*Psycologia del pueblo espagnol.* Madrid, 1902, p. 12-13).

Sous Élisabeth, on ordonna la destruction des bestiaux et des récoltes de plusieurs comtés d'Irlande pour faire mourir de faim les Irlandais ; quatre siècles après, lord Kitchener applique ce traitement aux Boers ! Le poète Spencer a décrit avec complaisance les horribles tortures de cette faim organisée. La maxime de l'*homme juste* était la suivante : *It is no fellony to kill an Irishman !* (Ce n'est pas un crime de tuer un Irlandais).

Toute la législation anglaise pendant la plus grande partie du dernier siècle visait à entretenir l'infériorité industrielle et économique de l'Irlande ; on ne peut imaginer ce que souffrirent les Irlandais durant cette période. Les spoliations, la faim, la persécution sous toutes ses formes produisit un phénomène qui n'est pas seulement rare, mais unique : outre les millions d'habitants qui succombèrent, plus de quatre millions — la moitié de la population totale — émigrèrent. « Et c'est nous, s'écriait Gladstone, qui sommes *participes criminis.* »

Aussi quand de l'autre côté du canal de Saint-Georges on célébra le *jubilé de diamant* de la reine Victoria (1897), les Irlandais irréductibles prouvèrent dans de nombreuses publications que son règne avait été plus mauvais pour eux que celui de la reine Élisabeth et que la dictature de Cromwell. Ils l'appelèrent : *The famine Queen* — la reine de la famine [1].

Revenons aux colonies pour voir quelles conclusions touchant la moralité nous pouvons tirer du problème

1. Mulhall dans son livre : *Fifty years National Progress* dit en parlant du règne de Victoria : le règne compte parmi les plus malheureux depuis celui de la reine Élisabeth. La statistique suivante le prouve : morts de faim 1 225 000 ; émigrés 4 180 000. — L'Angleterre a toujours traité plus durement les prisonniers politiques d'Irlande que les condamnés de droit commun. Elle a par l'absentéisme et d'autres moyens enlevé à l'Irlande six millions de livres sterlings par an.

de l'esclavage si longtemps débattu chez les Latins et les Anglo-Saxons.

Avec quel noble et généreux élan les Républiques hispano-américaines abolirent l'esclavage, quand elles avaient à peine secoué le joug de la mère-patrie ! Et combien la conduite des Anglo-Saxons fut différente, eux qui se vantent d'anéantir les races inférieures avec lesquelles ils se trouvent en contact !

La traite et le commerce des esclaves furent aussi florissants chez les Anglais que l'est aujourd'hui le commerce de l'opium par lequel ils *civilisent* les Chinois. Wilberforce eut certes beaucoup de mérite à faire interdire ces trafics ; mais sa longue lutte est une preuve de l'âpre résistance que lui opposèrent ses concitoyens. Ils contraignirent la science et la religion chrétienne à leur fournir des excuses et à revêtir d'un semblant tels que moralité des actes intéressés d'une cruauté barbare.

Plus tard, chez les Anglo-Saxons du Nord de l'Amérique, il fallut encore cinquante ans et une guerre colossale pour obtenir cette abolition ; les raisons politiques et économiques y contribuèrent plus que les larmes que firent répandre le sentimentalisme de Becker Stowe dans la *Cabane de l'Oncle Tom* et les héros tels que John Brown[1].

Quand l'abolition de l'esclavage fut garantie par les victoires de Grant et le sang de Lincoln, les nègres n'eurent pas encore la liberté ; ils se virent en butte, de la part des Anglo-Saxons des États du Sud, aux multiples raffinements de la persécution politique. L'histoire du *lynchage* qui déshonore la république du drapeau étoilé et que l'on commence à appliquer main-

1. G. Mondaini, *La quistione dei negri*. Turin. Bocca, 1898 ; S. Ciccotti, *Il tramonto della schiavitú*. Turin, Bocca, 1899.

tenant aux Italiens, nous montre ce qu'il faut entendre par la liberté des nègres.

Un anthropologiste contemporain, Ross, a soutenu récemment que la supériorité des colonies d'origine anglo-saxonne vient surtout de la guerre de destruction que les Anglo-Saxons déclarèrent et poursuivirent systématiquement contre les éléments de race inférieure, — nègres, indiens, — tandis que l'évolution contraire des colonies latines en Amérique serait due à la douceur des Espagnols et des Portugais qui, au lieu de détruire les peuples inférieurs, se croisèrent avec eux en les attirant dans leur orbite[1].

Sans revenir sur la question de l'efficacité du croisement, dont j'ai parlé au début, et en me réservant de discuter ailleurs certaines vues de l'anthropologiste Nord-Américain, il me suffit, pour prouver que la cruauté systématique des Anglo-Saxons dans les colonies n'est pas une marque de supériorité, de rappeler que les Anglais n'ont pas seulement usé d'une cruauté féroce contre les nègres et les Indiens, mais qu'à la fin du XVIIIe siècle ils la mirent aussi bien en œuvre contre les colons anglais révoltés aux États-Unis ; que pendant quatre siècles ils l'ont exercée contre l'Irlande, et qu'en ce moment ils s'en servent contre les Boers. Dira-t-on que les colons de l'Amérique du Nord, les Celtes d'Irlande et les Hollandais du Cap sont des éléments ethniques inférieurs, au même degré que les nègres et les Indiens ?

Devant l'évidence des faits, il faut reconnaître le bien fondé des observations d'Alfred Fouillée. A son avis, l'Angleterre glorifie tous les moyens dont elle est la fin ; elle accorde son estime au succès, elle ne donne

1. E. A. Ross, *The causes of Race's superiority*. Dans les *Annals of the American Academy of political and social science*. Ialy, 1901.

son amitié à personne. Dure et inexorable dans la répression des révoltes, la politique anglo-saxonne se montra souvent indifférente aux souffrances de ses sujets ; elle a réduit l'Inde à la famine, forcé la Chine à se suicider par l'opium, dépouillé le Portugal, lancé contre le Transwaal une première expédition de flibustiers et une seconde de conquérants.

Tocqueville écrivant à Mme Grote s'étonnait qu'en politique l'Angleterre ne connût pas d'autre maxime que celle-ci : la *cause dont le succès profite à l'Angleterre est toujours la cause de la justice.*

« En France, ajoutait-il, nous avons souvent commis des injustices en politique, mais sans en dissimuler sous l'utilité le caractère inique. Nous avons parfois employé de grands coquins, mais sans leur attribuer la moindre vertu. »

C'est à ce point qu'au lieu de donner comme Keane la *justice* comme le caractère ethnique de sa propre race, le plus grand orateur anglais du XVIIIe siècle disait : *Si nous étions justes, c'en serait fait de nous* !

Si donc je voulais soutenir que l'élément psycho-moral établit une différence fondamentale entre les diverses races dont je me suis occupé, des faits incontestables m'autoriseraient à conclure que l'*iniquité* considérée comme phénomène collectif non plus seulement dans les rapports avec les races les plus dégradées, mais avec tous les peuples, constitue le caractère distinctif des Anglo-Saxons. L'histoire de leur domination et de leurs conquêtes justifie l'explication paradoxale que Nietzsche donne de leur religiosité. « La secrète conscience qu'ils ont d'un reste de bestialité, dit le malheureux auteur, engendre chez les Anglais comme un besoin du christianisme. Cette discipline leur est nécessaire pour qu'ils apprennent la morale et l'humanité. L'Anglais plus sournois, plus sensuel,

plus autoritaire et plus brutal que l'Allemand, est aussi le plus religieux des deux, en raison même de ses vices. La lourdeur et la grossièreté de l'Anglais se dissimulent et deviennent supportables, ou plutôt elles s'expliquent et se métamorphosent grâce à la mimique chrétienne, à la prière et au chant des psaumes; pour ce monstre d'ivrognerie et de débauche qui apprit autrefois la morale à l'école du méthodisme et qui suit aujourd'hui la prédication de l'armée du salut, les signes de la contrition constituent vraiment la plus haute manifestation d'humanité que l'on puisse désirer. » (*Au delà du bien et du mal,* VIII.) — C'est en vertu de ce principe que le brigand du midi marmotte un *ave maria* avant de tuer un voyageur, et que l'Anglais lit la Bible avant d'égorger un peuple.

CHAPITRE XV

DE QUELQUES AUTRES ÉLÉMENTS DE STATISTIQUE MORALE

Suivant la méthode des anthropologistes qui veulent prouver la différence psycho-morale des différentes races, il conviendrait d'examiner toutes les manifestations de la pensée et de l'activité humaine afin de pouvoir établir le bilan approximatif du bien et du mal qui existe dans les *races supérieures* et dans les *races inférieures,* et il faudrait s'entendre sur la valeur respective de quelques-unes de ces données.

Ce travail serait trop long et je crois qu'on ne l'a tenté qu'une fois en se plaçant à ce point de vue : c'est l'œuvre de Ripley. Il offrirait d'ailleurs un attrait et un intérêt de premier ordre.

Il existe une catégorie de phénomènes qui fournissent en même temps des renseignements sur une situation économique et morale déterminée, et qui exercent les uns sur les autres une action réciproque ; par exemple : le vagabondage, l'alcoolisme et le paupérisme.

Nous avons vu dans le chap. II *(Démographie comparée)* que le *vagabondage* n'est pas un bon caractère, non plus qu'un caractère ethnique. Pour l'*alcoolisme,* c'est sans contredit les hommes de *race supérieure* qui remportent la palme ; on pourrait en faire un caractère différentiel entre deux races, mais personne n'oserait y voir un indice de supériorité. Ce n'est pas même un

caractère typique, immuable, mais un produit des conditions sociales qui change avec elles, comme je l'ai montré ailleurs[1].

Il faut en dire autant du *paupérisme*. Les comparaisons internationales sont impossibles ; les données les plus sûres et les plus anciennes nous viennent des Anglais ; elles nous révèlent que cette plaie n'existe qu'en Angleterre, où une législation spéciale s'est imposée comme un besoin et un devoir (la poorlaw) ; elle aide à réparer les iniques spoliations que les riches y commirent au détriment des travailleurs depuis le règne d'Élisabeth. Le *paupérisme*, comme le prouvent les enquêtes de Booth et de Rowntree[2], est encore une tache et une honte pour la civilisation de la richissime Grande-Bretagne.

Les divorces et les séparations appartiennent à un autre ordre de phénomènes ; ils sont liés à la plus ou moins grande stabilité de la famille, aux sentiments moraux qu'elle fait naître et dont elle est l'expression. On pourrait d'abord se poser cette question : faut-il voir un bien ou un mal dans cette tendance croissante à la dissolution de la famille, au moins sous sa forme antique, tendance que Spencer a constatée et qui domine chez les Anglo-Saxons ?

Sans vouloir résoudre ce problème nous chercherons dans les comparaisons faites pour une ou plusieurs nations si les chiffres dénoncent un rapport entre la race et de tels phénomènes.

Ripley a établi cet état comparatif (p. 515 à 529) qui couvre de ridicule ceux qui établissent une relation

1. N. Colajanni, l'*Alcoolismo* ; *sue cause e sue conseguenze morali*. Rome, imprimerie de la *Revue populaire*.

2. J'ai cité plusieurs fois : *Life and labour*, etc. de Booth. Pour Rowntree, voir : *Poverty a study of town life*, 1901.

entre l'indice céphalique, les divorces et les séparations.

En France par exemple, ils sont très fréquents dans le Nord, à Paris, à Lyon, dans les Bouches-du-Rhône, à Marseille et en Normandie, très rares en Bretagne, dans la France centrale et le long des Pyrénées.

Cette répartition exclut tout d'abord l'influence du climat et des conditions géographiques ; elle dément aussi l'influence ethnique. En fait, les Bouches-du-Rhône et Marseille sont peuplées par la race méditerranéenne dolichocéphale brune; Lyon par la race alpine, et les autres points par un mélange des diverses races avec prédominance plus accusée du type *homo europæus*. Au contraire, les Pyrénées-Orientales où l'on trouve la même race que dans les Bouches-du-Rhône donnent une très faible proportion de séparations, de même que la Bretagne habitée par des Celtes et des Germains.

Pour les divorces, les races alpine, slave et germanique fournissent en Allemagne et en Italie des résultats contraires à ceux de la France (Ripley). La vérité est que les séparations se multiplient dans les grands centres, et que leur nombre est très réduit dans les petites villes et les campagnes. Les divorces sont en relation avec l'éducation et les conditions de la vie, avec l'égalité des droits des deux sexes, avec l'importance des sanctions religieuses et de la *patria potestas,* avec les lois qui considèrent le mariage comme un contrat (Ripley).

Qu'on y voie un bien ou un mal, ces deux faits n'ont aucun rapport avec la race[1].

On attribue aux Anglo-Saxons deux autres caractères affligeants : c'est la tendance très prononcée pour le

1. On consultera sur les divorces et les séparations l'œuvre magistrale de A. Bosco, *I divorzi et le separazioni personali dei coniugi*. Rome, 1903.

suicide et l'aliénation mentale. S'il fallait y voir un caractère de la race, les énormes proportions qu'ils fournissent dans ces sortes de manifestations douloureuses nous ôteraient certes tout désir de les envier ; — aussi bien ceux qui voient dans le suicide un cas inverse de l'homicide ne pourraient qu'y reconnaître un signe d'infériorité. Mais malgré l'autorité que l'illustre Morselli prête à cette thèse dans un ouvrage devenu classique et qui a été traduit en plusieurs langues, les chiffres et les comparaisons établies dans le temps et dans l'espace donnent raison à Durkheim, qui attribue ce double phénomène à des causes sociales.

A ceux particulièrement qui attribuent aux Germains la triste proportion des suicides, Ripley fait observer qu'on trouve 350 suicides pour un million d'habitants à Paris, dans les départements du Nord et en Normandie ; ils sont également très fréquents dans les Bouches-du-Rhône, dans les Basses-Alpes (de 201 à 250) et à Lyon (de 151 à 200), très rares en Bretagne, en Auvergne et dans les Pyrénées. Or, continue l'illustre anthropologiste de Boston, les dolichocéphales blonds sont nombreux à Paris, en Normandie, dans le Nord où les suicides abondent; ils le sont de même en Bretagne où il y a très peu de suicides. Au contraire le suicide est fréquent à Marseille, parmi les dolichocéphales bruns de petite taille et à Lyon parmi les brachycéphales ; les proportions varient pour la Scandinavie et l'Angleterre, malgré la très grande homogénéité des dolichocéphales blonds de haute taille.

En Italie et en Allemagne se rencontrent les plus étranges contradictions. En Italie le suicide ne se produit pas si souvent que chez les Germains de la France; mais il n'est pas rare dans le Nord, habité par la race alpine, tandis que les descendants de l'*homo Alpinus* y semblent réfractaires dans la république voisine.



Pour l'Allemagne, on ne le voit guère en Bavière, dans le Wurtemberg et le duché de Bade qu'habite la race alpine ; il est très fréquent en Saxe de race slave, moins dans le Schleswig-Holstein et le Hanovre, où dominent les Aryens blonds dolichos de haute taille. (Ripley, p. 519 à 528). On note de très grandes différences entre la Suède, la Norvège, le Danemark qui appartiennent pourtant à la même race supérieure : 159 ; 60 et 238 pour un million d'habitants (1894-98)[1].

On ne peut donc hésiter à exclure dans les suicides l'influence ethnique ; leur nombre plus ou moins grand dépend de la phase où est parvenue l'évolution du travail intellectuel, de l'éducation reçue, de la religion, de la vie des grandes villes qui surexcite les passions, des changements survenus dans les conditions économiques, etc. On en peut dire autant des cas d'aliénation mentale, dont la genèse est un peu plus obscure.

Les distinctions que l'on veut établir sur la diversité des religions ne sont pas plus fondées.

Motley et d'autres historiens prétendirent que l'influence de la race se faisait sentir dans le développement du protestantisme et du catholicicisme ; De Laveleye, Sergi, Bazalgette et d'autres, virent un signe d'infériorité dans la prédominance du catholicisme chez les néo-latins auxquels ils dénièrent même le vrai sentiment religieux. Mais pour ne considérer que l'état actuel, il se trouve qu'en Belgique, en Suisse et dans la vallée du Rhin, la répartition des protestants et des catholiques ne correspond pas à celle des races, et que le catholicisme fait des progrès rapides et inquiétants en Angleterre et aux Etats-Unis. Le phénomène peut s'expliquer de l'autre côté de l'Atlantique par l'immigration considérable des catholiques néo-latins et

1. N. Colajanni, *Manuale di Demografia.*

slaves ; il n'en est pas de même au delà de la Manche ; s'il se fit de ce côté une immigration sensible vers 1885-1886, elle était formée de Juifs russes et polonais.

On a dit que la Réforme fut un mouvement de race ; mais les calvinistes de Suisse, les Vaudois de la vallée d'Aoste, les paysans du Wurtemberg, les hussites de Bohême commencèrent le mouvement; ils n'étaient pourtant pas de race germaine. Chacun sait comment et pourquoi Henri VIII imposa et fit triompher la Réforme en Angleterre.

Je ne dirai pas avec Nietzsche, à propos de la grande piété de l'Anglais — d'ailleurs toute formaliste — que le développement du sentiment religieux constitue un signe d'infériorité ; je ne répéterai pas ce qu'on a écrit même en Angleterre contre l'hypocrisie très raffinée des anglicans et autres protestants anglo-saxons ; mais on accordera à quelqu'un qui vit en dehors de la religion catholique, de constater avec Auguste Comte que le catholicisme eut sa grande fonction sociale, qu'il contribua précisément à civiliser et à humaniser ceux qui se croient d'une race supérieure, les Anglais et les Allemands. Le catholicisme et toutes les autres sectes chrétiennes ont traversé les phases de prospérité et de décadence communes à toutes les croyances et à toutes les institutions sociales. On peut aussi ne pas accepter la rigueur du déterminisme de Marx et de Loria, qui veulent expliquer le triomphe de la *Réforme* par des causes économiques; mais il est permis de rappeler à MM. Bazalgette et Sergi, imbus jusqu'au fanatisme d'esprit scientifique et antireligieux, qu'un mouvement bien plus radical a précédé celui de la *réforme* ; ce fut la *renaissance* italienne. Si l'on ne pardonne pas aux latins leur catholicisme, pourquoi ne pas leur faire honneur des coups mortels que les écrivains de la *renaissance* ont portés à l'esprit religieux ?

CHAPITRE XVI

DÉCADENCE ANGLO-SAXONNE

Les comparaisons que nous avons faites jusqu'ici dans l'espace et dans le temps nous apprennent que les faits ne nous autorisent pas à parler d'une *supériorité* naturelle, associée à un ordre quelconque de phénomènes sociaux, et dont une *race* donnée puisse tirer son caractère. A considérer cependant l'histoire la plus récente, celle qui va jusqu'à ces derniers temps, il est indéniable que toutes les manifestations de la vie collective tendent à prouver actuellement la remarquable supériorité des Anglo-Saxons et de leurs parents les Germains, bien qu'on sache que ces derniers présentent à l'anthropologiste un mélange de races bien plus hétérogène que celui des Anglo-Saxons[1]. Si l'on ne peut reconnaître l'action bienfaisante de la domination anglaise dans l'Inde ni dans l'Irlande qui est leur voisine la plus proche, on ne saurait nier sans injustice qu'ils accomplissent actuellement en Égypte une œuvre de civilisation, encore qu'intéressée; cette œuvre a été mise en lumière en Italie par Pasquale Villari qui s'appuie sur les documents officiels et sur les écrits des

1. Pour simplifier la démonstration, nous admettons ici que les Américains du Nord sont des Anglo-Saxons. On verra qu'une telle opinion appelle de grandes réserves.

Anglais; elle est aussi confirmée par le dernier rapport de lord Cromer.

Pour l'Irlande il semblait que par le *land act* de Gladstone suivi du *land purchase act* et d'autres mesures semblables, l'Angleterre voulut inaugurer une ère plus favorable à sa réputation.

La supériorité anglo-saxonne s'est révélée avec plus d'éclat dans l'évolution intérieure de l'Angleterre. La liberté publique, l'instruction, la moralité, le bien-être économique s'y sont développés harmonieusement. Le *standart of life* des classes laborieuses s'est élevé d'une façon considérable; il a pris un plus grand essor dans les classes moyennes, dans l'aristocratie et le monde financier. Sur l'importance du développement et de l'activité des classes moyennes, nous sommes très bien renseignés par le nombre et la condition des contribuables de l'*Income tax,* de même que les *Statistical abstracts* nous fournissent sur l'augmentation du bien-être général des indices certains, par l'accroissement de l'épargne et de la dépense. Le chiffre énorme de son commerce qui, avec ses *vingt milliards,* surpasse ou égale actuellement celui des deux plus grandes puissances commerciales et industrielles, les États-Unis et l'Allemagne ensemble, nous montrent à quelle hauteur vertigineuse son développement économique est parvenu (Lavollée, von Nostitz).

Si l'histoire s'arrêtait, si la photographie de cet instant précis reproduisait exactement les conditions du monde dans la succession du temps, il ne faudrait pas hésiter à reconnaître la *supériorité,* même comme caractère ethnique, des Anglo-Saxons et particulièrement du peuple qui les représente avec la plus grande pureté: le peuple anglais.

Mais on sait que la photographie d'un moment ne correspond pas à la réalité des moments successifs; on

sait que d'autres nations et d'autres peuples eurent leur grandeur et leur décadence. Il est permis de noter chez les Anglo-Saxons des signes qui font prévoir qu'ils n'échapperont pas à la loi commune. Sommes-nous autorisés à affirmer que, malgré la hauteur atteinte, les signes de décadence sont déjà visibles ?

On n'en peut douter. Les signes de la décadence où ils entrent sont d'une évidence indéniable ; il sera bon d'y insister pour porter le dernier coup à la doctrine funeste qui attribue la *supériorité* à certaines races et condamne les autres à une éternelle *infériorité*.

Chez les représentants des Anglo-Saxons, ces signes de décadence ne sont pas également répartis. Tandis qu'une partie de la race s'élève, l'autre descend et inversement. Ainsi, les Américains du Nord et les Allemands se trouvent actuellement dans une période d'accroissement économique ; le progrès peut encore se reconnaître pour l'Allemagne, bien qu'elle traverse une crise qui a commencé vers la fin de 1899, comme l'a démontré Calwer dans une analyse fort exacte. C'est une de ces crises de croissance qui se déclarent soudain chez tous les peuples qui ont eu un développement rapide ; mais elle n'empêche pas les progrès de l'évolution ultérieure, comme on l'a constaté dans les crises si nombreuses que traversèrent l'Angleterre, la France et les États-Unis, et dans celle de 1873 que subit l'Allemagne elle-même. La crise allemande d'aujourd'hui montre que pour la corruption des banques et de la finance les Latins du Panama et de la Banque romaine n'ont pas trop à rougir. Peut-être ont-ils été surpassés.

Les changements économiques qui paraissent dans la situation de la Grande-Bretagne sont d'une autre nature.

Aussi bien si les administrations locales d'Angleterre excitent encore l'admiration et sont dans leur période

ascensionnelle, on ne saurait voir un spectacle plus triste de profonde corruption et de gaspillage inoui que dans les communes de la république étoilée, jadis l'objet des enthousiasmes de Tocqueville et de Laboulaye.

Nous étudierons les symptômes de la décadence anglaise sous leur forme la plus générale; on verra mieux alors la fausseté de la doctrine des races qui croyait trouver dans l'Angleterre même la preuve la plus convaincante de son exactitude.

Il y a encore des gens qui n'admettent pas ces indices de décadence, qui affirment que l'avenir appartient à la seule Angleterre, que même elle prendra quand elle voudra les colonies de la France et celles de l'Allemagne.

Lord Beresford, un homme d'une valeur remarquable, nie avec un optimisme phénoménal que non seulement l'Angleterre, mais toute la race anglo-saxonne laisse paraître le moindre signe de décadence ou de recul.

Pour arriver à cette conclusion, il part du principe général de Giuseppe Sergi, établissant que le progrès est la loi de la vie, et qu'on commence à reculer dès qu'on n'avance plus. Pour ne pas avouer que les Anglo-Saxons se sont jetés dans la violence et l'injustice, il en vient à affirmer que les États-Unis combattirent et combattent à Cuba et aux Philippines, l'Angleterre dans l'Afrique du Sud pour la défense des principes de liberté et de progrès, qu'ils trouvent aussi une excuse dans la nécessité de leur expansion — cette nécessité qui, d'après Bulwer, est un mot, un mensonge, bon pour couvrir toutes les défaillances et toutes les fautes. Ne voulant pas reconnaître que le long exercice du pouvoir et de l'empire consume les forces de tout organisme social et politique, il vante la merveilleuse et incessante assimilation de tous les éléments étrangers

qui se mettent en contact avec les Anglo-Saxons et qui représenteraient un sang nouveau infusé dans leurs veines; il oublie que cette même assimilation se fit dans la Rome antique, sans pouvoir la sauver de la catastrophe finale[1]! B. Taylor commente la pensée de l'amiral anglais, et après avoir démontré la grande supériorité actuelle du commerce du Royaume-Uni, il se rassure en affirmant que l'Empire romain est tombé parce qu'il manquait d'une base commerciale, que l'empire français s'est écroulé parce qu'il ne s'appuyait pas sur le commerce, mais sur la force militaire. L'empire britannique survit et survivra, parce qu'il est fondé sur le *commerce* et sur l'*humanité* (!?) (Forum, septembre 1901).

Lord Beresford ne tarde pas d'ailleurs à tomber dans la plus éclatante contradiction.

En fait, après avoir énuméré les causes de la décadence des empires, il admet explicitement que la race anglo-saxonne ne peut éviter les épreuves qui suivent la période de prospérité. Et il exprime même sous une forme élevée la crainte qu'il a de voir déjà s'ouvrir l'ère de la décadence, quand il écrit: « Si le sentiment démocratique n'était pas profondément ancré chez le peuple anglais (et Dieu nous en préserve!), si les chefs de la nation continuaient à se moquer de la moralité du peuple, la démocratie s'en ressentirait et les conséquences en seraient plus terribles qu'elles ne l'ont été en France ou ailleurs. »

S'il se trouve en Angleterre et en Amérique des Cécil Rhodes, des Chamberlain, des *Tammany Hall,* des *Trusts,* etc., pour jouer avec la moralité du peuple, on en verra bientôt les suites. Il suffit de constater pour

1. *The future of the Anglo saxon race*, dans la *North American Review*, décembre 1900.

l'instant que beaucoup de ses concitoyens les plus éclairés ne partagent pas la confiance de lord Beresford.

Les écrits, les discours, les mesures prises, les enquêtes ordonnées et menées avec fièvre, les actes mêmes de la grande politique anglaise nous révèlent un état de malaise, d'inquiétude et de crainte où l'on reconnaît évidemment que la décadence se fait sentir et qu'elle est déjà très avancée.

Matteo Arnold signalait ce malaise il y a bien des années ; il rappelait l'immense étendue de l'empire de Nabuchodonosor à tous ceux qui admiraient la grandeur de l'empire anglais. Wordsworth alarmé de l'abaissement de la moralité dans le peuple anglais appelait dans un sonnet célèbre l'intervention de Milton pour empêcher que la patrie ne devînt un bourbier d'où les antiques vertus et la félicité intérieure se seraient enfuies. Récemment, J.-C. Spence a publié un livre qui laisse voir une forte conviction que l'Angleterre n'est plus à l'aurore, mais au crépuscule de sa civilisation, que la décadence apparaît en haut dans l'étatisme et en bas dans la servilité[1]. Un anonyme qui signe *Anglo-American* constate aussi que les autres peuples — Français, Russes, Italiens, Allemands — gardent leur confiance dans l'avenir, tandis que les Anglais seuls, au début du xxe siècle, manifestent de la défiance et du découragement ; il en voit une preuve dans la campagne impérialiste entreprise par Chamberlain[2].

Mais la mélancolie des poètes et des moralistes a existé de tout temps ; leur pessimisme témoigne souvent bien moins de la situation qu'ils ont sous les yeux, que de leurs nobles aspirations vers l'idéal.

1. L'*Aurore de la civilisation en Angleterre au* xxe *siècle*. Traduction française avec préface de Naquet. Paris, Stock, 1900.

2. *An indictiment of the British monarchy*, dans la North American Review, novembre 1903.

Les signes de décadence sont plus prosaïques et plus matériels ; ils sont recueillis par des hommes et des revues qui ne connaissent ni l'idéalisme, ni le pessimisme systématique. On s'en rendra compte par l'examen des faits.

A. *Décadence économique.* — Le point le plus controversé est celui de la décadence économique ; on l'a vivement discuté en Angleterre, surtout depuis que Williams jeta son fameux cris d'alarme. Une autorité incontestable, R. Giffen, la nie catégoriquement ; dans son article : *Notre prospérité commerciale et les prévisions pour l'avenir,* il démontre le continuel progrès économique de l'Angleterre et le peu de fondement des craintes exprimées au sujet de l'avenir (*Économic Journal,* septembre 1900). Négligeant les moins importants, nous rappellerons deux articles de Benjamin Taylor et d'Harold Cox parus dans la plus grande revue d'Amérique *North American Review,* octobre 1900 et juillet 1901, et qui soutiennent la même thèse que Giffen. Cox fait une réponse vigoureuse et documentée à Flint qui avait loué avec excès dans la même revue (mars 1901) le progrès du commerce américain, et qui avait interprété dans le sens d'un mercantilisme étroit la plus-value de l'exportation américaine et celle de l'importation anglaise. Cox pousse l'optimisme jusqu'à soutenir que les *trusts* de l'Amérique ne pourront porter aucun préjudice à l'industrie anglaise ; mais dans l'ardeur de son plaidoyer, il lance des affirmations inexactes. Il dit par exemple que si le *trust* de l'acier — le *trust* Leviathan ! — a reçu des commandes d'Europe, c'est parce que les fabriques anglaises et allemandes en avaient tellement qu'elles durent en refuser. C'est évidemment faux, au moins pour l'Allemagne, où, comme Calwer l'a démontré avec abondance, une crise de surproduction sévit depuis plus d'un an avec toutes ses conséquences. Les juge-

ments de Giffen, de Taylor et de Cox s'appuient sur des chiffres; pour les infirmer, il faudrait encore prétendre que l'arithmétique est une opinion. Ce n'est pas le cas. Ils ont raison, et malgré cela la crainte d'une décadence économique paraît bien fondée. La décadence, au moins dans certaines branches de la production, n'est, il est vrai, que relative au développement plus rapide d'autres peuples qui font aujourd'hui à l'Angleterre une concurrence impossible à prévoir il y a vingt ans. Sur quelques points de la production la décadence est absolue ; elle l'est aussi dans le commerce avec telle ou telle nation. C'est ce que l'exposition de certains faits montrera mieux que toutes les dissertations.

Je ne répéterai pas les détails que j'ai donnés dans mon livre : *Pour l'économie nationale et pour l'impôt sur les grains*[1], touchant le développement du commerce des États-Unis et de l'Allemagne ; pour la première nation je renvoie le lecteur à l'article cité de R. Flint *(Business situation and prospectus in the United States)*, et pour la seconde à la troisième édition du libre connu de Georges Blondel[2]. La relativité de la décadence commerciale des Anglais résulte de ces données : le commerce total de l'Angleterre entre 1885 et 1898 a augmenté d'environ 25 pour 100, celui des États-Unis de 60 pour 100, celui de l'Allemagne entre 1880 et 1899 d'environ 90 pour 100. L'Angleterre ne pouvant tenir tête à ses deux plus grandes et plus dangereuses rivales a raison de se croire en décadence.

D'autres détails motivent encore plus ses craintes. Je cite un passage de mon livre : *Pour l'économie natio-*

1. Rome, 1901. — A la *Revue populaire*, 34.

2. L'*Essor industriel et commercial du peuple allemand*. L. Larose, Paris, 1900, 5 fr.

nale, etc. « La *Pall Mall Gazzette* dans ses considérations sur l'accroissement du commerce allemand pour 1899, constaté par les rapports consulaires, remarquait avec amertume que l'Allemagne de 1873 à 1895 a progressé de 128 pour 100 dans son trafic avec l'Amérique du Nord, de 480 pour 100 avec l'Amérique centrale et du Sud, de 480 pour 100 avec les Indes, de 495 avec l'Australie. *Tout ce commerce a été enlevé à l'Angleterre* ; telle était sa conclusion (Blondel, p. 75). Le célèbre explorateur Stanley arrivait aux mêmes conclusions dans un discours prononcé au *Lambeth conservative club* de Londres. Aussi le consul Chappedelaine n'exagérait-il pas en affirmant que dans peu d'années le commerce d'exportation allemand égalera celui des Anglais ; le péril est si pressant qu'il y a trois ans la *Saturday Review* prévoyant un duel à mort entre l'Angleterre et l'Allemagne terminait son article par ce cri : « *Delenda est Germania* ! »

L'attaché commercial près de l'ambassade anglaise à Berlin, M. Gastrell, a publié dans les *Séries annuelles* du *Foreign Office* pour 1900 un rapport qui justifie pleinement ces inquiétudes. Il prévoyait le moment très proche où l'exportation allemande aurait rejoint celle du Royaume-Uni. Les chiffres qui se rapportent à l'Amérique du Nord ne peuvent que redoubler l'alarme[1].

1. Pour le 1er semestre 1901 la Grande-Bretagne voit accroître ses importations d'environ 7 millions de livres sterling (6 849 791), tandis que l'exportation est en baisse sur l'année précédente de plus de 5 millions et demi (5 580 366). En 1903, après la guerre Sud-africaine, il y eut une reprise du commerce anglais qui atteignit 13 milliards 73 millions pour les importations et 7 milliards 272 millions pour l'exportation. La décadence relative de l'Angleterre et le rapide développement de l'Allemagne et des États-Unis sont mis en pleine évidence par les comparaisons et les tableaux statistiques de M. Théry (*Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France.* Paris. *Économiste européen,* 1902). Si l'on veut des renseigne-

Cette décadence relative s'accentue avec une douloureuse évidence si l'on regarde le commerce de la Grande-Bretagne avec ses vastes colonies. Le commerce des colonies anglaises augmente, dit Mulhall, mais avec les pays étrangers. Comparé à celui qui se faisait il y a dix ans, il s'est accru de 30 pour 100, sur lesquels la part de l'Angleterre est à peine de 2 pour 100. La consommation des produits anglais aux colonies a diminué de six millions de livres sterling ; l'importation venue des autres pays a augmenté de dix millions (*Contemporary Review,* novembre 1897). Les résultats concernant le *Dominion* sont aussi déplorables. En 1875, l'Angleterre vendait au Canada 50 pour 100 de ce qu'il achetait ; en 1897, la vente descendit à 26 et en 1900 à 25 pour 100. En 1875, les États-Unis vendaient au même Canada 42 pour 100 de marchandises achetées à l'étranger : en 1900, la proportion dépassa 60 pour 100 (*Review of Review,* août 1901).

Suivons un instant Carnegie et nous verrons que la décadence relative du commerce se complique encore de quelques cas de décadence absolue. Nous lui emprunterons aussi un fait où l'on voit en même temps une cause et un effet de la décadence industrielle et commerciale.

Le grand industriel Nord américain qui aime sincèrement l'Angleterre, pour laquelle il a renouvelé les largesses de Peabody, note ceci : « Dans les constructions navales faites depuis cinq ans, de 1894-1899, le tonnage

ments officiels encore plus sûrs et plus détaillés, on les trouvera dans les *Memoranda, Statisticals tables and Charts prepared in the Board of Trades with reference to various motters bearing on British and Foreign Trade and Industrial Conditions.* London, 1903 (d. 1761). Il ressort de cette publication officielle que la consommation du coton et de la laine a diminué dans les dernières années (1900 à 1902), que le nombre des employés de quelques industries plus importantes, de même que les salaires sont en baisse (p. 367 à 373).

n'a augmenté que de 46 000; il fut inférieur de 9 000 tonnes en 1898 à celui de 1896. Les grands vaisseaux de guerre construits en Allemagne surpassent ceux des Anglais. La production métallurgique de l'Allemagne a augmenté de 1 500 000 à 7 millions par an : celle de l'Angleterre est stationnaire; elle s'est arrêtée au chiffre maximum de 9 millions. Les États-Unis sont arrivés, en 1900, à 13 millions qu'ils dépassèrent cette année. Pour l'acier, les États-Unis, en 1900, atteignirent 10 638 000 tonnes, tandis que la Grande-Bretagne voyait décroître son maximum de cinq millions. Dans les industries textiles, lord Masham révéla au *Times* que l'exportation anglaise était inférieure et l'importation supérieure à celle de l'année précédente. En 1891, ils exportèrent pour 106 millions de livres sterling et importèrent pour 28 millions; en 1899, l'exportation fut de 102 et l'importation de 33 millions. »

Passant de ces phénomènes à leurs causes, puis à d'autres effets de celles-ci, Carnegie fait cette observation : « La dépense actuelle du gouvernement anglais est de 3 livres sterling par habitant, celle des États-Unis d'une livre. L'Angleterre a un *déficit* de 11 millions de livres, les États-Unis diminuent leurs impôts de 11 millions. La rente anglaise descend de 113 à 95. Les impôts pèseront sur toute la production économique et tendront sans cesse à diminuer davantage et en tout sens la puissance anglaise. Les flottes marchandes feront d'aussi mauvaise besogne que ses armées. D'où une nécessité impérieuse de changer la politique suivie jusqu'ici. » (*Nineteenth Century,* juin 1901).

Qui pourrait en vérité blâmer les Anglais de se montrer si préoccupés des progrès menaçants de leurs concurrents? On s'explique leur frayeur et on comprend l'anxiété fiévreuse avec laquelle ils recherchent les causes et les remèdes de leur décadence relative ou absolue.

Les divers consuls d'Angleterre ont montré clairement les causes de la supériorité de l'Allemagne et des États-Unis dans la production et le commerce. Chamberlain a dressé un état complet de l'une et de l'autre dans le *Blue Book,* qui contient l'enquête sur les causes de la décadence et sur les remèdes qu'elle réclame.

Parmi les causes principales figurent les tarifs élevés des chemins de fer et les forts intérêts attribués aux actionnaires, le défaut de lignes électriques ; l'Angleterre en possède à peine 300 kilomètres, pour 3000 en Allemagne et 20000 aux États-Unis (*Contemporary Review,* juin 1901) ; l'insuffisance de l'enseignement technique et commercial, surtout en comparaison de celui des Allemands ; l'infériorité atténuée mais non désavouée dans un brillant parallèle établi par Hugues entre l'école anglaise et l'école allemande (*Contemporary Review,* juin 1901), le peu de connaissance des langues étrangères, l'arrogance des producteurs et des commerçants qui ne veulent tenir aucun compte des besoins, des caprices, des habitudes du consommateur étranger (Rapports des consuls anglais dans le *Blue Book* de Chamberlain), les méthodes arriérées et le machinisme démodé qu'on emploie dans la production industrielle[1], etc.

1. Nous trouvons à ce sujet dans le *Daily Mail* du 17 juillet ce détail caractéristique. MM. Dick, Kerr et Cie sont depuis un quart de siècle fournisseurs de tramways. Quand l'électricité y fut employée, ils se fournirent quelque temps en Amérique des appareils nécessaires. Mais convaincus du grand avenir des applications électriques à la traction ils installèrent en Angleterre deux grandes usines avec les meilleures machines. Ils arrivent à produire 4000 moteurs par an et battent actuellement les Américains eux-mêmes. — Comment ont-ils pu atteindre ce résultat ? En employant *des machines fabriquées en Amérique et avec le concours des ouvriers américains les plus habiles !* — D'autres faits rapportés par la *Review of Reviews,* août 1901, attestent l'infériorité des Anglais. Cette situation a vivement alarmé le pays ; elle prouve que la production américaine est à meilleur marché et l'outillage plus perfectionné

On attribue à un autre facteur une grande influence sur l'infériorité croissante de la production anglaise : c'est à l'action du *Trade unionisme* qui augmente le prix de revient par l'augmentation du salaire et la diminution de la journée de travail devenue moins productive; c'est le grand grief invoqué par Taylor contre le *Trade unionisme*. (*Influence du Trade unionisme sur les industries anglaises*: *North American Review,* août 1901.)

Ce n'est pas le lieu de répondre à Taylor; il suffit de rappeler que les salaires sont plus élevés dans le Nord de l'Amérique qu'en Angleterre, pour se convaincre que cette accusation est mal fondée. A mon avis, il faut chercher dans cette crainte du dommage causé à l'industrie anglaise par l'action des Trades-Unions le vrai motif du dernier arrêt rendu contre toute justice par la commission judiciaire de la Chambre des lords dans l'affaire des grèves du chemin de fer de Taaf Vall, arrêt qui condamne les Trades à répondre civilement des pertes que leurs membres ont fait éprouver aux entrepreneurs par un chômage injustifié. Les organes socialistes *(Justice, The social democrat)* voient dans cet arrêt la fin des grèves. Frederick Harrisson, dans la *Positivist Review,* le considère absolument comme la fin du Trade-Unionisme. Mais la cause suprême, qui contient beaucoup d'enseignements intéressants, pour ceux en particulier qui croient aux qualités innées des *races* et aux aphorismes des économistes, cette cause, de l'avis de beaucoup d'écrivains autorisés, aurait des racines plus profondes.

de l'autre côté de l'Atlantique. Pour fournir des locomotives aux autorités du port de Calcutta le plus bas prix offert par les fabricants anglais fut de 1 270 livres sterling, avec un délai de 9 mois; la commande fut accordée aux Américains qui l'acceptèrent pour 1 220 livres sterlings avec un délai de 6 mois. Les Américains ont exporté 144 locomotives en 1899 et 525 en 1900. Ils ont battu les Anglais à la Jamaïque (*Review of Reviews*, 1901).

On sait que les traits les plus frappants et les plus originaux du caractère anglais, aux yeux des partisans de la théorie des races, seraient l'initiative énergique, l'esprit inventif et l'audace entreprenante. Les fanatiques du libre échange et de l'individualisme qui professent le *laisser faire laisser passer* prétendaient que ces qualités éminentes et si utiles dans la lutte pour l'existence sont une conséquence des pratiques libérales qui en favorisent le développement. Or la décadence relative de l'Angleterre semble ruiner en même temps le préjugé de la race et les théories des économistes. Un Américain qui recherchait les causes de la décadence anglaise s'est cru autorisé à dire à un représentant du *Morning Leader* : « *You English are too conservative and is pretty hard work to change you. You Englishmen ought to remember that you cannot stop progress.* »

Ce changement profond du caractère anglais qui tend à faire disparaître l'esprit d'initiative, d'entreprise et d'invention en préparant la décadence économique de la Grande-Bretagne, a été mis en lumière d'une façon remarquable par un socialiste qui sait se garder des exagérations des doctrines libre échangistes ou protectionnistes, M. Th. Rothstein. Il a fait une longue et pénétrante analyse de la crise industrielle en Angleterre ; après avoir prouvé la décadence actuelle par des chiffres et d'après l'opinion de politiques, de savants et d'industriels anglais, il en reconnaît la cause dans *le mépris de l'esprit scientifique, l'organisation routinière de la production, l'insuffisance de l'organisation de chaque industrie et des industries entre elles, dans les méthodes commerciales défectueuses, le misonéisme, le défaut de bonne éducation, d'instruction technique et d'initiative*[1].

1. La *crise industrielle en Angleterre* dans le *Mouvement socialiste,* 15 décembre 1903.

Maints documents officiels, qui ne datent pas seulement d'aujourd'hui, ont déploré cette altération du caractère anglais. Sir Courtney Boyle secrétaire permanent du *Board of Trade* dénonçait le péril dès le début de 1897 dans un rapport au Parlement, tout comme Williams ; il concluait que « la situation commerciale du Royaume-Uni ne pourrait se maintenir comme par le passé que grâce au zèle infatigable et à l'énergie des commerçants et des industriels. La recherche du client, l'invention de produits qui séduisent le consommateur, l'exploitation de nouveaux marchés, le développement de nouvelles méthodes regardent l'industrie privée ; l'État ne peut que l'aider et l'encourager » (Théry, p. 59 et 60).

Un mot maintenant des remèdes qui sont en grande partie suggérés par les causes mêmes de la décadence.

L'enquête de la *New Liberal Review* (mars 1901) qui se demande *comment maintenir la suprématie* commerciale de l'Angleterre laisse voir la réalité et la gravité du mal dans les diverses réponses qu'elle a obtenues sur les remèdes à employer. N'est-ce pas contre l'épilepsie et la tuberculose que savants et charlatans proposent chaque jour à l'envi de nouvelles drogues ? Voici un échantillon de ces réponses : améliorer l'instruction, développer les forces militaires *(Murray)*, combattre l'impéralisme, nationaliser les chemins de fer, les mines, accroître par la journée de 8 heures le rendement du travail *(Keir Hardie)*, affranchir tout à fait la législation *(Neville Lubbock)*, établir le droit de réciprocité pour les colonies et le protectionnisme contre les produits étrangers *(Howard Vincent)*; inefficacité de l'instruction technique; l'union douanière avec les colonies peut aider à maintenir la prospérité, non assurer la suprématie *(Ernest William)*; amélioration de l'instruction technique *(Leves, Blackwell)* ; on ne saurait

garder la suprématie, mais l'égalité ; transports à bon marché, meilleure organisation de l'industrie, bonnes relations entre producteurs et commerçants, changement des habitudes commerciales (*Wilson*).

Leves s'accorde avec Taylor pour reconnaître que le Trade-Unionisme contribue à diminuer le rendement du travail et par suite à élever le prix de revient de la production ; mais il rappelle que l'abaissement des salaires n'est pas un remède, puisque les salaires élevés de l'Amérique ont conduit à un plus grand perfectionnement de l'outillage. Toute la théorie dite *des salaires élevés* qu'ont élaborée les industriels et les praticiens d'Angleterre et des États-Unis, qui fut exposée par Schulze Gävernitz, Schönof, etc., à l'étranger et Nitti en Italie, donnerait raison à Leves.

On comprend que les réponses de Williams et de Wilson soient bien accueillies de quelques industriels protectionnistes et d'un plus grand nombre d'agriculteurs ; mais il est clair que si le protectionnisme devait revenir pour favoriser l'agriculture, ce serait une preuve certaine que l'heure de la suprématie industrielle et commerciale est passée. Le renchérissement des produits agricoles augmenterait en fait le prix de la production industrielle et deviendrait un obstacle de plus en plus grand pour l'exportation et le commerce.

Nous n'en sommes pas encore là ; le triomphe de l'impérialisme, dont nous parlerons plus longuement, prouve toutefois que nous n'en sommes pas très loin. A vrai dire l'union douanière avec les colonies n'aurait pas grande signification, si à la réciprocité entre les colonies et la métropole ne s'ajoutait la protection contre les étrangers. Nous avons vu que le régime actuel de liberté coloniale augmente le commerce des colonies avec les autres nations, non avec la métropole.

Il est certain que toute la grande controverse entre

les *libéraux* et les partisans de M. Chamberlain qui ont de la peine à voiler d'euphémismes, de restrictions et de réserves leur désir de retourner au protectionnisme, n'aurait pas de raison d'être et n'aurait pas eu lieu, si le mot d'ordre n'était venu en Angleterre des politiques les plus éminents qui combattaient hier encore pour un libéralisme illimité et unilatéral. MM. Salisbury et Roseberry, qui appartiennent à des partis opposés, reconnurent le 30 janvier 1900 devant la Chambre des lords la nécessité d'une réforme pour l'industrie et le commerce anglais. Plus tard on ne vit pas seulement M. Chamberlain soutenir les *tarifs de faveur* entre la métropole et les colonies pour donner une base économique à l'impérialisme et conjurer la prochaine décadence de l'Angleterre dont il laissait entrevoir le danger, mais la *politique de représailles* pour les douanes trouva des défenseurs dans Balfour, Hicks Beach et Ritchie, celui-ci qui avait quitté le ministère pour ne pas devenir solidaire d'une politique qui marquait un retour au protectionnisme, détruisant, comme disent les libéraux, un demi-siècle de traditions glorieuses et tout un système économique auquel l'Angleterre devait sa grandeur et sa richesse[1].

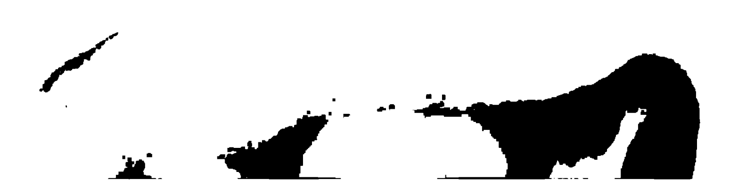
1. Il existe une littérature abondante et instructive sur cette grande controverse politique et économique qui s'établit autour de la réforme douanière de l'autre côté de la Manche. La nécessité de revenir au protectionnisme pour remédier au mal et prévenir la décadence économique de la Grande-Bretagne est affirmée dans l'ouvrage célèbre de Williams : *Made in Germany* ! dans un livre plus développé du même auteur : *The Case for protection* (London Grant Richards, 1899) ; elle est aussi reconnue par Guilford L. Molesworth (*Our Empire under protection and Free Trade*. Lond, Ward, Lock et C°, 1902). La misère étonnante de l'agriculture anglaise, mise à nu par la grande enquête parlementaire de 1892-1897 et dont je me suis longuement occupé dans mon livre : *Pour l'économie nationale et l'impôt sur le blé*, a été récemment étudiée par un auteur de la plus haute compétence, Rider Haggard (*Rural England*. Being an account of agricoltural and social researches Carried out in the

Il en est qui trouvent une compensation à cette décadence industrielle et commerciale incontestable dans un fait qui répondait hier encore à la réalité : dans l'impérialisme du capital anglais. L'Angleterre, disait-on, est le *land lord* du monde ; sa suprématie est celle du capital ; elle est le banquier de l'univers qui lui paie ses intérêts en marchandises ; une telle suprématie lui restera, quand même elle perdrait celle de l'industrie et du commerce (*Contemporary Review,* juillet 1899).

Il semble qu'elle soit en train de perdre même cette suprématie. Dès juillet 1900 *Die nation* de Berlin constatait que New-York tend à devenir la métropole du capital ; c'est ce que confirmait Carnegie dans l'article que nous avons cité. Les opérations quotidiennes du *New-York Exchange* dépassent déjà celles de Londres. Les emprunts anglais trouvent à se placer aux États-Unis, qui de débiteurs sont devenus créanciers de la Grande-Bretagne ! (*Théry,* p. 267 et 268).

Le développement prodigieux des États-Unis a confirmé avec une précision en quelque sorte mathématique, les prévisions que W.-P. Adam formulait en 1852. Il a donné une valeur d'actualité surprenante aux paroles prophétiques prononcées par lord Chatham à la Chambre des lords en 1777. « Oh ! comme il paraît bien

years, 1901 et 1902. Longmans, Grecan and C°. London). Avec la campagne de Chamberlain pour les *tarifs de faveur,* on a vu se produire un déluge de discours, pamphlets, livres, articles de revues et de journaux. Du côté protectionniste, où les chiffres subissent parfois d'insidieuses altérations, on trouve l'opuscule de Vince : *M. Chamberlain's Proposals.* London, Grant Richards 1903), les *Economic Notes on insular Free Trade,* d'Arthur J. Balfour (Longmans, Green and C° London, 1903). La réponse d'Arold Cox, secrétaire du *Cobden Club* est très violente : *Mr Balfours pamphlet. A reply* (T. Fisher Unwin. London, 1903). Les principaux discours de Chamberlain, Balfour, Hicks Beach, Goschen, Ritchie, Roseberry, Asquith, Campbell-Bannermann, Harcourt, Morley et Fowler ont été réunis par Gilmour dans une seule publication : *All Sides of the Fiscal controversy.* London, Laurence et Bullen, 1903.



que nous sommes un peuple corrompu par la puissance et la richesse ! Que nous disent les auteurs des relations officielles pour discréditer nos ennemis — les États-Unis qui venaient de proclamer leur indépendance — et les faire tomber sous notre mépris ? On répète sans cesse qu'ils sont *pauvres,* qu'ils sont maigres, qu'il sont malades et *poltrons* ! Milords, milords, ces *poltrons,* ces *malades,* ces *hommes maigres* nous battront ; ces êtres *nus* nous dépouilleront ; ces *misérables* — pour employer le langage de nos gazettes — s'enrichiront à nos dépens » (*Théry,* p. 107). — Quel démenti formidable les États-Unis ne donnent-ils pas aujourd'hui aux politiques et aux savants qui, jugeant d'un peuple par *un seul moment* de son existence, voyaient dans les Américains du Nord un ramassis de poltrons et de mendiants ?

Voici encore pour les Anglais une autre compensation qui semble étrange. William Clarke s'étant aperçu de cette décadence industrielle et commerciale, ainsi que de la concurrence victorieuse de l'Allemagne qui s'aggravera un jour de celle de la race jaune, s'imagine ainsi l'avenir de l'Angleterre : son évolution permettra à la nation de vivre du revenu des capitaux accumulés et de l'argent dépensé par tous ceux qui dans le monde parlant l'anglais viendront demander à la métropole un lieu de délices et de haute culture ! (*Contemporary Review,* Déc. 1900).

Cette hypothèse n'est pas près de se réaliser ; elle n'a certes aucune chance de plaire au peuple qui a profité jusqu'ici des avantages de sa supériorité industrielle et commerciale.

Les observateurs anglais qui ont le plus de prudence et de sagacité sont aujourd'hui convaincus que l'Angleterre ne peut plus conserver la suprématie ; son ambition doit se borner à se maintenir *au niveau* des États-Unis et de l'Allemagne.

Ce résultat, et l'avenir prochain qu'il nous prépare, n'est que la conséquence de la lutte économique où les nations se sont engagées, de cette concurrence effrénée qui les entraîne toutes vers l'industrie, qui les pousse à chercher de nouveaux débouchés et qui faisait prévoir à Kropotkine *la faillite du système industriel*[1].

Jusqu'ici, en somme, il n'a été question que de la concurrence de l'Allemagne et des États-Unis. Si l'Angleterre succombait dans sa lutte avec de tels rivaux, il n'y aurait pas là de quoi infirmer la théorie des races. La victoire resterait toujours à la grande race germaine, qui est regardée comme la race supérieure. Comme on vit autrefois la *supériorité* passer des Italiens — mélange de Méditerranéens et de Celtes — à l'Espagne qui est un autre mélange, puis à celui plus complexe encore de la France, qui contient des représentants de la race méditerranéenne, de l'*homo europæus* et de l'*homo alpinus*, c'est-à-dire aux divers peuples de civilisation latine, de même aujourd'hui la supériorité ne changerait pas de race, si l'Angleterre était égalée ou même surpassée par les États-Unis et l'Allemagne.

Suivons notre raisonnement ; sans même tenir compte du fait historique que nous apprécierons plus loin, il ne faut pas oublier que nous quittons la *race supérieure* quand nous rencontrons le colosse russe, dont la production industrielle s'adresse actuellement au marché intérieur, mais en cherchant à s'ouvrir la grande route

1. La traduction de cette œuvre géniale du grand anarchiste russe a été publiée par la *Rivista popolare*. Poggi di Pitigliano en fit plus tard une publication distincte (1897). Le lecteur trouvera dans la *Faillite du système industriel* beaucoup de renseignements intéressants sur les rivaux de l'Angleterre. F.-S. Nitti dans une courte mais solide étude, pleine de faits et d'observations justes, a exposé les derniers résultats de la concurrence faite aux Anglais. C'est le complément et en quelque sorte l'illustration du livre de Kropotkine (l'*Angleterre impériale* à la *Revue populaire*. Rome, 1901, p. 15 à 28).

de l'Extrême-Orient, où grâce au Transsibérien et à l'occupation de la Mandchourie, personne ne pourra rivaliser avec elle ; c'est précisément en Extrême-Orient que se rencontreront bientôt les concurrents les plus formidables qui tous veulent s'y créer un marché colossal ; et pour l'obtenir, les peuples supérieurs d'Europe et de l'Amérique du Nord n'ont épargné ni les violences ni les infamies.

Que deviendra la Chine avec ses 400 millions d'hommes dont les salaires sont à si bas prix ? Le comte Okuma nous l'a laissé entendre en nous révélant *la révolution économique du Japon,* qui ne compte que 45 millions d'habitants. En 30 ans son commerce a monté depuis 1868, de 26 à 493 millions de yens ! L'importation du coton brut fut de 1 657 454 yens en 1867 et dépassa 67 millions en 1900 (*North american Review.* Octobre 1900). Laissons de côté les grands progrès politiques et intellectuels que le Japon a réalisés en très peu de temps ; nous ne devons pas omettre les autres données économiques qui se passent de tout commentaire. Il y eut plus de 3 000 demandes pour prendre part à l'Exposition de Paris en 1900 ; les Japonais livrent pour 5 shellings les articles de voyage qui coûtent 25 shellings en Angleterre ; le tonnage du port de Kobé qui était de 489 997 en 1888 a passé en 1898 à 1 457 112 ; en général les mêmes proportions s'observent pour les ports de Iokohama, Nagasaki, Hakodaté, Niigata, etc. ; le Japon en septembre 1899, avait 3 561 kilomètres de voies ferrées construites et 2 203 en construction ; l'extraction de la houille a *centuplé* de 1877 à aujourd'hui[1]...

1. J'ai pris ces faits dans la *Revue d'économie politique* de Gide, qui pour plus de détails renvoie au livre d'un Japonais : *Die gesellschaftliche und wirthschaftliche Entwickelung in Japan* de Tokuzo Fukuda. Stuttgart. Cotta, Ed.,

Ces chiffres donnent à réfléchir, comme aussi bien la valeur des soldats et l'importance de la flotte du Japon, qui après s'être mesurés avec la Chine asiatique et mongole, engagent aujourd'hui un duel avec la Russie, puissance européenne; s'ils réussissent plus tard à réveiller la Chine, ils donneront au *péril jaune* des proportions colossales.

Voilà un représentant de la race jaune, méprisée et mise au dernier rang, qui prend place parmi *les races supérieures* et qui sous peu aspirera au moins à les égaler par sa puissance économique et politique.

B. *Décadence politique*. — Il n'y a pas en Angleterre de décadence politique au sens ordinaire de ce mot et avec les manifestations qu'il comporte normalement. Si l'on considère le système électoral, l'extension du suffrage, la part plus grande et plus active que chaque classe de citoyens prend à la vie nationale et locale, l'admission des femmes dans les administrations régionales et particulièrement dans les *Board of schools,* on doit avouer, et j'éprouve un vif plaisir à le faire, que l'Angleterre est en progrès, non en décadence. On déplore sans doute qu'aux élections les riches aient l'avantage, grâce à la corruption indirecte et collective — par les dons faits aux diverses institutions d'utilité publique, par la philanthropie employée dans un but détestable, mise au service de la corruption. Mais il est certain que les bourgs pourris tendent à disparaître et que l'on voit diminuer la corruption électorale sous sa forme vulgaire, celle qui s'exerçait impunément au grand scandale du public et qui donna lieu à une série de *corrupt Praticer Acts*. Le dernier de ces actes a, si je

1900. Il existe toute une littérature sur le *Péril jaune*. M. Théry a publié en janvier-février 1904 dans son *Économiste européen* une intéressante série d'articles sur le très rapide développement éconoinique du Japon.

ne me trompe, le plus contribué à y mettre un terme, en provoquant l'exclusion du Parlement pour quelques années d'un candidat convaincu de corruption et condamné pour ce motif. Un recul est à noter dans la nouvelle loi sur l'instruction qui replace l'école sous l'influence confessionnelle et la livre à la bigoterie réactionnaire des anglicans (1903).

Il faut d'ailleurs se réjouir du merveilleux développement des Trade-Unions exposé par les époux Webb et de la législation sociale admirablement résumée par von Nostitz. On a déploré vivement pendant la guerre Sud-Africaine la faiblesse de l'opposition de Westminster; mais ce phénomène se rattache aux progrès fiévreux de l'impérialisme dont nous parlerons à part, et qui constituent le grand danger pour les institutions politiques et la moralité du peuple anglais. Si l'on regarde le chemin parcouru, particulièrement au siècle passé, on en vient à se demander: la décadence politique mise à part, dans quel sens l'esprit des institutions anglaises a-t-il marché?

William Clarke dont nous connaissons l'idéal paradoxal qui transformerait l'Angleterre en un lieu de délices et de haute culture pour tous les peuples de langue anglaise, soutient avec une plus grande apparence de raison, que l'Angleterre fut et demeure un pays oligarchique. Les Anglais, écrit-il, sont peut-être la nation la moins démocratique du monde, si l'on excepte les Iünker prussiens et les archiducs d'Autriche. La démocratie dont parlent les journaux nous fait illusion. L'Angleterre a été, reste et sera oligarchique. Le caractère, la compétence sont en décadence à la Chambre des Communes. Le peuple s'y fait représenter par des hommes riches. Il y a une différence énorme entre la représentation de Londres, celle de Berlin, de Paris, de Milan, etc. On ne se figure pas en Angleterre, un fen-

deur de bois devenu président, un avocat comme Bryan qui sans argent et sans relations devient célèbre en un instant, Hanotaux quittant le quartier latin pour le ministère des affaires étrangères... On n'y conçoit pas que des hommes comme Witte, Castelar, Gambetta, etc., d'une humble origine, puissent arriver aux plus hautes fonctions (*Contemporary Review,* septembre 1899).

Il y a du vrai dans cette théorie ; mais on ne peut nier non plus que l'évolution accomplie jusqu'ici se soit faite dans le sens démocratique. On en trouve la preuve dans les mœurs, dans les influences dominantes et dans toute la vie anglaise, plus encore que dans l'étude des changements apportés à la Constitution — qui est devenue essentiellement républicaine, comme l'ont démontré Bagehot, Disraeli, etc. C'est ce que constatent avec amertume les conservateurs Lavollée ou le duc de Gualtieri en France et en Italie ; le fait n'a pas échappé aux démocrates comme Rose en Angleterre. D'autres se plaignent des progrès du fonctionnarisme et de l'étatisme (Lavollée, Le Bon); ils font venir le mal — exactement comme chez les Latins — du système actuel d'instruction publique et de l'*Education Act* de 1870 (*Fortnightly Review,* septembre 1899). Lord Roseberry dans son discours rectoral aux étudiants de Glasgow les avertissait à son tour que tandis que l'agrandissement continuel des vastes domaines de l'Empire exigeait une grande quantité d'hommes politiques d'une culture élevée, cette classe était restée stationnaire, Ce serait le signe d'une décadence intellectuelle et morale dans les classes dirigeantes qui, en se prolongeant, se traduirait forcément par une décadence politique.

Si dans la branche aînée des Anglo-Saxons il ne pouvait hier encore être question de décadence politique dans le sens vulgaire de cette expression, la décadence est au contraire très avancée aux États-Unis. On ne

saurait trop le répéter : les temps de Washington sont passés ; l'enthousiasme de Tocqueville et de Laboulaye a fait place aux critiques amères de Bryce, de Henry Georges et de cent autres[1]. Journaux et revues, livres et opuscules nous répètent chaque jour ce que sont devenues les élections présidentielles, la pernicieuse influence du *Tammany Hall*[2], comment les pensions accordées aux soldats de la *guerre de sécession,* soutenue et achevée il y a 36 ans augmentent à mesure que disparaissent les pensionnés, au point qu'elles dépassent 750 millions de livres par an ; nous savons l'indulgence des lois relatives au marchandage éhonté et impuni des votes de députés et de sénateurs[3], ce qu'est devenue la police des grandes villes, particulièrement celle de New-York et surtout l'administration de la justice. Il se produit dans les administrations des grandes villes des scandales qui prennent des proportions effrayantes et dont nous ne pouvons chez nous nous faire une idée exacte.

L'ignorance des Italiens touchant certains faits m'engage à glaner un peu au hasard parmi les renseignements que William Stead a recueillis dans les journaux

1. Il y a plus de vingt ans qu'Henry Georges s'exprimait sévèrement sur la décadence politique de son pays et en particulier sur le continuel abaissement des corps politiques (*Progres and Poverty*. Londres, 1881). Dans ses *Problèmes sociaux* (traduction italienne) la critique est plus vive et le découragement plus grand. La situation n'a fait qu'empirer depuis sa mort.

2. Le fameux *Tammany Hall,* qui avait été battu par la *Cityzen Union* et qui aux avant-dernières élections avait fait nommer maire de New-York l'honnête et intelligent Seth Low, est revenu au pouvoir aux élections de 1903 avec une majorité d'environ 70000 voix sur 629 180 électeurs inscrits.

3. Cleveland essaya d'arrêter une telle corruption ; 301 lois furent frappées de son veto ; les Chambres n'osèrent en voter que deux en seconde lecture avec la majorité des deux tiers exigée pour se passer de la sanction présidentielle. Parmi les lois frappées du veto de Cleveland se trouvait le *Lodge Bill* qui regardait au fond l'émigration italienne.

et les revues pour dresser son terrible réquisitoire contre les corrompus et les corrupteurs auquel il a donné ce titre suggestif: *Si Christ venait à Chicago !*

On reconnaît bientôt les forces qui agissent aux États-Unis dans les élections. Notons ici ces paroles de Stead: aucun Bourbon ne se croyait si sûr d'avoir le droit divin de mal gouverner que ne l'est un chef de parti américain de son droit de plier toute considération divine et humaine aux intérêts de sa faction (*Si Christ,* etc., p. 310). Le droit d'inscription sur les listes électorales de Chicago est une farce. Tout citoyen naturalisé peut voter et quiconque a 21 ans peut être naturalisé ; on supprime au besoin toutes les précautions contenues dans les lois et la constitution américaine. Il n'y a pas d'élection ni de charge obtenue par le suffrage, qui ne puisse donner lieu à un procès (p. 311 à 315) ; le *spoil system* — système du pillage — met le comble à ces abus en permettant à tout homme, à tout parti qui sort vainqueur d'une lutte électorale de chasser des emplois tous ses adversaires, pour en investir ses amis, ce qui donne l'occasion d'un népotisme effronté qu'on ne connut même pas aux plus mauvais temps de la Rome pontificale. Washington Hesing, *Post-master* de Chicago, nous raconte comment ces postes sont occupés : « Il y a quelques années, un de mes amis vint me trouver avec M. Chase et me dit : M. Chase est pauvre et sans emploi. Il voudrait être assesseur à North Town. Le traitement n'est que de 1 500 dollars par an, mais cela suffit pour le sauver de la faim, lui et sa famille. Consentez-vous à l'aider à obtenir ce poste ? — Il l'obtint et le garda quatre ou cinq ans. Il en sortit riche et fit construire une belle maison à Vernon Avenue » (p. 212).

Nous voyons comment la police et la justice se pratiquent. Qu'il soit bien entendu que si la police est en

proie à la corruption, il ne faut pas en accuser la pauvreté. Les *policemen* ne reçoivent pas de salaire inférieur à deux dollars par jour. Dès qu'on reconnaît un *policeman* capable de devenir chef de patrouille, on lui donne 1 000 dollars par an. La police est bien payée dans toutes les parties de l'Amérique. A New-York le chef a 6 000 dollars, les inspecteurs 3 500 ; les capitaines 2 700, les sergents 2 000, les *roundsmen* 1 300, le chef de patrouille 1 000 pour la première année, puis une augmentation de 100 dollars par an. Il en est de même à Boston, San Francisco, Philadelphie, Cincinnati, etc. (p. 307).

« Livrez-moi les forces policières, dit Sheehan, commissaire de police à New-York, et je vous donnerai la majorité des suffrages. » Il en va de même à Chicago. La police y est toute-puissante ; c'est la vraie force de gouvernement (p. 294).

Le mayor M. Claughry, mort directeur de la police à Chicago, disait tristement aux chefs policiers réunis à Bloomington : « Si un agent de police résiste à toutes les sollicitations dont il est assailli dans la plupart des cas, avec l'admirable système du gouvernement usité dans notre ville, il court le risque de se voir outragé et méprisé puis chassé aussitôt qu'un changement d'administration se produit » (p. 298).

Un policeman me disait : il n'y a pas de plus grands voleurs que les employés de la police (p. 299).

Le juge Goggin avait l'habitude d'acquitter tous les accusés sur lesquels ne pesaient que des rapports de police, pour le peu de cas qu'il faisait de cette institution (p. 302).

Le policeman est surtout tenté par les propositions que lui font les hôteliers, les courtisanes, les usuriers, les joueurs adroits et les habiles voleurs.

Au *meeting* du Sunset Club tenu le 31 mars 1891,

M. W. S. Forrest lut un écrit où, s'appuyant sur son expérience personnelle de la Cour de Cook County à laquelle ressortit Chicago, il s'exprime ainsi : « L'administration judiciaire commet des iniquités contre les accusés, contre la société, contre la lettre et l'esprit de la Constitution de l'État. Le riche et le puissant sont rarement arrêtés, jamais condamnés. La Cour existe seulement pour punir le pauvre et l'homme du peuple ». L'homicide est absous, l'innocent condamné. Le général Stiles a confirmé et aggravé ce jugement de Forrest, qui le fut aussi par le *Chicago Herald* et l'*Herald*. Joseph David a repris publiquement les mêmes accusations dans un comice du 31 mars 1892 (p. 344 et 345).

Le plus clair résultat de cette justice dans les administrations locales se traduit par des impôts iniques, le gaspillage et les vols à tous les degrés ; vols scandaleux dont il faut dire, à l'honneur de la vérité, que nous ne trouvons rien d'analogue dans les états et les communes d'Europe les plus mal administrées.

Ce que Stead raconte, avec documents officiels à l'appui, sur les fraudes et larcins qui se commettent au détriment du public et de la masse des contribuables à Chicago et ailleurs, spécialement dans les constructions de ponts, de routes, dans les concessions de chemins de fer, lignes téléphoniques, tramways, etc., tous ces faits ont vraiment quelque chose d'invraisemblable (p. 186 à 192). On s'explique que la *City of Chicago* (compagnie de chemins de fer) ait gagné en peu d'années 8 500 000 dollars en payant comme impôt des sommes dérisoires (11 811 dollars) ; que d'autres compagnies, au bout de 10 ans, aient payé à la fin de 1891 un capital de 5 890 000 dollars, distribué 15 millions de dividendes et soient cotées sur le marché de février 1893 pour 38 500 000 dollars !

Il y a plus. Washburne devenu mayor de Chicago

affirma publiquement que la valeur de la propriété des voies ferrées pour la ville montait au moins à 350 millions de dollars ; or plus tard elle figurait à peine sur les rôles des contributions pour 19 millions (p. 184).

Si nous voulons être mieux édifiés sur ces colossales escroqueries, il nous faut lire ces chiffres qui concernent encore Chicago, sur l'accroissement de la valeur des propriétés calculé par les répartiteurs de l'impôt :

ANNÉE	ÉTENDUE en MILLES CARRÉS	POPULATION	ESTIMATION DE LA PROPRIÉTÉ soumise à l'impôt.
—	—	—	—
1867	24	252 054	195 026 844 dollars
1873	86	367 396	312 072 995 —
1883	86	629 985	133 230 504 —
1893	180	1 430 010	245 790 351 —

Pour chaque habitant la propriété imposée aurait été :

En 1867	de	774 dollars.	
1873		850 —	
1883		211 —	
1893		170 —	(p. 199 et 201).

Et cela, quand nous savons que l'aire de terrain qui au centre de Chicago valait récemment quelques dollars s'est vendu depuis 1 million et demi de dollars !

Dans peu d'années, dit Stead, si l'on va de ce train et que l'on s'en rapporte aux rôles des contributions, Chicago pourra s'acheter avec quelques centimes. En fait la propriété foncière et personnelle s'évaluait il y a dix ans à environ *deux mille millions de dollars.* Si pour l'impôt elle ne vaut guère que 250 millions, c'est que pour les assesseurs de Chicago deux et deux ne font pas quatre.

En conséquence Stead n'exagère pas, quand il affirme que Chicago est aux mains d'une bande de démons dont

le plus puissant est la ploutocratie : « Si Christ venait à Chicago, rien n'attirerait son attention et sa sympathie plus que le besoin d'y rétablir le sentiment de la fraternité humaine et d'y reconstruire la famille humaine sur une base qui convienne à la vie moderne. Si Christ venait à Chicago, il trouverait que beaucoup de ses citoyens ont oublié l'existence de toute loi morale. Il semble que l'idée d'une loi divine ait entièrement disparu du cœur de beaucoup d'hommes auxquels il suffit d'avoir une conduite *légale* » (p. 86 et 397).

Willam Stead exagère-t-il en décrivant la corruption épouvantable de Chicago ? Le cas de Chicago serait-il par hasard exceptionnel et isolé ?

William Stead qui a décrit avec enthousiasme les citoyens honnêtes, actifs, intelligents des États-Unis — par exemple Pingree maire de Détroit, Hopkins maire de Chicago — n'exagère pas ici le moins du monde. Aux renseignements officiels, aux informations les plus autorisées et de source différente, il n'a ajouté du sien que les vives couleurs de sa palette et cet accent de mysticisme sincère qui impose le respect même aux incrédules.

Son ouvrage : *Si Christ venait à Chicago!* a eu des centaines d'éditions en Amérique et ne fut pas démenti. L'auteur a reçu au contraire les approbations les plus considérables des hommes éminents des États-Unis.

Dana Durand dans une étude impartiale et largement documentée qui a paru dans l'une des revues scientifiques les plus importantes de l'Amérique du Nord (*The Political Science Quarterly* de Boston, septembre 1900) a pleinement confirmé les accusations de Stead sur l'épouvantable corruption et la mauvaise administration des Municipes des États-Unis et non pas seulement de Chicago ; il démontre aussi que le mouvement qui s'est produit généralement dans la grande répu-

blique contre les Conseils communaux, en faveur des pouvoirs plus grands accordés aux syndics — le mayor de New-York est presque un despote —, que ce mouvement résumé dans le titre de son article : *Council versus Mayor,* constitue un remède illusoire employé par les citoyens américains pour délivrer le pays d'une gangrène qui fait sa honte. Le mal fut constaté, d'accord avec Dana Durand, par Jhon Ford qui pourtant se montre moins pessimiste et n'en donne pas les mêmes causes (*Le gouvernement municipal aux États-Unis,* dans la *North american Review,* mai 1901). Ces faits se trouvent pleinement confirmés par un document d'une importance exceptionnelle paru dans la même revue et dont l'auteur, M. Frank Mon est un *ancien commissaire de police de New-York*[1].

C. *De l'Impérialisme au Jingoïsme.* — Le grand danger est dans l'impérialisme. Il faut s'entendre sur la valeur de ce mot.

Les peuples comme les individus se sont laissés jusqu'ici enivrer par la prospérité. La grandeur où l'on est parvenu en tout genre de manifestations nous pousse à aspirer plus haut. C'est ainsi que la *Grande*-Bretagne fit naître le désir et suggéra l'idéal d'une *Plus* Grande-Bretagne : *The Greater Britain.*

On atteint parfois la grandeur par une évolution naturelle, avec des moyens relativement légitimes, comme inconsciemment et sous l'empire d'une sorte de fatalité. La grandeur *plus* grande — qu'on me pardonne l'expression — est, au contraire, un but que l'on a conscience de vouloir atteindre ; la fumée de la grandeur acquise nous monte à la tête et ne permet plus de regarder aux moyens d'y parvenir. La résistance, les obstacles irritent davantage et nous semblent autant

1. V. *Police corruption and Nation* (*North amer. Rev.*, octobre 1901).

d'injustices criantes. Quiconque se considère comme grand et supérieur peut aussi croire de bonne foi qu'il a le droit de s'imposer aux autres pour faire leur bonheur malgré eux, surtout si les collectivités qu'il veut soumettre sont ou paraissent relativement inférieures. La résistance, les obstacles que les inférieurs opposent aux grands qui croient à leur supériorité, égarent peu à peu la raison de ces derniers et les éloignent insensiblement de la justice la plus élémentaire et de l'humanité ; ils les poussent à renier leurs institutions et les précédents glorieux de leur propre histoire. Le sentiment et la conscience de la grandeur, avec tout ce qu'ils comportent de beau, de bon et d'utile, se tournent bientôt en une mégalomanie où se mêle le délire de la persécution et les tristes conséquences de cet état maladif[1].

L'impérialisme peut donc avoir une phase normale ; comme idée, il est un produit, une résultante de la grandeur où l'on parvient par un progrès lent et presque toujours insensible. C'est l'histoire de toutes les nations qui ont acquis une certaine puissance, et celle de tous les empires. Dans la seconde phase, lorsqu'on veut atteindre *au plus haut degré de grandeur*, on prend conscience du but et l'on a hâte d'y arriver. On court, on se précipite. Telle est, pour ne citer que les cas les plus illustres, l'histoire de l'Empire romain, de ceux de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon Ier.

1. Je me suis expliqué dans mon livre, *Politica coloniale* sur l'hypocrisie et l'autosuggestion de ceux qui, se croyant *supérieurs*, s'arrogent le droit de conquérir et d'exploiter les *inférieurs* sous prétexte de les *civiliser*. Hobson *(Impérialisme)* a mis en lumière cette autosuggestion des supérieurs qui conduit des hommes comme Giddings et Kidd à de vulgaires et malhonnêtes sophismes. Sans tenir aucun compte de la légende qui s'est formée sur les rapports de l'*impérialisme* et du *protectionnisme*, j'ai montré récemment qu'elle supprimait cinquante ans de l'histoire d'Angleterre où l'on voit, dans la seconde moitié

Il était logique et naturel que la grande supériorité universellement obtenue par l'Angleterre et les États-Unis fît naître l'idée impériale.

Un siècle suffit à ces deux nations pour parcourir la première phase ; il semble que la seconde doit être franchie beaucoup plus vite. Celle-ci s'est développée plus lentement en Angleterre, de Disraéli à Seeley, du grand romancier politique au grand historien. La chrysalide évolue plus rapidement aux États-Unis ; la simple et honnête doctrine de Monroe qui laissait l'Amérique aux Américains s'est transformée en une autre qui demande l'Amérique pour les États-Unis. Ceux-ci ont pris l'Alaska, le Texas, le Nouveau Mexique, Cuba, Porto-Rico ; ils prendront les îles danoises et le Canada ; ils ont réclamé la suprématie sur le futur canal interocéanique et l'Angleterre s'est inclinée ; ils menacent d'absorber la Colombie et le Vénézuela ; ils ne convoitent pas seulement l'Amérique, mais les îles Hawaï, les Philippines et tout ce que les succès déjà obtenus offriront à l'insatiable appétit de l'oncle Sam et pourront mettre à sa portée.

Je n'oserais affirmer que, dans l'évolution des anciens empires, le matérialisme historique ait trouvé son application manifeste ; il serait toutefois difficile de nier qu'il s'y trouve implicitement contenu, sans avoir pris conscience de lui-même ; pour ce qui est de l'impérialisme anglo-saxon, le mobile économique saute aux yeux et il se manifeste surtout dans cette seconde phase.

Si les Anglais et les Américains du Nord veulent s'asservir tout ce qui, dans le monde, leur semble une conquête possible, c'est avant tout pour ouvrir à leurs

du XIX[e] siècle, l'*impérialisme* fort prospère coexister avec la *doctrine libérale* (*l'impérialisme anglo-saxon. Revue socialiste*, février 1904).

produits un grand et vaste marché. Le but économique de cet impérialisme nord américain ressort des causes mêmes qui ont fait échouer ses premières tentatives.

En fait, la politique d'expansion des États-Unis se laisse entrevoir aussi après *la guerre de sécession,* dans les propositions de Seward — ministre de Johnson — et du président Grant au sujet de l'acquisition de l'Alaska, des possessions danoises et de Saint-Domingue. Elle ne put annexer que l'Alaska; grâce à l'opposition de Summer, de Buttler, de Bayard et de Schurz, les deux autres demandes furent repoussées.

La politique de conquêtes et d'annexion de territoires éloignés fut combattue de 1865 à 1871 au nom de la justice et du danger que couraient ainsi les institutions républicaines; on y vit l'impérialisme corrupteur qui aurait conduit au militarisme, l'ennemi mortel d'un régime démocratique.

En réalité, c'est à d'autres raisons que l'impérialisme dut son échec: à une dette publique colossale, aux impôts écrasants et au problème inquiétant des nègres du Sud.

Cette tendance à l'expansion parut pour la première fois au lendemain d'une guerre heureuse, mais qui avait laissé derrière elle, à l'intérieur, une mauvaise situation politique et économique; elle fut arrêtée. Elle se montra de nouveau après une autre guerre heureuse — celle de Cuba — qui eut des conséquences bien différentes; elle semble cette fois en voie d'aboutir[1].

Entre l'impérialisme nord américain et celui des Anglais il y a quelque différence: les États-Unis ne cultivent pas l'impérialisme pour conserver une posi-

1. T.-C. Smith, *Expansion after the War*, 1865-1871. Dans la *Political Scienc Quarterly*, septembre 1901.

tion acquise, mais avec le dessein de s'agrandir toujours davantage[1].

Ce fut, certes, le but primitif de l'Angleterre ; mais dès que parurent dans le domaine économique les deux rivaux redoutables avec lesquels nous avons fait connaissance, elle tâcha, par une activité fiévreuse, d'atteindre un degré plus élevé de grandeur pour conserver la position acquise. La peur, cette détestable conseillère, est venue détruire toute règle morale et surexciter les passions aveugles qui forment le stimulant de l'impérialisme arrivé à sa seconde phase.

On comprend de quelle nature sont les causes qui ont précipité la rapide évolution de cette seconde phase de l'impérialisme, et comment il convient de les définir.

Beer, qui a donné l'histoire la plus claire et la plus complète de cet état d'esprit, voit dans l'*Empire une question d'estomac* : « Si les Anglais, dit-il, veulent éviter la guerre civile, ils doivent nécessairement être impérialistes » (*Die Neue Zeit,* 4 déc. 1897).

Pour Nitti, la définition est plus difficile, mais en apparence seulement. « Qu'est-ce que l'*impérialisme* ? Ou plutôt, qu'est-ce que l'*Empire* pour les Anglais ? Il est très difficile de dire ce que veulent les impérialistes ; aussi est-il très difficile de le définir. C'est une conception faite d'espoir et de désillusion, où il entre du soupçon et de l'arrogance, la confiance dans la supériorité de la race britannique et une ignorance absolue de l'énergie des autres peuples. *The Empire* est quelque

1. Charles Conant (*The United States in the Orient,* 1900. Ed. Houghton, Boston), soutient systématiquement la nécessité de l'impérialisme pour trouver un marché aux capitaux et aux produits des États-Unis. Charles Gide observe avec raison que ces démonstrations justifient la thèse socialiste qui rend le capitalisme responsable des guerres mondiales (*Revue d'économie politique,* avril 1901.

chose comme l'union de 300 millions d'hommes sous une hégémonie commerciale faite au profit d'une minorité de 38 millions; c'est le marché assuré à ces marchandises dont l'Amérique commence à ne plus avoir besoin, que l'Europe produit chez elle plus ou moins cher. L'Empire est surtout un lien étroit qui unit les colonies, la puissance militaire mise au service du commerce, le drapeau faisant passer de force la marchandise. L'Empire est l'Angleterre hérissée de canons et redoutée, les *britons* s'imposant au monde. » Hobson a clairement montré la base économique, ou plutôt l'intérêt dominant du capitalisme dans les conquêtes et l'expansion de l'*impérialisme.* Mais on ne peut oublier que l'inflexibilité du déterminisme économique de Marx ne se reconnaît pas toujours dans les phénomènes sociaux. L'histoire démontre qu'un principe juste, le sentiment national et l'idée de patrie dégénérèrent insensiblement pour aller du *patriotisme* au funeste *impérialisme*[1].

Étant données les causes de l'impérialisme, la crainte de voir s'arrêter l'ascension vers un état social plus élevé, l'impérialisme ne pouvait qu'être populaire. L'art vint en aide aux plus fortes passions, et réalisa ce que les philosophes, les économistes et les politiques n'auraient pu obtenir. Les centaines de milliers d'exemplaires des livres de Rudyard Kipling donnèrent de l'attrait et une popularité inouïe à l'idée impérialiste; tout soldat qui endossait l'habit couleur khaki devint un héros.

Les récits contenus dans les livres de Rudyard Kipling servirent aussi à illustrer la morale de l'*impérialisme.* « Dans une épopée composée d'individus qui

1. John M. Robertson, *Patriotisme and Empire.* Londres, Grant Richards, 3e édition, 1900.

commettent une colossale escroquerie contre une maison juive, au profit du commerce national, où l'on en voit d'autres qui, après avoir accompli sur mer toute sorte de pirateries finissent par couler un torpilleur appartenant à une autre nation, où des officiers du gouvernement indien, pour ne pas rester sous l'autorité d'un fonctionnaire indigène, le trahissent au milieu d'une révolte, tous ces personnages peu sympathiques et immoraux passent en s'abritant du drapeau impérial. Le narrateur semble vous dire entre les lignes : *ce sont de vraies canailles; mais n'ayez crainte, leurs brigandages frappent des gens du dehors. Au fond, cette brutalité est nécessaire; c'est pour le bien de l'Empire.* Il y a chez Kipling une aberration morale et artistique, fruit de ce préjugé diabolique qui fait croire à tant de gens que la force d'une nation consiste surtout dans une certaine sauvagerie des âges primitifs. Avec un talent curieux où la magie de l'art s'allie aux plus vulgaires procédés du journalisme, chez un peuple dont la supériorité sociale a toujours servi au développement de la conscience et de l'intelligence, Kipling a travaillé à réveiller de leur profond sommeil les instincts brutaux des ancêtres qui, ne pouvant se satisfaire dans la patrie, cherchent à se déchaîner contre les étrangers. Cette aberration qui paraît dans l'œuvre de Kipling est remarquable : c'est le dernier trait qui achève le tableau du nouvel impérialisme » *(Malagodi).*

Le roman, l'épopée ont contribué à la grande diffusion de l'idée impériale ; ils ont préparé la foule, et la *Presse jaune,* en aidant aux futures transformations qui hâteront la décadence de la Grande-Bretagne.

L'idée impériale ne pourrait faire de progrès plus rapides ni plus effrayants. La Chambre des Communes, dans sa très grande majorité, est impérialiste ; des hommes éminents de l'opposition elle-même le sont

aussi, comme Asquith et Roseberry, les fondateurs de l'*impérialisme... libéral*; on ne peut distinguer nettement chez Dilke le nouvel impérialisme de l'ancien ; les journaux les plus répandus sont impérialistes, par exemple le *Standard* lu surtout par les riches, le *Daily Mail* qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires et qui s'adresse au peuple. Une bonne partie du clergé est impérialiste ; le doyen de Canterbury et le rév. F. W. Farrar ont défendu l'impérialisme (*Imperialism and Christianity,* dans la *North american Review,* septembre 1900) ; l'église anglicane s'est déclarée impérialiste ; elle est devenue — comme le dit un journal — une succursale du ministère de la guerre au récent congrès de Brighton (*Secolo,* 10 octobre 1901) ; impérialiste Sidney Welb, l'illustre historien du Trade-Unionisme et l'un des chefs du socialisme Fabien ; beaucoup de membres de la très avancée *Social Democratic Federation* sont impérialistes[1] ; il en est de même du peuple de toutes les grandes villes ; on soupçonne d'impérialisme la majorité des fameux Trade-Unions[2] : la grande

1. J'admets l'*impérialisme* des socialistes marxistes d'Angleterre sur ce point. Au XXI[e] Congrès annuel de la *Social Democratic Federation* tenu à Birmingham les 4 et 5 août 1901, Hyndman refusa la réélection de membre du Conseil exécutif dont il faisait partie depuis 20 ans; dans sa lettre il se déclare découragé par le peu de conscience des classes ouvrières et même de la S. D. F. à laquelle il reproche de n'avoir pas su organiser la propagande politique (*Mouvement socialiste,* 1[er] septembre 1901). Hyndman qui avait flétri la domination anglaise de l'Inde a récemment publié un autre écrit très courageux : *The Transwaal war and the Degradation of England.* On sait que Bernstein est impérialiste et que son séjour en Angleterre l'éloigna de la doctrine du socialisme allemand.

2. Voici sur quoi on fonde ce soupçon. Dans le XXXIV[e] Congrès des *Trades-Unions* ouvert en Swansea le 2 septembre 1901, I. Ward proposa de voter un blâme énergique contre l'impérialisme et contre le comité parlementaire des Trades-Unions, pour n'avoir pas défendu l'indépendance des républiques Sud-Américaines. L'Assemblée trouva qu'elle pouvait se contenter de la timide allusion que le président Bowerman y avait faite dans son discours

masse des travailleurs est impérialiste. Il faut voir un signe vraiment typique de dépravation intellectuelle dans la justification que l'on essaie de faire de l'impérialisme au nom... de la justice, de la liberté et de l'humanité[1] !

On s'explique l'impérialisme des socialistes et de la masse des travailleurs. « Le capitalisme anglais a demandé au prolétariat une espèce de trêve à échéance indéterminée ; il a cherché et en grande partie réussi à le rendre solidaire, en l'associant à son œuvre coloniale ; par l'extension et la consolidation de l'immense domaine impérial, la richesse de l'Angleterre pourra se conserver et s'accroître ; tant qu'elle durera, toutes les classes en profiteront. L'Angleterre se détache ainsi de plus en plus de la vie européenne ; cette lutte des classes qui dans les autres pays devient chaque jour plus acharnée, s'y résout en une solidarité sociale hostile aux autres sociétés ; au lieu d'un idéal de justice intérieure, on voit s'y développer celui d'une suprématie internationale qui s'appuie sur l'exploitation non pas politique, mais économique et commerciale des colonies et des races de couleur, qui d'ailleurs s'affirme aussi bien en face des races blanches (1896-97) ; c'est au nom de cet idéal que l'Angleterre doit posséder une marine qui l'emporte à la fois sur les deux marines étrangères les plus puissantes. Il semble qu'un tel développement des forces et des dépenses militaires fasse maintenant partie du programme des partis historiques de l'Angleterre *(Malagodi)*. Aussi le budget de la guerre anglaise qui

d'ouverture ; elle adopta l'*ordre du jour pur et simple*, par 726 000 voix contre 333 000 (*Longuet. Le Congrès des Trades-Unions. Mouvement socialiste*, 15 octobre 1901). L'assemblée politique plus vile et plus hypocrite n'aurait pas voté autrement.

1. I.-A. Cramb (du *Quen's College* de Londres) ; *Reflexions on the origin and Destiny of imperial Britain*. London, Macmillan et C°, 1900.

était de 919 millions en 1895-96 s'est élevé à *deux milliards 973 millions* en 1902-1903 ; on ne voit pas se réaliser la prévision de Gieffen qui annonçait qu'après la guerre une réduction à *un milliard* serait possible.

Les Anglais sont toujours hantés par le *cauchemar* d'un débarquement français sur les côtes d'Angleterre auquel le général Mercier fit une imprudente allusion devant le Sénat français. Cette peur est si répandue que le projet d'un tunnel sous-marin qui traversant la Manche réunirait la France et l'Angleterre fut mal accueilli par le gouvernement.

Une conséquence nécessaire de l'impérialisme, c'est le militarisme qui servira soit à la défense, soit à l'attaque, autant qu'on puisse faire de telles distinctions entre ces deux moments de son développement. Autrefois l'Angleterre préparait la défense et l'attaque uniquement par l'augmentation de sa marine de guerre ; aujourd'hui — et on ne saurait s'en étonner — elle éprouve un besoin très vif d'accroître son armée de terre.

La *Greater Britain* pourra-t-elle se défendre et attaquer avec le vieux système de l'enrôlement des volontaires que l'on racole en les trompant par de fallacieux mirages et parfois en leur faisant violence ? Rappelons-nous qu'en Espagne Wellington appelait ses soldats un ramassis de brigands. Ils se battent souvent, poussés par l'exemple des officiers ; mais les mercenaires ne peuvent longtemps inspirer confiance. En maintes rencontres les armées anglaises, surtout si elles se trouvaient en contact avec celles du continent, n'ont pas fait bonne contenance ; elles ne se sont jamais plus mal comportées que dans l'Afrique australe.

Voilà ce qui nécessite absolument une transformation radicale de l'organisation militaire anglaise ; presque toutes les revues de la Grande-Bretagne s'en occupent avec un intérêt croissant. Le système actuel donna lieu

à des critiques sévères, et provoqua à la Chambre des lords des discussions que les nouveaux patriotes trouvèrent scandaleuses, entre l'ancien chef de l'armée, lord Wolseley et le ministre de la guerre.

Si l'Angleterre veut persévérer dans la voie de l'impérialisme, elle est forcée d'adopter la conscription obligatoire qui se pratique dans les plus grands États d'Europe.

William Stead et lord Charles Beresford pensent que le peuple anglais ne supportera jamais la conscription; ils croient même que pour s'y soustraire il ne reculerait pas devant une révolution qui entraînerait par le fait la plus complète transformation des institutions et de la vie politique de la Grande-Bretagne et en renierait toutes les glorieuses traditions (Sidney, dans *la Nineteenth Century,* déc. 1899).

L'armée anglaise n'est pas une institution de droit et chaque année il faut pour la maintenir une autorisation du Parlement. Si celui-ci refusait les crédits nécessaires, elle cesserait d'exister et devrait *ipso facto* être licenciée. Pour affirmer cette prérogative de la Chambre, le décret qui sanctionne le vote du budget de la guerre commence par cette phrase : « Vu que le maintien d'une armée permanente sur le sol du royaume de la Grande-Bretagne en temps de paix serait illégal sans le vote du Parlement, celui-ci a décidé... » La grandeur de l'Angleterre, comme l'avait remarqué Mommsen, est due à cette absence d'armée permanente et de conscription ; un changement sur ce point amènerait sa ruine, comme il a détruit les libertés et les finances des États du continent. Mais le destin est plus fort que toutes les considérations ; il nous aveugle et nous précipite. Ce changement fatal fut prévu par Herbert Spencer qui il y a trente ans ne pouvait déjà distinguer une solution de continuité dans les conséquences de la politique co-

loniale à base de violence qui s'enchaînent avec une suite inexorable, conduisant à la guerre, au militarisme et en fin de compte à la perte de la liberté.

Le peuple anglais qui s'est lancé sur cette route de l'impérialisme la parcourt déjà avec rapidité le militarisme y a fait de si grands progrès que les dernières élections envoyèrent à la Chambre *quatre* officiers de marine et au moins *cinquante-neuf* de l'armée de terre, parmi lesquels se trouvent des capitaines et cinq lieutenants !

Ces élections sont tout à fait caractéristiques ; elles montrent combien le militarisme a pénétré dans l'esprit du peuple. Un symptôme encore plus frappant, c'est de voir Salisbury sincèrement ou par habileté politique se déclarer l'ennemi de la conscription et se contenter de la faire annoncer dans un discours du ministre de la guerre Brodrick comme un *ballon d'essai* — d'ailleurs fort mal accueilli —; tandis que Roseberry — qui ne s'est pas fait pour rien l'historien génial de Napoléon Bonaparte — déclare que l'*impérialisme libéral* qu'il représente à la Chambre des lords est devenu une nécessité. Et le baronnet Dilke, ancien républicain et ministre de Gladstone, pense aussi que la *réforme de l'armée anglaise* doit prendre pour base l'adoption de la conscription forcée (*Revue de Paris,* 1er avril 1901).

L'opinion de ces deux hommes, qui passent encore pour libéraux et démocrates, nous renseigne mieux sur l'état d'esprit du peuple anglais touchant cette question vitale que les centaines d'articles où militaires et bourgeois exposent leurs vues qui se suivent et se ressemblent toutes. Il est bon toutefois d'ajouter que le peuple se sent encore poussé dans cette voie de l'impérialisme militaire par la conception irrationnelle qui prévaut de l'autre côté de la Manche au sujet de la grandeur et du développement économique de l'Allemagne.

On s'imagine en Angleterre que les Allemands produisent à meilleur marché et que leur concurrence se fait dans des conditions plus avantageuses à cause des victoires militaires; on oublie que si ces victoires donnèrent au pays l'unité, qui est une grande force, les progrès actuels sont le résultat d'un siècle d'efforts intellectuels, et aussi d'une éducation appropriée que les Anglais négligèrent. *(Nitti)*. L'Allemagne marche à son tour vers l'impérialisme colonial ; mais c'est un fait récent, qui fut précédé par le merveilleux développement de sa production industrielle. Cette nouvelle orientation ne lui a rapporté jusqu'ici que les exploits criminels des Huns modernes en Chine, ceux du prince d'Arenberg et quelques autres en Afrique[1].

Pouvons-nous faire des prévisions sur le sort qui attend les Anglo-Saxons ainsi livrés à l'impérialisme et au militarisme ? Il suffit pour cela de se rappeler le sort de tous les empires ; les faits les plus récents de l'histoire même de la Grande-Bretagne ne montrent pas l'avenir sous un jour bien favorable.

On sait que l'Angleterre et les États-Unis, dans une mesure et sous des formes différentes, sont devenues impérialistes pour des raisons économiques, afin d'assurer à leurs produits de grands marchés. L'identité du but ferait naître dans un délai assez court un conflit entre les trois plus grandes puissances impérialistes qui appartiennent à la *race supérieure*. Le résultat de

1. L'*impérialisme* a déjà fait avancer en Allemagne la dégénérescence militariste qui conduisit la France à Sedan. A ce sujet on lira avec profit : *Iena oder Sedan?* de F.-A. Beyerlein et le roman du lieutenant Bilse : *Aus einer kleinen Garnison* paru en 1903 sous le pseudonyme de *Fritz von der Kirburg*. Dans l'article cité de Quidde (*Revue des Revues*, 15 et 30 janvier 1901) on trouve des détails stupéfiants sur la violence et la brutalité des supérieurs allemands envers les soldats. Plusieurs procès scandaleux ont récemment confirmé ces faits.

cette lutte reste une inconnue ; nous pouvons entrevoir ce qu'elle sera et quel cours elle suivra en nous rappelant la parodie du concert mondial en Chine. Si même on néglige cette inconnue, il est certain que la Grande-Bretagne ne retirera pas de l'impérialisme ce qu'elle en attend.

Il a déjà été établi par M. Yves Guyot et par moi que le commerce ne suit pas le drapeau [1]. Cette démonstration fut reprise plus tard dans un but pratique et avec la préoccupation exclusive des intérêts anglais par M. A. W. Flux qui s'est appuyé sur les chiffres de la statistique et sur des comparaisons très précises, dans un rapport fait à la société scientifique la plus compétente qui existe en Europe — la *Royal statistical Society* de Londres [2].

M. Flux s'est arrêté à 1896. Les faits plus récents relatés en partie dans cet ouvrage à titre de preuves font encore mieux voir que *Trade no follows the flag*: le commerce ne suit pas le drapeau. On ne peut nier pourtant que l'Angleterre exporte aux colonies la plupart des produits manufacturés qui absorbent la plus grande somme de travail. C'est dans ce fait que Chamberlain et Vince trouvent la meilleure raison qui plaide pour le *régime préférentiel.*

Presque toutes les colonies anglaises jouissent actuellement de la plus large liberté en matière de douanes ; quelques-unes vont même jusqu'à employer le protectionnisme contre la métropole. Le Canada fait supporter plus de taxes aux produits anglais qu'à ceux du Nord de l'Amérique *(Hobson).*

1. Guyot, *Lettres sur la politique coloniale*. Paris ; Colajanni, *La politica coloniale*, 2e édit. Rome, imprim. de la *Revue populaire*.

2. Ce mémoire et la discussion auquel il a ensuite donné lieu furent publiés dans le *Journal of the Royal Statistical Society*, septembre 1899.

La fédération australienne — le *Commonwealth* du Pacifique qui a tant préoccupé M. Chamberlain et sur lequel il a fondé tant d'illusions — était à peine constituée, qu'elle fit entendre à l'impérialisme anglais qu'il manquerait son principal but économique. Sir Kingston, ministre du commerce de la nouvelle fédération a bravement présenté au Parlement australien ses tarifs douaniers qui consacrent le protectionnisme... même contre l'Angleterre; une loi a déjà été votée pour enrayer l'immigration et elle ne fait pas d'exception pour les Anglais!

Pour modifier un état de choses si défavorable à l'Angleterre, il faut être logique et pousser l'impérialisme jusqu'à ses extrêmes conséquences; c'est le but que se propose M. Chamberlain; il veut enlever aux colonies la liberté de leur régime douanier et leur imposer le privilège commercial de la mère-patrie.

On verrait renaître les rapports de l'Espagne avec ses colonies, et les conséquences qu'a exposées M. Leroy-Beaulieu ne pourraient être évitées. Les colonies se révolteraient, comme firent les États-Unis.

Telles sont, au point de vue économique, les conséquences probables et très proches de l'impérialisme. Il y en a d'autres qui ne sont pas seulement probables, mais en voie de complète réalisation, et qui conduiront fatalement la Grande-Bretagne à sa perte, si l'on n'oppose une digue aux transformations intérieures et à l'altération profonde du caractère du peuple anglais.

Qu'on se rappelle d'abord que le triomphe d'une civilisation la rend forcément impérialiste, et que d'autre part toute civilisation parvenue à cet apogée cesse de travailler à son perfectionnement intime. Il n'y a pas d'exemple d'un empire, même parmi les plus civilisés, qui ait produit de nouveaux éléments de civilisation; la fonction des empires a toujours été de recueillir et

de fondre les civilisations des divers peuples dans une autre, tout éclectique et composite, qu'ils répandent autour d'eux ; jamais ils n'en ont produit une nouvelle ni perfectionné celles qui existaient, ce qui est l'œuvre du progrès et de l'esprit réformateur. Entre cet esprit et celui de l'impérialisme, il existe une antinomie absolue. L'esprit réformateur est fait d'humilité ; il suppose la conscience de graves imperfections et défauts dans la vie matérielle et morale de la société où l'on vit, avec le désir et l'espoir de les corriger. L'esprit impérialiste au contraire n'est qu'orgueil ; il se compose de l'entière satisfaction que nous avons de ce qui nous concerne, d'un sentiment de supériorité qui nous éloigne du lent et minutieux travail de perfectionnement et qui tourne nos désirs et notre action vers les champs illimités de la conquête *(Malagodi)*[1].

De fait, le mouvement des réformes intérieures s'est arrêté en Angleterre ; on y laisse dormir celles qui sont préparées depuis longtemps et réclamées avec insistance comme urgentes (réforme de l'éducation, pensions pour la vieillesse, question agraire en Irlande, etc.) ; prises dans leur ensemble, elles exigeraient une dépense bien inférieure aux sommes qui furent englouties dans la guerre contre les deux minuscules républiques de l'Afrique du Sud.

Le cas n'est pas nouveau ; les conservateurs au pouvoir ont toujours arrêté le mouvement des réformes intérieures quand ils inauguraient au dehors la politique de conquête. Autrefois, au contraire, l'activité réforma-

1. On a composé un nombre infini d'ouvrages sur les funestes effets et la dégénérescence que causent la guerre et le militarisme. Je me garde de renvoyer aux auteurs démocrates ou socialistes ; mais les lecteurs feront bien de consulter sur ce sujet les écrits de Spencer et de Molinari qu'on ne peut soupçonner d'obéir aux suggestions de l'esprit démagogique ; c'est, comme on sait, cet esprit qui pousse les démocrates à combattre le militarisme.

trice paraissait toujours proche et certaine, quelle qu'en dût être l'issue. Même pendant la longue et heureuse période des guerres napoléoniennes, l'opposition démocratique se fit entendre et conserva une énergie considérable ; il y eut des discussions parlementaires très vives, des protestations, de l'agitation et du tumulte.

Mais aujourd'hui ? L'opposition parlementaire elle-même n'a pas seulement vu ses rangs s'éclaircir ; elle est tellement affaiblie que Stead et d'autres la considèrent comme *absente*. Ce n'est pas le moindre souci des conservateurs de la bonne vieille marque, à qui l'absence d'opposition fait craindre que le régime représentatif ne vienne à perdre ses bases. On reproche aux individus leur faiblesse. Mais si Campbell-Bannerman, Morley, William Harcourt manquent à ce point d'énergie, c'est qu'ils sentent et qu'ils savent que l'âme du peuple n'est pas avec eux et qu'on tâche en vain de faire pénétrer un puissant souffle de vie dans un cadavre[1]. Le peuple, dans la plus large acception du mot, est pour l'impérialisme ; celui-ci a conduit au militarisme, et de l'un à l'autre, par une très rapide évolution, on est arrivé à la plus laide contrefaçon des deux phénomènes : *le jingoïsme*.

1. Dans un article de la *Westminster Gazette*, octobre 1901, sur la *Paix universelle*, F.-A. White dresse un violent réquisitoire contre les *nominaux* anglais ; il rappelle que ce sont les libéraux hypocrites qui commencèrent et poursuivirent les guerres de conquête pendant plusieurs siècles, depuis la guerre de succession d'Espagne jusqu'à celle contre l'Amérique du Nord, et au bombardement d'Alexandrie.

CHAPITRE XVII

ENSEIGNEMENTS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, DE VENISE ET D'ANGLETERRE

La grosse question de la différence entre les races qui peuplent l'Europe et l'Amérique a souvent servi de base aux assertions de grands écrivains partisans de l'une ou de l'autre thèse.

Cette méthode n'est pas bonne ; quelles que soient les autorités qu'on invoque, une solution du problème fondée sur de telles opinions ne saurait avoir de valeur. On ne nous accusera pas de jurer *in verba magistri,* si après une longue et rigoureuse analyse des données historiques et statistiques, nous voulons fortifier notre conviction par des jugements synthétiques empruntés à d'illustres auteurs. C'est pour conclure la démonstration conduite jusqu'ici contre le préjugé de la race que je me permets, au point où je suis arrivé, de rapporter sur ce sujet l'avis de quelques penseurs d'un renom bien établi.

Parmi les sociologues, MM. Novicow, Fouillée et Tarde s'accordent à rejeter la théorie des races : « A la consécration religieuse, dit M. Fouillée dans son style brillant, on a fait succéder la consécration pseudo-scientifique. Les oints du Seigneur ont cédé la place aux oints de la science — aux races supérieures, au paradoxe si répandu de la supériorité des Anglo-Saxons ; paradoxe que les Latins eux-mêmes propagent avec un enthousiasme injustifiable. »

M. Tarde s'exprime dans le même sens, comme on peut en juger par ce passage que je tiens à citer intégralement : « Semblables à ces barbares qui s'agenouillaient devant le succès de certaines familles et l'attribuaient à des dons mystérieux attachés pour toujours à leur sang, les nations contemporaines ont une tendance à saluer dans quelques-unes d'entre elles, comme l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne dont l'expansion coloniale et la croissante prospérité brillent d'un vif éclat, un privilège de *race* qui serait un avantage éternel et inné. D'où l'erreur historique des explications tirées de l'idée de race et le mensonge prestigieux de ces nations, qui tend à consacrer le caractère aristocratique ou plutôt hyperaristocratique de ces supériorités toujours passagères qu'elles manifestent. Il y aurait ainsi des nations *nobles* et des nations *roturières*. Par malheur pour cette illusion, si l'on remonte dans le passé des peuples aujourd'hui prospères et entreprenants, on les voit pauvres, faibles, dépourvus d'esprit d'initiative, et si on parcourt l'histoire des peuples aujourd'hui déchus, roturiers, languissants, on voit avec surprise qu'ils furent autrefois héroïques et puissants, aventureux et superbes, bien qu'il soit prouvé que la race n'a pas changé [1]. »

Ces sociologues appartiennent aux races inférieures et par là peuvent être soupçonnés de plaider leur propre cause. On n'en dira pas autant de John Stuart Mill, représentant de la race anglo-saxonne. Il professait que « de toutes les façons de se dérober à l'étude des influences sociales et morales qui s'exercent sur l'esprit humain, la plus vulgaire consistait à attribuer les diversités de conduite et de caractère à des différences de nature ».

Enfin avec Novicow, un sociologue de cette race slave qui commence à peine à se développer et à s'épa-

1. Les *Transformations du pouvoir*. Paris, Alcan, 1899, p. 81 et 87.

nouir, nous devons reconnaître que le motde *race* est un terme à la mode d'où l'on tire aujourd'hui de nouveaux « *clichés* », mais qui représente une aberration intellectuelle et morale. C'est un manteau commode qui sert à couvrir toute notre ignorance et notre paresse d'esprit.

Je ne rapporterai pas les opinions d'un grand nombre d'anthropologistes de toute race et de tous les temps qui nièrent le préjugé insensé que nous combattons ; elles se trouvent en grande partie relatées dans ma *Sociologie criminelle*; je ne veux pas non plus m'aider de l'ironie sanglante de M. Manouvrier, un des plus illustres anthropologistes d'aujourd'hui, mais qui a le défaut d'être français ; il a cloué au pilori ceux qui expliquent tous les phénomènes sociaux par la théorie de la race. Mais ceux même qui défendent cettes folie ne nieront pas l'importance du jugement de Ripley, l'anthropologiste anglo-saxon de l'Université de Boston qui nie le rapport établi entre la forme du crâne, le volume du cerveau et l'intelligence: il n'admet pas que parmi les races d'Europe, il y en ait qui possèdent en propre des qualités supérieures d'intelligence et de moralité. Finissons-en, dit-il, avec le préjugé qui reconnaît des vertus ou une intelligence spéciale à une race donnée[1] !

1. Au cas de l'Anglo-Saxon qui a la loyauté de nier les vertus qu'on attribue à sa race, nous devons ajouter celui du nègre qui sait défendre les droits de la sienne. Le nègre Firmin, qui emploie sa science et la subtilité de sa critique à combattre Gobineau, représente en anthropologie l'*eppur si muove* de Galilée, ni plus ni moins ! A titre de curiosité et d'avertissement pour les contemporains qui se laissent dominer par un orgueil démesuré, j'ajoute que Ibn Khaldoun, un Arabe né à Tunis en 1332, écrivit dans ses *Prolégomènes* une vraie philosophie de l'histoire qu'avant Vico il appela *Science nouvelle*; on y trouve une foule d'observations profondes; en vrai positiviste, l'auteur y apprécie très sagement la part qui revient aux divers peuples dans le progrès de la science ; il remarque que les connaissances de certains d'entre eux ne nous sont pas parvenues, surtout par la faute d'Omar qui détruisit tout ce qui regarde la Perse, et qu'ainsi nous n'avons de notions

Mais après avoir écarté l'action de la race dans l'histoire et ramené la genèse des phénomènes à l'influence du facteur économique et du milieu social si complexe, Enrico Ferri ajoute insidieusement : « Qu'est-ce donc que ce milieu social et cet ordre économique ? Avant de devenir la *cause* de tel ou tel effet, n'est-il pas lui-même l'*effet* de la *race* de chaque peuple travaillant dans un milieu physique déterminé ? Comment expliquer autrement les si nombreuses et si profondes diversités du milieu social qu'on remarque d'un peuple à l'autre et parmi les habitants d'un même pays à différentes époques [1] ? »

Cette objection réunit à la fois le préjugé de la race et celui du climat.

Il n'y a rien là qu'un sophisme que toute la démonstration précédente réduit à néant. Il peut germer dans l'esprit des anthropo-géographes et de ceux qui s'intitulent anthropo-sociologues ; c'est par suite d'une méthode défectueuse qu'ils considèrent la photographie instantanée d'un moment isolé dans l'histoire d'un peuple ou d'une race ; ils n'ont pas l'idée de rechercher si les photographies prises à des moments successifs diffèrent entre elles et surtout si celles qui représentent un peuple à un moment donné ressemblent à celles d'un autre peuple à un autre moment.

Cette vue d'un instantané reproduisant un moment isolé de la vie d'un peuple a engendré *la vantardise des nations* qui ne date pas d'hier. Le brevet d'invention pour cette idée de la supériorité naturelle et congénitale d'un peuple ne revient pas plus aux Allemands qu'aux Anglo-Saxons. Il appartient à l'antiquité.

que sur la science *des Grecs* (voir E. Nyss, *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, p. 6 et 7).

1. Enrico Ferri, l'*Omicidio*. Turin, Fratelli Bocca, 1895, p. 245.

Selon Aristote, en effet, le peuple grec était seul *destiné par sa nature* à dominer les autres peuples condamnés à demeurer *barbares* et voués à la servitude. Il est inutile de rappeler l'immense orgueil du : *civis romanus sum,* qui exprimait naïvement l'idée d'une supériorité naturelle de la personne. Aussi est-ce avec raison que Schrader fit cette remarque à propos du jugement qu'il convient de porter sur un peuple d'après le moment où on l'observe : « Peu s'en est fallu que les Français ne fussent considérés comme une race inférieure il y a 2 000 ans, quand César entra dans les Gaules ; il suffisait qu'à ce moment une partie de l'humanité eût décidé que l'état actuel donnait la mesure définitive de l'avenir et eût entrepris de s'emparer immédiatement de toute la terre. La race inférieure d'aujourd'hui peut devenir la race supérieure de demain. L'Europe et particulièrement le monde anglo-saxon ne tiennent pas assez compte de ce fait[1]. »

La comparaison que l'on peut et qu'il faut établir entre les vues instantanées des moments successifs de divers peuples, comme l'observation historique et pour ainsi dire *cinématographique* de leur évolution tendent au contraire à réprimer l'orgueil de la race ; elles nous contraignent à porter sur les *races* des jugements équitables qui tournent à l'avantage de la *race humaine*. Une telle comparaison prouve avec évidence : 1° Que le milieu physique et géographique restant immuable, les manifestations sociales des peuples qui y vivent, se modifient profondément (Inde, Égypte, Perse, Grèce, Pérou, etc.) ; 2° qu'en dépit de la persistance des caractères anthropologiques dans un peuple, les manifestations sociales ont profondément changé avec le temps (Latins et Anglo-Saxons, Italie, France, Espagne, Angle-

1. Des *Conditions d'arrêt ou d'avortement des groupes humains*. Dans la *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris,* mai 1897. Félix Alcan, éditeur.

terre, etc.); 3° que des photographies prises à divers moments sur des peuples de race différente offrent des ressemblances étonnantes dans leurs traits essentiels de l'ordre psycho-social; et inversement que des photographies de peuples de mêmerace prises au même moment ont entre elles des différences profondes.

Je n'ai pas à démontrer ici le premier point, auquel j'ai consacré un long chapitre de ma *Sociologie criminelle,* pour combattre le préjugé géographique.

Le présent ouvrage tout entier vient corroborer la seconde conclusion, déjà amplement traitée dans la sociologie. Je ne m'arrêterai ici qu'au troisième point, qui achève de prouver d'une manière synthétique combien la *théorie des races* manque de fondement.

En vérité, l'étude de ce grave problème basée sur l'examen de phénomènes isolés a moins de valeur que celle qui s'appuie sur l'ensemble de plusieurs phénomènes pris parmi ceux qui servent d'ordinaire à caractériser la supériorité d'une race. Ainsi M. Fouillée rappelle que ce sont des Italiens de Gênes et de Venise, non des Anglo-Saxons, qui organisèrent les premières banques, inventèrent la lettre de change et généralisèrent le crédit; que les Italiens, les Portugais, les Espagnols, et non les Anglo-Saxons, ont découvert l'Amérique, doublé le cap de Bonne-Espérance, fondé tant de colonies et inondé de leurs marchandises l'Europe, l'Asie et l'Amérique; que bien avant l'Angleterre, l'Espagne a pu se vanter de ne jamais voir le soleil se coucher dans son empire, etc., etc. De tels faits ont sans doute une grande signification; mais il vaut encore mieux emprunter à d'autres peuples et à d'autres moments des termes de comparaison pour apprécier l'ensemble des qualités politiques, économiques, morales, intellectuelles qu'invoquent aujourd'hui ceux qui affirment la supériorité des

Anglo-Saxons en général et de l'Angleterre en particulier.

L'histoire nous offre deux États qui rappellent étonnamment la Grande-Bretagne par leurs caractères essentiels et leurs plus importantes manifestations. On les appelle : Rome et l'~~Angleterre~~. Venise

Cette ressemblance paraît si frappante qu'elle fut reconnue et avouée par des partisans de la théorie des races, MM. Sergi, de Lapouge et Lombroso.

M. de Lapouge voit tous les avantages qu'un peuple retire de la conscience de sa propre supériorité ; il rappelle le *civis sum romanus* pour le comparer au sentiment de supériorité et de solidarité agressive qui caractérise les Anglo-Saxons. Avec plus de précision Giuseppe Sergi a signalé d'abord dans la *Nuova antologia* (1er avril 1899), puis dans la *Décadence des nations latines* la ressemblance qui existe entre la Rome antique et l'Angleterre d'aujourd'hui pour les méthodes de colonisation, le savoir-faire politique, la fermeté des desseins, la tolérance religieuse, la grandeur des œuvres, la hardiesse des entreprises, l'égoïsme bien entendu et mis en parfaite harmonie avec le principe de la législation sociale. L'illustre anthropologiste pourrait ajouter aujourd'hui que les Romains, après les défaites que leur infligèrent des ennemis redoutables, comme la puissante Carthage, firent preuve d'un courage et d'une fermeté d'âme tout autre que celle de l'Angleterre, si fière d'avoir poursuivi la guerre contre les Boërs dont les forces étaient tellement inférieures aux siennes.

Il est bon de rappeler aux Latins oublieux qu'avant que des succès répétés eussent fait concevoir aux Anglo-Saxons un orgueil sans bornes, Gibbon, un de leurs plus illustres représentants, avait constaté que la Rome antique donna l'exemple des colonies à *responsible*

governement, dont l'Angleterre se vante aujourd'hui. Quand lord Beresford attribue la supériorité de l'Angleterre contemporaine sur le monde antique au rajeunissement continuel d'une race qui s'en assimile d'autres, son compatriote Gibbon lui adresse encore une réponse anticipée, en signalant toute l'importance de ce phénomène dans la Rome antique ! On avait fait d'ailleurs la même constatation pour Damas, Alexandrie et toutes les grandes villes de civilisation méditerranéenne.

Au point de vue qui nous occupe, ce parallèle n'est plus aussi probant, si l'on tient compte de l'hypothèse soutenue avec tant de chaleur par M. Sergi, qui prétend que les Anglais et les Romains appartiennent à la même race et que les dolichocéphales du Nord devenus blonds et de haute taille se sont ainsi différenciés des dolichos Méditerranéens qui gardèrent leur teint brun et leur petite taille ; ce changement ne serait qu'un effet du climat et de la nourriture différente. Keane et Ripley se sont au fond ralliés à cette hypothèse.

La ressemblance historique de la Rome d'autrefois et de l'Angleterre moderne s'expliquerait donc par la dolichocéphalie commune aux deux peuples ; c'est ce caractère anatomique qui d'après les romans de l'anthropo-sociologie servirait surtout à marquer leur supériorité, comme je l'ai indiqué à la fin du chapitre III *(Ammon)*[1].

S'il était vrai, suivant l'hypothèse de Sergi, Ripley et

1. Ceux qui se rapprochent le plus des Aryens supérieurs sont les dolichocéphales de couleur plutôt foncée. L'indice le plus important pour juger de la race, c'est le *crâne*. Peu importe la *couleur*. En dépit de son teint brun, un *dolichocéphale* aura plus d'affinité avec la race germanique (Ammon, *Histoire d'une idée. L'anthropo-sociologie*. Traduit par M. Muffang. Giard et Brière. Paris, 1898, p. 14 et 15).

Quelques anthropologistes italiens qui parlent avec tant de mépris des dolichos bruns de la Sardaigne, de la Sicile et du Midi de l'Italie feraient bien de noter ce jugement du grand maître de l'anthropo-sociologie. C'est un conseil que je leur ai donné dès 1889, dans la *Sociologie criminelle*, vol. I,

Keane, que l'antropologie reconnut une identité fondamentale entre les dolichos bruns de la Méditerranée et les dolichos blonds du Nord, la théorie des races ne serait point ébranlée par les analogies historiques de Rome et de l'Angleterre, mais l'école de Lombroso n'aurait plus le plaisir de ranger les peuples qui habitent les rivages de la Méditerranée parmi les races inférieures. Il n'y aurait plus d'inférieurs en Europe que les représentants de l'*homo alpinus* — les Italiens du Nord, les habitants du centre de la France, d'une grande partie de l'Allemagne du Sud, de l'Autriche, etc. L'histoire et l'expérience ne permettent même pas à la théorie des races ainsi réduite de s'appliquer à l'Europe. Voici Venise qui lui assène un nouveau coup, Venise que n'habitèrent ni les dolichos bruns ni les dolichos blonds.

César Lombroso a rappelé dans ces derniers temps la grandeur de cette ville, dont l'évolution ressemble tellement à celle de l'Angleterre (*Nuova antologia,* 1898, vol. 78). Je cite Lombroso entre beaucoup d'autres, parce qu'il compte parmi les défenseurs les plus tenaces et les plus considérables de la différence *ethnique*. Venise nous fait penser à l'Angleterre — par l'influence qu'une aristocratie intelligente, active, énergique exerçait sur le gouvernement et l'évolution sociale — par le développement donné aux forces navales plutôt qu'à l'armée de terre — par l'absence d'un vrai militarisme qui pût opprimer les citoyens — par la forte organisation des classes laborieuses en sociétés d'arts et métiers — par le bien-être croissant qui fut assuré aux masses — par l'autonomie accordée aux colonies et aux territoires même du continent voisins de la métropole, qui furent mieux traités que l'Irlande séparée seulement de l'Angleterre par le canal de Saint-Georges — par le développement de sa puissance considérable pour l'époque et qu'aucun peuple moderne n'a surpassée ni égalée

— par la finesse et l'esprit de suite de sa politique et de ses diplomates — (il n'est pas jusqu'aux *relations* de ses ambassadeurs qui n'aient servi de modèle aux *rapports* des consuls anglais) — enfin par une sage législation, connue du monde civilisé qui en étudiait et imitait les lois et les décrets, et par sa politique intérieure fondée sur une liberté effective. Peut-être a-t-elle surpassé l'Angleterre dans sa politique religieuse ; elle sut résister aux empiètements et aux abus de pouvoir de la Cour romaine, tout en respectant les convictions religieuses de son peuple catholique.

Comment et pour quelles raisons Venise parvint-elle à ce degré de puissance ? Serait-ce à cause de ses conditions ethniques ? Mais, nous ne saurions trop le répéter, sa population ne se composait ni des dolichocéphales bruns et de petite taille que l'on trouve à Rome, ni des dolichos blonds de haute taille qui habitent l'Angleterre et la Scandinavie. Alors ? — La conclusion qui s'impose, c'est que toutes les races d'Europe présentent des conditions qui à un moment donné et dans certaines conjonctures leur donnent la supériorité.

Venise aurait-elle bénéficié, comme le prétend M. Lombroso, du mélange ethnique ? Mais sa situation géographique devait plutôt y entretenir la pureté de la race ; on ne remarque rien qui la distingue sur ce point des autres régions de l'Italie ni du reste de l'Europe. En tout cas si cette influence du *mélange ethnique* a tellement aidé à son développement, on ne voit pas qu'il l'ait préservée de la décadence. M. Lombroso remarque avec un regret évident qu'on chercherait en vain sur le crâne ou le visage des Vénitiens un signe qui les différencie de leurs ancêtres, si éloignés d'eux pour la psychologie.

Un enseignement de l'histoire, qu'il semble impossible de contredire, c'est donc que les représentants de l'*homo europœus,* de l'*homo alpinus* et de l'*homo medi-*

terraneus se valent, et qu'ils peuvent tous atteindre les cimes où s'élève la civilisation de leur temps. Il est naturel que l'éclat des derniers venus éclipse celui des prédécesseurs; c'est que les peuples et les races qui se présentent les dernières dans l'arène héritent d'une plus grande somme de civilisation accumulée avant eux; ils disposent de moyens de progrès plus nombreux que ceux des époques antérieures. C'est pourquoi les Anglo-Saxons d'aujourd'hui sont parvenus à une hauteur que ne connurent pas les autres peuples; ils profitèrent des instruments, des connaissances et de la civilisation des Égyptiens, des Grecs, des Latins, des Italiens du moyen âge, des Espagnols et des Français; pour la même raison les Slaves venus après les Anglo-Saxons s'élèveront à un point où ceux-ci ne les rejoindront peut-être jamais. L'intensité de la civilisation est en raison directe du temps parcouru et de la quantité d'éléments transmis par les peuples civilisés qui ont précédé. Il est incontestable que la *supériorité* est essentiellement relative; tous les peuples et toutes les races l'acquièrent et la perdent tour à tour; cet héritage sans cesse accru, jamais diminué, se transmet aux nouvelles générations qui le recueillent.

Cette idée fut mise en toute évidence par l'écrivain anglais qui signe du pseudonyme de *Calchas*; il prouve que le XVIe siècle fut celui de l'Espagne, qu'au XVIIe la puissance française se fonde aux dépens de l'Espagne, qu'au XVIIIe et au XIXe siècle celle de la Grande-Bretagne se dresse sur les ruines de la France; il lui paraît évident qu'au XXe siècle l'Angleterre fera les frais de la grandeur de l'Allemagne et des États-Unis...

Cette succession d'événements, cette alternance dans la conquête de la suprématie ne suffit-elle pas à dissiper et à détruire la théorie de la différence naturelle des *races,* considérées au point de vue de la civilisation et de la *supériorité*?

Je n'insiste pas sur la valeur intrinsèque de cette conception de la supériorité sociale. M. Demolins la fonde sur l'aptitude des peuples et des nations à tirer d'un pays le plus possible par leur travail personnel. Dans l'antiquité la supériorité appartient aux Romains; elle est aujourd'hui aux Anglo-Saxons. En vertu de ce principe il la refuse aux Boers, sans se douter que les Australiens d'aujourd'hui et les Nord-Américains d'autrefois qui sont aussi de race anglo-saxonne ont traversé ou traversent la même phase sociale que les républiques Sud-Africaines (la *Science sociale,* déc. 1899).

Cette idée de la *supériorité* des races fut combattue d'une façon encore plus radicale par l'adversaire le plus imprévu, M. Vacher de Lapouge. Il semble qu'il ait voulu jeter un voile de scepticisme sur la *supériorité* de ses chers Aryens, qu'il avait tant prônés, quand il dit : « Nos idées de supériorité et d'infériorité sont une convention. Elles ne correspondent à aucune réalité. Il n'y a rien de haut ni de bas dans l'univers, infini en tous sens.

« Il n'existe pas non plus d'infériorité ni de supériorité mais seulement des états auxquels nous appliquons ces noms, parce qu'il nous plaît de les distinguer ainsi. Le bien et le mal, le beau et le laid, le chaud et le froid, le haut et le bas, l'inférieur et le supérieur, n'existent que parce que nous les appelons de la sorte » (l'*Aryen,* p. 503 et 504). Non seulement il affirme que la supériorité est relative, au sens philosophique, mais pressé par l'évidence historique, il en vient à d'autres affirmations qui établissent la supériorité relative de chaque race dans le temps, et détruisent absolument toute sa théorie générale des races avec la suprématie des Aryens.

« L'Aryen, d'après lui, a peu contribué ou n'a aucune part à la civilisation de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne du Sud, de l'Italie, de l'Orient et de l'Afrique septentrionale. Dans toutes ces régions,

l'Aryen n'a paru qu'en petites proportions, ou n'a pas laissé de trace... La France, l'Italie, l'Espagne forment de vrais musées historiques, les reliquaires d'une civilisation mourante, mais qui meurt après avoir enfanté celle de l'avenir. Ce sont des nations mises à l'écart... Les nègres seuls sont condamnés pour toujours à la barbarie ; mais la supériorité aryenne ne doit pas nécessairement durer. Elle a de sérieux concurrents dans les Juifs ; il est possible que dans un avenir très prochain, l'Occident, sauf l'Angleterre, devienne une république fédérative gouvernée par une oligarchie juive... Les peuples, les civilisations, les langues ont changé dans les continuelles migrations ; *il en est de même de la race...* » (l'*Aryen,* p. 334, 342, 406, 464, 468, 496).

Voilà un fanatique en train de se convertir ! La conversion serait complète s'il n'avait voulu établir deux exceptions arbitraires : l'une au détriment des nègres, l'autre au profit de l'Angleterre. Ces exceptions sont d'ailleurs contraires aux données de l'histoire et de l'expérience. Il n'y a pas de raison de supposer que ce qui s'est produit pour les autres peuples n'arrivera pas aux nègres et aux Anglais. Les Anglo-Saxons étaient voués à une barbarie *définitive* par les Grecs et les Latins ; hier encore la race jaune passait en Europe pour une race à jamais barbare. Les premiers après une période ascensionnelle commencent à descendre, et l'autre s'élève chaque jour davantage. N'est-ce pas une folie de prédire aux nègres qu'ils ne pourront pas accomplir la même évolution ?

Quoi qu'on pense de leur avenir, il est certain que toutes les races d'Europe et même d'Asie ont eu cette *supériorité* à un moment de leur histoire.

L'histoire nous montre, comme dans un kaléidoscope, le défilé de tous les peuples anciens et modernes qui

arrivent successivement à l'apogée de leur puissance pour retomber, à un autre moment, dans la sujétion.

La *supériorité* a appartenu quelque temps aux Chinois, aux Égyptiens, aux Grecs de Thémistocle et des Thermopyles, aux Macédoniens de Philippe et d'Alexandre, aux Romains de Scipion, de César et d'Auguste, aux Sarrasins de Sicile et aux Maures d'Espagne, aux Italiens et aux Flamands des Communes, aux Français de Louis XIV, de l'Encyclopédie et de la Révolution.

Ces peuples se sont tour à tour élevés, pour s'arrêter au point d'où la décadence les précipita dans un état d'*infériorité*... Aujourd'hui les Anglo-Saxons nous sont *supérieurs*. Resteront-ils tels à jamais ? L'histoire va-t-elle arrêter son cours ?

Ce serait pure folie de vouloir donner à cette question une réponse anticipée ; tout au plus est-il permis, en tenant compte des faits que nous avons exposés, de penser que pour les Anglo-Saxons la décadence a déjà commencé.

Les alternatives de *supériorité* et d'*infériorité* sont si bien prouvées par l'expérience, qu'on peut en rendre compte ainsi : « De même que les astres dans leur révolution quotidienne semblent monter et descendre, ainsi les races, qui ne subissent pas d'éclipse, nous paraissent surgir ou s'abîmer à l'horizon » *(Arreguine)*. Ceux qui les observent au moment du déclin les déclarent *inférieures* ; si on les aperçoit au moment de leur ascension, on les proclame *supérieures*. Mais jusqu'ici l'*infériorité* et la *supériorité* ne furent que des phénomènes essentiellement relatifs.

CHAPITRE XVIII

LES FACTEURS DE L'ÉVOLUTION SOCIALE

A. Facteurs physiques.

Un jugement complet sur la supériorité et l'infériorité des races demanderait à être précédé ou complété par la définition claire de ce qu'on entend par *civilisation* et *barbarie,* par *progrès* et *décadence.* Je n'ai pas à approfondir ici cette étude difficile qui a occupé et préoccupé l'esprit des plus grands historiens philosophes et des sociologues contemporains, de Vico à Herder, Hegel, Buckle, Guizot, Bagehot, Spencer, Le Bon, Gumplowicz et de Greef, pour ne citer que les plus connus, auxquels s'ajoute toute la foule des brillants écrivains de notre époque. On ne peut pas dire qu'ils aient réussi à se mettre d'accord sur les définitions ni sur les caractères et éléments indispensables qui constituent la civilisation, et permettent de conclure soit à un progrès soit à un recul.

Les controverses de tant d'hommes éminents qui jettent parfois sur la question un flot de lumière très vive ne font que confirmer l'idée de *relativité* dont j'ai parlé plus haut ; il suffisait pour détruire la légende de la *supériorité* innée et congénitale de certaines races et de l'*infériorité* des autres, de prouver que les caractères et les éléments qui servent à établir entre elles des distinctions se retrouvent également dans toutes les races aux diverses époques et à certains moments de leur évolution.

Une recherche autrement intéressante et beaucoup plus utile pour le politique et le sociologue qui a foi dans les sensibles modifications apportées au caractère des individus et des nations, c'est celle des *facteurs* qui directement ou non déterminent cet ensemble de conditions d'existence et de manifestations où l'on s'accorde à reconnaître un état de civilisation ou de barbarie, de progrès ou de décadence.

Si cette recherche des facteurs de l'évolution sociale offre de l'intérêt et de l'utilité, elle est aussi compliquée et abstruse. On en vient souvent à un point où l'on devrait la déclarer impossible ; c'est le *cas* auquel Albert Lange attribue tant d'importance et qui représente une part si considérable de la philosophie de Robert Ardigo souvent invoquée. Nous obtenons alors une démonstration négative, en prouvant que tel ou tel autre facteur n'a pas l'influence qu'on lui attribue ; mais nous ne saurions déterminer son action positive. Aussi n'y a-t-il aucun auteur, si fidèle qu'il soit aux principes du positivisme, qui à un moment donné ne rappelle ce *cas* auquel nous faisions allusion ; il invoque les *circonstances fortuites,* comme les appelle M. Boutmy[1].

La recherche de ces facteurs est toujours utile ; n'aboutirait-elle qu'à une œuvre de démolition, ce résultat négatif en nous éloignant des fausses routes et en pro-

1. J'ai exposé dans le *Socialisme* et développé au cours de mes leçons de *Statistique* les raisons qui rendent si difficile la recherche des causes, et aussi bien les prévisions de l'avenir le plus rapproché ; Stuart Mill et Bain ont magistralement établi ce point dans leurs ouvrages aujourd'hui classiques. La difficulté vient en grande partie de ce que la vraie méthode expérimentale ne peut pas s'appliquer aux sociétés humaines. Ce que Donnat appelle *politique expérimentale* s'appuie sur l'*observation*, non sur l'*expérience* véritable. Mais l'application de plus en plus scrupuleuse des principes de cette *politique expérimentale* est appelée à rendre les plus grands services à la politique considérée comme art de gouvernement et à la sociologie.

voquant de nouvelles investigations peut nous mettre sur la bonne voie.

Je ferai donc une revue rapide des facteurs auxquels on accorde une influence sur le développement de la civilisation qui conduit à la décadence. J'anticipe sur la conclusion en notant que les causes de la décadence d'un peuple semblent mieux connues et plus sûres que celles qui déterminent l'évolution progressive. Il faut sans doute l'attribuer à cette circonstance : les origines d'un peuple appelé à la grandeur passent inaperçues et ont un cours en quelque sorte mystérieux. Qui pourrait s'en rendre compte, puisque les protagonistes eux-mêmes agissent inconsciemment et n'ont encore acquis aucune aptitude à l'observation de leur propre nature ? Personne n'est capable d'en fixer le souvenir et de le transmettre à la postérité. Mais si cet événement nous échappe à sa naissance, nous pouvons plus tard nous rendre compte de la succession des faits. Pourquoi, par exemple, Rome s'éleva-t-elle sur les bords du Tibre ? Nous l'ignorons. En revanche que de révélations ne trouvons-nous pas aux divers moments de sa grandeur et de sa décadence !

La décadence d'un peuple qui a grandi et dont la vie se déroule sous l'œil pénétrant et toujours ouvert des meilleurs juges, attire l'attention ; on l'étudie dans chacun de ses éléments et dans ses principales manifestations au fur et à mesure qu'elles se présentent ; c'est aussi bien le moment où la perception et l'observation intérieure ont atteint tout leur développement ; les résultats ainsi observés sont alors fixés et catalogués pour être transmis à la critique.

Arrivons maintenant à l'examen des facteurs de l'évolution des peuples qui ont provoqué le plus de discussions.

a) *Facteurs physiques.* — Considérons d'abord l'action que les *facteurs physiques* ont pu exercer, et qui leur est

encore attribuée sur le développement de la civilisation; c'est par eux que nous commençons parce qu'ils forment le milieu naturel, le théâtre où se produit l'activité humaine.

On peut admettre que certaines conditions du sol, du climat et de la configuration géographique ont réellement contribué au développement des plus jeunes civilisations. Dans les pays où la vie fut plus facile, la lutte moins âpre pour satisfaire les besoins les plus élémentaires, partout où on put aisément amasser la richesse qui favorise les premiers efforts de l'intelligence, ceux qui ne sont pas en rapport direct et immédiat avec cette satisfaction des premiers besoins dont j'ai parlé, il est évident que c'est là que se développeront les premières civilisations et que leur progrès y atteindra même une phase élevée, comme dans l'Inde, en Chine, en Égypte, en Perse, au Mexique, au Pérou, etc. C'est pourquoi il est permis dans une certaine mesure d'accepter les observations de Buckle, Metchnikoff, Matteuzzi, etc. Nous n'examinerons pas si le climat et les conditions physiques du Nord inclinent au pessimisme et celles du Midi à l'optimisme. En d'autres temps *Merry England* vivait dans des conditions identiques à celles d'aujourd'hui. Les habitants actuels de Palerme sont peut-être plus sérieux et plus pessimistes que ceux de la *grasse* Milan. On peut négliger cette influence parce qu'en somme l'*humeur* d'un peuple n'a pas modifié profondément le développement de la civilisation qui est parvenu à son apogée aussi bien au Nord qu'au Midi. Mais d'autres conditions physiques ont eu dans le passé et font de plus en plus sentir aujourd'hui une grande influence. La situation géographique, par exemple, l'irrigation du sol, sa fertilité naturelle, la richesse de l'*humus*, etc., furent autrefois des facteurs prépondérants. Aujourd'hui, ce sont au contraire les conditions du

sous-sol qui prennent une importance considérable. Le sol peut-être stérile et manquer d'eau : si le sous-sol contient des diamants, de l'or ou de l'argent, s'il y a surtout de la houille et du fer, ces conditions physiques transforment toute la vie ; elles créent la richesse rapide avec toutes ses conséquences qui favorisent bien vite le développement de la civilisation. Le fer et la houille sont placés sur la même ligne ; mais l'influence du premier ne date pas d'aujourd'hui ; elle fut prodigieuse dès les premiers temps de l'antiquité, comme l'action exercée par la culture du blé et la substitution de l'agriculture à la vie pastorale[1]. — Dans ces cas, et dans d'autres semblables, les *facteurs physiques* n'ont agi qu'en permettant au facteur économique d'entrer en scène et d'exercer son influence ; celui-ci à son tour produisit de nouvelles conditions psycho-sociales,

1. Outre les affirmations vagues et souvent poétiques que l'on trouve sur l'influence des facteurs physiques dans Hippocrate, Bodin, Montesquieu, Mario Pagano, Herder, Buckle, Ritter, Edgar Quinet, etc., on lira surtout les ouvrages suivants : Metchnikoff, les *Grands fleuves historiques* ; Friedrich Ratzel, *Anthropogéographie*. Zweiter teil. Stuttgart, Engelhorn, 1895 ; Von Ihering, *Vorgeschichte der Indo europaer*. Lipsia, 1894 ; Matteuzzi, *Les facteurs de l'évolution sociale* ; Ed. Demolins, *Comment la route crée le type social*. Paris, Firmin Didot ; Élisée Rèclus, *Nouvelle géographie universelle*. Il y a dans le second volume de M. Demolins *(Les routes du monde moderne)* des pages ingénieuses et suggestives : il en a écrit de fort belles sur l'influence des conditions géographiques en Norvège et en Finlande, où il explique ce qu'il appelle la *formation particulariste* (individualiste) des habitants du Nord de l'Europe. Certaines remarques sur l'*esprit philosophique* que les Italiens du Midi auraient rapporté de la *steppe* sont de pure fantaisie (p. 262-263) ; l'auteur semble ignorer l'histoire contemporaine quand il prend à son compte une erreur de M. de Lapouge et qu'il parle de la domination exercée par le Nord de l'Italie sur le Midi (p. 337 à 340). Il oublie encore les enseignements de l'histoire comparée quand il explique la genèse du *mir* par les conditions physiques de la Russie (p. 337 à 340), comme M. Ferrero l'avait fait par la race. Les mêmes arguments qui ont servi contre l'auteur italien se retournent contre M. Demolins. M. Mougeolle dépensa beaucoup d'esprit à prouver que la civilisation s'avance de l'équateur vers les pôles.

comme nous le montrerons plus loin en expliquant l'évolution parallèle de l'Italie et de l'Allemagne.

Quelle que soit l'efficacité réelle de ces facteurs, au cas même où l'on voudrait lui accorder une prépondérance absolue, il resterait encore des énigmes historiques que l'hypothèse ne pourrait résoudre. En admettant l'influence des grands fleuves que Metchnikoff a exposée d'une façon géniale, on peut se demander pourquoi le Congo, la Plata, le fleuve Amazone, etc., ne l'ont pas exercée. Ratzel même qui dans l'*Anthropogéographie* a démontré avec un esprit encore plus systématique l'action du milieu sur l'homme — déjà invoquée par Lamarck pour expliquer les transformations de l'homme et des animaux —, Ratzel laisse échapper cette exclamation : « Quels emplacements de villes sont restés inoccupés *(unausgenutzt)* sur le Mississipi, sur le Congo, sur le Zambèze ! » (vol. 2, p. 465)[1].

L'action des *facteurs physiques,* telle que l'entend M. Demolins, soulève les mêmes objections. Il affirme que les routes créent la race et le type social, qu'elles furent dans le monde comme des alambics puissants qui transformèrent de telle ou telle manière les peuples qui s'y sont engagés. Sans vouloir rappeler

1. E.-W Hilgard, professeur d'agriculture à l'Université de Californie, dans un article intitulé : *The causes of the development of ancient civilization in arid countries*, reprend la thèse de l'influence des facteurs physiques dans le même sens que Mentchnikoff. Il croit que les premières civilisations se développèrent dans les contrées arides qui contiennent beaucoup d'éléments chimiques nécessaires à la grande fertilité de la terre ; celle-ci se manifeste dès qu'on peut les irriguer suffisamment (Égypte, Mésopotamie, etc.).

Ces conditions produisirent dans l'ancien et le nouveau continent une plus grande densité de la population et permirent d'amasser plus facilement la richesse. L'irrigation et l'entretien des canaux entraîne nécessairement la coopération et par suite un progrès dans l'organisation sociale dont les régions que nous appelons *déserts* nous offrent les vestiges (*North american Review*, septembre 1902).

que toutes ses ingénieuses démonstrations, en ce qui concerne le monde moderne, reposent sur cette hypothèse que toutes les races qui peuplent actuellement l'Europe et qui en façonnèrent les habitants sont venues du centre de l'Asie, il nous suffit d'énoncer les conclusions du système pour en faire ressortir l'exagération et la fausseté. « La cause première et décisive de la diversité des peuples et des races, dit-il, c'est la route que les peuples ont suivie. Ce mot de *route* ne désigne pas seulement les régions parcourues par les peuples migrateurs, mais encore le lieu où ils se sont établis... » Il ajoute : « A mesure que le lecteur avancera dans cette étude, il verra s'aplanir et se résoudre comme d'eux-mêmes, par le simple mécanisme de l'analyse méthodique, *tous les gros problèmes qui agitent les sociétés humaines* ; il verra les lois sociales s'expliquer à la lumière qui jaillit de l'observation et du rigoureux enchaînement des faits. » On remarquera aussi à quel degré d'assurance peut aboutir l'enthousiasme que nous cause une hypothèse ; M. Demolins prédit avec assurance que le lecteur « trouvera dans son livre le moyen de se corriger, s'il le désire, et de se placer dans de meilleures conditions pour assurer à sa famille et à lui la force et la prospérité sociales » (*Les routes du monde moderne.* Préface). Ces affirmations tranchantes et peu scientifiques sur l'influence des facteurs physiques vont de pair avec celles de von Ihering qui avant M. Demolins considérait l'homme comme une *table rase* où le milieu inscrivait tout à sa guise ; c'est ainsi que l'aryen serait devenu un sémite dans des conditions physiques différentes ; inversement le sémite aurait pris les caractères de l'aryen, s'il s'était trouvé dans le milieu où celui-ci a vécu. Il y a longtemps que Charles Cattaneo encore méconnu par les Italiens eux-mêmes et ignoré des étrangers avait protesté contre toutes ces



hypothèses et audacieux aphorismes. Il écrivait : « Si vraiment la situation morale des peuples dépendait plutôt du pays où ils se sont établis que de l'apport des transmissions héréditaires et de celui qui peu à peu vient du dehors, le développement civil de chaque nation serait aussi ancien que son séjour dans un pays. Partout où il y a des ports naturels qui favorisent le trafic, comme en Irlande, en Danemark, en Sardaigne, aux Antilles, dans la Californie et l'Océanie, les hommes seraient devenus de célèbres navigateurs dès les premiers âges du monde... S'il était vrai que l'immensité ininterrompue des plaines évoquât l'idée de l'infini, les tribus stupides et presque athées de l'Orénoque auraient conçu la *manifestation de l'unité* de Cousin, avant les castes sacerdotales de l'Asie ; dans toutes les régions où des estuaires et des golfes découpent le continent, on aurait vu la lutte féconde de l'*un,* du *multiple* et du *rapport*. Pendant des milliers d'années le peuple anglais ne s'est pas avisé que, grâce à son île, il lui était si facile de s'emparer de l'empire de la mer ; il laissa dormir dans ses mines un immense trésor de forces industrielles, tant que la série des vicissitudes historiques n'eut pas créé des nécessités qui non seulement stimulèrent l'esprit dans la voie des découvertes, mais décidèrent la nation à les accueillir et à les appliquer avec empressement. Le cours de l'histoire, loin de recevoir d'abord l'impulsion des qualités naturelles du pays, comme le veut Herder, procède dans un sens tout à fait contraire à sa doctrine ; l'identification de la culture des peuples avec la nature des terres qu'ils habitent est le dernier stade de leur histoire, le glorieux terminus de toute civilisation progressive. Il faut qu'un changement continuel sollicite le développement de l'intelligence, pour qu'un peuple ne ralentisse pas sa marche et ne s'endorme pas sur l'héritage des ancêtres. Comme les

difficultés naturelles présentent incessamment des obstacles à l'effort des hommes, c'est seulement dans un état de civilisation assez avancé que l'on note tous les avantages offerts par les terres, les mers, les climats, et que l'on découvre les formes les plus convenables pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, enfin la meilleure manière d'occuper et d'embellir la vie» (*De Michelis,* p. 159, 160). On peut admettre en tout cas que dès l'origine le facteur ambiant, le milieu ait été le *primum movens.* Mais à peine l'homme fut-il parvenu au tout premier degré de développement qu'il commença à se soustraire à cette action et à s'en affranchir bientôt complètement. Quiconque prétend, même dans certaines limites, faire de l'action des facteurs physiques un élément permanent de l'évolution sociale, recevra de l'histoire et de la statistique les démentis les plus éclatants.

Une telle action est toujours passagère, même pour les phénomènes et les éléments qui paraissent avoir une plus grande importance. Il semble, par exemple, que l'on doive attribuer cette permanence aux rapports entre les dispositions d'un lien et la densité de la population, entre celle-ci et la civilisation. Ce fut l'avis de Ratzel (2e vol., p. 80 et suiv.) qui aboutit ensuite à cette conclusion : «Baisse de la population et baisse de la culture sont des phénomènes équivalents qui réagissent l'un sur l'autre» (p. 279). Or nous rencontrons aujourd'hui dans la Scandinavie de très mauvaises conditions d'adaptation et une très faible densité de la population jointes à une très grande culture !

Quelle que soit la part des facteurs physiques dans le premier essor des civilisations — nous accordons même qu'elle puisse être considérable —, ce serait aller contre l'évidence des faits que de prétendre qu'ils jouent un rôle efficace, sensible et durable dans les civilisations avancées. Les romanciers de l'école pénale

positive — de Lombroso à Ferri — en s'aidant d'un luxe de chiffres mal choisis et plus mal interprétés ont essayé de donner une apparence scientifique aux hypothèses de Montesquieu et de Bonstetten ; ils ont construit des calendriers du crime, imaginé une géographie et une climatologie des délits ; tous leurs efforts n'ont réussi qu'à prouver comment on peut discréditer le positivisme[1]. L'immobilité du milieu géographique et les variations vertigineuses des caractères humains et des faits sociaux dans un même milieu constituent un contraste inévitable qui détruit la prétendue influence des facteurs sociaux. La forme géographique de l'ancienne Grèce n'a pas changé ; mais l'existence sociale si complexe d'Athènes et de Sparte a disparu ; que l'on se transporte à l'autre bout du monde, vers d'autres formes de civilisation, on verra que les Andes sont tou-

1. J'ai consacré trois chapitres de la *Sociologie criminelle* (VII, VIII et IX du vol. II) à l'influence des facteurs physiques sur la genèse du crime. Je m'en suis encore occupé dans : *La délinquence en Sicile et ses causes*. Palerme, 1885, et dans les *Oscillations thermométriques et délits contre les personnes*. Lyon, 1886, Stork, éd.). J'ai rappelé la critique des fantaisies de Bonstetten faite par Gioia. Je dois répéter qu'il semble impossible qu'aujourd'hui d'éminents sociologues comme Ripley attribuent encore à l'humidité du climat la prospérité de l'industrie textile dans le Lancashire. Nous devons rappeler à ce propos que les mémoires du *Cobden Club* conseillaient aux Italiens de renoncer à cette industrie pour laquelle on affirmait qu'ils manquaient d'aptitude. En son temps Quintino Sella, l'éminent ministre des Finances du royaume d'Italie, dans un discours à ses électeurs (15 octobre 1877) répondait aux Anglais et leur découvrait leur erreur. Aujourd'hui la réponse serait naturellement plus décisive. Davenport, un économiste, a exposé en quelques paroles pleines de sens les rapports de l'homme et de la nature ainsi que l'action et la réaction de l'un sur l'autre. Il estime que la direction de l'évolution humaine est la résultante de deux forces ; la nature et l'homme (*Économie politique*. Société d'édition. Milan, 1903). C'est exact pour les premiers temps de l'évolution ; mais dans la suite, l'action de la *force-nature* décroît dans la mesure où augmente la *force-homme* qui *tend* à en absorber la *résultante*. On pourrait les figurer par les deux lignes d'une *asymptote*.

jours à leur place et qu'au Mexique les conditions naturelles sont les mêmes qu'autrefois; on y chercherait en vain la civilisation des Incas et des Aztèques qui fut détruite avec une épouvantable barbarie par les Espagnols de Cortez, de Pizzarre et d'Almagro etc., qui croyaient représenter des nations policées et humaines[1].

On ne saurait non plus, en raison de l'immutabilité du milieu physique, expliquer la décadence d'un peuple; l'influence historique attribuée par Buckle à certains cataclysmes naturels, ne résiste pas à la critique. Sans même tenir compte des miracles opérés par l'activité sociale pour modifier et transformer le milieu naturel — percements d'isthmes, tunnels traversant les montagnes, desséchements, canaux, endiguage et détournement des fleuves, fertilisation artificielle des terrains stériles, déboisement et reboisement, etc. — nous devons reconnaître avec Buckle que : les *lois psychiques* se substituent aux *lois physiques,* et avec Trezza, que le *climat historique* prend la place du *climat physique*. Enfin l'action sans cesse décroissante des *facteurs physiques* peut se mesurer avec plus de certitude encore par les variations des phénomènes purement démographiques — mariages, naissances, décès — que l'on pourrait croire dans un rapport plus étroit et plus évident avec les premiers.

1. « Les conditions naturelles, dit M. Vidal de Lablache, sont les plus propices pour faire de la plaine de l'Andalousie une des régions les plus prospères du monde; les facteurs historiques en ont fait une steppe » (*États et nations de l'Europe. Autour de la France.* Paris, Delagrave, p. 378 à 380). Il est vraisemblable, comme l'admet Buckle, que les îles, presqu'îles, continents ont créé des différences dans le caractère des habitants, mais on peut assurer que celles-ci seront peu à peu effacées par le rapide et prodigieux développement des moyens de communication.

CHAPITRE XIX

LES FACTEURS DE L'ÉVOLUTION SOCIALE

B. Facteurs anthropologiques.

Les sociologues modernes qui donnent la plus grande importance aux facteurs physiques et qui tentent d'expliquer l'histoire surtout par la géographie, MM. von Ihering et Demolins dans ces derniers temps, ont fini par reconnaître implicitement ou en propres termes que l'action de ces facteurs se fait principalement sentir à l'origine, et que l'homme ou mieux les collectivités humaines, après avoir reçu du milieu certaines formes ou certains caractères psychiques, ne se contentent pas de les transmettre, mais par la force de ces caractères acquis, agissent et réagissent entre eux de façon à déterminer leur propre histoire.

La transmission des caractères psychiques ou physiques de l'homme à ses descendants constitue la théorie de l'*hérédité*; celle-ci représente à son tour le noyau de vérités que contient la théorie des *races*. Mieux encore, cette transmission des caractères psychiques aux descendants, répétée à travers une longue série de générations avec peu ou point de changement grâce à certaines conditions naturelles ou historiques, produit l'illusion de la race.

On comprend facilement que la transmission des caractères psychiques a une importance capitale. Il s'y forme des divergences profondes qui peuvent détruire ou confirmer la théorie des *races,* selon que l'on admet

la transmission des nouveaux caractères, tels qu'ils sont acquis, conformément à la pure théorie darwinienne, ce qui explique la transformation des espèces par cette persistance de certains caractères et par la double action de la concurrence et de la sélection, — ou selon qu'on se rallie à la thèse contraire du néo-darwinisme de Weissmann. Nous dirons un mot de celle-ci pour rendre le problème plus clair. La doctrine des *races*, qui dans sa rigueur logique exige l'immutabilité des caractères naturels de chaque type, trouve sa base scientifique la plus solide dans l'hypothèse de Weissmann qui nie la transmission des caractères acquis aux descendants.

D'après cette théorie, le plasma générateur contiendrait en puissance toutes les qualités de l'homme qui se transmetteraient fatalement d'une génération à l'autre.

Ce que nous prenons pour des *caractères nouveaux* et *acquis,* ne serait que des caractères existant *ab æterno* mais qui n'ont pas trouvé le moyen ni l'occasion de se révéler, jusqu'au moment où ils ont paru ; ce sont des caractères *latents,* jusque là comprimés par d'autres forces et d'autres caractères.

Pour Weissmann les races supérieures et les races inférieures resteraient éternellement dans cet état ; sa doctrine formerait ainsi la vraie base scientifique de celle des races. Elle n'offrirait qu'un petit inconvénient ; c'est d'être en contradiction avec l'évidence historique. Celle-ci nous montre d'une façon certaine des différences individuelles entre les fils et les pères, et les grandes transformations des collectivités sociales dans des milieux et des périodes où il est impossible de prouver, qu'une race se soit substituée à une autre.

Toutes les tentatives qui ont pour but d'éliminer les formidables objections tirées des faits ne résistent pas à la critique, quand même on ne tiendrait aucun compte de la masse d'expériences par lesquelles Darwin et ses

disciples prouvent la transmission des caractères acquis, récemment défendue avec éclat par Herbert Spencer[1]. Pour expliquer les variations individuelles qui rendraient compte de celles des collectivités, les partisans de l'hypothèse de Weissmann ont dit que tous les enfants d'un même couple de parents n'héritent pas forcément des mêmes qualités, qu'au contraire les qualités des parents s'allientde mille façons presque dans chaque descendant. Ainsi se forment sans cesse de nouvelles combinaisons de qualités; c'est pourquoi Weissmann a émis l'avis que le produit de deux parents ou *amphimissia* est une source bien plus riche de variétés individuelles que les transformations spontanées du plasma générateur admises par Darwin et qui par la force même des choses ne peuvent donner lieu qu'à de très légères différences.

Il est vrai que dans cette hypothèse les écarts individuels seraient plus grands, plus accentués, et que les combinaisons de l'*amphimissia* pourraient devenir nuisibles ou avantageux au jeune rejeton. Mais l'expérience historique contredit justement cette donnée. Elle dit en effet : 1° que d'une génération à l'autre les écarts sont très petits, ce qui cause la lenteur des transformations sociales; 2° que les transformations avantageuses ou nuisibles se produisent d'ordinaire après une longue suite

1. Le Pr Lombroso, dans un article publié par le *Forum* de New-York, prit part à la controverse de Spencer et de Weismann pour soutenir la transmission des caractères acquis. Les preuves qu'il apporte — bosses des chameaux et des portefaix — ne paraissent pas très convaincantes.

Il est remarquable toutefois qu'il a insisté sur la persistance des caractères physiques des Juifs, qui contraste avec la diversité de leurs caractères psychiques.

L'aptitude des Juifs à se transformer apparaît dans le livre très intéressant que cet auteur a consacré à ses coréligionnaires. Ce contraste entre l'immutabilité des caractères physiques et les changements psychiques m'a servi, entre beaucoup d'autres arguments, à combattre quelques hypothèses de l'anthropologie criminelle (la *Sociologie criminelle*, vol. I).

d'années, qu'elles ne sont ni brusques ni accidentelles, comme le voudrait l'*amphimissia* de Weissmann.

Cette interprétation de l'hypothèse de Weissmann n'est nullement arbitraire ; on s'en convaincra par l'application qu'Ammon a faite du calcul des probabilités à l'accouplement bon ou mauvais de caractères donnés. La science politique et celle de l'éducation deviennent d'ailleurs tout à fait inutiles ; il ne dépendrait pas de nous de faire que les éléments du plasma générateur *(Keimplasma)* se divisent dans une mesure déterminée et s'associent de telle ou telle manière ; nous pourrions encore moins fixer les meilleures combinaisons. Il faudrait que chaque génération nouvelle recommence le travail de Sisyphe.

On ne gagnerait rien non plus à l'accouplement *eugénique* de Lapouge qu'Ammon préconise pour éviter les funestes conséquences de la *panmissia* ; car il n'est pas certain qu'un individu présentant les meilleurs caractères ne contient pas de mauvais germes dont la prédominance conduirait à la dégénérescence. L'individu, d'après la théorie de Weissmann, recèle tous les germes bons et mauvais, dont quelques-uns sont à l'état latent et en puissance ; mais nous ne pouvons rien faire pour empêcher que dans la division du plasma et au contact des fragments, les pires combinaisons ne se produisent. Il est aussi bien impossible de détruire les mauvais germes pour favoriser la sélection progressive. Nous pouvons supprimer les individus ; mais les survivants conservent toujours des éléments contaminés qui d'après le calcul des probabilités reparaîtront pour modifier à l'improviste le caractère des manifestations individuelles et collectives[1].

1. C'est M. Ammon qui a le mieux vu tout le parti qu'on pouvait tirer de la théorie des *races* prise à la lettre, en faveur des principes de la politique

Tandis que la théorie de Weissmann accroît les mystères de l'histoire, au lieu de les éclairer d'une vive et nouvelle lumière, l'hypothèse darwinienne de la transmission des caractères anatomiques acquis, des caractères moraux et intellectuels[1], repose au contraire sur beaucoup de faits qui peuvent nous donner la clef de ces problèmes. Dans la théorie darwinienne, l'*hérédité* — analogue à la *répétition* dans le domaine biologique, si l'on en croit l'hypothèse de M. Tarde sur la force de l'*imitation* —, l'hérédité subsisterait ; elle serait une force conservatrice qui fixe les caractères ; mais elle n'aurait rien d'une force fatale, immuable, qui condamnerait les individus, les peuples, l'humanité a ne pouvoir jamais s'éloigner des chemins battus et à se répéter sans cesse, même au point de vue moral. L'hé-

conservatrice ; il recommande chaudement la formation des classes dans la vie sociale, et affirme qu'elle exerce une action bienfaisante aux quatre points de vue suivants :

1° Elle limite la *panmissia*, favorise la production plus fréquente d'individus supérieurement doués et équivaut par conséquent pour l'homme à une espèce d'éducation naturelle ;

2° En isolant les enfants des classes privilégiées de ceux de la masse, on peut les élever avec plus de soin ;

3° L'excellence de la nourriture et l'absence de préoccupations chez les individus de ces mêmes classes stimulent l'activité des facultés supérieures de l'âme ;

4° Le plus grand bien-être matériel des classes supérieures excite les classes inférieures à dépenser un maximum d'énergie dans la concurrence, pour participer à leur tour à ces conditions d'existence plus favorables (l'*Ordre social.* Paris, A. Fontemoing, 1900, p. 129).

Pour les anthropo-sociologues l'histoire n'existe pas et ils n'en tiennent aucun compte : autrement ils reconnaîtraient que les sociétés organisées en castes ont été les moins progressives et s'écroulèrent avec fracas. Kidd nous offre un chef-d'œuvre de contradiction dans sa foi en Weissman et son enthousiasme pour une évolution tout imprégnée de mysticisme religieux.

1. Quand on parle de la transmission des caractères acquis pour l'intelligence ou la morale, il faut l'entendre dans un sens très restreint ; il ne s'agit que de l'aptitude à apprendre et à agir dans un sens donné.

rédité des caractères acquis serait la négation la plus radicale et la plus logique de la doctrine des races; elle aboutit au transformisme, en contradiction formelle et absolue avec la fixité des *races,* qui d'après Weissmann resteraient toujours *supérieures* ou *inférieures* comme au premier jour de leur apparition sur la terre; l'hérédité des caractères acquis légitimerait et expliquerait le progrès graduel; elle rendrait utile la concurrence et la survivance des meilleurs d'où sortirait en dernier lieu la sélection progressive. — Hérédité des caractères acquis, concurrence, survivance des meilleurs, sélection progressive, tous ces phénomènes expliquent les grands événements de l'histoire, les grandes révolutions politiques, religieuses et sociales, qui semblent des explosions soudaines, mais qui furent précédées d'une longue et lente préparation. Elles resteraient absolument inexplicables selon le système de Weissmann qui ne permet pas de démontrer l'apparition de nouveaux éléments ethniques dans un milieu et à un moment donné. Il n'est pas nécessaire d'entendre cette sélection progressive dans un sens toujours optimiste, comme le fait Hœckel. Dans ce cas l'histoire ne devrait pas présenter de retours, de reculs, ni de décadences; nous assisterions à un progrès indéfini, continu, représenté par une ligne droite ascendante[1]. — Un tel résultat de la concurrence, de la survivance des meilleurs et de la sélection pourrait se comprendre si les seules forces naturelles restaient toujours en jeu, si les sélections so-

1. Osborn critique le caractère unilatéral des vues de Buffon et de Lamarck qui attribuaient l'évolution à l'influence du *milieu,* et celles du néo-darwinisme pour qui l'*hérédité* est une force constante et immuable ; il ajoute cette remarque fort juste : si les variations acquises se transmettent, il doit y avoir dans l'*hérédité* un principe inconnu ; si elles ne se transmettent pas, nous ignorons un facteur de l'*évolution.* Cette antinomie disparaît dans l'action combinée de l'hérédité et des nouveaux éléments dus au milieu social.

ciales parfois contraires à celles de la nature ne venaient pas troubler le cours des événements[1]. Nous verrons comment ces mouvements alternés de décadence et de renaissance, ces *flux* et *reflux* sont rendus possibles.

Pourtant c'est la force de l'*hérédité* qui produit l'illusion de la *race*! Supposez un groupe humain qui ait certains caractères définis; les unions sexuelles s'y font de préférence entre les éléments du groupe; il vit dans une île, sur une chaîne de montagnes ou dans un lieu entouré de montagnes, loin des autres groupes; il se trouve dans des conditions non seulement géographiques, mais économiques, politiques et morales nettement homogènes, qui se maintiennent et agissent pendant longtemps et sans interruption. Dans de telles conditions, les caractères héréditaires s'affermissent toujours davantage et l'action de l'*hérédité* trouve des auxiliaires dans les conditions du milieu, dans l'éducation et dans tous les facteurs sociaux. Plus l'influence de ces circonstances complexes se prolonge, plus les caractères psychiques résisteront à tout ce qui pourrait les modifier; c'est ainsi que naît l'illusion de la *race*, qui fait attribuer aux groupes des qualités spécifiques, immuables, éternelles, qui les distinguent les uns des autres. J'ai reconnu ce fait dès 1889 dans la *Sociologie criminelle* où j'écrivais : « L'influence de la *race* n'est autre chose que celle de l'*hérédité* fixée, fortifiée et élargie par les conditions communes d'existence et par le milieu physique et social, suivant la doctrine de MM. Waitz et Ribot[2]. » Si l'on entend ainsi la fonction

1. M. de Lapouge a exposé de la façon peut-être la plus complète dans *Sélections sociales* les troubles causés par cette sélection.

2. Vol. II, p. 189. — Le Dr Bosco (les *Homicides aux États-Unis*) est arrivé en bon statisticien aux mêmes conclusions; il qualifie d'*illusion* la persistance immuable du caractère ethnique. M. Demolins à son tour fait cette remarque : « En dernière analyse, ce qui détermine la *race*, c'est l'ensemble

de l'*hérédité* continue ou isolée et la genèse de l'illusion de la race, on supprime bien des contradictions, et une grande partie de l'histoire se trouve expliquée[1]. Tout le mystère qui enveloppe les *races* disparaît ; on ne se heurte plus à des contradictions flagrantes, soit que l'on considère la même *race* dans des conditions diverses et à des moments différents de son existence, ou des *races,* que l'on croit distinctes, présentant à un moment donné des phénomènes sinon identiques, au moins analogues. On ne peut trouver d'identité absolue dans les manifestations sociales d'une même race à des moments successifs, non plus que dans celles de différentes races à un ou plusieurs moments ; ce fait vient de l'infinie variété des facteurs qui agissent dans le milieu physico-social, et qui contribuent diversement à modifier les caractères d'une collectivité humaine, dont les variations se fixent et se transmettent plus ou moins aux descendants. « Le principe différentiel des évolutions historiques et civiles se retrouve toujours dans la variété des circonstances qui ne s'épuise jamais et se renouvelle sans cesse, sous l'action des éléments constitutifs de chaque corps ethnique » (*De Michelis,* p. 163).

des conditions sociales qui résultent du milieu, de l'éducation, de la fonction et des influences sociales, bien plus que l'*origine physiologique,* en un mot *la naissance,* c'est-à-dire le fait de descendre de tel père ou de telle mère » (*Comment la route,* etc. *Les routes du monde moderne,* p. 351).

1. Une des contradictions de l'anthropo-sociologie qui remplit tout l'ouvrage de Gumplowiez *(Die Rossenkampf)* fut relevée par G. Sergi ; celui-ci prouva contre le sociologue allemand que les hordes d'une même *race* se sont souvent battues entre elles, tandis que celles qui appartenaient à des races différentes vécurent en paix (*Les données anthropologiques en sociologie. — Revue italienne de sociologie,* février 1898).

CHAPITRE XX

LES FACTEURS DE L'ÉVOLUTION SOCIALE

C. Facteurs sociaux. — L'éducation.

La transmission des caractères acquis chez les descendants, par sa longue continuité, fixe les qualités utiles et nuisibles. L'hérédité est la force conservatrice par excellence. Mais elle se trouve en opposition constante avec l'action des facteurs sociaux et surtout avec l'éducation, qui représentent les forces de renouvellement. Les facteurs sociaux sont nombreux et évoluent d'eux-mêmes continuellement, par exemple la condition économique absolue, sa stabilité ou ses variations, la diverse répartition de la richesse, l'organisation de la famille, les formes de la production, les professions, le degré de culture, la distribution de l'instruction, la nature, la fréquence et l'intensité des rapports sociaux, etc. Tous ces facteurs sont en relation intime et constante ; ils exercent l'un sur l'autre une action et une réaction réciproque qui produit sans cesse de nouveaux facteurs, neutralisant les uns pour en faire surgir de nouveaux, et les groupant en mille manières si variées qu'il devient impossible d'en donner un aperçu même incomplet.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'étudier sommairement l'action des principaux facteurs sociaux, nous devons nous arrêter à l'un d'eux, qui en comprend

plusieurs autres et les résume : l'éducation. Il faut entendre par éducation l'ensemble des moyens employés consciemment ou non dans la famille, dans l'école et dans le vaste milieu social pour modifier les caractères transmis par les ascendants — sans nous préoccuper ici du bon ou du mauvais effet de ce changement. Selon que l'hérédité ou l'éducation l'emporte, en raison de l'équilibre de ces deux forces si bien exposé par Guyau, on verra se produire dans le monde social d'une façon plus ou moins durable l'immobilité ou des transformations. L'efficacité de l'éducation physique, intellectuelle et morale, qui croît toujours en raison directe des connaissances acquises dont disposent les hommes et en raison inverse du nombre des générations qui se transmirent certains caractères immuables, cette éducation constitue la grande force qui modifie et transforme les hommes, les peuples et les races ; si elle est dirigée avec méthode, elle peut donner dans les sociétés humaines les mêmes résultats que les éleveurs obtiennent par la sélection artificielle.

Pour ce qui est de l'action de l'éducation, on ne saurait trop le redire, il faut lui donner le sens le plus large et le plus compréhensif; elle doit embrasser les facteurs sociaux dans leur innombrable variété, dont elle forme comme la résultante la plus caractéristique et le coefficient le plus élevé. Rappelons d'ailleurs qu'elle est un produit des conditions économiques sur lesquelles elle exerce à son tour une réaction bienfaisante ou funeste. Nous devons enfin dans l'éducation tenir toujours un compte particulier de la part purement intellectuelle qui est *tout* aux yeux de vulgaires pédagogues, mais que par une exagération peut-être aussi grande Spencer réduit à n'être presque rien.

Il faut distinguer, en ce qui regarde l'instruction, les éléments qu'on enseigne aux masses, de la haute cul-

ture qui appartient au petit nombre. Buckle a vu que celle-ci doit exercer son action, qui devient très efficace, partout où les masses lui offrent un terrain préparé. Aussi Ross estime-t-il que les quelques milliers d'Allemands élevés dans les universités et les Américains qui ont étudié à Heidelberg et à Gòttingue ont infusé dans le sang américain plus de culture germanique que tous les Allemands qui ont passé par Castle Garden.

L'éducation, comme la race et comme le milieu physique, a eu ses fanatiques pour chanter ses louanges. Helvétius aussi bien qu'Ihering voit dans l'homme une *table rase*. Mais, nous le savons, tandis que celui-ci met toutes les acquisitions de l'homme sur le compte du milieu physique, le premier en fait honneur à l'éducation.

Cette énorme puissance créatrice de l'éducation représentant à elle seule le milieu social nous rappelle l'idée de Goldwin et suppose que le caractère humain n'a rien d'inné ni d'immuable ; elle a été soutenue avec beaucoup de talent par Robert Owen et de nos jours par la foule des pédagogues, des psychologues et des sociologues [1].

Les anthropo-sociologues professent un avis contraire ; ils nient l'efficacité de l'éducation et ramènent tout à la race. On sait ce que M. de Lapouge pense des résultats de l'éducation : mais pour montrer comme un préjugé théorique peut s'imposer aux esprits les plus larges, je veux rappeler à ce sujet l'opinion de M. Sergi qui est pourtant une illustration de la psychologie et de la pédagogie. Analysant les idées que M. Demolins a émises dans son livre : *A quoi tient la supériorité des*

1. R. Owen, *Essays on the formation of Character*, 1885 ; H. Denis, le *Socialisme et les causes économiques et sociales du crime* (*Ve Congrès d'anthropologie criminelle* tenu à Amsterdam en 1901).

Anglo-Saxons, il fait entendre aux Latins le fatal *lasciate ogni speranza* (laissez toute espérance), auquel il joint cet avertissement : « Les Anglais se sont donné ces écoles spéciales, parce qu'ils ont un esprit pratique aussi ancien que leur nation ; ils vivent d'une manière spéciale qui les caractérise, parce qu'ils ont des dispositions particulières, caractéristiques de leur race ; leur force d'expansion dans le monde vient de ce qu'ils appartiennent à une race qui absorbe les autres éléments, fondus au point de disparaître en elle, et qui les assimile en les transformant. Quelle que soit l'éducation que reçoivent les Français, quand ce serait celle des Anglais, ils ne ressembleront jamais à leurs voisins, ni ne pourront les égaler. Donnez aux Allemands l'éducation anglaise, elle les améliorera, mais ils ne deviendront pas les égaux des Anglo-Saxons[1]. » D'autres en apparence plus raisonnables admettent certaines modifications extérieures qui ne regardent pour ainsi dire que le cadre, mais ils ne veulent voir aucun changement dans ce que Le Bon appelle les *caractères fondamentaux* et Ross les *différences spécifiques*. Or il est clair que si cette immutabilité appartenait réellement à ces *caractères fondamentaux* qui déterminent et créent l'histoire, celle-ci aurait dû se développer toujours dans le même sens, c'est-à-dire que le premier rang et la supériorité, comme aussi bien l'infériorité, eussent été l'apanage de certaines races ; le mouvement ascensionnel et la décadence, la civilisation et la barbarie, grâce aux *caractères fondamentaux* qui leur impriment la direction, n'auraient dû subir que des oscillations négligeables. Nous savons qu'il n'en fut jamais ainsi et que toute l'histoire donne le démenti le plus solennel à des affirmations aussi arbitraires. M. Le Bon lui-même,

1. *Rivista italiana di Sociologia*. Novembre 1898.

avec l'assurance qui le distingue et qui a eu une trop grande part dans sa réputation, admet que les *races historiques* se substituent aux *races naturelles* et détruit de ce fait les distinctions signalées plus haut[1].

Le changement survenu dans les *caractères fondamentaux* des peuples historiques est considérable ; si l'on n'en convient pas, c'est qu'on se laisse guider par des passions, des préjugés et par une certaine paresse d'esprit qui nous engage à répéter comme axiome les enseignements de l'école. On ne se lasse pas de redire par exemple que les Français modernes ressemblent tout à fait aux Gaulois de César, et que les Allemands nous offrent l'image des Germains de Tacite. On peut sans doute trouver entre eux quelques ressemblances, mais seulement pour des caractères extérieurs, qui agissent peu sur la vie des peuples. Élisée Reclus a démontré que dans la masse, de profondes différences séparent les Gaulois des Français d'aujourd'hui ; quiconque observe les mœurs des Allemands de notre temps ne saurait reconnaître en eux les descendants des Germains de Tacite. L'Allemagne d'il y a cinquante ans ne ressemble déjà plus à celle que nous voyons. Qu'est devenue la passion pour la philosophie dans ce pays tout entier adonné à l'industrie et aux réalités de l'existence ? L'esprit philosophique est tombé si bas dans le public qu'on a vu un Wundt s'affliger de ce que les conclusions d'un de ses ouvrages rappelaient celles d'Hegel « En somme l'Allemagne après avoir été idéaliste devient chaque jour plus réaliste. Elle s'industrialise, s'enrichit, révèle au monde un pays de commerçants et de soldats, en même temps qu'un pays d'ouvriers qui se préparent à donner l'assaut à la bourgeoisie » *(Fouillée)*.

Je ne peux reproduire ici les nombreuses pages de

1. Les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. Paris, F. Alcan, p. 45.

la *Sociologie criminelle* (vol. 2, chap. V) que j'ai consacrées à l'Angleterre d'un autre temps encore peu éloigné ; mais afin de montrer la profonde modification subie par les *caractères fondamentaux* des Anglais et des Écossais qui ont pris aujourd'hui le nom de *race supérieure,* je me contenterai de rappeler ces quelques faits. Pearson affirme que les Anglais de l'époque d'Élisabeth ressemblaient aux Espagnols : ils étaient *aventureux, indolents* et *peu portés vers l'industrie.* Un autre historien des Anglais du XVIIIe siècle écrit qu'à tous les degrés de la société ils étaient *grossiers* et *commettaient une quantité effroyable de délits,* malgré la cruauté de la législation pénale. Les Écossais du même temps étaient encores pires. Russell-Garnier nous a appris qu'ils « étaient *fourbes, paresseux, vindicatifs, sournois, sanguinaires...* » Combien les Écossais actuels diffèrent de ceux d'hier ! S'ils ne sont plus *paresseux, sournois, vindicatifs, sanguinaires,* les anthropologistes oseront-ils encore soutenir que les caractères fondamentaux ne changent pas ? Non seulement la possibilité du changement s'explique pour toutes les races, mais elle appuie encore ma démonstration, quand ses effets sont plus fnnestes qu'avantageux. S'il y a dégénérescence et que le caractère ou les caractères fondamentaux s'altèrent sous une mauvaise influence des facteurs sociaux et d'une éducation malfaisante, le système des *races,* tel que l'entend l'anthropo-sociologie, est complètement renversé; la persistance immuable du caractère ethnique disparaît dans le cas de l'ascension progressive d'une collectivité, comme dans celui de sa décadence et de sa chute. Le fondement de la doctrine des *races* ne resterait intact que si l'on arrivait à prouver que le changement est le produit de la sélection qui élimine les meilleurs ou les pires éléments. C'est ce qu'on ne peut établir par l'histoire d'aucun peuple.

J'ai dit qu'il est possible de démontrer que les caractères fondamentaux ont varié chez les peuples appartenant à toutes les races ; sans insister davantage sur le polymorphisme bien connu des Juifs, ni rappeler la transformation opérée au Paraguay par l'éducation systématique des Jésuites, en me réservant d'indiquer à grands traits l'évolution des nègres d'Amérique, je crois d'un intérêt actuel de montrer la métamorphose très rapide à laquelle certaines branches de la *race jaune* nous font assister. Celle que l'on constate au Japon tient vraiment du prodige. Qu'on ne dise pas que le Japon n'appartient pas à la *race jaune* ; qu'on n'invoque pas l'existence des Ainos que leurs formes rendent dignes de figurer à côté des plus beaux spécimens de la race germanique. Les Ainos sont justement les seuls éléments qui aient manqué d'initiative et qui soient sur le point de disparaître dans l'île du Nippon ; ceux qui se sont civilisés et qui montrent la plus grande aptitude pour un développement ultérieur, ce sont au contraire les hommes qui par leurs caractères anthropologiques ressemblent le plus, s'ils ne sont pas tout à fait identiques à la masse des Chinois de *race jaune* ! Les Ainos comme les Maoris d'Australie viennent prouver contre les anthropo-sociologues qu'il n'existe ni correspondance ni parallélisme d'aucune sorte entre les caractères anatomiques et les caractères psychiques ou moraux !

On ne peut prévoir ce que nous réserve la Chine ; mais on sait déjà que les Chinois dans des conditions favorables de milieu social et d'éducation subissent de rapides et profondes transformations. Il ne nous est pas permis d'étudier les Chinois en Australie et aux États-Unis où on les entoure de défiance, de haine et de mépris ; les lois et l'opinion publique s'unissent pour les frapper et les poursuivre. Qui voudrait soutenir que ce

soit là un milieu favorable à l'évolution progressive ? Voyons-les en revanche à Singapour, où ils sont au nombre de 150 000, sur une population de 220 000 habitants. Voici ce que M. Sigfried écrivait d'eux récemment : « Les Chinois y arrivent pauvres et deviennent des hommes d'affaires très habiles ; ils sont extraordinaires pour s'élever peu à peu du petit au grand commerce ; toute leur initiative et leur individualisme ne les empêche pas de comprendre le sens profond de la solidarité. Les mille formes de l'association que nos sociétés modernes ont vu naître ou renaître sont classiques à Singapour et à Canton ; les Européens l'apprennent souvent à leurs dépens. Le *syndicat* fleurit parmi les ouvriers chinois ; nous n'avons pas idée en Europe de la discipline avec laquelle ils organisent le *boycottage* d'un patron ou d'un entrepreneur, quand ils lui ont déclaré la guerre. Leurs sociétés secrètes complètent l'œuvre des syndicats.

« Les Chinois savent l'importance économique qu'ils ont acquise à Singapour ; mais ils sont assez sages pour faire toutes les concessions possibles et prennent volontiers les habitudes occidentales. Une nouvelle race de Célestes parlant anglais est en train de se former ; elle est tellement satisfaite des institutions de l'Angleterre, que ses représentants parlent de l'initiative anglaise avec la même admiration raisonnée et doctrinale qu'on trouve chez Taine et ses disciples. Le Chinois classique, c'est le commerçant de Canton ou le fonctionnaire de Pékin.

« Mais c'est le type de Singapour qu'il faut maintenant connaître pour comprendre les tares cachées et aussi les aptitudes latentes que possède cette race ; elle y produit aujourd'hui beaucoup d'individus très cultivés et aussi bien doués que les occidentaux pour la politique et l'administration.

« La vie des riches chinois de Singapour est certainement un des spectacles les plus intéressants et les plus pittoresques de l'Extrême-Orient ; on s'en fera une idée en allant se promener à l'Esplanade ou en assistant à un spectacle avec le *tout Singapour chinois des premières*. Il rappelle le *tout Paris des premières*. Les salons unissent le luxe oriental à celui de l'occident et les *élégants* y ont les faiblesses et les vices des occidentaux[1]. »

C'est, à mon avis, une pure folie de la part des anthropo-sociologues, que de nier les changements dus au milieu social et à l'éducation ; c'est aussi bien une exagération dangereuse, en sens contraire, que d'attribuer, comme quelques-uns le font, une trop grande importance à l'éducation ; ceux-ci attendent d'une éducation isolée et fragmentaire ce qu'elle ne peut pas leur donner ; ils espèrent en voir les résultats se manifester avec une rapidité prodigieuse.

Un mot d'abord sur ce dernier point. L'action du milieu social et de l'éducation se heurte à celle de l'hérédité. Or celle-ci est d'autant plus tenace, et les caractères transmis résistent d'autant mieux qu'ils durent depuis plus longtemps et qu'ils se sont perpétués à travers un plus grand nombre de générations. L'éducation aura d'autant moins d'efficacité que son action fut plus subite et plus passagère. Quand on pourra croire qu'elle a réussi à modifier le caractère, si l'influence des facteurs nouveaux vient à cesser ou que d'autres facteurs contraires prennent le dessus, l'ancien caractère reparaîtra facilement par une sorte de retour atavique.

Pour que l'éducation produise tout son effet, il importe avant tout que d'autres conditions favorables lui viennent en aide, ou qu'au moins d'autres forces ne la

1. La *Chine coloniale*. Le *Chinois de Singapour* (*Revue des Revues*. 1er octobre 1903).

contrarient pas. Qu'il en soit surtout ainsi des conditions économiques, dont la coopération est indispensable, si l'on veut faire œuvre durable. Notons enfin qu'on ne doit pas proclamer la faillite de l'éducation quand on n'obtient pas de l'école les résultats attendus. L'instruction distribuée et répandue dans une mesure plus ou moins large n'est pas du tout l'éducation, quand même on prétendrait lui donner une valeur éducative par des préceptes et des maximes reçues et apprises de la bouche du maître. Si cet enseignement reste en l'air et n'est pas appuyé sur des *actes* qui seuls éveillent et fortifient l'instinct et le besoin d'imitation continue, tous ces efforts ne servent à rien, qu'à « blanchir des tombeaux ». L'instruction doit agir comme un ferment sur une matière capable de donner un certain produit ; ce n'est qu'un instrument qu'on emploie au bien comme au mal. Son action isolée ne nous trompe pas moins que la religion la plus pure et la plus noble, si on la réduit à rabâcher mécaniquement et en pure perte les formules d'un catéchisme quelconque. C'est même pour cela que je ne m'occupe pas de la *religion* comme facteur de l'évolution sociale.

Pour me résumer, je dirais que l'éducation réelle et non verbale produit tout son effet quand elle agit d'une façon continue et dans le même sens, avec le concours indispensable des conditions économiques et de l'instruction. Ces derniers facteurs sont en relation intime : ils agissent et réagissent sans cesse l'un sur l'autre. C'est ainsi que grâce à sa culture intellectuelle l'Allemagne est aujourd'hui sur le point de ravir à l'Angleterre ce qui passait pour un caractère typique de la race anglaise : la suprématie industrielle et commerciale[1].

1. J'ai parlé plus haut de l'influence énorme que les Anglais reconnaissent à l'instruction technique de l'Allemagne. Dans un des *Report of the Commis-*

Quelques observations de M. de Rousiers dans l'examen d'un livre intéressant de M. Léopold de Saussure[1] nous fournissent à propos la démonstration pratique de ce que nous venons de dire ; elles font ressortir l'importance de l'éducation pour modifier les caractères de la race, les difficultés que présentent une telle entreprise et les erreurs où l'on tombe en croyant *travailler à l'éducation,* quand on fait œuvre vaine. M. de Rousiers dit que le rationalisme absolu et rectiligne des Français, leur logique abstraite les condamnait fatalement à entreprendre l'assimilation des indigènes, et à manquer leur but à cause de l'obstacle insurmontable qu'ils rencontrèrent dans la mentalité des races indigènes qu'il s'agissait d'assimiler. Par mentalité d'une race il faut entendre sa manière de concevoir certains rapports sociaux : l'autorité, la liberté, la justice, l'ordre, la convenance, etc. Nous appelons cet ensemble de croyances et de convictions, formation sociale, en y ajoutant cette distinction : tandis que la mentalité pour M. de Saussure a comme caractère essentiel d'être héréditaire, le principal caractère de la formation dépend de l'éducation et du milieu.

Pourquoi la mentalité des races dites inférieures oppose-t-elle un obstacle insurmontable aux races supérieures qui veulent les assimiler ? Cet obstacle ne vient pas de l'hérédité qui peut se modifier et qui fournit seulement des dispositions que l'éducation développera ; mais celle-ci n'agira que si elle rencontre un milieu homogène où certaines manières de voir et d'agir soient admises sans discussion par les vieillards et les

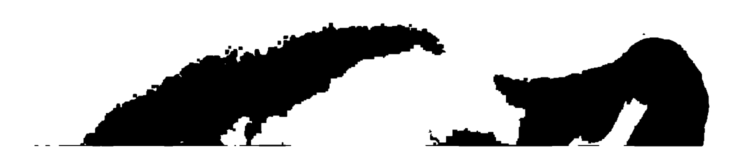
sione of education de Washington — celui de 1898-1899 si je ne me trompe —, la valeur économique de l'instruction fut parfaitement exposée.

1. *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes.* Paris, F. Alcan, 1899.

enfants, en passant par l'âge intermédiaire, où une certaine éducation ait été donnée à beaucoup de générations consécutives. Comme de telles conditions se trouvent rarement réunies, il devient difficile de distinguer ce qui revient à l'hérédité cultivée par l'éducation ou à l'éducation fortifiée par l'hérédité.

Dans les colonies françaises on a voulu procéder à l'assimilation des races conquises en négligeant ces indications ; on a cru sans réflexion qu'on atteindrait le but en affaiblissant toutes les institutions locales et traditionnelles — parfois meilleures et plus appropriées que les françaises — pour leur substituer artificiellement et d'un seul coup les institutions européennes ; il en sortit des conflits et des inconvénients de toute espèce qui devaient empêcher l'assimilation. On démolissait sans rebâtir. Aussi M. de Saussure a-t-il raison de déclarer que les seules institutions ne possédent pas la puissance assimilatrice que beaucoup leur supposent, et qu'il y a de la naïveté à croire à l'efficacité absolue des immortels principes de la révolution appliqués en toute circonstance. Ce qui est nécessaire au succès, c'est l'éducation, que l'on peut entendre dans son sens large ou étroit. Dans le dernier, elle se donne au collège ; on se trompe fort quand on affirme qu'un jeune homme ou une jenne fille qui sortent du collège ont fait leur éducation. Elle est encore bien incomplète.

L'éducation dans le large sens du mot commence dès le berceau pour finir à la tombe ; elle cesse avec la vie ; et on vit réellement tant qu'on garde un désir de culture intellectuelle, de progrès moral, et tant qu'on n'a pas perdu l'habitude du travail. La vie est une éducation qui se poursuit à travers des circonstances diverses : dans la jeunesse pour le développement harmonieux des forces naissantes, dans l'âge mûr pour en assurer le meilleur emploi, dans la vieillesse pour entretenir ce



qui nous reste de forces physiques au service d'une volonté affermie par la pratique du bien et éclairée par l'expérience. Une telle éducation ne se fait pas uniquement par les livres ; elle se subordonne étroitement au milieu où elle se développe et aux conditions offertes par ce milieu à chacun de ceux qui y vivent. Dans la même famille elle varie pour le cultivateur, le marin, le commerçant, le soldat, etc. Elle ne s'adresse pas sous la même forme au célibataire et à l'homme marié, au père de famille et à celui qui n'a pas d'enfants, à une personne dont la vie s'est passée doucement et à celui qui a connu l'adversité, etc.

Quand on veut raisonner sur l'influence de l'éducation, il faut savoir le sens qu'on lui donne. L'éducation reçue au collège est un mirage ; elle n'assimile pas les individus de races diverses qui vivent dans des milieux différents. Le Dr Gustave le Bon qui a longtemps habité l'Inde affirme que l'Angleterre n'a nullement réussi à assimiler les indigènes par l'éducation, bien qu'elle y ait établi quatre universités avec des collèges à l'anglaise, et 127 000 écoles que fréquentent trois millions d'élèves. Bien plus, Monier Williams qui connaît les Indiens dit que ceux qui sortent des collèges anglais sont moralement bien inférieurs aux autres. Et cela parce que l'éducation scolaire est impuissante sans l'éducation plus large du milieu.

Un Parsi, qui occupe à Bombay une situation importante, Beramji M. Malabri a fait un curieux récit de son voyage en Europe (*The Indian Eye on English life.* Le point de vue indien sur la vie anglaise); il y explique la faillite de l'éducation donnée aux Indiens par l'école anglaise. « On s'étonne, dit-il, que beaucoup de jeunes Indiens quittent l'Angleterre avec dégoût et colère, après avoir séjourné quelques années au collège. La raison en est simple. L'étudiant indien ne peut se

mêler à ses camarades anglais sur un pied d'égalité. Il y a été mal préparé auparavant par sa vie de famille. Pendant quelque temps il est protégé et guidé par quelque compagnon bienveillant; mais celui-ci finit par s'éloigner, et l'Indien se trouve seul ; il en vient souvent à s'unir avec les pires éléments du collège. Je crains qu'il n'en soit ainsi aussi longtemps que la vie de famille différera dans les deux nations[1]. »

Ces observations sur les résultats obtenus dans l'Inde par les Anglais peuvent s'étendre aux nègres et à toutes les races inférieures. Ce n'est pas l'hérédité mentale qui les rend réfractaires à l'assimilation des races supérieures et au progrès, mais l'éducation exclusivement scolaire par laquelle on veut les assimiler, sans souci de l'action générale du milieu.

Ajoutons que pour les Nègres il y a encore une raison majeure qui neutralise toute bonne influence de l'éducation reçue à l'école en soulignant la diversité du milieu ; c'est la couleur de la peau. Celle-ci les isole et les confine dans leur milieu d'origine — le milieu nègre.

L'éducation devient vraiment assimilatrice, quand les circonstances permettent aux individus de race différente, mais réunis dans un même lieu et soumis aux mêmes influences, de se confondre et de se marier entre eux sans difficulté[2].

On verra plus loin le rôle efficace de l'éducation aux États-Unis, que MM. de Rousiers, Mayo Smith et d'autres ont démontré par des faits, non par des hypothèses; notons ici que si, comme le veut Bagehot, les nations changent de caractère — changement qui infirme la sta

1. Hobson *(Imperialism)* a écrit de belles pages où il démontre pourquoi les Indiens n'ont pu tirer profit de l'éducation et de l'instruction que leur donnent les Anglais.

2. La *Mentalité héréditaire et l'éducation d'après une publication récente* (*Revue sociale*. Demolins).

bilité des éléments distinctifs de la race —, elles le doivent à l'éducation comprise dans son sens large. Quand les facteurs les plus énergiques agissent ensemble et dans le même sens, ils produisent les grandes transformations collectives des caractères psychiques d'une race et d'une nation, dont l'histoire conserve le souvenir précis et admirable.

Nous pouvons apprécier la nature et l'étendue des modifications causées par l'éducation et le milieu social en nous rappelant comment se sont formées les nations, œuvre essentiellement historique qui réunit dans un même sentiment et dans une seule conscience nationale les éléments des trois grandes races européennes en France, en Suisse et en Autriche-Hongrie ; il en est résulté une étrange interversion des caractères anthropologiques et des sentiments nationaux[1].

Nous ne pouvons suivre la méthode romanesque de Wells dans ce qu'il appelle les *anticipations* sur l'avenir ; on ne saurait avec une approximation suffisante dire quelles seront les limites et l'intensité du développement progressif de ce que M. Demolins appelle justement la *Saxonisation* ; celle-ci semble suivre aux États-Unis un processus spécial où l'*américanisme* a sa part. — Mais le passé nous présente deux exemples mémorables de transformation collective, due aux *civilisations grecque et latine*. — L'influence de la dernière suffirait à prouver l'efficacité considérable que peuvent avoir et qu'ont eue l'éducation et le milieu social ; il faudrait la prendre sur le vif, comme a fait Balzagette qui la juge désastreuse, et montrer les progrès qu'elle a accomplis chez les Gaulois d'abord, puis chez les Francs,

1. M. Vidal de la Blache note que le processus de la *culture celte* a fondu dans un seul sentiment les celtes, gascons et scandinaves de l'Irlande (*États et nations*, etc., p. 312 et 313).

c'est-à-dire parmi les éléments celtes et germains. Le processus de la *latinisation* fut si intense qu'il donne à beaucoup de gens l'illusion d'une race qui n'a jamais existé : *la race latine*.

L'action des facteurs de l'évolution sociale est enfin précipitée par l'intervention de deux autres éléments qui en découlent jusqu'à un certain point : *la conscience que l'on a de sa propre supériorité*, et l'apparition de l'*homme de génie*. Dans la vie individuelle ou collective, on commence par passer de l'instinct à la raison, de l'inconscience à la conscience. Les individus et les collectivités qui sont déjà conscients de leur faiblesse ou de leur force, dans le premier cas succomberont facilement devant des circonstances qui dans le second cas pourraient au contraire stimuler leur énergie et les conduire au triomphe. La conscience que l'on a de sa propre faiblesse devient précisément un gage de succès pour celui qui a conscience de sa force dans les luttes collectives. Cette *conscience* qui s'analyse profondément ne laisse pas parfois de rencontrer des éléments réels dont elle peut s'autoriser ; elle joue alors le rôle puissant de l'*illusion* et de l'*auto-suggestion,* forces psychologiques d'un effet prodigieux qui produisent et expliquent le fanatisme, l'héroïsme, les miracles accomplis par les individus et par les peuples.

« La race la plus forte, dit Ross, sera toujours celle qui possède à un haut degré le sentiment de sa propre supériorité. Quand les peuples se rencontrent, il s'établit une sorte de combat silencieux pour reconnaître celui qui absorbera les autres. Le résultat de cette lutte ne dépend pas entièrement de la valeur relative des civilisations, mais en partie du degré de confiance que chacun a en lui-même et dans son propre idéal. Les Grecs s'assimilèrent tous les peuples des bords de la Méditerranée, e[illegible]fs, parce que les plus



humbles émigrants de la Grèce méprisèrent *les barbares* et se regardèrent comme des missionnaires chez les païens. »

« Les Anglo-Saxons, ajoute un écrivain de même race, dominent le monde, parce qu'ils sont en complète harmonie avec les conditions de leur milieu et qu'ils ont *conscience* d'être un grand peuple, né pour la supériorité: cette *illusion* les soutient dans leur « *rôle* ». Les Anglo-Saxons qui croient à leur force morale ne s'aperçoivent pas de leur hypocrisie, et deviennent ainsi sans peine à la fois missionnaires et commerçants. Cette foi leur vient en aide. Un Français doute et échoue ; un Anglo-Saxon croit et triomphe[1]. »

On comprend que cette force de l'*illusion* ou de la conscience de sa propre supériorité se rencontre chez les peuples qui ont atteint un haut degré de développement et une supériorité relative qu'elle ne crée pas, mais dont elle est au contraire le résultat. A peine s'est-elle formée qu'elle réagit à son tour sur les conditions qui lui ont donné naissance; elle accélère l'évolution progressive, aussi longtemps qu'elle n'a pas encore atteint son paroxysme, d'où elle se précipite sur le chemin glissant de la folie qui conduit rapidement à la décadence et aux catastrophes.

Les Anglo-Saxons possèdent aujourd'hui au plus haut point cette conscience de leur propre force et de leur supériorité. On peut la mesurer dans une de ses manifestations les plus frappantes que nous offre l'homme actuellement le plus représentatif de son pays, M. Chamberlain. Il a maintes fois exprimé la pensée intime et la conscience de sa propre race; il l'a fait particulièrement avec un orgueil démesuré dans un discours prononcé à Londres, le 11 novembre 1895. Sur un ton pro-

1. Alice Gorren, *Anglo Saxons and Other*. David Nutt. Londres, 1900.

phétique où l'on entend comme un écho de Rudyard Kipling, il s'écria : « Je crois en cette race, *la plus grande des races dirigeantes que le monde ait jamais connues*; je crois en cette race anglo-saxonne, fière, tenace, résolue, confiante en elle-même, qu'aucun climat ni aucun changement ne pourrait abâtardir, et qui deviendra infailliblement la force dominante de la future histoire et de la civilisation universelle... J'ai foi dans l'avenir de cet empire vaste comme le monde et dont un Anglais ne saurait parler sans un frisson d'enthousiasme. » La sympathie et la popularité dont jouit M. Chamberlain dans l'Empire britannique nous montrent que l'homme et le peuple s'entendent parfaitement sur la conscience de leur force et la grandeur de leur propre avenir; ce sentiment vibre et s'allie au mysticisme dans le testament de Cecil Rhodes. De telles manifestations commencent à dégénérer en une véritable mégalomanie, dont nous trouvons encore des signes évidents dans les discours et les allégories de Guillaume II, et la fidèle image dans les caricatures qui représentent John Bull ou l'Oncle Sam — celles particulièrement de l'Amérique du Nord où l'on voit John Bull qui se fait petit et suppliant devant l'*Oncle Sam*[1] arrivé au *fastigium* de la grandeur. Mais cette *illusion* ne forme pas un caractère ethnique ; elle fut commune à toutes les nations qui atteignirent un haut degré de force et de puissance. Qui pourrait oublier le « *chez nous* » des Français, que maintenant l'on n'entend même plus résonner dans la bouche des plus vulgaires « *blagueurs* » ? Nous avons déjà rappelé l'orgueil des Grecs et des Latins, combien ils furent conscients de leur propre supériorité. Qui donc

1. Parmi les caricatures de ce genre, il en est une caractéristique qui fait comprendre l'exaltation des Yankees; c'est celle qui nous montre Pierport Morgan voulant acheter le trône d'Édouard.

eût osé prédire la décadence au *civis romanus,* au concitoyen d'Auguste, qui commandait vraiment à tout le monde connu ? Le *carmen sæculare* d'Horace est une preuve classique de la foi des Romains dans leur force et de la conscience qu'ils en avaient.

Personne n'oserait fixer quelle fut ni quelle sera dans l'avenir la part d'influence que chaque facteur primitif ou secondaire a pu ou pourra exercer dans l'évolution progressive des peuples ; il sera seulement permis — et avec beaucoup de précaution — d'indiquer ceux qui sont plus importants et plus apparents, ou ceux qui le sont moins ; il est d'ailleurs impossible de confondre leurs qualités et de prendre l'indice des premiers pour celui des seconds.

Tous ces facteurs combinés de différente manière et dans diverses proportions ont, semble-t-il, besoin d'une espèce de réactif qui les précipite pour en faire sortir l'évolution progressive, ou du moins pour en hâter la marche ; c'est le facteur individuel qui apparaît dans le *génie*.

On peut s'élever contre les prétentions d'Emerson et de Carlyle, pour qui toutes les phases de l'histoire s'expliquent par l'intervention d'un individu, d'un *homme représentatif,* d'un *héros* ; on niera aussi bien que *le génie, le héros* sorte d'une génération spontanée et qu'il puisse se passer pour naître de certaines conditions déterminées ; qu'on ajoute enfin que *le génie, le héros* n'est que le produit et le représentant de son époque. Il ne viendra toutefois à l'idée de personne de prétendre, en restant dans le champ de l'évolution politique, que sans l'intervention de Périclès, Alexandre, César, Charlemagne, Luther, Cromwell, Washington, Napoléon Ier, Moltke, Mazzini et Garibaldi, l'histoire des peuples auxquels ils appartiennent aurait suivi le même cours.

Qui pourra jamais apprécier ce qui serait arrivé du développement de l'économie sociale et de la science, si Colomb, Galilée, Arkwright, Watt, Fulton, Stephenson, Volta, Galvani, Morse, Édison et des milliers d'autres *inventeurs* de génie n'eussent jamais existé ? Je souligne le mot d'*inventeurs,* auquels il faut garder son sens propre, quand même on tiendrait compte de tous les plus lointains et plus modestes précurseurs de l'*invention,* suivant la méthode évolutive qui voit dans Démocrite et Lucrèce les ancêtres de Darwin ; on en trouverait de même à tous les hommes supérieurs qui donnèrent une formidable impulsion à la science et à l'humanité pour les faire avancer !

On exagérait autrefois en réduisant toute l'histoire au récit des actes de quelques individus, *les héros*; mais la réaction qui leur refusa tout ne fut pas moins injuste: elle afficha des prétentions scientifiques, surtout chez certains adeptes du matérialisme historique. Cette circonstance m'engage à rapporter ici le jugement assez équitable d'un écrivain qui cultive les études historiques en suivant les principes du déterminisme économique.

« Dans tout homme, dit M. Salvemini, il y a des actes originaux par lesquels il ne ressemble à personne ; ces actes deviennent de plus en plus nombreux, à mesure qu'augmente l'intelligence et l'énergie personnelle ; c'est pourquoi l'homme de génie représente moins que tout autre son époque ; souvent il ne représente que lui-même et l'avenir[1], c'est-à-dire qu'il voit ce que ses contemporains ne voient pas et qui n'apparaîtra qu'à la postérité, quand elle sera capable d'ouvrir les yeux à la lumière. Non seulement l'homme de génie repré-

1. Ici M. Salvemini me semble exagérer par une trop grande généralisation.

sente souvent l'avenir, mais il arrive aussi parfois qu'il contribue à le créer. Il est certes de toute évidence que le mouvement social résulte de la concurrence de facteurs si nombreux, si variés et si complexes, qu'il serait ridicule d'attribuer à l'action personnelle d'un seul individu, quelle que soit son autorité et son génie, une part prépondérante dans le jeu des grandes forces qui travaillent les masses humaines ; l'œuvre même de Napoléon qui paraît le maître d'un monde, n'est au fond en très grande partie que celle des personnes qui l'ont entouré de leurs conseils et de leurs suggestions, qui pour exécuter ses ordres les ont interprétés en se les adaptant et qui à leur tour représentent plus ou moins consciemment tel ou tel courant de la vie nationale. Toutefois les individus constituent bien eux aussi des forces actives qui contribuent à déterminer la direction du mouvement ; plus ils ont d'intelligence et d'autorité, plus ils approchent du centre des affaires dont la marche ressent davantage leur influence. Un roi règle sans doute sa conduite d'après les traditions, les intérêts, les préférences de son entourage qui exerce sur lui une action [1], mais il y a toujours dans ses actes un élément personnel ; il y entre, pourrions-nous dire avec Darwin, des variations individuelles qui se combinant avec les influences du milieu en modifieront les résultats. Qu'on ne dise pas que l'effet de ces variations individuelles est trop petit pour pouvoir être apprécié ; qui peut calculer, demande James, l'importance qu'a eue dans la formation d'un continent le petit rocher qui sur la crête d'une chaîne de montagnes a dirigé une

1. On sait l'influence exagérée que certains attribuent au protestantisme dans l'évolution anglaise ; mais ignore-t-on ce que put le caprice énergique ou si l'on veut la passion violente de Henri VIII pour faire de l'Angleterre une nation protestante ?

goutte d'eau dans un sens plutôt que dans un autre et qui a ainsi déterminé la naissance d'un versant ? Qui peut nier *a priori* que dans l'équilibre très instable des choses humaines la lenteur ou la précipitation, le résultat négatif ou positif d'une décision individuelle prise par un général, un ministre ou un roi, aient pu entraîner des conséquences d'une importance capitale ? Ce qui se dit des rois, des ministres, des généraux vaut aussi bien pour les hommes de génie qui sont les rois de la pensée. *L'œuvre individuelle peut donc parfois devenir le principe de toute une évolution sociale ; il serait impossible de reconstruire l'une, sans tenir de l'autre le compte qui convient*[1]. »

Étant bien posée l'action des facteurs individuels du génie dans le passé d'un peuple ou d'une race, on se demande si elle sera également indispensable et efficace, et surtout si elle ne s'exercera qu'au profit du peuple et de la race où elle s'est produite.

Sans aucun doute les relations internationales sont telles aujourd'hui que les bienfaits dus aux découvertes d'ordre scientifique ou industriel franchissent rapidement les frontières du pays pour se répandre et se propager plus ou moins vite par la force des intérêts et de l'imitation. La race, la nation, le peuple dont le niveau moyen est plus élevé saura naturellement tirer un plus grand avantage des découvertes dues à un génie de n'importe quelle race ; à mesure que les conditions moyennes de la collectivité s'élèveront, l'influence du génie ne diminuera pas d'autant ; elle croîtra et centuplera parce que dans l'application il n'y aura pas un petit nombre mais des légions d'interprètes qui viendront modifier ou compléter son œuvre.

1. G. Salvemini, l'*Histoire considérée comme science* (*Revue italienne de sociologie*, janvier-février 1902).

Pour terminer cette courte revue de certains facteurs de l'évolution progressive des peuples où nous comprenons l'action des facteurs individuels et du génie, il nous reste à constater encore une fois la grande part de l'*imprévu* qui contribue à déterminer l'ascension des collectivités ; il suffit pour cela de rappeler que nous ignorons tout ou presque tout des conditions d'où surgit l'*homme de génie.*

CHAPITRE XXI

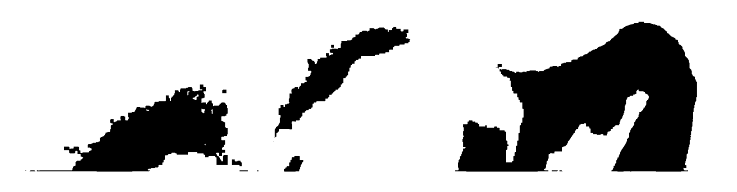
LES FACTEURS DE L'ÉVOLUTION SOCIALE EN ACTION

(Venise, Grande-Bretagne, États-Unis.)

La revue très incomplète que nous avons faite en examinant d'une façon fragmentaire et abstraite l'importance de chaque facteur de l'évolution des peuples ne peut en donner une idée approximative. Une recherche de ce genre réussit bien à établir que dans tel cas ces facteurs ne sont pas intervenus, mais non à en démontrer l'action positive.

On gagnerait davantage à la recherche concrète qui s'enquiert de la résultante de leur action simultanée. Si elle donne plus de résultats, elle est aussi plus difficile parce que les facteurs s'accumulent et s'enchevêtrent en un écheveau inextricable, tantôt pour se neutraliser mutuellement, ou pour se renforcer, de sorte que l'enquête la plus diligente ne peut presque jamais nous faire saisir l'extrémité de ce fil d'Ariane et ne permet pas de le suivre dans toute sa longueur.

La grande difficulté que l'on éprouve à étudier l'évolution des peuples qui figurent actuellement sur la scène du monde et dont nous avons pour ainsi dire vu la naissance, devient une impossibilité pour ceux dont l'histoire est finie. Qui oserait déterminer les facteurs spéciaux qui agirent dès le début et permirent à



Athènes et à Rome de s'élever graduellement jusqu'au degré de puissance où elles parvinrent ? Toutes les explications qu'on a données du phénomène ne tiennent pas devant la critique : la position géographique, la race, etc., sont manifestement insuffisantes à en rendre compte. On peut tenter cette recherche, la tenter seulement, pour des peuples plus voisins de nous, qui ont disparu dans une période historique que nous connaissons très bien, ou pour ceux dont s'occupe encore l'histoire contemporaine. On a essayé la démonstration pour Venise, pour l'Angleterre et pour les États-Unis de l'Amérique du Nord.

1. Venise. — L'histoire et la philosophie de l'histoire s'étaient toujours intéressées à Venise, aux causes de sa grandeur et de sa décadence.

Un article de César Lombroso : *Pourquoi Venise fut-elle grande ?* (*Nuova Antologia* 1er janv. 1898) remit la question sur le tapis. Pour lui, Venise doit sa grandeur à ses conditions physico-géographiques, au mélange des races, à son gouvernement libéral. Ces trois facteurs auraient entre eux une relation étroite ; d'autres moins importants en auraient provoqué ou aidé le développement et ils auraient tous concouru à former ce merveilleux produit historique qui s'appelle Venise. Voyons ce que cette explication contient de vérité.

A. *Les facteurs physico-géographiques.* — Les lagunes dont Venise était entourée contribuèrent certainement à la préserver des invasions barbares qui pouvaient la tuer dans l'œuf ou lui imprimer une autre direction. La position géographique favorisa son développement que nous nommerons autochtone ; elle eut en cela le même privilège que l'Angleterre. Ses conditions physico-géographiques pourront la ramener dans l'avenir — *quod deus avertat* — aux conditions d'Adria, d'Aquilée, de

Ravenne, et par le même processus, comme le prévoit Théobald Fischer[1].

Il est fort douteux que, suivant l'opinion de M. Botero, les conditions physico-géographiques — division et morcellement dû aux canaux — l'aient vraiment aidée en s'opposant aux complots et à leur exécution, ce qui maintenait la paix intérieure. Cet excellent résultat doit plutôt être considéré comme un effet de l'organisation politique et des qualités des Vénitiens.

De même sa position géographique n'aurait pas suffi *à elle seule* à lui procurer tous les avantages qu'elle dut à ce fait de former comme un anneau unissant la civilisation orientale à celle de l'Occident. Trieste qui aujourd'hui joue le même rôle dans l'Adriatique, cette ville si convoitée qui fait regretter amèrement la grandeur passée de Venise, occupait alors la situation géographique qu'elle a maintenant et elle n'en profita pas. C'est son développement initial, plus grand que celui des villes et des régions voisines, qui aura mis Venise en état de tirer le plus grand avantage de sa position géographique et de servir d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident.

Cette première circonstance facilita un développement rapide et considérable de la richesse et de la culture dont l'énorme influence devait nécessairement donner naissance aux conditions privilégiées où se développa la vie politique, intellectuelle et sociale.

B. *Le mélange des races. Immigration de l'élite.* — César Lombroso reprenant une théorie qui lui est chère et qu'adopta aussi Charles Cattaneo, accorde une grande et décisive importance dans l'évolution de Venise à la greffe des races, au mélange de divers éléments ethni-

1. La *Péninsule italique, essai de chorographie scientifique*. Traduction italienne. Union typographique édit. Turin.

ques, qui serait pour lui le principal facteur du progrès des nations.

M. Mantegazza, anthropologiste et ethnologue éminent, a examiné cette hypothèse et il emploie à l'égard de M. Lombroso un langage qui de la part d'un autre serait taxé d'impertinence. Le professeur de Florence parle en effet de l'audace extrême avec laquelle M. Lombroso accumule les artifices et les sophismes pour arriver à des rapprochements amusants qui sont des trouvailles de génie, mais devant lesquels « la philosophie sérieuse de l'histoire doit sourire comme devant les jeux d'acrobate où la gymnastique se réduit aux tours de forces » (*Fanfulla* 1899, n° 36).

De fait, si le mélange ethnique était la condition, le facteur principal du progrès, il n'y aurait pas de peuple qui ne dût s'élever à la grandeur de Venise ; car la *pureté* de la race, comme je l'ai montré ici même et autrefois dans la *Sociologie criminelle,* n'est qu'un mythe ; M. Mantegazza en convient. Le mélange est la condition générale ; la pureté — toujours très relative — constitue l'exception. Or contrairement à l'hypothèse lombrosienne et dans le sens de l'anthropo-sociologie d'Ammon et de Lapouge, l'*eugénisme* aurait pu se produire à Venise, j'entends un mélange minimum d'éléments anthropologiques différents ; sa position géographique protégeait en effet ses habitants contre les incursions des barbares et les fréquents contacts avec des éléments étrangers. C'est ce qu'avait remarqué Giannotti : « Venise, n'ayant pas souffert ces épreuves qui renouvellent la population, conserva intact le sang des premiers habitants qui durent être nobles et riches; comme les pauvres et ceux qui manquent de crédit n'ont aucun moyen de se soutenir, ils sont contraints de montrer de la fermeté et d'attendre le bien et le mal que la fortune leur apporte. »

Quand elle eut atteint un certain développement, elle connut pourtant les bienfaits du mélange ; mais il s'agit ici d'un phénomène social et individuel qui n'a pas le caractère anthropologique de la formation primitive. « On vit se fixer définitivement à Venise où ils apportèrent l'appoint de leur intelligence et de leur travail et qu'ils enrichirent d'éléments neufs et vigoureux, tous les sujets des autres nations qui fuyaient les persécutions politiques et religieuses. Grâce à la liberté plus grande dont on y jouissait en ces matières, les révoltés de tout pays trouvèrent là un asile sûr ; en 1328 les Lucquois chassés par la tyrannie de Castruccio y importèrent l'industrie de la soie ; les exilés protestants — vaudois, huguenots — y établirent les meilleures imprimeries, les Juifs qu'ailleurs on persécutait injustement y trouvèrent une entière liberté pour développer leur commerce; les meilleurs ouvriers y accouraient de toutes parts — comme aujourd'hui aux États-Unis —, parce qu'ils étaient sûrs d'y rencontrer du travail et un bien-être relatif ; enfin les lettrés et les artistes ne pouvaient que se sentir attirés vers une ville que l'on considérait comme l'Athènes de l'Italie. Il y avait donc à Venise une *élite* primitive à laquelle une autre *élite* de provenance très diverse vint s'ajouter[1]. » On comprend que ce mélange d'éléments supérieurs dut donner des produits excellents. Les conséquences de l'Édit de Nantes, qui fit émigrer les meilleurs éléments de la France, nous expliquent ce que leur transplantation et leur greffe apportent à la civilisation et à la vie économique.

C. *Lutte et sélection progressive*. — Il y eut aussi à Venise une sélection des premiers habitants ; les meilleurs éléments des populations voisines s'y étaient réfugiés pour éviter les ravages des invasions barbares. Les luttes

1. Cosentini, *Perché fu grande Venezia?* — *Scienza sociale*, mars 1901.

que ces premiers habitants durent soutenir contre les peuples barbares — germains, pirates illyriens, etc., — pour sauvegarder leur indépendance, ne purent qu'accroître leur énergie et leurs bonnes qualités ; celles-ci transmises et fixées par l'hérédité, maintenues dans un état de pureté suffisante, grâce aux conditions géographiques, produisirent le type historique du Vénitien — conformément aux observations que nous avons faites plus haut sur l'action combinée du facteur géographique et de l'hérédité ; ces deux influences ont été, comme nous l'avons rappelé, brillamment mises en lumière par Matteuzzi. Cette lutte bienfaisante contre les hommes pour la sélection se compliqua, selon l'hypothèse de Metchnikoff, de celles qu'il fallait soutenir contre la nature ; en fait les Vénitiens comme les Hollandais durent livrer un combat continuel aux fleuves et à la mer.

D. *Organisation politique. Militarisme.* — A ce sujet un point d'une importance capitale fut discuté par MM. Lombroso et Molmenti : le gouvernement de Venise fut-il démocratique ou aristocratique ?

La réponse qu'ils ont donnée reflète les tendances politiques de chacun d'eux : M. Lombroso démocrate a vu la cause de la grandeur de Venise dans la liberté ; M. Molmenti conservateur l'a trouvée dans les prérogatives de l'aristocratie.

On ne peut guère arriver dans cette question à l'objectivité qui est pourtant si désirable ; il est presque impossible que les sentiments personnels et les convictions ne se fassent pas jour dans les jugements que l'on porte sur les institutions et les événements politiques. Je m'efforcerai toutefois de rester impartial dans la mesure du possible. — Faisons d'abord une distinction entre l'élément formel et nominal d'une institution et sa propre essence. Il existe dans l'Amérique latine

des républiques où les libertés individuelles ne sont pas du tout respectées, ou le sont beaucoup moins que dans la monarchie anglaise; il se peut que les lois écrites soient démocratiques et mêmes démagogiques dans un pays où prévaut la volonté d'un seul, qui se conduit en despote malgré son titre de président de république. En un mot, partout où la contrainte matérielle peut impunément contrarier, affaiblir, annihiler la volonté collective, la liberté ni la démocratie n'existe pas comme force agissante — quoi qu'en disent les articles d'une constitution écrite. Ce cas se présente toutes les fois qu'une force armée permanente et prépondérante obéit au chef du pouvoir exécutif.

Ce contraste entre la réalité et l'apparence, entre une constitution écrite et une force armée fut exprimé par Ferdinand Lasalle dans un de ses plus brillants discours à l'aide d'une comparaison que j'ai eu souvent l'occasion de rappeler. Parlant à Berlin au cours de la période électorale de 1862 sur l'*Essence d'une constitution,* il dit : « Si vous avez un *pommier* dans votre jardin et que vous y attachiez un écriteau avec cette inscription : c'est un *figuier,* croyez-vous que vous aurez fait ainsi de votre arbre un *figuier* authentique ? Il restera ce qu'il était et produira l'année suivante des *pommes* et non des *figues.* Il en est de même d'une constitution. Ce qui se trouve écrit sur le papier en fait n'importe pas, s'il ne concorde pas avec l'état réel des choses, avec les rapports matériels des pouvoirs. » La constitution libérale coexistant avec une nombreuse armée permanente ressemble au *pommier* que le caprice ou la malice du jardinier — la politique cache toujours quelque malice — veut faire passer pour un *figuier.*

Aussi bien, il peut arriver que la constitution écrite soit peu libérale ou ne le soit aucunement ; si d'ailleurs une armée permanente et nombreuse n'exerce pas de

contrainte matérielle sur les citoyens, on ne dira pas que ce soit un régime essentiellement despotique, quand même le chef de l'état commettrait des actes que nous réprouvons aujourd'hui, mais qui ont pu être tolérés et approuvés par la masse des citoyens ; c'est pourquoi on a regardé l'Angleterre comme une nation libre, avant même la *Pétition des droits* et l'*Acte d'accord* qui firent avancer sensiblement la constitution écrite dans la voie démocratique. Mais il faut rappeler que l'équilibre des pouvoirs, l'harmonie entre le *fait* et l'article *écrit* s'obtinrent au prix de deux révolutions dont l'une coûta la tête à un roi et l'autre exila son successeur ; elles eurent pour effet de réprimer la tentative qu'on avait faite d'imposer la force armée à la nation. Au contraire, dans l'Italie d'aujourd'hui, quel que soit le libéralisme — et il n'est pas grand — de la constitution écrite *octroyée* par Charles Albert, le dernier mot est toujours resté à l'armée : en 1862, en 1869-70, en 1893-94 et en 1898.

Mais Venise ? Elle eut un régime vraiment libéral puisque la volonté des gouvernants ne s'est jamais imposée aux sujets par la force armée. La puissance du Conseil des Dix pouvait sembler tyrannique ; mais outre qu'elle était un frein énergique contre l'omnipotence du chef de la république qui de tout temps fit courir les plus grands dangers aux libertés publiques, elles ne devint jamais un moyen de coercition contre le peuple, parce qu'elle ne disposait pas de l'armée homicide : une armée permanente, avec l'ensemble de sentiments et d'institutions qui constitue le militarisme.

Par là Venise offre des ressemblances étonnantes avec l'Angleterre, malgré la différence des deux races qui vécurent et agirent sous des climats divers.

Il y avait à Venise tout le contraire d'une armée permanente et du militarisme : « Riches et pauvres, jeunes

gens et hommes mûrs, dans la ville comme dans les garnisons et sur les galères, tous étaient archers et formaient pour ainsi dire une *nation armée.* » Cette constatation très importante, qui contient un grand enseignement, a été faite par un conservateur, M. Molmenti[1]. Un autre élément essentiel qui contribua à modifier la constitution nominale et formelle de Venise, c'est l'absence de toute *centralisation* dans l'organisation et les rouages de l'État ; en cela, comme par l'exclusion du militarisme, Venise ressemble à l'Angleterre et prouve de plus en plus que certaines *causes* produisent les mêmes *effets* pour toutes les races et sous tous les climats.

Pour ces raisons de fait, qui correspondent aux *rapports réels* de Lassalle, les citoyens de Venise étaient et se sentaient libres. Ce sentiment fut rendu d'une façon typique par un grand artiste : « Jacopo Sansovino invité par le duc Cosme de Médicis, par le duc Hercule et par Paul III a mettre son double génie de sculpteur et d'architecte au service de Florence, de Ferrare et de Rome, répondit qu'ayant le bonheur de vivre dans une république, il commettrait une folie s'il allait vivre sous un prince absolu. »

Si l'absence de militarisme et de centralisation assurait à Venise un régime vraiment et foncièrement libéral, avec tous les bienfaits qu'il procure ailleurs, la question des causes se présente maintenant sous cette forme : pourquoi la centralisation et le militarisme n'ont-ils pas prévalu dans la ville des lagunes ?

Ceux qui ne tiennent pas compte de la succession des moments historiques affirment avec Andrea Moce-

1. Dans son *Histoire de la vie privée à Venise*, M. Molmenti admet que la convocation de tout le peuple pour élire le chef de l'État rappelait les comices romains de la république antique et aussi l'assemblée des hommes libres chez les Lombards. Était-ce là une aristocratie ?

nigo et Botero que Venise eut de l'aversion pour la guerre et pour la hiérarchie militaire parce qu'elle reconnut que la paix lui était plus avantageuse : « La paix donne la sécurité des routes, la libre navigation, elle favorise les échanges, fait prospérer l'agriculture et augmente le chiffre de la population ». Le raisonnement d'un Mocenigo détournant Florence de la guerre qui porterait préjudice à son commerce avec les autres pays, vient appuyer cette thèse. Mais ces explications ont paru à une époque déjà avancée de culture politique ou intellectuelle et de bien-être économique ; elles découlent d'un fait antérieur : l'absence d'esprit militaire, qui existait à l'état latent, et que nous constatons dès l'origine de Venise. Ce fait primordial est dû très probablement à ce que l'étranger n'intervint pas dans la vie intérieure de la république, favorisée comme en Angleterre par sa situation géographique — c'est le facteur physique — ; d'autre part les conditions d'égalité politique entre les citoyens y ont aussi contribué ; ceux-ci formèrent toujours une milice pour la défense de l'État et de l'intérêt public, d'après le système de la nation armée ; ils ne furent pas des soldats aux ordres d'un chef. L'histoire de la Suisse offre une analogie frappante avec cette situation de Venise et ses conséquences. Pour l'égalité qui s'y rencontrait entre les citoyens, nous possédons, de Cassiodore à Ranke, des témoignages irréfutables.

Après ces considérations sur l'essence du gouvernement de Venise, il me semble que les distinctions sur la forme constitutionnelle ont une très petite importance. Elle fut en tout cas foncièrement démocratique à l'origine ; c'est ce qu'ont démontré Francesco Ruggieri et Gabriele Rosa. Mais le caractère démocratique n'y est pas représenté par les limites et le contrôle qu'on imposait à la magistrature suprême du

Doge ; car on sait que les aristocraties sont soupçonneuses et qu'elles cherchent partout à empêcher qu'un de leurs *pairs* domine les autres. De là le rôle libéral joué pendant des siècles par la noblesse d'Angleterre et quelque temps par celle d'Espagne. Le gouvernement vénitien au contraire paraîtra démocratique à cause du grand nombre de ceux qui partageaient les droits et le pouvoir politique, parce qu'il n'y avait pas vraiment de classe privilégiée, et aussi pour l'intervention directe du peuple dans le choix du Doge et dans tous les actes importants du gouvernement. Enfin cette empreinte démocratique ne se voit pas seulement à Venise, mais dans la plus grande partie de l'Italie du Centre et du Nord et dans cette région de l'Europe qui sortit la première de la nuit du moyen âge (Communes de Flandre, du Midi de la France, etc.). A Venise les conditions particulières que nous venons d'exposer aidèrent plus tard à en assurer la durée et l'évolution ultérieure ; c'est là plus qu'ailleurs, pour les raisons susdites, que les éléments de la civilisation hellénico-latine trouvèrent le terrain qui convenait à leur développement.

Quand un changement se produisit dans le sens aristocratique avec les Serrada du *Grand Conseil,* la décadence commença. Ce n'est pas au sujet de ce moment de l'histoire que nous devons nous demander et rechercher *d'où vient la grandeur de Venise.*

E. L'*interventionnisme.* — Nous n'avons pas à nous occuper de plusieurs phénomènes secondaires ; quelques-uns d'ailleurs ne représentent pas des facteurs de l'évolution progressive de Venise dont ils furent la conséquence. D'autres étaient communs à toute l'Italie ; par exemple la culture hellénico-latine qui n'a jamais disparu complètement dans la péninsule préserva Venise de l'entraînement morbide et de la folie des croisades ; sa position géographique et son degré de

développement la mirent à même d'en tirer le plus grand profit économique et politique. De même sa politique pacifique à l'extérieur et le grand bien-être économique qu'elle assurait à la majorité des citoyens furent le résultat des facteurs précédents.

Ce bien-être et cette paix sont en rapport avec le développement intellectuel qui se manifesta dans la science sociale et la législation pratique, ou encore dans cette politique religieuse qui excite de nos jours une grande admiration [1].

Un dernier caractère de la République vénitienne, étroitement lié aux précédents, c'est son « *interventionnisme* » actif dans la vie économique de la collectivité ; je n'en dirais rien non plus, parce qu'il ne lui appartient pas exclusivement et qu'on le rencontre dans toutes les *Communes* de cette période historique ; mais l'occasion me semble bonne de détruire le contraste qu'on a voulu établir entre Venise et l'Angleterre.

Ce contraste n'existe pas. L'*interventionnisme* social a toujours pesé de l'autre côté de la Manche ; il aida la nation à assurer les conditions de son évolution progressive. Quiconque trouve sur ce point une différence entre Venise et l'Angleterre confond les périodes de l'histoire ; il se représente l'Angleterre d'aujourd'hui comme celle d'hier et prend une partie pour le tout — le libéralisme douanier de 1846-60 pour l'absence d'*interventionnisme*. C'est en Angleterre, pays classique de l'individualisme préconisé à Manchester, que l'intervention de l'état s'est faite la plus active, chaque fois qu'on en a reconnu le besoin —, qu'il s'agisse de réglementer l'industrie, l'hygiène publique, ou tout récem-

1. Manin *(De la jurisprudence vénitienne)* montre que l'on ne peut se faire une idée exacte et complète de la législation de Venise, si on ne la connaît que par les lois écrites.

ment l'instruction et l'éducation, etc. L'*interventionnisme* sage, suivi, méthodique servit de correctif à d'autres imperfections ; il maintint la prospérité et la paix intérieure autrefois à Venise et aujourd'hui en Angleterre.

2. GRANDE-BRETAGNE. — La grandeur de Venise s'est évanouie ; celle de l'Angleterre atteint son apogée. Celui-ci a pris de telles proportions qu'il plaide en faveur du *préjugé de la race*. Voyons ce que vaut l'argument. Pour que nos conclusions soient plus probantes, recherchons d'abord s'il existe des différences typiques entre cette évolution progressive et celles qui se produisirent ailleurs, ou si nous y trouverons les mêmes facteurs qui agirent à Venise.

A. *Facteurs physico-géographiques*. — En Angleterre comme à Venise, la situation géographique eut une part prépondérante dans l'évolution primitive. Taine fut des premiers à la signaler avec celle de la race [1]. Mais cette action des facteurs physiques n'a rien de mystérieux ; elle se réduit primitivement à celle de la nature insulaire. M. Boutmy exagère quand il voit dans les conditions climatériques la raison qui a obligé les Anglais a faire un effort constant, à cultiver *la boxe* et *le sport* ; il a d'ailleurs fait de brillantes considérations sur l'influence du climat anglais. D'autres pays, qu'il nous montre soumis à une action différente, ont cependant les mêmes qualités. Il suffit de rappeler les réflexions que j'ai déjà faites sur l'*éducation physique* en Grèce, à Rome et dans l'Italie de la *Renaissance* sous des climats tout autres que celui de l'Angleterre, pour se convaincre de la fragilité de ces rapports établis entre le climat, l'effort et *le sport*. On en peut dire autant des remarques du même auteur sur le rapport du climat avec ces suprêmes qualités morales qu'on appelle ini-

1. *Histoire de la littérature anglaise*, t. I. Introduction.

tiative, activité, prévoyance, *self control*[1]; en d'autres temps, des peuples qui vivaient sous un climat différent les ont possédées à un haut degré.

La position insulaire eut une influence bien autrement indiscutable. Cunningham pense que c'est à elle ainsi qu'aux conditions physiques et à l'habile administration de ses rois que l'Angleterre dut d'arriver si vite à l'unité nationale. La même circonstance favorisa dès le xve siècle le précoce développement des institutions politiques qui permirent à la nation de tirer le plus grand profit des événements[2].

Même si l'on admet l'*habileté administrative* de ses rois, qui est très contestable, on ne peut nier que sa position insulaire lui évita les luttes sanglantes des monarchies européennes du continent auxquelles elle se mêla quelquefois, mais sans que son organisation intérieure ni son évolution politique en fussent troublées. Sa position insulaire la préserva de l'invasion des armées étrangères au début de sa formation historique ; elle y gagna d'une part de ne pas avoir à développer chez elle le militarisme et aussi de laisser son évolution politique suivre son cours normal.

« Après l'époque brillante et géniale de la renaissance, l'Europe fut soumise à la tyrannie de la force politique et militaire. L'Angleterre est la seule contrée

1. *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au* XIXe *siècle*. Paris, A. Colin, 1901.

2. *An Essay on western civilisation in its economie aspects*. Cité par Ferraris F. S. dans la *Réforme sociale* du 15 août 1902. Robertson reconnaît explicitement cette influence des conditions physico-géographiques, non celle de la *race*; il fut suivi par Vidal de Lablache *(op. cit.)*, Bry, *Histoire industrielle et économique de l'Angleterre*. Paris, Larose, 1901 ; Blondel, *La politique protectionniste en Angleterre*. Paris, Lecoffre, 1904 et par les meilleurs écrivains anglais et étrangers qui ont étudié les causes du développement de ce pays.

qui échappa au sort commun. Cette heureuse exception n'est pas due à une plus grande activité, à un sens plus profond de la vie pratique ni au libéralisme plus énergique de la race anglo-saxonne. Les causes de l'avance des Anglais dans la civilisation moderne ont été historiques. La principale fut peut-être sa position insulaire qui la protégea contre les forces aveugles et brutales déchaînées sur le continent. Le militarisme qui étouffa les premiers germes de l'industrie et de la démocratie se répandit souvent hors des frontières... L'Angleterre seule était à l'abri de ses caprices et de ses violences. Elle connut aussi les levées de boucliers du militarisme et ses essais de tyrannie ; mais ces conflits ne se déchaînèrent qu'entre les forces intérieures de la société. La mer la garantit des invasions étrangères, fléau de l'Europe continentale, comme elle avait sauvé Venise des incursions barbares qui furent la plaie du moyen âge... C'est encore sa situation insulaire qui fit échouer la tentative de débarquement de Napoléon Ier, dont le succès eut modifié le cours de l'histoire (Malagodi). Ce n'est pas la moralité de la *race* qui épargna aux Iles britanniques toute crainte d'invasion sérieuse et qui les dispensa de l'obligation d'entretenir de grandes armées ; c'est *la ceinture d'argent* que leur fait la mer (Fouillée). Mais la configuration géographique qui préserva l'Angleterre de la pernicieuse influence des guerres, du militarisme et du despotisme continental ne put défendre l'Irlande contre la tyrannie anglaise. Les deux îles étaient trop voisines pour que l'une d'elles n'eût pas le désir d'asservir l'autre ; et leurs forces étaient trop inégales pour que l'Irlande comme l'Écosse ne finît pas par être vaincue et subjuguée par l'Angleterre, ce qui devait changer tout le cours de l'histoire[1].

1. Du ve au ixe siècle fleurit en Irlande une civilisation relativement



Nous verrons par les phases du Rinascimento italien à quelles vicissitudes est sujette l'histoire d'un peuple ; nous pouvons en juger par l'influence que l'intervention des monarchies européennes exerça sur la France de 1789, par celle de la France de la Restauration en Espagne, par l'action réitérée de l'Autriche et de la France dans l'Italie du siècle dernier, ou par celle de la Russie en Hongrie vers 1849. Nous ne parlons pas des institutions militaires nécessitées par le voisinage d'un peuple entreprenant et peu scrupuleux, ni de l'état d'esprit qui en résulte.

Cette position géographique n'a pas seulement influé d'une façon décisive sur l'évolution politique de l'Angleterre ; elle y a également favorisé l'accroissement et l'accumulation de la richesse. Elle l'aida puissamment à tirer de bonne heure le plus grand profit de la découverte de l'Amérique. Enfin les qualités de son sol qui renferme en abondance la houille, le fer et d'autres métaux contribuèrent dans la suite — avec certaines découvertes dues au génie, au facteur individuel et aux conditions politiques — à développer l'industrialisme, en lui assurant la primauté industrielle et commerciale. « On a calculé que le rendement des mines de charbon converti en travail humain correspond au chiffre de la production d'une population qui couvre un espace de 18 millions d'hectares ! » *(Boutmy)*. Aujourd'hui que le fer et le charbon se trouvent ailleurs — en Belgique, en Allemagne, en France, aux États-Unis —, la primauté industrielle et commerciale de l'Angleterre tend à dis-

brillante et de beaucoup supérieure à celle de sa voisine l'Angleterre. A l'Académie d'Armagh plus de 1 000 étudiants accouraient de toutes les régions limitrophes, et il en sortit les hommes les plus éclairés de ce temps, les Alfred, les Beda, les Alcuin. Ce fut l'effrayante cruauté et la déloyauté des Anglais, *non la différence de race*, qui détruisit la civilisation prospère de l'Irlande et la fit rétrograder (*Vidal de la Blache, op. cit.*, p. 306 et 307).

paraître ; ce pays aura des égaux et sera peut-être dépassé.

B. *Race.* — Il n'y a aucune difficulté à reconnaître que la position géographique et la qualité du sol ou mieux du sous-sol, en déterminant une certaine évolution politique et économique de l'Angleterre, ont donné naissance à des caractères psychiques de ses habitants qui sont supérieurs à ceux des autres peuples du continent. Ces caractères fixés par l'hérédité, qui grâce à la situation insulaire décrite plus haut ne fut pas contrariée par d'autres croisements, y créèrent plus facilement qu'ailleurs le *préjugé de la race.* C'est dans ce sens et d'après ce mode de formation que M. Boutmy parle des caractères de la *race anglaise,* type de la *race anglo-saxonne.* C'est ainsi que l'on peut scientifiquement invoquer la *race,* considérée comme un produit historique. Quand M. Le Bon affirme qu'il n'existe de vraie race historique qu'en Angleterre et non dans toute l'Europe, que là les divers éléments primitifs se sont tous fondus complètement, nous devons toujours rappeler qu'une fusion si parfaite put avoir lieu en Angleterre parce qu'après l'invasion normande il ne s'y fit plus aucun mélange de nouveaux éléments. Les Irlandais et les Écossais y pénétrèrent lentement et par degrés, sans nuire à l'évolution.

Nous avons vu que la force d'assimilation reconnue à l'Angleterre par Beresford ne constitue pas un caractère spécifique de *race*; Rome et Venise l'ont eue. L'instinct commercial que leur attribue le même auteur est de date trop récente pour distinguer la race ; beaucoup d'autres peuples l'ont possédé à un degré éminent. La sensibilité lente où M. Boutmy voit l'origine d'une valeur militaire spéciale serait comme la puberté tardive un effet du climat ; mais cette valeur ne s'associe pas forcément à ce genre de sensibilité ; on la ren-

contre chez des peuples qui ne se ressemblent ni par la race ni par le climat.

Il en est de même de ce que Taine et M. Boutmy ont écrit sur la psychologie du peuple anglais, sur sa haine de la généralisation et des abstractions métaphysiques[1]; sur les qualités de la littérature, du roman, de la peinture, de la sculpture, etc., que nous avons montrées au chapitre VI; c'est une pure fantaisie ou une constatation du degré d'évolution intellectuelle où le peuple anglais est parvenu, après d'autres peuples. Cette phase est trop récente pour qu'on puisse en considérer les symptômes comme des caractères de race.

M. Boutmy ne calomnie-t-il pas l'Italie et la France en affirmant qu'elles n'ont pas d'aptitudes pour la psychologie expérimentale ? Spencer ne peut-il être regardé comme un grand et génial métaphysicien ? Le préraphaélisme naguère si honoré de l'autre côté de la Manche ne serait-il pas un saut de plusieurs siècles en arrière vers un art qui appartient à l'Italie ?

On exalte l'antique solidarité anglaise qui revit maintenant dans ces Trades-Unions ; mais d'autres peuples, à d'autres moments de l'histoire, ont encore mieux manifesté ces belles vertus morales : il suffit par exemple de parcourir le livre de M. de Laveleye sur les *Formes de la propriété primitive* pour voir ce qu'était la solidarité dans la *dessa,* la *zadrouga,* le *mir* et l'*allgemeinde,* chez les Javanais, les Arabes, les Slaves et les Allemands. Le mélange si profitable du sentiment de la justice et de l'inégalité, comme forces qui poussent au bien et à l'évolution progressive ; l'esprit d'opposition

1. Un des anglais les plus distingués d'aujourd'hui, M. John Morley, blâme vivement le mot d'ordre des universités anglaises : *ne généralisez pas*; il le considère comme une contrefaçon du cri de la bourgeoisie allemande : *plus de métaphysique* (Beer, *Uber den geistigen Zustand Englands*. Dans la *Neue Zeit,* 1901, nº 24).

à l'action légale joint au respect de la discipline, etc., sur lesquels Taine, Malagodi, Boutmy ont récemment insisté, ne sont que des produits historiques, fruit de l'évolution politique et économique, qui ne sont pas la propriété exclusive, ni par conséquent des caractères du peuple anglais.

L'Anglais s'est montré plein de cruauté et d'injustice envers les Indiens, les Nord américains du XVIIIe siècle, envers l'Irlande depuis trois siècles, aujourd'hui à l'égard des Boers ; et sa scélératesse fut telle qu'elle excita autrefois l'indignation de Burke et maintenant celle des *pro Boers* dont on s'est tant moqué ; or, M. Boutmy nous explique comment le même homme rentré dans sa maison, parmi ses concitoyens, redevient juste et humain. Ce serait donc une erreur de donner pour des caractères propres à la race certaines qualités actuelles du peuple anglais, comme aussi bien les défauts que nous signalons. L'Angleterre a aujourd'hui le grand égoïsme international sur lequel insiste M. Boutmy ; mais ne fut-il pas le partage de l'ancienne Rome, de l'Espagne et de Napoléon Ier ?

Il faudrait multiplier les points d'interrogation si l'on voulait analyser la force mystérieuse de l'*individualisme* dans l'évolution progressive de l'Angteterre, cette force dont, en dépit de l'histoire, on a tenté de faire un caractère ethnique particulier aux Anglo-Saxons.

Toutes ces remarques contre les prétendus caractères de race qu'on invoque pour expliquer la grandeur actuelle de l'Angleterre seront bien encadrées dans ce passage d'un auteur anglais qui plus et mieux que tout autre a approfondi les origines et le développement historique de son pays. « Nous ne sommes pas un peuple naturellement inventif. Certains livres d'histoire nous trompent en proclamant bien haut que l'Angleterre doit tout à elle-même. La vérité, c'est qu'à part

la population bretonne autochtone, nous avons sans grande résistance cédé à nos anciens conquérants et accepté successivement le joug des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands. A ceux qui vantent notre respect du gouvernement et de la loi, je répondrai que nous avons tué et détrôné, ou laissé tuer et détrôner plus de rois que n'importe quelle nation, excepté la Russie. La philosophie de l'histoire est une nourriture aussi creuse que l'alchimie, l'astrologie et la métaphysique[1]. »

C. *Éducation*. — L'œuvre de la nature, des hommes supérieurs, des circonstances exceptionnelles et imprévues, conservée et fixée par l'hérédité, est détruite pièce à pièce par d'autres influences, ou au moins ne se prête à aucun développement progressif, si l'on ne fait intervenir ce facteur puissant qui sert à conserver les bons éléments, à les améliorer et à les rendre plus actifs : l'éducation.

Le premier moment de l'œuvre éducative peut passer inaperçu : l'expérience personnelle ou collective et la tendance héréditaire donnent la première impulsion. Mais à mesure que l'évolution intellectuelle avance, que les connaissances s'acquièrent et que l'on transforme en théorie les résultats obtenus par un système d'éducation déterminé, cette action devient de plus en plus consciente. L'Angleterre nous en offre un exemple manifeste dans le domaine de l'instruction proprement dite, que nous distinguons de la véritable éducation, mais que les Anglais comprennent sous le terme général d'*Education*.

L'État qui en Angleterre intervenait depuis des siècles pour régler les salaires, le prix et les conditions

1. Thorold Rogers, *Interprétation économique de l'histoire*. Paris, Guillaumin et Cie, p. 238.

du travail, de la propriété, de l'hygiène sociale, etc., avait laissé l'instruction populaire aux mains des particuliers. Quand après une grande enquête les classes dirigeantes s'aperçurent que l'Angleterre occupait le dernier rang des États civilisés d'Europe, elle s'engagea *consciemment* dans une autre voie ; par l'*Education Act* de 1870, elle avisa aux moyens les plus convenables pour répandre les connaissances élémentaires ; elle prit depuis des mesures si énergiques que sans compter la contribution des diverses églises et des particuliers qui emploient à cette œuvre des centaines de millions, l'État qui il y a environ 65 ans dépensait chaque année plus d'un demi-million, en est venu depuis 1870 à consacrer annuellement à l'instruction plus de *trois cents millions*.

Dans le même ordre de faits nous trouvons encore en Angleterre un autre exemple de cette action consciente. Des causes en grande partie naturelles lui avaient assuré jusqu'ici une primauté incontestée dans l'industrie et le commerce ; elle s'est aperçue récemment, après de nombreuses enquêtes officielles et privées, que l'instruction spéciale et technique est un facteur important qui favorise l'Allemagne dans la concurrence industrielle et commerciale ; nous la voyons déjà qui s'empresse de prendre des mesures efficaces pour faire disparaître cette cause d'infériorité.

Cette diffusion intense et consciente de l'instruction populaire est-elle un bien ou un mal ? Ce n'est pas le lieu de l'examiner ; il nous suffit de la constater, en laissant les pessimistes anglais raisonner sur ce fait auquel ils attribuent les progrès croissants du fonctionnarisme et une profonde altération du caractère (*Fornightly review*, septembre 1899). Sa durée d'ailleurs est relativement courte et ne fait sentir ses effets qu'après l'intervention de beaucoup d'autres influences. Nous

n'avons pas non plus ici à nous demander si cette action consciente de l'État et des classes dirigeantes doit servir l'intérêt bien entendu des conservateurs qui après les diverses réformes électorales ont reconnu qu'il était utile et indispensable d'instruire les masses [1].

Mais l'instruction n'est qu'une partie de l'éducation, et pour la partie qui regarde la formation du caractère dans les classes dirigeantes, l'Angleterre occupe depuis plus d'un siècle le premier rang parmi les états contemporains.

Bien que je le désire très vivement, l'économie de ce travail ne me permet pas d'exposer en détail les méthodes de l'éducation anglaise. Ceux qui ont le désir ou le besoin d'une plus ample information, consulteront les livres qui en traitent *ex professo*. L'Italie même leur en fournira de bons et de médiocres ; mais il n'en est pas qui pour la clarté et l'élégance égalent ceux de Taine, Leclerc et Demolins ; je ne cite que les plus connus [2].

1. Le duc de Gualtieri qui a consacré plusieurs bonnes études aux institutions anglaises et qui les a entreprises et conduites dans un esprit modéré exagère la part qui revient dans cette œuvre aux conservateurs anglais, tout en reconnaissant que l'aristocratie désire l'instruction des travailleurs pour les soustraire à l'influence des révolutionnaires; il rapporte à ce sujet le mot de lord Sherbrocke : *Faisons l'éducation de nos patrons* ! En réalité ce sont les libéraux qui eurent le principal mérite. Nous voyons aujourd'hui les conservateurs qui essayent de fausser les résultats obtenus, en soumettant l'école à l'église anglicane par un nouveau *Education bill*. Les divers travaux du duc de Gualtieri auxquels je renverrai sont les suivants : l'*Évolution démocratique des institutions anglaises*. Turin, Roux et Franati, 1899. *Le régime représentatif et la société moderne*. Turin, Roux et Viarengo, 1900. L'*État et l'éducation publique en Angleterre*, dans la revue *Flegrea*, 5 et 20 mai et 5 juin 1901. Il existe une foule d'ouvrages sur les écoles professionnelles et industrielles, sur les *University extension* et sur les *University Settlements*. L'article cité du duc de Gualtieri peut en donner une idée, encore incomplète. Pour ce qui regarde l'éducation industrielle, voir le *Rapport sur l'enseignement professionnel en Angleterre*, d'Oscar Pyfferoten. Bruxelles, 1900.

2. Taine, *Notes sur l'Angleterre*. Paris, Hachette, 5e édit., 1876; Leclerc,

Je me bornerai à quelques indications générales: Pour Taine il n'y a pas en Angleterre de distinction profonde entre la vie de l'enfant et celle de l'homme fait; l'école et la société se trouvent sur le même plan, sans mur ni fossé qui les sépare; l'une prépare et conduit à l'autre. A l'école — de la plus élémentaire jusqu'à l'université — et dans les familles, l'éducateur se préoccupe plus du caractère, du cœur, du courage, de la force et de l'habileté physique que de la science et de la culture de l'esprit. M. Demolins pour qui Cecil Reddie et son école d'Abbotsholme représentent l'éducateur et l'école modèle, remarque que dans l'école anglaise les élèves sont mis à même de saisir le rapport entre les choses et les mots qui les expriment, de manière à passer du concret à l'abstrait; on les habitue à mettre en pratique ce qu'ils ont appris et on leur suggère le désir de s'instruire par eux-mêmes, sans les stimuler par des récompenses et des prix.

L'école continue la famille; dans les établissements secondaires en particulier où les jeunes Italiens s'égarent et se pervertissent, on ne saurait assez admirer la vigilance du *tutor* et tout le système de précautions qui visent à développer le sentiment de la responsabilité et à former beaucoup de *selfmade men*. Tous les livres de lecture s'inspirent du même principe; c'est ainsi que depuis longtemps les écrits et discours d'Emerson, de Carlyle, de Ruskin, de Carnegie, de Roosevelt recommandent toujours le travail, l'énergie, l'aspiration au mieux.

D'après M. Demolins les procédés de l'éducation anglo-saxonne sont les suivants:

« 1° Les parents ne considèrent pas que leurs enfants

Les professions et la société en Angleterre. Paris, A. Colin, 1895; E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*. Paris, Didot.

leur appartiennent, qu'ils soient en quelque sorte leur chose, une simple continuation de leur personnalité, une sorte de survivance d'eux-mêmes ;

« 2° Les parents traitent leurs enfants dès le début et toujours comme de grandes personnes, comme des personnalités à part ;

« 3° Ils visent dans l'éducation aux nécessités futures, aux nécessités nouvelles de la vie, et non aux conditions du passé ;

« 4° Ils ont un souverain soin non seulement de la santé, mais du développement plein de la force et de l'énergie physique ;

« 5° Ils mettent de très bonne heure leurs enfants à la pratique des choses matérielles ;

« 6° Ils font généralement apprendre à leurs enfants un métier manuel ;

« 7° Ils mettent leurs enfants au courant de toutes les nouveautés utiles. C'est pourquoi ils vantent la lutte pour la vie et l'aptitude à se tirer d'affaire soi-même ;

« 8° Ils usent fort peu dans la forme de leur autorité vis-à-vis de leurs enfants ;

« 9° Comme conclusion, les enfants savent que leurs parents ne se chargent pas de faire leur situation. »

Nous avons vu que Taine, tout en accordant une part énorme à la race et aux conditions physiques, ne dédaigne pas l'éducation. Leclerc proteste contre les deux premiers facteurs et ramène presque tout aux causes morales. Toute l'histoire du peuple anglais se résume pour lui dans deux qualités : l'esprit de discipline et l'esprit d'indépendance. Ce peuple a cultivé sa conscience et a eu foi dans la liberté humaine. « Il a cru avec constance et ardeur, disait Matthew Arnold, à cette grande loi : les causes morales régissent la grandeur et la décadence des hommes et des nations. » Enfin le duc de Gualtieri démontre « que les Anglais s'efforcent de

cultiver avec soin et de féconder de génération en génération les germes des précieuses qualités que l'on trouve dans une heureuse nature : volonté de fer, énergie prodigieuse, très grande initiative, activité intense et soutenue, profonds sentiments religieux, respect de la loi et très haute conception du devoir ».

Une remarque qui a son importance et qui en prend une exceptionnelle dans l'Italie de nos jours : la politique n'est pas absolument exclue des collèges et des universités anglaises ; il semble plutôt que toute l'instruction et l'éducation qu'on y reçoit aient pour but de préparer des champions énergiques pour les luttes politiques !

Il y a plus. L'efficacité de la bonne éducation anglaise est renforcée et décuplée par la continuité des traditions et par l'absence de toute opposition dans les divers milieux ; les principes que l'on enseigne à l'école par la théorie et la pratique ne sont ni stérilisés ni détruits dans la famille et la vie sociale. Le contraste que ces trois milieux forment en Italie, est, comme je l'ai dit autrefois à la Chambre des députés, ce qui contribue le plus à faire des sceptiques, des indifférents, des Girella, des eunuques de la vie politique et sociale.

Le duc de Gualtieri voulant comme d'autres prouver la très grande influence de l'éducation, énumère les hommes éminents que fournirent — surtout dans la politique — les collèges et universités d'Angleterre. Mais il faut chercher la meilleure preuve de cette efficacité dans les exemples collectifs.

Cette action collective de l'éducation anglaise apparaît dans ce que M. Demolins a appelé la *saxonisation* des Celtes, et mieux encore dans la transformation que les Français ont éprouvée au Canada[1].

1. Léon Gérin, *La loi naturelle du développement de l'instruction populaire* (*Science sociale* de Demolins, novembre 1897).

Ces deux cas sont d'autant plus significatifs qu'il y a eu entre Celtes et Français d'une part, ou Celtes et Anglais, des luttes terribles qui semblaient venir de *la race,* mais qui en réalité cachaient des causes économiques, politiques et religieuses.

Sans aucun doute l'éducation anglaise est une force considérable. Mais doit-on l'admirer sans réserve et la prendre pour modèle ?

Il y a longtemps qu'Herbert Spencer, dans son livre d'or : *De l'éducation intellectuelle, morale et physique,* critiqua sévèrement l'éducation anglaise, avec l'autorité indiscutable qu'il avait, et sans qu'on pût le soupçonner d'antipathie pour sa nation. Taine, malgré son admiration fanatique pour les Anglais, ne put s'empêcher de blâmer la brutalité avec laquelle les différences sociales de classes se conservent dans les collèges, et les humiliations dont souffrent ceux qui y sont entretenus par la générosité publique après avoir gagné la gratuité d'une bourse d'étude[1] ; il stigmatise durement le *fagging*, une espèce de mafia scolaire, qui asservit les plus jeunes et les plus faibles aux plus âgés et aux plus forts —, ou surtout cet excès d'éducation physique à la mode spartiate que tout le monde blâme aujourd'hui sous le nom d'*athlétisme*. Un éducateur d'Harrow, Farrar, l'appelait dès 1867 la manie du *double muscle* et le rendait responsable des pauvres résultats intellectuels qu'on obtenait à l'école. Le *fagging* et l'*athlétisme* ont certainement engendré ce qu'Arréguine appelle l'éducation *struggleforlifiste*. Or la rudesse, la grossièreté, le manque de pitié et de sociabilité que M. Boutmy reproche aux Anglais

1. Taine dit que le *Pendennis* de Tackeray, le *Tom Brown at Oxfort* et les *Adventures of M. Verdant Green* sont une peinture exacte de ces vilains côtés de l'éducation anglaise.

d'aujourd'hui, sont le produit naturel de cette éducation *struggleforlifiste*.

Spencer dans le dernier ouvrage qui représente son testament scientifique — *Facts and comments* — éprouve encore une profonde tristesse à la vue de ces excès d'entraînement physique ; il y voit — et peut-être n'a-t-il pas tort — une dégénérescence, un *retour* vers la barbarie.

Macaulay et Bagehot attribuèrent quelque temps ce caractère de violence et de brutalité aux classes inférieures de Londres ou du reste de l'Angleterre ; mais des faits récents ont prouvé que, sous un vernis plus ou moins transparent, ces défauts appartiennent aussi bien aux classes dirigeantes. Il faut toutefois reconnaître que ce caractère brutal et impitoyable constitue un facteur important qui assure la victoire aux Anglais dans leur lutte contre les autres peuples. En bien comme en mal, la grande force de l'éducation reste un fait établi.

D. Les *facteurs sociaux. L'imprévu.* — L'ensemble des facteurs qui dérivent de quelques données primordiales et plus apparentes forme le groupe nombreux et puissant des facteurs sociaux, qui exercent l'un sur l'autre une action continuelle et réciproque. Cette action, sans cesse accrue, a déterminé les transformations les plus profondes dans le caractère, les occupations, la vie économique et l'organisation politique et sociale ; transformations qui suffisent à elles seules pour détruire *le préjugé de la race*.

Je laisse de côté tout ce qui regarde la transformation politique pour considérer un instant la transformation économique.

Les Anglais se présentent au seuil de l'histoire comme un peuple essentiellement pastoral et agriculteur. Ils vendent pendant plusieurs siècles aux Flamands la laine

de leurs troupeaux, pour recevoir en échange du drap et d'autres produits industriels. Les Plantagenets, particulièrement Édouard III et Henri V, se servaient du monopole de la production de la laine que l'Angleterre possédait en Europe aux XIIIe et XIVe siècles, comme d'une arme, et d'un moyen d'attirer les Flamands dans leur alliance ; ils en favorisaient ou en contrariaient l'exportation suivant l'attitude des Flamands dans la guerre que l'Angleterre soutenait contre la France *(Thorold Rogers)*. Ce fut en 1589 que les réfugiés des Flandres commencèrent à apprendre aux ouvriers insulaires l'art de manufacturer la laine. La période de Norwich commence alors et durera jusqu'au XVIIe siècle.

Ces éléments d'immigration qui quittèrent la France et les Pays-Bas pour se soustraire à la persécution religieuse agirent en Angleterre ni plus ni moins qu'ils avaient fait à Venise sous un climat et avec une *race* si différents. Les étrangers exilés de l'autre côté de la Manche ne furent pas en petit nombre ni à l'état isolé. Ces réfugiés abondaient à Deal en 1561, et de là se répandirent à Sandwich, Rye et dans d'autres parties du comté de Kent. Un autre groupe d'émigrants s'était établi à Yarmouth et surtout à Norfolk. En 1610 il y avait 4000 Flamands dans la seule ville de Norwich; après le sac d'Anvers 1585, l'immigration augmenta. Après la Révocation de l'édit de Nantes qui accordait aux protestants la liberté de culte (1685), les industriels de cette religion qui occupaient une foule d'ouvriers versés dans la connaissance des arts utiles abandonnèrent la France pour émigrer en Angleterre, emportant avec eux leurs capitaux, leur travail, leur science et leur génie. On dit que le nombre des émigrés s'éleva à cinquante mille et que les richesses perdues par la France furent évaluées à soixante cinq millions de lires, somme très importante pour l'époque (*Bry*, pag. 341 et 342). Ainsi

tandis que les guerres de religion et surtout celle de Trente ans désolaient le centre de l'Europe, elles aidaient au réveil et au progrès économique de l'Angleterre ! Cette succession de faits et cette première forme de la vie économique démentent l'aptitude à l'industrie, à la navigation, au commerce dont on voulait faire un *caractère de race.*

Pour montrer combien ceux qui voient dans le climat un facteur prépondérant de ce caractère s'écartent du but, j'emprunte sur le même sujet ce passage de M. Boutmy : « Quand les Anglais commencent à travailler la laine, ils n'en restent pas moins un peuple de laboureurs et de pasteurs. Ce peuple, fixé en grande partie dans le Sud de l'Angleterre, est remarquable par sa gaîté : c'est la *merry England* des chroniqueurs. Des documents du XVe siècle nous le représentent comme ayant perdu l'habitude d'un travail pratique intense et menant une vie toute « spirituelle et raffinée ». Rien de ce qu'on peut observer alors ne donne l'idée de l'effort continu et tenace, de l'activité infatigable qui distinguent les Anglais de notre temps » (p. 109).

Au XVIe siècle le pays commence à devenir industriel ; mais le peuple anglais ne songe nullement à la puissance maritime. A la fin de ce siècle, Walter Raleigh confesse la grande infériorité de la marine anglaise en comparaison de celle de la petite Hollande. Puis vient Cromwell, qui fait sentir l'action du facteur individuel, du génie ; il rédige l'*Acte de navigation,* qui fut appelé la *Grande-Charte* de la navigation anglaise ; c'est en même temps la plus haute manifestation de l'esprit protectionniste, bien qu'on reconnaisse dans le libéralisme un caractère de la *race* anglo-saxonne ! — Avant Cromwell, un événement a jeté les premiers fondements de la puissance navale anglaise : la destruction de l'*invincible armada* espagnole. Qui la vainquit et la ruina ?

Est-ce la valeur des marins, la science de Drake et de Raleigh? Non pas! Ce fut la tempête qui fit sombrer *l'invincible armada* du roi catholique. *The lord sent his wind and scattered them!...*

Nous ne voulons pas suivre plus loin l'évolution économique. Les persécutions religieuses, la situation géographique, la puissance navale acquise par degrés poussèrent l'Angleterre dans une voie où elle avait été précédée par Venise, l'Espagne, le Portugal, la Hollande : vers la colonisation. Plus tard les progrès de la science et de l'industrie, la découverte et l'exploitation des mines de fer et de houille, les diverses inventions de la mécanique achevèrent de lui assurer la primauté industrielle, avec l'appui efficace des facteurs politiques et de l'éducation. Nous devons ajouter au facteur individuel déjà mentionné, celui de l'imprévu.

Qu'on nomme *hasard,* ou avec Darwin *accidents heureux,* ou comme on voudra, cette cause partielle qui reste une inconnue dans l'explication des événements humains, il n'en est pas moins vrai que l'imprévu et ce qu'il est impossible de prévoir continue à jouer un rôle considérable. La peste noire du XIV[e] siècle fut-elle prévue et pouvait-elle l'être? Elle eut cependant une énorme répercussion sur la condition économique et sur la vie des travailleurs anglais (Thorold Rogers). A-t-on fait et pouvait-on faire des prévisions sur la tempête qui anéantit la flotte Espagnole? Sans l'action du *vent déchaîné par Dieu,* Drake et Walter Raleigh eussent été impuissants et le génie de Cromwell n'eût peut-être pas trouvé les éléments qui devaient l'aider à se produire.

3. LES ÉTATS-UNIS. — Toutes les inductions tirées jusqu'ici de l'histoire de Venise et de celle d'Angleterre se trouvent confirmées par celle des États-Unis.

Ici les rapports de causalité peuvent être suivis et

saisis plus facilement, parce que les faits se sont développés sous nos yeux ; si même on ne veut pas admettre dans son acception la plus rigoureuse l'idée géniale de Loria qui au second volume de son *Analyse de la propriété capitaliste* reconnaît dans l'évolution des États-Unis le type de l'évolution des vieux états, il est certain que cette histoire a une très grande importance et qu'elle permet d'imaginer des hypothèses vraisemblables sur l'histoire des autres peuples.

Analysons quelques-uns des plus importants facteurs de son évolution, en suivant le même ordre que pour les deux types précédents d'évolution collective.

A. *Facteurs physiques.* — Après les hypothèses de Metchnikoff et de Matteuzzi, il me semble que la plus brillante qu'on ait émise sur l'influence exercée par le milieu naturel est celle de M. Boutmy au sujet des États-Unis[1].

La partie la plus discutable et à mon avis la moins importante de cette influence du milieu naturel est celle qu'on attribue au climat, en supposant qu'il modifie les caractères anthropologiques des divers éléments ethniques fournis aux États-Unis par l'immigration. Reprenant une observation que beaucoup d'autres avaient déjà faite, M. Boutmy admet que le climat donne une empreinte physique commune aux Latins, aux Slaves et aux Anglo-Saxons ; le fait nous paraît d'autant plus intéressant que pour le teint les nouveaux produits ne ressemblent plus aux Anglo-Saxons blancs, mais aux Peaux-Rouges.

D'autres, à notre avis, ont encore exagéré davantage cette influence du climat : « C'est à nos yeux, écrit Jean Finot, que s'opère la création de cette race *américaine*

1. *Éléments de psychologie politique du peuple américain*. Paris, A. Colin, 1901.

qui, sous l'influence du milieu des États-Unis, se transforme d'une façon capitale. L'Américain moderne se rapproche des Américains autochtones et se signale par ce trait que la partie inférieure de son visage est presque quadrangulaire, comparée à la forme ovale que l'on trouve chez les Anglais (A. Murray, Todds). D'après Pruner Bey, le Yankee se rapproche dès la deuxième génération des Peaux-Rouges et commence à accuser des traits analogues à ceux des tribus des Senni-Senapes, Iroquois ou Cherokees. Sa peau devient sèche comme du cuir, prend une teinte limoneuse, tandis que la femme devient d'une pâleur fade. La tête se rapetisse et s'amollit. La chevelure devient lisse et foncée en couleur, le cou s'allonge. Le corps des os longs s'étend principalement à l'extrémité supérieure, si bien que la France et l'Angleterre fabriquent pour l'Amérique du Nord des gants aux doigts exceptionnellement allongés ; le bassin de la femme se rapproche de celui de l'homme. D'après Carpenter, l'Américain abandonné à lui-même se transforme en Peau-Rouge[1]. »

Ces assertions demandent à s'appuyer sur une grande quantité de données anthropologiques soigneusement rassemblées ; et il resterait toujours à démontrer quelle action le climat peut exercer sur les nègres et les jaunes.

On trouve au contraire beaucoup plus de fondement aux remarquables considérations que M. Boutmy développe sur l'influence que les conditions physiques de l'Amérique du Nord ont eue dans la formation de l'idée de *patrie* et l'éveil d'une *conscience nationale*. Je vais résumer assez fidèlement cette partie de l'intéressant ouvrage de l'auteur français.

Aux États-Unis l'idée de patrie et la constitution du

1. *Hommes contre hommes* (*Revue* ancienne *Revue des Revues*, 5 mars 1904.

peuple ne dépendirent pas, comme en Europe, d'une certaine densité de la population et de l'existence d'une frontière naturelle.

Cette influence d'un milieu physique très vaste et indéfini dans l'Amérique du Nord apparaîtra mieux si on cherche une comparaison en Europe, particulièrement en Allemagne et en Russie.

En Russie l'immensité ouverte de l'Asie invite la population à l'expansion perpétuelle, l'empêche de rentrer en soi et de se concentrer.

« La facilité indéfinie de s'étendre a pour effet de maintenir en quelque sorte un peuple à l'âge de la croissance et de retarder l'âge adulte, caractérisé par une conception bien dégagée de l'État, laquelle n'est pas sans ressemblance avec la personnalité réfléchie. L'individualité d'une nation, comme celle d'un homme, ne se révèle à elle-même dans sa plénitude que par la rencontre d'une *limite,* ou par le choc d'une autre individualité. »

Ce sont les conditions où se sont trouvés et où se trouvent encore en partie les États-Unis.

Les espaces inhabités étaient immenses dans la période même de la guerre d'indépendance. Parmi ceux qui furent alors les premiers États, vers 1780, la Virginie — la plus peuplée des colonies du Sud — n'avait pas plus d'un dixième de son sol occupé ; le Nord de la colonie de New-York était presque entièrement désert, et la région faisait partie de ce qu'on appelait alors le Far-West. Il en était de même des autres États. En 1790, époque du premier recensement, il n'y avait pas plus de cinq pour cent des habitants qui résidaient à l'Ouest des Alleghanys.

« Il y avait et il existe sur certains points une aspiration et comme une succion produite par ces vides immenses qui s'espacent en prolongement l'un de l'autre.

Cette condition en entraîne une autre, l'extrême mobilité des molécules humaines. Dans ces immenses espaces, et avec tant de lacunes entre eux, que de facilités aux hommes d'autrefois et d'aujourd'hui pour se déplacer, et quelle tentation de changer de lieu tant qu'ils ne sont pas satisfaits ou dès qu'ils ne se sentent plus à l'aise! L'immigration et la colonisation à l'intérieur, qui ont commencé avec la première occupation, n'ont jamais été interrompues et se poursuivent encore de nos jours; l'espace ne leur a pas un instant fait défaut. » Aussi dans la grande République la plupart des hommes sont-ils encore des molécules flottantes que le besoin et les appétits poussent en divers sens. Elles ne sont pas fixées sur un point défini du territoire; l'attachement au même sol ne leur donne pas de cohésion. Sans foyer on ne saurait avoir de patrie. Toute nationalité provinciale ressemble ici à une affaire nouvelle dont les actions ne sont pas encore placées, ce qui revient à dire que ceux qui les détiennent n'ont pas l'intention de les garder. Elle court les risques d'une baisse imprévue et ruineuse, à la suite d'une réalisation volontaire ou d'une liquidation forcée ».

Le résultat de ces facteurs physico-géographiques est de toute évidence : la conscience nationale a très peu de consistance ; l'idée de patrie régionale ou municipale en conserve un peu plus ; mais la conscience individuelle y règne souverainement. Le champ où l'énergie de l'individu peut s'exercer devient infini.

A des collectivités dont les membres naissent et se forment dans de telles conditions donnez en abondance les produits de l'élevage et du labour, puis le fer, le charbon et le pétrole ; mettez à leur disposition les canaux, les fleuves, les cascades qui développeront la force électrique par millions de chevaux — et étonnez-vous, si vous le pouvez, de la prodigieuse ascension de

l'Union Nord américaine ! La grandeur et la rapidité de son développement s'expliquent sans qu'on fasse intervenir la qualité des hommes et de la race, ni leurs institutions politiques et sociales ; la nature fut pour eux une mère bienfaisante et généreuse.

B. *Race.* — On ne peut parler de la grandeur et de la rapidité du développement des États-Unis, sans faire naître un sourire de satisfaction sur les lèvres des défenseurs de la race anglo-saxonne. *Voyez,* disent-ils, *la différence de développement entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine !* (Le Bon, Sergi).

En admettant que les conditions physico-géographiques qui se traduisent en conditions économiques et qui pour eux représentent l'*action indirecte* aient été les mêmes dans l'Amérique septentrionale et dans l'Argentine ou l'Amérique latine — ce qui n'est pas exact —, les différences dans la qualité et la richesse du sous-sol suffiraient à distinguer nettement ces régions. Si l'on admet aussi bien que l'*action directe* du milieu physique sur la formation du caractère, telle que l'ont décrite Draper, Demolins, etc., fut égale dans l'Amérique latine et dans l'Amérique anglo-saxone, malgré cette équivalence des conditions physiques, il suffit de considérer l'origine des deux colonisations et les premiers colons pour prouver qu'indépendamment de la différence de race, les résultats ne pouvaient être identiques aux États-Unis et dans l'Argentine ; ils devinrent profondément différents par suite de l'intervention des facteurs sociaux[1].

Quiconque a lu les deux magnifiques histoires de

1. Je rappelle avec fierté que dès 1871, au retour d'un voyage dans la République Argentine, quand les controverses actuelles n'avaient pas encore cette vivacité, j'indiquai nettement dans un article publié par la *Rivista partenopea* les convictions que je soutiens aujourd'hui en les appuyant sur des faits.

Prescott sur la conquête du Mexique et du Pérou en comparant ces événements avec la colonisation des États-Unis telle que Bancroft, Laboulaye, etc., nous la racontent, quiconque connaît l'œuvre de Leroy-Beaulieu sur la *Colonisation chez les peuples modernes,* s'explique l'évolution diverse des deux pays sans recourir à l'intervention miraculeuse de la *race*.

Je résume brièvement quelques-unes de ces différences.

L'Espagne colonise quand sa décadence était commencée et que sa propre organisation politique évoluait vers le despotisme ; l'Angleterre entreprend la colonisation au début de sa période ascensionnelle, quand ses libertés vont se trouver garanties ; les premiers éléments partis d'Espagne sont des aventuriers de la pire espèce, dont Pizarre, Cortès, Almagro, etc., restent les prototypes, malfaiteurs de toute provenance, déportés ou vagabonds ; pour l'Angleterre, en omettant les premières tentatives de Walter Raleigh sous Elisabeth et l'occupation de la baie de Chesapeake sous Jacques I[er] en 1606, le noyau de l'émigration se compose d'une *élite* : des puritains qui quittent leur patrie sur le *May-flower* le 6 septembre 1620 pour débarquer dans le Massachussetts, et des quakers de Guillaume Penn. Parmi les 1 700 émigrants qui en une seule année partirent d'Angleterre, il y avait de riches propriétaires fonciers, des négociants, des hommes de la classe moyenne et de la *gentry*. Laud, l'archevêque de Canterbury dont la persécution contre les puritains avait déterminé cet exode, fut épouvanté de la quantité de numéraire que les émigrants emportaient avec eux — qui ne voit en effet l'importance de cette circonstance ? — ; en 1638, il eut encore l'idée d'interdire l'émigration [1].

1. On raconte que son ordonnance parut le jour même où un navire devait

Les Espagnols vont en Amérique à la recherche de l'or ; les Anglais — les célèbres *Pères pèlerins* — espèrent y trouver la liberté politique et religieuse. L'état d'esprit des émigrés anglais était tel et telles furent les circonstances qui déterminèrent l'émigration que les mêmes catholiques qui en Europe s'étaient faits les féroces persécuteurs de la liberté devinrent, comme lord Baltimore dans le Maryland, les porte-drapeaux de la tolérance religieuse. Les aventuriers espagnols se livrent entre eux à une chasse sans merci pour une poignée d'or ; il règne entre lord Carteret et G. Penn une noble émulation au profit de la liberté. Les premiers colons espagnols se trouvent en contact avec des peuples nombreux qui jouissent d'une richesse et d'une civilisation relative ; ils les exploitent et les dépouillent sans pouvoir les détruire ; ce sont eux qui se laissent pour ainsi dire absorber. Les premiers colons anglais rencontrent des hordes primitives et pauvres de sauvages ; ils ne pouvaient s'emparer de richesses qui n'existaient pas, ni se fondre avec des hommes d'une civilisation si différente ; d'où la lutte qui amena la destruction des indigènes, facilitée par leur infériorité numérique et leurs divisions. C'est pourquoi le Nord vit se développer une seule civilisation, tandis qu'il y eut au Sud et au Centre de l'Amérique un mélange de civilisations différentes. Les colonies espagnoles restent soumises au despotisme colonial de la métropole ; celles de l'Angleterre gardent l'autonomie, en raison même de leur origine et du moment historique où elles se sont formées ; elles se détachent de la métropole quand dans une heure de folie que condamnèrent les plus illustres contemporains — lord Chatam, Burke, etc.,

emmener Cromwell. La suite de l'histoire d'Angleterre eût-elle été la même si le départ du futur dictateur s'était effectué ? Voilà l'action de l'*imprévu* !

— la mère patrie voulut imposer son joug aux colonies.

Les colonies espagnoles recouvrent l'indépendance après deux siècles et demi d'une éducation despotique ; elles y sont entraînées par les événements d'Europe qui les poussent accidentellement à s'affranchir ; les colonies anglaises en viennent à constituer les États-Unis par un mouvement autochtone, après deux siècles d'éducation libérale et de *Self governement.*

Voilà les différences étrangères à la race, qui distinguent les colonies espagnoles et les colonies anglaises d'Amérique ; elles expliquent la diversité d'évolution qui déjà s'atténue, toutes les fois que des circonstances favorables interviennent, comme au Mexique, au Chili, etc... Nous ne disons rien du facteur individuel — le génie de Washington, par exemple — parce que le grand nombre d'hommes supérieurs dont l'action se fit sentir au début de l'indépendance des États-Unis et qui aidèrent puissamment ce héros à fonder et à organiser l'État, nous semble résulter des facteurs et des différences indiqués plus haut, lesquels faisaient défaut dans l'Amérique latine.

Ici au contraire les éléments directeurs qui étaient déjà de qualité inférieure eurent pour auxiliaires des masses de condition intellectuelle et morale encore plus basse ; l'Amérique Sud paya chèrement l'élan généreux de la première heure de son affranchissement en accordant la liberté et l'égalité des droits aux esclaves nègres. Les États-Unis ont déjà pu se rendre compte, depuis *la guerre de sécession,* de ce qu'il en coûte d'élever à la vie publique une masse inférieure préparée par son éducation à la servitude, non à la liberté.

L'évolution seule des États-Unis durant le XIX[e] siècle suffit à détruire le *préjugé de la race.* Que reste-t-il d'anglo-saxon dans la population de États-Unis ? Une infime minorité qui s'éclaircit tous les jours. L'immi-

gration irlandaise des cinquante dernières années donne à elle seule plus de quatre millions ! L'élément anglo-saxon ne diminue pas seulement par suite de l'immigration croissante d'éléments hétérogènes, mais par les différences de la natalité qui devient très faible — de beaucoup inférieure à celle de la France — chez les anciens habitants de l'Union, tandis qu'elle augmente sans cesse parmi les nouveaux immigrés[1].

Cette modification croissante de la race a pour effet de renforcer l'action des facteurs physiques sur la formation de la conscience nationale, dont il a été question précédemment. « Parmi ces éléments disparates, chez ces hommes dont leur exode a fait de simples individus, comparables pour la plupart à des cellules que les corps des peuples européens détachent de soi et éliminent une à une, comment une conscience commune pouvait-elle se dégager ? Il y avait et il y a dans chaque région donnée trop d'hommes nouveaux venus et comme étonnés sous un ciel étranger, trop d'hommes encore tournés de cœur et d'esprit vers l'Europe, trop d'hommes enfin qui ne faisaient là qu'une station, une première halte pour se reconnaître avant de pousser plus loin. Ils ne pouvaient si vite et pour si peu de temps se fixer au sol, s'attacher les uns aux autres. La maxime : *ubi bene, ibi patria,* qui les avait amenés sur ces rivages restait encore trop présente à leur esprit ; elle les entraînait toujours plus loin à la recherche de toutes ces richesses sans maître qui s'espaçaient à l'infini. Disséminés et mobiles dans chaque masse un peu stable des plus anciens colons, ils l'empêchaient plus ou moins de se prendre en nation » *(Boutmy).*

1. Dans le Michigan, de 1890 à 1894, il y eut, pour 1 000 femmes de 15 à 45 ans, 111 naissances chez les indigènes et 232 chez les étrangers ; chaque mariage avec une femme indigène donne 3,0 fils, et 5,1 avec une mère étrangère. Colajanni, *Manuale di demografia,* p. 238.

Ainsi la composition ethnique de la population contribuait à faire prévaloir l'énergie de l'individu sur toute autre force et sur tout autre sentiment[1].

C. *Les institutions politiques.* — Le développement rapide et colossal de le richesse aux États-Unis, le progrès de toutes les formes de l'activité sociale sont dus sans doute en très grande partie aux facteurs précédents ; mais ce serait aller contre la vérité que de refuser toute action aux institutions politiques. Il est vrai que Tocqueville, Laboulaye et quelques autres en ont exagéré l'importance ; mais elles n'en exercent pas moins une grande et bienfaisante influence : on la reconnaîtra dans la magistrale exposition critique qu'a faite tout récemment, avec un esprit un peu trop prévenu, le remarquable écrivain anglais. James Bryce[2].

Je ne me permettrai pas ici une digression politico-historique sur la portée des institutions politiques ; cette question pour être traitée à part remplirait tout un livre, d'autant qu'il serait indispensable de toucher à une *vexata quaestio,* et de se demander si les institutions politiques sont le produit exclusif de l'organisation économique, comme le veut l'inflexible déterminisme des Marxistes, ou si l'organisation et le développement économique ne sont pas en partie déterminés et modifiés par les conditions politiques. Il existe, à mon avis, entre ces deux éléments, une action et une réaction continue et réciproque ; on ne peut établir comme une règle générale et absolue que le mouvement initial de l'évolution parte toujours de l'un plutôt que de l'autre.

Les données de l'histoire témoignent aussi avec élo-

1. On verra un peu plus loin à quelle dégradation intellectuelle et morale purent descendre les colons de la prétendue *race supérieure.*

2. La *République américaine.* Traduction française en 4 volumes. Paris, Giard et Brière.

quence de l'action prépondérante des institutions politiques. On ne peut considérer comme un accident ni attribuer à d'autres causes ce fait que partout où fleurirent les autonomies communales et la liberté républicaine — en Grèce comme en Italie, dans les communes flamandes et les Ligues hanséatiques, à Nijni-Novgorod et à Venise, en Europe et en Amérique, autrefois comme aujourd'hui, — on vit se produire tout le développement économique, intellectuel, scientifique et social que les conditions du temps et du lieu permettaient; et cela en dépit des différences de race et de climat. Il est vrai que les institutions politiques toutes seules, sans l'intervention d'autres facteurs, ne peuvent tout à fait assurer leur bon fonctionnement ni leur propre durée; en favorisant tous les progrès désirables, elles font naître au contraire des germes de corruption et de décadence qui préparent et accélèrent leur ruine. Nous verrons ces germes à l'œuvre; leur présence malfaisante se remarque déjà aux États-Unis et en Angleterre. Il est vrai aussi bien que les bonnes institutions politiques font sentir leurs bienfaits partout où elles se sont développés graduellement, sans secousse ni révolutions qui laissent toujours place à des perturbations graves et dangereuses. Aux États-Unis précisément cette évolution se fit par degrés et d'une façon ininterrompue. La révolution qui aboutit à la proclamation de l'indépendance des colonies de la mère-patrie ne forme pas une solution de continuité ni le début d'une ère nouvelle; elle ne fait que poursuivre le développement des anciennes institutions.

D. *L'Éducation*. — A ceux qui veulent voir une différence de *race* dans la diversité de l'évolution de l'Amérique latine et de l'Amérique anglo-saxonne, Angelo Mosso a répondu qu'on devait au contraire en chercher la cause dans la différence *d'éducation*.

Que la diversité de *l'éducation* se retrouve dans celle des résultats obtenus, il le reconnaît d'abord à ce fait qu'au temps où les Latins adoptèrent le système actuel des Anglo-Saxons, ils ressemblaient absolument à ces derniers. L'éducation dans la Rome antique eut les mêmes effets qu'elle produit aujourd'hui en Angleterre et aux États-Unis. Le développement des richesses et de la civilisation à Rome et aux États-Unis diffère par la rapidité avec laquelle dans les temps modernes l'industrie permet d'accumuler la fortune et modifie en conséquence les mœurs du peuple *(Mosso)*[1]. D'autre part la civilisation initiale des États-Unis était de beaucoup supérieure à celle de la Rome antique ; les premiers habitants de l'Amérique du Nord y transportèrent la civilisation assez avancée de la mère-patrie. De plus ils disposaient à cette époque, comme nous l'avons remarqué plus haut, de la masse énorme d'expérience sociale accumulée durant tant de siècles d'histoire. Nous constatons aussi en Amérique les effets d'une éducation différente.

« Les motifs des différences sociales qui apparaissent entre le Nord et le Sud de l'Amérique ne doivent pas se chercher dans des conditions innées ni dans les caractères anthropologiques; il est arrivé en d'autres circonstances que les Espagnols ont dominé l'Europe, qu'ils ont surpassé en tout leurs contemporains, montrant les dispositions les plus heureuses pour les sciences, les arts, les voyages et les armes. D'autres peuples possèdent aujourd'hui les mêmes vertus à un degré supérieur.

« Le principal facteur du succès réside dans le caractère des peuples; or le fondement du caractère doit se trouver dans l'éducation de la famille et de l'école. Si

1. Il me semble que M. Mosso pousse un peu loin le parallèle de l'*éducation de la femme* à Rome et aux États-Unis.

l'on n'étudie pas l'éducation d'un peuple, on ne saurait comprendre son histoire; car les conditions physiques et économiques ne suffisent pas si l'on n'y joint le sentiment de la moralité, l'intelligence, l'amour de la discipline et du travail.

« L'Amérique du Sud est comme le prolongement des États-Unis ; les deux pays sont presque identiques par leur zoologie et leur climat, et pourtant l'histoire des deux peuples diffère profondément[1]. Les Latins et les Saxons avaient devant eux l'immense étendue d'un pays vierge; aucun obstacle n'arrêtait leur expansion ; ils n'avaient ni armée ni aucune des chaînes qui les entravaient dans la vieille Europe.

« Une noble émulation les poussait au travail des champs, et la race latine se laissa distancer. La récente conquête de Cuba n'est qu'un des nombreux épisodes de cette lutte et une étape vers des annexions futures.

« C'est en vain que les nouvelles républiques latines ont abandonné la vieille forme du gouvernement monarchique; elles n'ont rien gagné à la liberté ni à l'égalité des citoyens.

« C'est le manque d'écoles et la puissance théocratique qui les empêchèrent jusqu'ici de jouer le rôle qui leur revient dans l'histoire du nouveau monde. L'intolérance religieuse est telle qu'aujourd'hui même il y a bien peu de ces républiques où il soit permis d'exercer librement une autre religion que la catholique.

« Les États-Unis devancent de beaucoup l'Europe par l'excellence des écoles consacrées à l'éducation du peuple ; là est le secret de leur puissance. Toute l'éducation

1. Il y aurait à faire des réserves sur cette ressemblance du climat dans les deux Amériques. Au reste la différence du climat n'aurait fait que renforcer l'influence de la diversité d'éducation.

américaine tend à rendre l'homme laborieux et indépendant. Il n'y a pas de nation où le nombre des oisifs soit moins grand; c'est ce qui fait la force de la démocratie américaine.

« Par amour de l'humanité, nous devons combattre la doctrine fataliste des races qui admet une différence congénitale dans les aptitudes des peuples latins et saxons. Tout dépend de l'éducation. L'activité est comme l'air qui purifie et assainit un milieu. Le développement intellectuel se modifie profondément par l'imitation et l'émulation. Les actes volontaires les plus simples sont les plus féconds pour exciter l'énergie du caractère; tout exemple de vigueur personnelle fait naître par une sorte d'induction un fait psychique analogue chez les autres. » Ainsi s'exprime M. Mosso[1].

Nous ne nous occuperons pas des caractères de l'éducation nord américaine; ce sont en général les mêmes qu'en Angleterre. On pourrait noter qu'ils poussent plus loin la passion de l'effort et du risque; M. Boutmy y trouve une indication pour la psychologie des nombreuses banqueroutes dont les Nord américains ne sont nullement choqués. Leur religiosité comme celle des Anglais est un produit de l'éducation.

Les citoyens de l'Amérique semblent s'appliquer davantage à faire de l'école une véritable fabrique de consciences libres et d'hommes pratiques; ces consciences et ces hommes, avec leur passion de l'effort, visent toujours à s'élever; il semble qu'ils aient toujours devant eux, comme un phare lumineux, l'*Excelsior* de leur Longfellow. Les discours et les écrits de deux hommes qui développent actuellement leur

1. La *Démocratie dans la religion et dans la science*. Milan, Fratelli-Trèves. — A. Ghisleri a publié d'excellentes observations sur l'influence de l'école nord américaine (*École et liberté*. Bergame, 1902).

activité dans des domaines différents, le milliardaire Carnegie et le politique Roosevelt, contiennent la synthèse des méthodes et des aspirations d'un Nord américain. Les conditions physico-géographiques exposées plus haut et la très grande liberté accordée par les institutions politiques favorisent merveilleusement le succès des hommes hardis et entreprenants ; par la force mystérieuse et insaisissable de la contagion psychique et de l'imitation, tout succès stimule et encourage les autres à le rechercher avec une énergie décuplée par la foi.

Les remarques de M. Boutmy et de quelques autres sur la faiblesse de la production scientifique et littéraire aux États-Unis ne regardent certainement pas un caractère de *race*; la même *race* donne en Angleterre des résultats différents. Nous devons au contraire signaler comment aux États-Unis des conditons d'existence, des institutions sociales et une éducation différentes produisirent il n'y a pas longtemps des conséquences morales tout autres que celles que nous pouvons observer aujourd'hui et dont les apologistes des Anglo-Saxons font un si grand éloge.

Mondaini, dans son remarquable ouvrage sur la *Question du Nègre* aux États-Unis, avait recueilli une foule de documents qui montrent la profonde dépravation morale causée par les esclaves parmi les Nord américains ; elle ne fut pas atténuée par le sentiment religieux, mais enlaidie par un vernis d'hypocrisie dont elle se couvrit, et par les sophismes dont on voulut la justifier.

Laissons M. Boutmy décrire ces conditions morales qui ne le cèdent pas à ce qu'on peut trouver de pire chez les Latins. « De l'esclavage, dit l'illustre écrivain français, était né le mépris du travail. Les propriétaires vivaient dans l'oisiveté; le *sport* seul les en faisait sortir. Les fils de gentlemen qui ne pouvaient pas faire

leur éducation en Angleterre n'avaient de ressource que le médiocre collège de *William* et *Mary*, ou bien des précepteurs particuliers qui faute de mieux étaient pris parmi les convicts (criminels). Leur ignorance était extrême. C'était la condition de tout le Sud. Les Carolines n'avaient, à elles deux, pas plus de cinq écoles à la fin de la période royale. L'Alabama, les Mississipi, le Missouri n'en avaient encore aucune en 1830. La Virginie était un peu mieux pourvue. Au temps de Noah Webster les instructions données au représentant du Maryland par ses commettants étaient, pour les trois quarts, signés d'une croix. Jusqu'en 1776, la Virginie n'eut qu'une seule imprimerie entièrement sous la main du gouverneur. En 1749, il n'y avait à New-York qu'une seule boutique de libraire; il n'y en avait aucune en Virginie, en Maryland et dans les deux Carolines. Le Connecticut avait à lui seul autant de journaux que tous les États au Sud de la Pensylvanie.

Dans cette sorte de vide intellectuel, les hommes n'entendaient que la voix de leurs instincts. L'isolement, le manque de lumières, le pouvoir arbitraire sur les esclaves, la lutte aux frontières avec les Indiens avaient développé chez eux une sorte d'individualisme violent et farouche qui produisait en masse des demi-barbares, à l'état d'exception des hommes supérieurs aptes et exercés à commander, pénétrés d'une espèce de conscience naïve de leur droit à être pris pour chefs. Même vers 1840, les enfants considéraient *le courage physique comme le plus noble attribut de l'humanité, le travail manuel comme un déshonneur, l'homicide comme un accident assez ordinaire, la générosité comme plus importante que la justice, et l'humiliation aux yeux des hommes comme le plus intolérable des maux.* »

« Au Sud l'élément réfugié avait eu sa représentation la plus noble et la plus accréditée dans les planteurs

virginiens, issus en grande partie des cavaliers émigrés au temps de la révolution de 1648. Ils étaient restés fidèles aux rites de l'église établie. Ils dominaient aisément les autres classes. A côté d'eux s'étaient multipliées des communautés presbytériennes, où s'étaient plus ou moins confondus les congrégationnalistes issus de la Nouvelle Angleterre. Plus bas, au-dessus du nègre méprisé, dont l'introduction date de 1619, se trouvaient des pauvres sans industrie, reste ou postérité des serviteurs engagés à long terme *(indentured servants)*, des misérables enlevés dans des sortes de razzias administratives *(kid napped)* et d'un petit nombre de criminels déportés ; le tout formait, avec quelques gentlemen ruinés, la classe assez misérable des petits blancs. Le système des substitutions *(entails)* laissait retomber à ce niveau les fils puînés des grandes familles et surtout leur postérité. Ils se conduisaient en déclassés, et, croyant plus noble de se refuser à tout travail, vivaient dans l'indigence et la brutalité. »

Voici comment un dignitaire de l'église épiscopale, le révérend Mc Connell (*Mc Connell's American Episcocal Church*, 1890), décrit les mœurs du clergé dans le Sud, avant la révolution : « Les membres du clergé eux-mêmes étaient presque tous des planteurs qui chassaient, jouaient aux cartes, buvaient du *punch* ou du vin des Canaries, et pour qui les mariages, les baptêmes, les funérailles étaient autant d'occasions d'orgies. Tel vociférait contre son marguillier au moment de la communion : « Hola ! Georges, le pain n'est pas bon pour « les chiens ! » Tel autre se battait en duel dans le cimetière attenant à l'église. Un autre, robuste gaillard, rossait les membres de la fabrique l'un après l'autre, et le dimanche suivant les prêchait sur ce texte : j'ai lutté avec eux, je les ai maudits et je leur ai arraché les cheveux. Un autre encore dînait tous les dimanches avec

son principal paroissien et le soir on le rapportait chez lui complètement ivre, attaché dans sa chaise. »

Les mots que j'ai soulignés à dessein prouvent d'une manière irréfutable que chez les Anglo-Saxons la condition de certains colons, leur genre de vie, leur éducation, le défaut d'instruction ont produit les mêmes effets moraux que l'on déplore de nos jours dans l'Amérique espagnole, dans certains pays et certaines classes du Midi et de la Sicile. M. Boutmy remarque encore que les précédents de ce genre furent tels que même aujourd'hui dans le Kentucky le préjugé favorable à des duels atroces témoigne d'un sentiment de l'honneur qui prend une forme presque sauvage.

Enfin l'induction historique, qui est à l'occasion amplement confirmée par l'induction statistique, prouve avec évidence que ce sont les conditions sociales qui déterminent les caractères des individus et des collectivités ; ceux-ci d'ailleurs n'ont par eux-mêmes rien de stable ni de permanent. La démonstration vaut pour tous les temps et tous les peuples.

E. *La fusion des divers éléments ethniques.* — L'étude des institutions nord américaines et de l'esprit qui anima au siècle dernier les citoyens de la grande république fut entreprise en Europe par d'éminents écrivains plus ou moins portés à une admiration sans bornes ; c'est seulement de nos jours qu'on y a mêlé ou substitué une critique avertie. Les écrits de Tocqueville, de Laboulaye, de Gladstone, de Boutmy, de Bryce, de Carnegie qui redevient Écossais après avoir gagné des centaines de millions en Amérique — pour ne citer que les plus célèbres — nous indiquent les causes de cet état politique et les effets qui en sont sortis. On y apprend pourquoi et comment le sentiment patriotique faible à l'origine s'est développé peu à peu jusqu'à l'impérialisme *jingoïste,* pourquoi l'amour des richesses di-

rige toute la vie des *Yankees,* comment le défaut d'histoire a une action bienfaisante en facilitant les progrès et en supprimant pour ainsi dire le misonéisme, pourquoi l'État a si peu d'autorité et laisse une très grande prépondérance au principe libéral, etc... D'innombrables livres et articles de revues prouvent aussi que tout cela commence à dégénérer et à se modifier.

Au point de vue de ces recherches, il n'en est pas de plus intéressante que celle qui regarde le processus de l'assimilation et de la fusion que subissent les divers éléments ethniques des États-Unis. C'est l'épreuve du feu qui réfute l'immutabilité des caractères de race.

Si l'on considère la composition et les origines de la population des États-Unis, la première question qu'on se pose est celle-ci : sont-ils peuplés par la race anglo-saxonne ?

Dès 1780, sur 2 400 000 habitants, il n'y avait qu'un *quart* d'Anglo-Saxons.

La Floride fut ensuite achetée par l'Espagne, le Texas par le Mexique, la Louisiane par la France. De 1820 à 1901 ces pays reçurent environ 20 millions d'immigrés, sur lesquels 1 893 166 seulement étaient Anglais. Ajoutons-y les trois quarts d'émigrés britanniques actuellement composés d'Irlandais : 3 877 083[1].

Depuis 1890 les immigrés allemands diminuent dans une forte proportion ; on voit augmenter les Slaves de Russie et d'Autriche-Hongrie, les Juifs de partout, les Italiens, etc[2].

1. On trouve des chiffres un peu différents dans le très intéressant *Annual report of the commissioner-general of immigration for the fiscal year ended June 30, 1902*. De 1857 à 1902, il y eut sur un total de 15 950 390 immigrés : 4 607 666 citoyens de la Grande-Bretagne ; 3 661 997 Allemands ; 1 498 194 Scandinaves ; 1 323 680 Italiens ; 1 312 171 Austro-Hongrois ; 985 764 Russes, etc.

2. Le *Times* de mars 1900 publia une longue étude sur les conséquences

On ne peut dire encore quelle sera la conséquence de cette infusion d'un sang qui n'est pas anglo-saxon, au point de vue du développement politique, moral, économique et intellectuel de la grande république. Sans croire à la doctrine des races, il semble qu'on n'en doive rien augurer de bon. Cela ne résulte pas de ce que l'immigration qui commence à prévaloir aux États-Unis serait fournie par des races inférieures, mais de ce qu'elle provient des classes européennes les plus pauvres, les moins instruites et les moins habituées à la liberté ou à la vie publique[1].

Il ne faut donc pas du tout s'étonner si Dana Durand, dans son excellente étude sur la vie municipale aux États-Unis, en attribue la notable décadence à l'afflux toujours croissant des éléments inférieurs de l'immigration européenne[2].

possibles pour l'Angleterre de la concurrence américaine ; il niait expressément dans sa préface que la majorité de la population des États-Unis fût anglo-saxonne. Les ethnologues, disait-il, ne tiennent pas compte de le race qui s'y est formée (Théry, *Histoire économique*, etc., p. 80).

1. Dans un projet de loi dû à l'initiative du député Shattuc et voté par la Chambre des représentants à Washington le 27 mai 1902 sur l'immigration, nous relevons que dans la dernière année sur 476 672 immigrés, il y avait 178 807 Italiens ; 58 098 Juifs ; 43 617 Polonais ; 40 227 Scandinaves et Danois ; 34 142 Allemands ; 30 164 Irlandais ; 29 343 Slovaques ; 17 928 Croates et Slovènes ; 13 488 Anglais, etc.

Les illettrés parmi ces immigrants se trouvent ainsi distribués par ordre de décroissance : Italiens du Sud, 48,2 pour 100 ; Croates et Slovènes, 34,0 ; Polonais, 28,7 ; Slovaques, 26,1 ; Juifs, 16,8 ; Allemands, 3,4 ; Irlandais, 3,2 ; Anglais, 1,2 ; Scandinaves et Danois, 0,4 (rapport de l'ambassadeur d'Italie aux États-Unis, E. Mayor. *Bulletin de l'émigration*, 1902, nº 11. Rome, typographie Bertero).

2. D'après Walter L. Hawley, sur les trente-cinq chefs de district du *Tammany Hall* de New-York, un tiers est formé d'Irlandais catholiques ; les autres sont Allemands et Juifs (*The strength and weaknes of Tammany Hall*, dans la *North american Review*, octobre 1901).

Toute une littérature, fort peu honorable pour nous, témoigne de la vie

Laissons l'avenir décider de ce que deviendra l'agrégat démographique des États-Unis et des résultats que donnera ce grand mélange de nouveaux éléments ethniques; nous pouvons toutefois remarquer que la grandeur où ils sont parvenus est la négation éclatante de la doctrine des anthropo-sociologues ; les États-Unis se sont élevés rapidement, bien que la race prétendue supérieure y soit en minorité. On pourrait croire d'abord que l'immigration allemande servit de contrepoids à celle des Celtes irlandais ; mais il ne faut pas oublier que les Allemands forment un *peuple historique*, et qu'au point de vue anthropologique ils ne représentent pas une race pure. Bien au contraire, ils sont un mélange de diverses *races* où prévaut, particulièrement au Sud, le type de l'*homo alpinus* qui dans le centre de la France passe pour le représentant le plus authentique d'une race inférieure.

Si aux États-Unis tant de races différentes et des nationalités si variées ont donné un produit supérieur, qui tend à constituer un puissant peuple historique, il faut l'attribuer à l'action continue de l'évolution et de la fusion qui ne cesse de s'exercer, sous l'influence des facteurs physico-géographiques, historiques et sociaux que nous avons examinés plus haut; ce processus mérite d'être exposé, sans que nous ayons besoin d'en donner un commentaire ultérieur.

Ross, dont les idées nous sont déjà connues, avoue que la supériorité d'un peuple, à un moment donné,

dégradée et de la misérable condition des Italiens dans l'Amérique du Nord. On consultera ces publications officielles du gouvernement de Washington dont les descriptions sont assez exactes : *The slums of Baltimore*, etc. Washington, 1897 ; *The Italians in Chicago*, 1897 ; John Koren, *The padrone system and padrone banks. Bulletin of the département of Labor*. Washington, n° 9. Un autre chapitre montre les qualités des Italiens d'Amérique, et ce qu'on en peut espérer.

n'est pas due à la race, mais que le milieu social, les conditions de la vie établissent un niveau commun aux inférieurs et aux supérieurs par le moyen de la culture, de l'éducation, de la nourriture et du logement. « Nous Américains, dit-il, nous sommes plus à même que les autres d'apprécier la valeur du préjugé de la race ; nous voyons souvent les fils d'immigrés mal nourris, lâches et stupides devenir les égaux des américains de naissance par les muscles et le cerveau, l'esprit et la vigueur, grâce à l'influence des conditions sociales. » L'aptitude remarquable des Juifs à se transformer est un fait connu et bien établi ; elle dénote une grande souplesse qu'ils ont acquise au cours des persécutions séculaires ; nous ne nous étonnerons donc pas si les Juifs russes, polonais, roumains, galiciens des États-Unis évoluent rapidement au point de vue intellectuel, moral, économique et même physique[1].

Mais les exemples les plus clairs et les observations les plus judicieuses sur la fusion et la transformation des divers éléments historiques aux États-Unis nous viennent d'un écrivain précédemment cité.

Voyons, dit M. de Rousiers, ce que nous apprend l'expérience des États-Unis : « Les États-Unis sont le plus grand champ d'assimilation sociale qu'il y ait actuellement au monde. L'assimilation est le problème qui domine toutes les questions américaines. L'avenir de l'Amérique dépend surtout du succès qu'elle obtiendra dans l'assimilation des immigrants.

Il est curieux de voir comme à leur insu les Américains s'accordent à résoudre le problème par le moyen de l'éducation entendue dans son sens large. A chaque instant et en toute occasion ce mot paraît dans leurs

1. Les *Juifs russes aux États-Unis d'Amérique*. Dans le *The American Monthly Review of reviews*, septembre 1902.

conversations ; ils aperçoivent et recherchent le but éducatif dans toutes leurs entreprises ; un musée qui se fonde, une église à construire, une campagne de conférences contre l'alcoolisme, une société d'histoire locale, etc., doivent avoir un but éducatif.

La même préoccupation se reconnaît dans cette foule d'instituts, d'écoles professionnelles de cuisine, etc., si richement dotées par les millionnaires américains et si libéralement ouvertes à tous. Les fondateurs de ces établissements, par leur générosité et leurs ressources, répondent au désir général d'élever la race, de hausser à un niveau supérieur tous les éléments informes apportés aux États-Unis par l'immigration.

Les résultats sont positifs, excellents; l'assimilation se contrôle à l'aide de l'éducation. Bavardez avec des enfants de Chicago, de New-York, de Cincinnati ; ils vous diront que leur mère était irlandaise ou belge, leur père allemand, mais qu'ils sont américains. Leur mentalité est précisément américaine. C'est pourquoi les États-Unis forment une nation et non un simple assemblage de personnes d'origine différente.

Aux États-Unis on distingue à première vue les citoyens américains qui y sont arrivés à l'âge adulte de ceux qui y vinrent dans leur enfance ; la distinction est possible dans la même famille et dans toutes les classes sociales. Des prêtres catholiques français, allemands, irlandais venus en Amérique comme missionnaires y restent presque toujours à titre d'étrangers, même si leur séjour se prolonge longtemps. Le plus américain des prélats catholiques, Mgr Ireland, est né en Irlande de parents irlandais, mais il arriva aux États-Unis à l'âge de six mois. Il a une mentalité américaine, bien que son éducation scolaire se soit faite en France, au diocèse de Belley. Le supérieur de son séminaire est un français de Lyon, Mgr Caillet, venu aussi très jeune

en Amérique ; il dirige un séminaire dans un but d'assimilation, pour former des prêtres de toute origine, mais de mentalité américaine.

Au reste l'opération ne réussit pas toujours. Quelques immigrants ne parviennent pas a s'assimiler. Divers obstacles s'opposent à l'assimilation.

Le premier réside dans la volonté des immigrés. Les Chinois, les Hongrois, les Ruthènes, les Polonais, les Siciliens vont en Amérique pour y amasser un pécule ; ils ne veulent pas devenir américains, mais retourner dans leurs pays aussitôt leur but atteint.

L'assimilation n'a pas lieu pour les individus qui se groupent d'après leur nationalité, vivent séparés des autres, parlent leur langue et se marient entre eux. Il y a un groupe de Polonais à Pittsburg ; ils sont en Amérique depuis quarante ans sans être devenus américains. Il en est de même de certains Allemands du Sud dans quelques grandes villes.

Enfin pour que l'assimilation soit possible, il faut une aptitude au même travail et au travail en général. Les Indiens isolés dans leurs retraites, habitués à la chasse ne peuvent s'assimiler à un peuple de travailleurs [1]. »

Il y a une exception à ce grand mouvement d'assimilation et de fusion parmi les races des États-Unis : c'est le cas des nègres.

Je ne puis m'en occuper, parce que l'objet de cette étude est surtout de démontrer qu'il n'existe pas de

1. Les quelques chiffres suivants, relatifs à la nationalité des homicides aux États-Unis, peuvent nous renseigner sur la marche de l'évolution aux États-Unis : *Détenus pour homicide, par* 100 000 *habitants depuis* 15 *ans* :

Nés aux États-Unis de parents américains. . . .	10
— de parents étrangers.. . . .	11
Nés hors des États-Unis.	14

Dr A. Bosco, *l'Homicide aux États-Unis d'Amérique*. Rome, 1897.

différence congénitale, dans l'aptitude à atteindre la supériorité, parmi les races qui peuplent actuellement l'Europe et qui colonisèrent l'Amérique, l'Australie et une partie de l'Afrique ; il n'est pas mauvais toutefois de dire quelques mots de la situation des nègres aux États-Unis.

Constatons tout d'abord que la race nègre peut donner naissance à des hommes *supérieurs*; la couleur de l'homme arrivé à la supériorité exclut l'injurieux soupçon de l'infidélité conjugale et du sang mélangé qui pourrait courir dans ses veines.

On connaît beaucoup de nègres qui sont parvenus à une haute situation intellectuelle et morale. Nous avons déjà parlé de Firmin ; rappelons Frédéric Douglas si bon, si cultivé et si éloquent; il convient de s'arrêter à un de nos contemporains qui tout récemment attira l'attention du public et qu'on appela le *Moïse noir*. Washington Booker, que le président Roosewelt ne dédaigna pas d'avoir pour commensal à la Maison Blanche, est un nègre qui a consacré ses efforts à élever la moralité et l'intelligence de ses frères de race [1].

Il a organisé dans l'Alabama le *Tuskgee-istitute* qui compte aujourd'hui 1 507 élèves et une centaine de professeurs.

Sa parole est simple, pratique, vibrante ; il ne fait pas de très longs discours. Il a parlé devant les professeurs et les étudiants de l'antique université d'Harward qui lui ont décerné le titre de *maître* ; les froids et tranquilles bostoniens se sont départis de leur calme habituel pour l'applaudir, et ce fils d'esclave fut acclamé

1. En corrigeant mes épreuves, j'apprends le nouveau et retentissant *scandale* causé par M. Roosewelt. Le président de la République a nommé un *nègre* à un poste élevé dans le Sud. Il a répondu *humainement* aux blancs qui déploraient cette mesure : *Je n'ai pas nommé le nègre à cause de sa qualité de nègre, mais parce qu'il était l'*HOMME *le plus digne d'être nommé.*

avec enthousiasme dans les cités du Sud. Tous ceux qui l'ont vu en France avec sa femme qui a fait ses études à l'Université nègre de Fiske et qui seconde la propagande de son mari, ont pu l'apprécier[1]. Son influence grandit sans cesse non seulement chez les nègres, mais parmi les blancs.

Firmin, Douglas, Washington Booker et beaucoup d'autres prouvent donc que les nègres ont une aptitude morale et intellectuelle au progrès le plus avancé ; elle s'accuse et se manifeste aussitôt que les conditions du milieu le permettent.

1. Marie Mali, *Booker Washington et les nègres aux États-Unis,* dans l'*Humanité nouvelle,* mai 1900. Pour comprendre ce que peuvent devenir les nègres dans des conditions favorables, il faut lire surtout l'*Autobiographie d'un nègre* écrite par T. Washington Booker (traduction française d'Othon Guerlac. Paris, Ed. Plon-Nourrit). Afin qu'on ne croie pas que Douglas, Booker, etc. représentent des exceptions tout à fait extraordinaires, des monstruosités ethniques, je veux rapporter le nombre des nègres qui prirent leurs grades dans les collèges nord-américains :

Gradués des	*Collèges de nègres* et des	*collèges de blancs* :
Avant 1876	137	15
1876-1880	143	22
1880-1885	250	31
1885-1890	413	43
1890-1895	465	66
1895-1899	475	88

(*The College-bred négro* dans: *The Report of the commissioner of éducation for the,* 1902, vol. I. Washington, 1903). Ce progrès des nègres dans la haute culture n'est-il pas en vérité rassurant et extraordinaire ? Les femmes y suivent de près les hommes. D'une enquête rapportée par M. Frissell il résulte que 300 blancs choisis dans l'élite du Sud furent interrogés sur ces trois questions :

1° L'instruction a-t-elle fait du nègre un citoyen plus utile ?

2° L'a-t-elle rendu plus économe et plus enclin à acquérir des richesses ?

3° En a-t-elle fait un travailleur plus précieux, particulièrement pour les ouvrages qui demandent de l'intelligence et de l'habileté ?

Or les neuf dixièmes répondirent dans un sens, absolument affirmatif ; peu exprimèrent des doutes; un seul fit une réponse négative ! (*Report of the commissioner of Education for the year,* 1900-1901, p. 530).

Pourquoi la masse des nègres ne s'est-elle pas assimilée et fondue aux États-Unis comme tous les autres éléments historiques qui sont entrés dans le courant de la vie nationale?

Les raisons en sont multiples et considérables ; elles ont été étudiées avec soin, et l'on ne peut les ignorer sans malveillance ou du moins sans se laisser dominer par un préjugé qui règne même chez les savants. Passons-en quelques-unes en réserve :

1° Les nègres des États-Unis ne forment pas une quantité négligeable d'individus à qui une infiltration lente permet de s'assimiler facilement.

Ils étaient environ quatre millions et demi au moment où Lincoln proclama leur affranchissement; depuis ils se sont accrus de 8 840 789 en 1900, et sont restés en grande partie concentrés dans les États du Sud, où l'esclavage existait avant la guerre de sécession.

L'assimilation n'était pas possible, ni la fusion désirable. Les nègres se trouvaient au moment de leur affranchissement dans un état d'infériorité très marquée[1] ; la fusion de leur civilisation avec celle des

1. Si l'on considère seulement les illettrés, on voit que parmi les blancs la proportion de 11,5 pour 100 en 1870 descendit à 9,4 en 1880, et à 7,7 en 1890. Au contraire celle des nègres à la date des trois recensements était de 79,9 en 1870, de 70,0 en 1880, de 56,8 en 1890 (*Education report*, 1897-1898. Washington, 1859). L'ignorance des nègres diminua dans les dix dernières années; pour l'instruction populaire, ils se trouvent aujourd'hui au niveau des Polonais et des Italiens. Bryce observe avec raison qu'il ne faut pas s'étonner du chiffre élevé des nègres illettrés ; il y a quarante ans, dans beaucoup d'États de l'Union ceux qui enseignaient à lire et à écrire à un nègre commettaient un délit ! Le *Negre act* de 1740 pour la Caroline du Sud infligeait une amende de 100 livres sterlings à quiconque employait un esclave à écrire ou lui enseignait cet art. En 1834 la peine s'éleva à six mois de prison et s'appliqua aussi à la lecture. Dans la Louisiane elle variait de 1 à 12 mois, ainsi qu'aux États-Unis. On ne cachait pas les motifs de cette interdiction: M. William Knox, dans un opuscule adressé à la *vénérable société*

blancs aurait produit le même résultat que le mélange de deux liquides à des températures différentes; le plus chaud aurait dû se refroidir de plusieurs degrés; la civilisation des Anglo-Saxons aurait subi un recul ou un temps d'arrêt dans son développement, comme on peut le constater au Sud de l'Amérique pour la fusion des Latins et des indigènes.

2° Les nègres affranchis ne purent soutenir la lutte économique avec les blancs ; ils manquaient de tout et ne disposaient pour le travail que de la force de leurs bras ; les blancs au contraire détenaient toutes les supériorités que donnent la science et la richesse. La lutte pour l'existence fut donc engagée d'une part par des êtres sans défense, et de l'autre par des hommes complètement armés. Les nègres succombèrent forcément; leur infériorité économique devait avoir un

pour la diffusion de l'Évangile à l'étranger pour l'année 1768, remarquait que l'instruction rend les esclaves moins aptes et moins disposés à supporter la fatigue et qu'elle les excitait à l'insubordination (E. Westermack: la *condition légale des esclaves noirs dans les États américains. Revue italienne de sociologie,* septembre 1897). Voici une donnée qui montre comment les conditions intellectuelles se modifient avec la situation générale : les nègres illettrés de Xenia (État de l'Ohio) descendirent en 1900 à la proportion de 13,42 pour 100. On verra les conditions qui amenèrent ce changement dans un rapport de R. Whight, au *Bulletin of the Bureau of Labor,* n° 48, septembre 1903 ; j'ai publié dans la *Revue populaire,* 15 décembre 1903, un article qui souligne l'importance de ce fait. Sur les résultats obtenus par l'instruction des nègres aux États-Unis, on trouve de précieux renseignements dans le *Report of the commissioner of education for the year,* 1900-1901, vol. I, et dans les articles : *Common school education in the South from the beginning of the civil war,* 1870-1876, by A. D. Mayo, p. 403; *Negro education in the South,* by Paul Barringer, p. 507; *A reply to Dr Barringer's paper,* by Julius Dreher, p. 523; *The education of the negro,* by Kelly Miller, p. 731. Il y a dans le *Report for the year,* 1902, vol. I deux autres études très intéressantes sur ce même sujet : *Higher education of the negro — its practical value,* by President H. Bumstead, p. 224, et *The work of certain northern churches in the education of the Freemdin,* 1861-1900, by A. D. Mayo, p. 285.

contre-coup fatal sur le développement de leur civilisation. On se tromperait d'ailleurs en voulant interpréter dans un sens trop rigoureux l'infériorité économique des nègres. Beaucoup d'entre eux ont réussi à acquérir la richesse. Ce fait collectif est éloquent : en 1892, c'est-à-dire 26 ans à peine après l'affranchissement, les nègres du Sud payaient déjà plus de 14 millions de dollars pour l'impôt foncier. Leur progrès économique eût été plus grand, si on leur eût donné l'instruction professionnelle. Un fait prouve bien que la *race* n'a aucun rapport avec le genre et la puissance de la production économique ; c'est que partout où les nègres restèrent en contact avec les blancs, particulièrement dans les villes, ils se perfectionnèrent dans l'industrie ; en général ils progressent ou reculent en raison de la diversité des conditions et du milieu social où ils sont transportés.

3° Les nègres concentrés dans les États durant des siècles d'esclavage y étaient assez nombreux, mais formaient en face des blancs une minorité. Quiconque connaît le régime de l'esclavage peut imaginer le traitement que les nègres subissaient de la part de leurs patrons ; il était étranger à toute humanité et à toute civilisation, même en faisant la part des exagérations sentimentales que Beeker Stowe a placées dans la fameuse cabane de l'*Oncle Tom*. Les rapports entre nègres et blancs, avant l'abolition de l'esclavage et malgré de louables exceptions, étaient ceux qui pouvaient naître de la haine des nègres pour les blancs, et du mépris de ceux-ci pour les premiers. Avec l'affranchissement définitif et l'égalité des droits politiques accordée aux nègres après la longue et épouvantable *guerre de sécession,* les rapports entre les deux races furent encore pires. Les nègres abusèrent de la liberté qu'ils ne connaissaient pas et se servirent mal des droits politiques

qu'on leur octroya sans la plus élémentaire préparation ; toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion, ils se vengèrent des souffrances séculaires et firent montre de sentiments très naturels, mais dont les blancs furent choqués. Cette aggravation des mauvais rapports entre nègres et blancs aurait pu être atténuée ou évitée à une double condition : 1° si les blancs du Sud avaient traité les nègres avec plus d'équité ; 2° si les nègres s'étaient élevés graduellement à la vie politique. La seconde condition dépendait de la première. Ni l'une ni l'autre ne se trouva réalisée.

La guerre finie, les blancs des États rebelles montrèrent leur mauvais vouloir à l'égard des nègres en votant des lois qui consacraient l'infériorité de ces derniers. Le Congrès dut intervenir ; il le fit à contre sens, en accordant brusquement aux nègres des droits politiques que les ouvriers agricoles de l'Angleterre n'obtinrent qu'en 1885, après plusieurs siècles d'une éducation qui les préparait à les bien exercer.

Après l'affranchissement les blancs conçurent non seulement du mépris, mais une haine effrénée contre les nègres, parce que l'abolition de l'esclavage et la *guerre de sécession* leur avaient infligé des pertes économiques énormes et des humiliations morales de toute espèce ; pertes et humiliations qu'augmentaient et prolongeaient les droits politiques reconnus aux nègres. Ces mouvements de haine et de vengeance s'accentuèrent encore par la vivacité des contrastes politiques : tandis que les blancs se trouvaient privés des droits politiques comme rebelles, les nègres qui devaient leur liberté au parti républicain le suivirent en aveugles et en furent indignement exploités au détriment du parti démocratique que les blancs presque seuls représentaient dans le Sud. Toutes les affaires de cette région tombèrent aux mains d'aventuriers sans vergogne venus

du Nord et appartenant au parti républicain — les fameux *carpet baggers* — qui réhabilitèrent la mémoire de Verrès et de lord Clive *(Bryce)*[1].

4° L'intérêt économique, les sentiments moraux, les différences intellectuelles et l'antagonisme des partis politiques devaient donc opposer blancs et noirs comme des ennemis irréconciliables qui ne pouvaient ni se fondre entre eux ni s'assimiler, mais qui étaient voués à une lutte sans fin. Il était difficile que les contrastes, les motifs de haine et de rivalité s'atténuassent par degrés ; car la fatale différence de couleur ne dissimulait pas, mais dénonçait toujours et partout l'hostilité de ces deux hommes — un blanc et un nègre — qui se rencontraient dans la vie ; aussi le plus petit incident qui entre deux personnes de même couleur passe rapidement sans laisser de traces, devait, entre un blanc et un nègre, avoir de graves conséquences. La différence de couleur donne lieu en outre à un antagonisme sexuel qui produit de grands délits et de cruelles répressions ; la passion du nègre pour la femme blanche est aussi violente que la répugnance de celle-ci à son endroit est insurmontable.

Dans de telles conditions, la fusion devenait absolument impossible entre les nègres et les blancs des États-Unis ; c'est pourquoi les distinctions sociales subsistèrent entre les deux races et ne firent qu'augmenter après la proclamation de l'égalité politique. Les nègres furent contraints de s'isoler et de vivre à part dans une situation pire que celles des Juifs des ghettos. La séparation conduisit à ces extrémités : un nègre ne put s'asseoir dans un café à la même table qu'un blanc ;

1. J.-C. Spence, un Anglo-Saxon, considère la *guerre de sécession* comme le plus grand crime, et le moins nécessaire que pût commettre un peuple civilisé (*l'Aurore d'une civilisation*, p. 95 à 101).

d'ordinaire les nègres ne sont pas admis dans les Trades-Unions; leurs sociétés chrétiennes sont distinctes de celles des blancs.

Le mariage entre les deux races est défendu par la loi dans tous les États ; les nègres qui sont arrivés à se créer une position sociale doivent former des cercles à part et ne se mêlent pas aux blancs de la même condition sociale[1] ; enfin, dit Bryce, un blanc peut tuer un nègre et rester impuni, comme en Turquie un musulman peut le faire pour un chrétien. La haine qui pendant tant de siècles s'attacha aux Juifs sous l'influence des préjugés religieux entre hommes de même couleur, atteint des proportions qu'il est facile d'imaginer quand il s'agit de nègres portant l'empreinte indélébile de leur race. Un Juif hors du ghetto pouvait cacher sa qualité, se mêler aux chrétiens et vivre avec eux ; un nègre au milieu des blancs en est incapable.

Le résultat de cet état de choses fut tel qu'on pouvait l'attendre ; les deux races sont restées séparées et la fusion ne s'opéra pas ; dans les États du Sud, il fut possible de sanctionner par la loi l'infériorité sociale et d'annuler l'œuvre de Lincoln ; partout on organisa et on propagea contre les nègres, criminels ou non, le *lynchage*, un délit endémique et semi-légal, qui surpasse en infamie les crimes anarchiques ; c'est une honte pour n'importe quelle race, et il constitue la tare la plus scandaleuse des États-Unis. Telle est l'opinion de l'homme d'état le plus éminent de la grande république des étoiles. Faisant allusion au *lynchage*, M. Roosevelt, aujourd'hui chef de la nation, écrivait : « Une partie du peuple idolâtre l'illégalité violente et homicide. Si la généralité

1. A Baltimore, Louisville, Richmond, Atlanta, Nouvelle-Orléans, il y a des nègres cultivés et riches sur qui les classes pauvres fondent leurs espérances.

des citoyens partageait ces sentiments, nous nous montrerions indignes de l'héritage que nous ont légué nos pères et ce serait la ruine complète de notre patrie[1] ».

Il est étrange et vraiment inconcevable que les anthropo-sociologues aient voulu obtenir des nègres en moins de quarante ans ce que les races supérieures

1. Dans une conférence sur la *mafia* faite à Catane en 1900, j'ai rappelé aux Nord américains qui s'érigeaient en censeurs sévères de la Sicile, qu'ils avaient dans le *lynchage* quelque chose de pis. J'ai plaisir aujourd'hui à noter qu'un Nord américain, M. Johnston, au lendemain de l'assassinat de Mac Kinley, publia dans la *North american Review* un article très généreux où il fait une critique sanglante de ses compatriotes à propos du *lynchage* criminel qu'ils pratiquent aujourd'hui sur les blancs eux-mêmes. Cet article est encore remarquable par l'admiration et la reconnaissance que l'auteur témoigne à l'Europe. « Les États-Unis, dit-il, ne forment pas simplement une agglomération ; c'est un amas de pièces détachées de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Irlande, de toutes les parties du vieux monde. Dans ce nouveau milieu, les immigrants ont apporté avec eux une grande qnantité d'anciens vices, des blessures encore cuisantes dans le cœur et l'esprit, des habitudes de crainte, une soif ardente de vengeance contre l'oppresseur. En deux ou trois générations, ce *virus* héréditaire disparaîtra de lui-même et nous aurons une autre race animée d'une nouvelle force vitale qu'elle tirera de notre sol productif et fécond; elle se sentira rajeunie par l'esprit de liberté humaine et généreuse qui souffle des profondeurs du nouveau monde. » Voilà formulée sous une forme sentimentale la théorie de la transformation due à l'influence des facteurs sociaux, et contraire à la théorie des races. Puisqu'il est question de la criminalité qui en Sicile constitue la *mafia,* nous devons rappeler que parmi les Anglo-Saxons blancs du Tennessee, il s'est formé après la *guerre de sécession* une société secrète, la *Kukluxklan,* qui commit toute sorte de délits contre les nègres. Les Nord américains prétendus supérieurs ont commis dans ces dernières années (1903) des infamies sans nom contre les Italiens du West-Virginia qui furent entraînés dans ce pays semé d'embûches. Les *bosses* et les fermiers, en particulier un certain Harman, les juges de paix, etc. pratiquèrent impunément et au grand jour le vol et la violence la plus brutale contre les travailleurs. Tous ces faits furent constatés et exposés par Barton, commissaire du travail dans la Virginie occidentale. Le gouverneur White a promis de faire le possible pour les réparer (*Enquête sur les abus du West-Virginia. Bulletin officiel du commissariat italien pour l'émigration,* 1903, nº 14).

mieux douées n'avaient donné qu'en plusieurs siècles ; ce n'est pas moi qui m'en étonne, mais un historien anglo-saxon, le plus grand peut-être de cette race et notre contemporain, M. Bryce ; il exprime sa surprise en ces termes : « Les phénomènes que l'état moral et intellectuel des nègres nous offre en ce moment sont tout à fait nouveaux dans les annales du monde. L'histoire est le récit de la marche suivie par les races primitivement barbares vers la civilisation. Jusqu'ici cette marche s'est faite lentement et par degrés. C'est pourquoi si l'on considère les grandes races d'Asie et d'Europe, les premiers stades de leur évolution se perdent dans la nuit des temps. Les stades intermédiaires et récents que nous étudions dans les écrits des historiens de l'antiquité et dans les annales des temps obscurs du moyen âge nous montrent une marche où il n'y a pas de mouvement brusque, ou imprévu, mais où l'on peut voir une série de tâtonnements, dans lesquels l'esprit humain se développe et s'étend pour arriver au progrès successif des institutions politiques, des sciences et des arts. Ce trajet s'accomplit sans hâte ni bonds précipités ; ce n'est pas l'œuvre d'une race isolée, mais de la rivalité et de la collaboration de plusieurs races. Il n'en est pas du tout de même du cas des nègres d'Afrique pris et emportés dans le tourbillon de la démocratie américaine. »

L'exception des nègres n'infirme donc nullement la doctrine qui admet l'assimilation et la fusion de toutes les races par le moyen de l'éducation, du milieu social et de certaines conditions physiques ; un grand peuple peut naître ainsi et progresser rapidement dans le bien-être et la civilisation, bien qu'il soit un mélange de toutes races [1].

1. Mayo Smith, un illustre statisticien et sociologue de l'Amérique du

A Venise, en Angleterre, aux États-Unis, nous avons vu se former des nations qui sont devenues grandes non parce qu'elles appartenaient à une *race* donnée, mais sous l'action de facteurs naturels et sociaux indépendants de la *race*.

Nord, avec la prudence que sa situation lui imposait, soutint que ce travail de fusion et d'assimilation se faisait par la langue, les mœurs et les institutions. Il présenta cette thèse à la *Quatrième session de l'Institut international de statistique* tenue à Chicago du 15 au 18 septembre 1893 (*Statistical data for the Study of the assimilation of races and nationalities in the United States*, dans le *Bulletin de l'Institut int. d'hist.*, t. VIII, 1re livraison. Rome, 1895). Pour la question des nègres, on peut facilement consulter : A. Ghisleri, *Les races humaines et le droit dans la politique coloniale*. Savone, 1888 ; Dr G. Mondaini, *La question des nègres dans l'histoire et dans la société nord-américaine*. Florence, F. Bocca ; W.-E. Dubois, *Conditions of the negro in various cities ; The negroes of Farmville ; The negra in the black belt* (*Bulletin of the Department of Labor* de Washington, nos 10, 14 et 23), et les ouvrages de Hilaty, A. Herbert, S.-T. Winston et W.-E. Burghardt Du Bois au vol. 65 (juillet 1901) des *Annals of the American Academy of political and social science*, consacré aux *America's Race Problems*. Burghardt y explique bien la recrudescence actuelle des délits parmi les nègres. Le Dr E. Tobias se demande dans la *Nineteenth Century* (décembre 1900) : *Les nègres d'Amérique sont-ils un peuple libre?* Il prouve que l'abolition de l'esclavage fut une vraie duperie et que leur condition sociale ne s'est pas améliorée. Les *lynchages* sont un indice de cette condition. Tout le grave problème des rapports entre nègres et blancs aux États-Unis fut traité avec beaucoup d'équité et de pénétration par James Bryce, dans son grand ouvrage : la *République américaine*, aux chapitres XCI et XCII. — O.-F. Cook a donné dans le *Forum* (mars 1981) un amusant aperçu du degré de civilisation où les nègres sont parvenus dans l'État de *Liberia* (Afrique).

CHAPITRE XXII

LES RACES DÉCADENTES SE RESSEMBLENT

L'étude partielle et rapide des facteurs de l'évolution progressive doit être complétée par celle des facteurs de l'évolution régressive, qui permet de mieux apercevoir certains aspects de la question des *races*. L'étude s'impose par ce fait que jusqu'ici le seul point où l'histoire et la sociologie s'accordent parfaitement, c'est l'alternance qui se produisit toujours et partout dans les deux phases ascendante et descendante (Gumplowicz). Ces deux périodes se succèdent, ou mieux elles coexistent, sans qu'il y ait entre elles de distinction nette ; il en résulte un parallélisme dans tous les phénomènes sociaux qui constituent les éléments d'une civilisation. C'est ainsi que la prospérité économique atteint son apogée quand certains phénomènes biologiques qui ont, comme la natalité, une valeur sociale, manifestent une tendance à décroître ; de même le développement artistique et intellectuel arrive au *fastigium,* quand la décadence politique et morale a commencé. Cette succession de faits a servi de base à la hiérarchie et au classement des phénomènes psycho-sociaux établi par les sociologues, de Comte à de Greef et aux autres contemporains.

Cette étude soulève des questions préliminaires, dont la première est celle-ci : les peuples vieillissent-ils ?

M. Fouillée, exagérant dans un sens opposé aux lamentations de ceux qui crient à la décadence des nations latines, établit un criterium général plein d'optimisme et nie la vieillesse des peuples. L'élégant philosophe français pense que ceux qui emploient une telle expression font une métaphore absurde ; un peuple se renouvelle sans cesse ; dans ce rajeunissement, ce sont tantôt les bons éléments, tantôt les mauvais qui prévalent ; la prédominance des uns et des autres dépend d'un jeu de forces sociales qui le plus souvent reste inconnu et mystérieux pour nous (*Psychol. des peuples européens*, p. 519).

Nous pouvons accorder qu'un peuple ne meurt pas au sens biologique ; mais il est certain que jusqu'ici tous les peuples, après avoir joué un rôle quelconque sur la scène du monde, sont entrés soudain dans leur phase de décadence et de dégénérescence, comme je me flatte de l'avoir démontré. Ce n'est pas la mort au sens biologique, mais l'affaiblissement des manifestations psychiques, et surtout une éclipse sur la scène du monde dont on n'occupe plus le premier plan [1].

Il n'existe pas de biomètre social pour nous dire quand la phase régressive succède à la progressive, de même qu'il n'y a pas de criterium qui nous apprenne le moment où nous devons tenir un homme pour par-

1. Aujourd'hui, avec la diminution de la mortalité et l'élévation de la moyenne de la vie, on ne comprend pas qu'on puisse parler de décadence biologique ; il y a pourtant des phénomènes qui semblent prouver qu'elle existe. Sans parler de l'abaissement de la natalité qui vient de causes psychiques et morales, il faut rappeler les craintes causées par les résultats de l'examen des conscrits. Les réformes pour infirmités physiques augmentent en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre. D'après l'*Annual Report of the Inspector General of Recruiting for*, 1900, plus de 33 pour 100 des volontaires pour la période 1890-1900 ont été refusés en Angleterre comme impropres au service militaire. On aurait tort de tirer des conclusions trop pessimistes de ce fait qui changera avec le mode d'existence.

faitement sain et celui où commence l'état pathologique; on ne trouve pas non plus d'homme qui représente le type normal de l'anthropologie. C'est la thèse que j'ai soutenue dans la *Sociologie criminelle* et que M. Novicow reprend dans le domaine social.

Quiconque regarde la succession des phénomènes sociaux sans préjugé de race, sans idées préconçues ni tendances optimistes ou pessimistes, doit nécessairement se rendre compte des facteurs de la décadence; celle-ci, bien entendu, n'existe pas *au sens absolu*; mais elle paraît telle en comparaison de l'ascension plus rapide des autres peuples.

Pour expliquer cette décadence relative ou absolue, les hypothèses se succèdent et alternent avec une rapidité extraordinaire; quelques-unes naissent et acquièrent une étonnante popularité; après avoir eu l'approbation d'illustres savants, elles tombent parfois et disparaissent — peut-être pour revenir plus tard à la lumière; d'autres énoncées d'abord timidement et vaguement formulées ont besoin d'une longue période de préparation et d'incubation; il leur faut parfois des siècles pour s'élever à la dignité de théories, après quoi elles disparaissent souvent elles aussi. Mais les faits, d'où sont sorties les hypothèses, subsistent. Et c'en est un indéniable, je le répète, que toutes les races, toutes les nations, après la phase ascendante qui les élève un instant à une hauteur que d'autres n'ont pas atteinte, doivent ensuite redescendre. La grandeur implique la décadence qui paraîtra d'autant plus grande et plus douloureuse, que la première a brillé davantage.

Montesquieu et Gibbon ont mis en lumière la grandeur et la décadence de Rome; leur œuvre, dans son ensemble, sera difficilement surpassée, malgré les erreurs qu'ils ont pu commettre. La décadence de Rome

constitue le plus grand événement du genre, parce que toute notre histoire et toute la civilisation contemporaine s'y rattachent; elle fut suivie de cette série de phénomènes qui inspira à J.-B. Vico l'idée du *flux et du reflux* des nations.

La critique s'exerçant sur le cours des événements aboutit à la philosophie de l'histoire dont on rit aujourd'hui comme d'une vaine idéologie. On a voulu la remplacer par une sociologie qui, fondée sur l'anthropo-sociologie, croyait offrir les caractères de la science la plus pure ; on nous donna des romans qui font ressortir tout le sérieux des tentatives et des hypothèses, je ne dirai pas des maîtres, — en allant d'Aristote à Machiavel et à Bodin, de Vico à Montesquieu, Herder, Ferrari, etc., — mais des plus modestes écrivains qui ont étudié la philosophie de l'histoire.

Les romanciers de l'anthropo-sociologie ne sont pas embarrassés pour expliquer le grand fait de la décadence ; avec l'habileté des escamoteurs, ils mettent deux races en présence l'une de l'autre, et le tour est joué. Ils s'autorisent des théories de Darwin qu'ils exagèrent et défigurent ; c'est la caractéristique essentielle de tous les copistes. MM. Ammon et de Lapouge sont de grands maîtres dans ce jeu.

S'agit-il de la décadence romaine ? Elle se produit quand la race *aryenne* des patriciens est vaincue par la race *inférieure* des plébéiens. Ammon n'a ni doute ni hésitation sur ce point capital. Écoutez-le : « *Ce ne fut pas à l'épée de leurs ennemis*, mais à *la disparition des éléments aryens qui les dirigeaient, que la Grèce et Rome durent leur ruine!* (p. 214). » Mais quel anthropologue nous a renseignés sur les caractères de la race supérieure et de la race inférieure qui vivait à Rome ? Que sont les Aryens ? D'où sont-ils venus et à quelle époque ? Comment ont-ils disparu ? Et si Sergi avait raison, lui qui reconnaît

dans les *Aryens* une race différente de celle d'Ammon, et qui attribue à leur arrivée en Italie le retour à la barbarie ?

Nous savons que jusqu'ici la science n'a pu répondre à toutes ces questions. Quand elle l'aura fait, il restera toujours un autre problème : pourquoi et comment à un moment donné les *supérieurs* tombent-ils en décadence et laissent-ils l'avantage aux inférieurs ?

On ne verra là qu'un roman d'imagination, tant qu'il s'appuiera sur des documents ignorés ; mais c'est un outrage à la science de se servir de cette construction *contre* des faits certains.

Tel est le cas, en ce qui touche l'histoire contemporaine la mieux établie ; elle nous présente des changements importants, de grandes révolutions politiques, religieuses, sociales — la révolution politique d'Angleterre au XVII[e] siècle, la réforme de Luther, la révolution de 89 — et nous ne voyons pas que des transformations ethniques les aient accompagnées ou précédées. La remarque est de Loria.

Tandis que l'optimisme d'Hœckel, fondé sur la sélection, se trouve contredit par les décadences historiques de tant de races et de tant de nations, pour l'école de Weissmann les décadences et les ascensions seraient des phénomènes accidentels dus à l'intervention d'éléments qui étaient latents et qui avaient sommeillé pendant tant de siècles dans les organismes humains, ou à leur disparition fortuite ; toute recherche scientifique devient ainsi impossible et inutile.

C'est encore à M. Ammon de nous montrer comment les théories de Weissmann ramènent tout au *hasard* d'une façon systématique. « Le *hasard*, dit-il, a commis beaucoup d'injustices particulières en supprimant des maisons princières qui semblaient mériter un meilleur sort. Mais en général la sélection « *est tombée juste* »,

particulièrement celle dont la génération actuelle fut témoin » (p. 59).

Il fait allusion au succès des Hohenzollern. Après Iéna il n'eût pas tenu ce langage ; or 30 ans d'histoire suffisent-ils à motiver un jugement si grave?

Ammon greffe aussi sur le tronc anthropologique un rameau démographique en s'appropriant la doctrine qu'il attribue à Hansen, mais qui est de Jacoby ; il déclare que la phase ascendante d'un peuple dure aussi longtemps que l'immigration des campagnes dans les villes. Les ruraux viennent remplacer la population épuisée des villes et rendent possible le travail normal et continu de la désassimilation graduelle. Mais dès que la classe agricole épuisée à son tour ne fournit plus un contingent d'hommes et de forces capable de renouveler le sang des habitants des villes, la décomposition sociale devient inévitable ; état, société, races vont à leur ruine. Le phénomène qu'on appelle « *urbanisme* » et qui alarme les économistes et les sociologues serait donc en réalité le plus grand facteur du progrès ; les campagnes réactionnaires devraient être considérées comme le réservoir des forces les plus utiles à la transformation sociale.

Au fond l'hypothèse d'Ammon, qui fait émigrer de la campagne à la ville les éléments supérieurs, nous conduit à une conclusion pessimiste ; le mouvement régressif devrait être de plus en plus général et rapide, en raison directe de cette croissante migration, et des pertes que les éléments supérieurs vont réparer dans les villes.

Personne ne songe à nier l'importance des échanges continuels, du phénomène d'endosmose et d'exosmose que l'on remarque entre les villes et les campagnes. Mais on a tort de généraliser à l'excès. Quelques individus immigrés des campagnes dans les villes s'y élè-

vent par une carrière brillante ; la masse y échoue et retombe parmi les déchets sociaux, rapidement voués à une dégénérescence physique et morale que suit bientôt leur disparition *(Booth)*[1].

L'hypothèse se comprendrait mieux, si l'on pouvait suivre les transformations que subissent tous les éléments ruraux émigrés dans les villes. Il resterait toujours à se demander en dernier lieu, comme dans l'hypothèse d'Ammon : comment et pourquoi voyons-nous dégénérer et disparaître ces éléments de la campagne qui une fois transplantés dans les villes ont atteint leur *fastigium* ?

Giuseppe Sergi, revenant un peu sur ses anciennes idées, a substitué à ces hypothèses celle de l'*immobilisme* qui est à la fois sociale et anthropologique. « Les causes de la décadence de Rome, écrit-il, ne doivent pas se chercher dans les vices ni dans la corruption de l'empire, mais dans son *immobilité* et dans ce fait que d'autres nations se sont élevées sur de nouvelles bases politiques et sociales, et sur un plan approprié aux bases du nouvel édifice. On voit se reproduire l'arrêt, l'abandon, la défiance de sa propre force. C'est alors que la décadence atteint son dernier degré. »

A cette cause très générale, l'*immobilité,* s'en rattachent d'autres que beaucoup admettent : militarisme, éducation mal entendue, faux patriotisme ou patriotisme maladif, etc.; elle n'aurait pas d'ailleurs agi seulement sur l'ancienne Rome, mais sur toutes les civilisations orientales qui précédèrent celle-ci et sur les nations

1. Le phénomène de l'*urbanisme* fut étudié de la façon la plus complète dans ses causes et ses effets par Ada Ferrin Weber, *The growth of cities in the Nineteenth century.* Macmillan Company New-York, 1899 ; E. Vanderwelde l'a très bien présenté au point de vue socialiste, l'*Exode rural.* Paris, Alcan, 1903.

latines. Pour ces dernières, l'immobilité se serait trouvée pour ainsi dire entretenue par l'action persistante de l'église catholique.

Les nations protestantes, d'aprés cet auteur, auraient progressé parce qu'elles étaient libres, affranchies de traditions et d'un idéal régressif. On a vu que l'absence de passé et de traditions fut un facteur bienfaisant dans l'histoire des États-Unis.

A peine cette hypothèse de l'*immobilisme* parut-elle dans la *Nouvelle Anthologie* qu'elle fut soumise à une sévère critique par Fouillée en France et par plusieurs savants Italiens, entre autres par A. Torre, jeune et modeste écrivain d'un esprit très pénétrant (*Revue de Rome,* 22 octobre 1899). M. Fouillée considérant les nations néo-latines en niait l'immobilité et reconnaissait aux Italiens d'aujourd'hui la culture, la souplesse et la faculté d'adaptation, aux Français une excessive mobilité ; Torre va plus loin ; il objecte que le « mobilisme » et « l'immobilisme » sont des termes trop vagues et indéterminés qui peuvent embrasser les faits les plus semblables et les plus différents, les événements et les données historiques les plus contradictoires ; se *mouvoir dans de nouvelles voies* pour devenir une nation progressive qui échappe à la décadence et à la mort, ce fait implique une *direction* et un *but* qu'il est indispensable de connaître ; il faut absolument, en dernière analyse, que l'on sache en quoi consiste la *décadence,* le *progrès,* la *vitalité* d'une nation, et si l'on doit tout juger à la lumière de la théorie matérialiste *(Marx-Engels),* ou à celle de l'éthique *(Renouvier),* pour ne citer que les deux thèses extrêmes et antinomiques.

Laissant de côté pour le moment l'examen de ces objections qui exigerait une discussion beaucoup plus longue et sans rapport avec l'objet de cette étude, le peu de consistance de cette hypothèse apparaîtra bien

mieux dans son application à la réalité que dans des réflexions abstraites.

Arrêtons-nous au cas de Rome qui suggère tout de suite cette question : quels furent les éléments nouveaux apportés par les barbares, qui triomphèrent de l'*immobilité* de Rome ? Quelles voies nouvelles furent ouvertes au progrès par les Goths, les Huns, les Francs, les Lombards, etc. ? On ne saurait parler d'éléments *actuels,* dont l'action se fit sentir au moment où les barbares eurent raison du grand empire romain ; les *nouvelles voies* existaient virtuellement et en puissance, puisque ni Sergi ni d'autres n'ont pu les indiquer. Il est étrange qu'elles aient du attendre au moins quinze siècles pour nous révéler leur vraie tendance. Il faut admettre que les barbares furent précisément invités à la civilisation par ces Latins *immobiles* condamnés à la décadence et à la mort. Pour ne pas faire échouer sa théorie dans une contradiction colossale, l'auteur a dû, contre toute évidence, nier la portée du magnifique essor des communes républicaines dans l'Italie du moyen âge et de la renaissance. Il ne pouvait agir autrement, sans quoi, après avoir nié aussi bien que l'infusion du sang nouveau des barbares les eût régénérées, il était obligé de reconnaître que les *immobiles* avaient marché et même progressé ! Quel progrès considérable ne devons-nous pas constater en effet chez les Italiens du moyen âge, si on les compare à leurs contemporains de race anglo-saxonne qui n'avaient pas encore fait un pas ! Cette hypothèse paraît tout à fait impuissante à expliquer l'histoire et la décadence des nations, quand on lui oppose l'objection qui a servi à éliminer les autres.

De fait il est prouvé que l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, Rome... eurent une période d'évolution progressive, et qu'avant de décroître, elles montèrent à un très haut

point de civilisation. Giuseppe Sergi a célébré la civilisation des Méditerranéens ; primitivement ils n'étaient donc pas *immobiles*. Mais ils le devinrent ; donc l'*immobilité* ne fut pas un caractère ethnique qui leur appartient en propre! On en vient alors fatalement à se poser la même question : comment et pourquoi ces nations et ces races passèrent-elles du mouvement à l'immobilité ? Il est évident que ce dernier état, loin d'être une *cause* générale qui explique l'histoire, ne représente qu'un *effet* qui demande à son tour à être expliqué.

Cette explication est simple ; à part les circonstances particulières qui ont pu agir chez tel ou tel peuple, elle se ramène aux observations des historiens et des politiques de tous les temps et s'accorde avec la philosophie de l'histoire qui pour être commune n'en est pas moins vraie.

La vérité, c'est que *jusqu'à présent*, toutes les nations ont recélé dans leur grandeur et vu se développer les germes de leur décadence.

Il est certain que toutes les nations *sans exception*, qui parvinrent à un haut degré de puissance politique, économique, intellectuelle, développèrent graduellement dans leur sein des qualités qui prévalurent peu à peu sur les autres et causèrent leur décadence en les offrant souvent comme une proie facile à leurs voisines. La puissance politique leur donna l'ivresse de leur propre force ; elle engendra le mépris des autres peuples et produisit un relâchement dans l'organisation offensive et défensive; elle facilita les abus, les violences, les injustices, qui réveillant la conscience des autres ouvrirent la voie aux revendications. La richesse des maîtres, qui souvent n'était pas due à leur travail ni à leurs propres mérites, les conduisit aux jouissances grossières de toute nature qui les ont épuisés ; elle détruisit l'énergie, corrompit le caractère, altéra l'éduca-

tion primitive, anéantit les forces physiques et morales. Telle fut la dégénérescence des sentiments, la corruption des mœurs, les vices de la Rome antique si bien mis en lumière par Montesquieu, Gibbon, Mommsen, Boissier, Lacombe. — Telle est l'explication du phénomène dont on semble rire aujourd'hui, sans savoir pourquoi. Il est encore à noter que le développement même des qualités morales et intellectuelles les plus belles et les plus dignes d'admiration, tous les sentiments d'humanité, l'enthousiasme pour le plus noble idéal de beauté et de moralité, sont devenus des causes de faiblesse dans la lutte contre d'autres peuples qui n'obéissaient qu'à la force physique et brutale. C'est ainsi par exemple que le christianisme put hâter la chute de Rome, comme le tolstoïsme précipiterait aujourd'hui la ruine de la Russie, s'il devenait une religion professée par des millions d'individus[1]. N'était-il pas naturel que les peuples arrivés à un haut degré d'évolution, après avoir subi pendant une longue période l'influence résumée par l'*effeminare* de César, dussent fatalement succomber au contact d'autres hommes qui possédaient encore la force, le courage, la violence, le mépris de la mort, et une obéissance superstitieuse à leurs chefs ? Leur défaite devenait encore plus assurée si les *barbares* étaient nombreux, et si l'on commettait l'imprudence de leur confier la garde et la défense des fron-

1. M. G. Sorel a écrit un livre peu volumineux, mais vraiment magistral sur le rôle du christianisme dans la décadence de Rome : *La ruine du monde antique. Conception matérialiste de l'histoire.* Paris, librairie G. Jacques, 1901. Il répond presque toujours victorieusement à l'ouvrage très connu de M. G. Boissier, la *Fin du paganisme. Études sur les dernières luttes religieuses en Occident au* IVe *siècle*. Paris, Hachette. M. Boissier soutient que le christianisme eut une très petite part dans la chute de Rome. M. Sorel prouve au contraire qu'il exerça sous mille formes une action dissolvante et paralysante. Voir surtout les pages 29-39.

tières. C'est ce qui arriva pour Rome; ce sera demain le cas de l'Angleterre qui dans l'Inde fait surveiller des centaines de millions de sujets par des troupes indigènes; la révolte des Cipayes pourra se renouveler dans d'autres proportions et avec une issue différente.

De la même façon la puissance et la supériorité passèrent de l'Égypte à la Grèce, de celle-ci aux Macédoniens, des Grecs aux Romains, de l'empire latin aux barbares, de l'Italie à la France, de l'Espagne à l'Angleterre. Cette suprématie est, dit-on, en train de passer de l'Angleterre à l'Allemagne, aux États-Unis, à la Russie... Il est remarquable que Rome acquit cette supériorité au moment où les éléments de mobilité, le désir de nouveauté, la tendance aux réformes étaient le plus manifestes dans la Grèce de Platon, d'Aristote, et de Socrate; c'est aussi bien quand les mêmes tendances, les mêmes aspirations et des éléments de même nature s'étaient le plus développés dans la Rome des Gracques, de Cicéron, de Lucrèce, etc., que la supériorité échut aux barbares, chez lesquels on ne reconnaissait pas la trace la plus lointaine, ni même les germes de telles dispositions.

Tel fut jusqu'ici le cours général des événements, auquel se mêlèrent des accidents particuliers ; il pourra encore se modifier en partie dans l'avenir.

Si sur cette vulgaire philosophie de l'histoire la plus commune qui, nous le répétons, est la vraie, on veut greffer un peu de biologie, il n'y a qu'à appliquer aux races et aux nations tout ce que j'ai écrit pour expliquer, suivant la méthode de Darwin, la dégénérescence des aristocraties. Qu'on en juge par ce passage :

« Le représentant le plus élevé d'une race ou d'une famille qui s'est graduellement élevé par sélection au-dessus de ses concurrents, une fois arrivé au pouvoir possède le double privilège politique et économique

(l'un ne va pas sans l'autre) ; il le transmet par la force des lois sociales à ses descendants. A moins qu'on ne veuille supposer qu'un tel homme soit un être parfait — ce qui est inadmissible —, il faut le considérer comme un mélange de bon et de mauvais, où dominent toutefois les meilleures qualités ; ce sont elles qui lui ont assuré l'avantage. En même temps que ce *privilège,* il lègue à ses héritiers ses bonnes et ses mauvaises qualités ; mais les premières ne trouvent plus, dans la condition qui est faite aux descendants, l'occasion de s'exercer ; de plus, l'*inertie* les fait peu à peu dégénérer et disparaître, comme elle atrophie les organes du corps.

« Les descendants jouissent d'un pouvoir qu'ils n'ont pas acquis par leurs propres forces ni par leur mérite ; leur *éducation* différant toujours de celle des parents achève l'œuvre de décadence. Ainsi l'*inertie* des bonnes qualités représente l'élément négatif de la dégénérescence. D'autre part, les défauts ne rencontrent plus ni frein, ni résistance dans leur développement ; ils agissent, se développent et se transmettent librement. Il est très rare en effet que le rejeton d'une race privilégiée rencontre des obstacles qui le heurtent ou le contiennent ; ses qualités, par une loi psycho-physique bien connue, se sont toujours développées dans le sens de la moindre résistance, c'est-à-dire de façon à lui procurer la plus grande jouissance au prix du moindre effort.

« Il est encore plus facile d'expliquer la dégénérescence des aristocraties intellectuelles, qui sont fatalement poussées à l'abus de leurs facultés, au *surmenage,* à la neurasthénie et à l'épuisement.

« La dégénérescence des privilégiés trouve enfin sa raison d'être — et j'ajoute que cette coïncidence est éloquente — dans l'histoire du *parasitisme,* telle que

l'expliquent les naturalistes de l'école de Darwin. Toute nouvelle série de conditions, dit Rey Lankester, qui tendent à rendre plus facilement accessible la nourriture et la sécurité d'un animal, semble le conduire régulièrement à la dégénérescence : c'est ainsi justement qu'un homme actif et sain commence parfois à dégénérer quand il arrive soudain à la fortune, et que Rome tomba en décadence au moment où elle entrait en possession des richesses du monde entier. Il apparaît clairement que l'habitude du *parasitisme* agit de la sorte sur un organisme vivant. Tâchez d'obtenir que la vie parasitaire soit une fois bien assurée ; vous verrez peu à peu disparaître les jambes, les mâchoires, les yeux ; l'actif crustacé qui occupe un rang élevé, les insectes et les annelés se changeront en un simple sac dont la fonction se bornera à recevoir les aliments et à déposer des œufs. »

Ces idées sur le parasitisme organique et social furent reçues et développées par Häckel, Vaccaro, Massart, Demoor et Vanderwelde[1]. C'est là qu'il faut surtout chercher l'explication la plus générale de la décadence des nations.

La corruption et le relâchement moral qui précède la chute se dissimulent d'ordinaire sous une surexcitation du sentiment national qui dégénère par une transformation insensible en *impérialisme*. L'éclat de l'impérialisme peut cacher la décadence, comme les mouvements convulsifs et les contractions de certains faisceaux musculaires dérobent aux observateurs superficiels

1. Colajanni, *Socialisme*, 2e édit., chap. VIII *(Sélection et privilège)*. On trouvera plus loin des détails et des indications bibliographiques sur ce sujet. — L'étude de M. de Norvins sur l'éducation des fils de milliardaires américains montre comment la richesse acquise peut fatalement conduire à la dégénérescence par le moyen de l'éducation (Whitney, Vanderbilt, Astor, Pullman) (*Revue des Revues*, 15 décembre 1899).

l'existence de la paralysie. L'impérialisme dissimule un temps les phénomènes de corruption avec lesquels il se trouve dans un rapport intime de causalité ; quand la corruption apparaît comme la grande cause de la décadence des nations, il se trouve alors que la pensée des grands historiens d'autrefois — Gibbon, Montesquieu, etc... — est confirmée par les plus éminents et les plus célèbres esprits de notre époque — Beresford, Le Bon, Hobson, etc.

Cet effet de la corruption pourrait paraître mis en doute par ce que Novicow écrit de celle des États-Unis, pour défendre l'Italie contemporaine. « Si la corruption faisait mourir, dit-il, les États-Unis seraient déjà des cadavres. » Cette remarque signifie seulement que si étendue et si profonde que soit la dégénérescence politique et morale de l'Union américaine, elle n'est pas encore capable de déterminer la catastrophe, et que dans l'Italie actuelle elle est moindre. Il y a de plus aujourd'hui aux États-Unis beaucoup d'éléments naturels qui favorisent la phase ascendante, des infiltrations continues d'éléments étrangers qui renouvellent la vigueur de l'organisme ou qui du moins le stimulent en jouant le rôle de ferments. Le mal a duré aussi trop peu de temps pour que tous les effets en soient déjà visibles dans ce grand corps social.

L'histoire de l'ancienne Rome, sur laquelle on ne pourra jamais assez revenir, nous montre ce dont est capable l'impérialisme politique et le parasitisme économique dans ce travail de vaste décomposition ; cette histoire est typique, et les études approfondies des contemporains nous en font connaître les plus petits détails [1].

1. Un ami très compétent à qui j'ai demandé des renseignements précis sur la corruption romaine m'a envoyé des notes synthétiques que je crois à

Il me semble que M. Novicow a tort de mettre en doute l'influence de certaines conditions morales, sous l'unique prétexte qu'elles n'appartenaient qu'à quelques classes sociales et concernaient seulement quelques individus. Le manque de courage militaire, observe le sociologue russe, la richesse, le luxe, la corruption et aussi le *surmenage* ne se rencontrèrent, à Rome comme ailleurs, que dans peu de familles et chez un petit nombre d'individus. Or il est surprenant qu'il doute de l'influence exercée par les classes dirigeantes sur un organisme social, lui qui relève parmi les analogies

propos de reproduire intégralement : « Tacite fut un peintre sublime de la corruption romaine dans ses *Histoires* et ses *Annales* ; Juvénal l'a flétrie sans pitié, en particulier dans les satires I, III, IV et VI. Ovide dans les *Tristes* II fait une vive description des spectacles obscènes et sauvages ; Martial la reprend dans ses *Spectacles*, Tertullien dans l'*Apologie* et dans le traité *Contre les spectacles*. Le *Satiricon* de Pétrone nous présente le miroir du faste et de la corruption générale ; Sénèque écrit dans le même sens dans le *De vita beata* et dans quelques passages des *Lettres*. Suétone parle de la gloutonnerie des Romains dans les *Vies* de Néron, Caligula, Vitellius, Héliogabale ; Clément d'Alexandrie traite le même sujet dans le *Pédagogue*, etc. Sur la *gourmandise*, le *sommeil* et les *lits de repos* de nos glorieux ancêtres, il existe un livre précieux d'Averani traitant *de la nourriture et des repas des anciens*. Les lois Orchia, Fannia, Didia, Licinia, Antea, Giula, les édits de M. Antoine, d'Auguste, etc. ne réussirent pas à refréner le luxe, ce qui explique ce mot de Pétrone : « *Quid faciant leges, ubi sola pecunia regnet?* »

Guillaume Ferrero dans les deux volumes parus jusqu'ici de sa *Grandeur et décadence de Rome* (Frat. Trèves, Milan) n'a pas tenu compte de l'élément ethnique pour le phénomène dont il fait une brillante étude. Il décrit avec beaucoup de précision la marche ascendante de la bourgeoisie latine, sa corruption, ses embarras. On ne peut lire ses pages magnifiques sur les débiteurs sans faire un retour sur notre temps. Avec l'Empire tous les germes de corruption éclatèrent et trouvèrent un bouillon de culture qui devait en favoriser le rapide développement. La *Welt politik*, ou politique mondiale, qui répondait aux besoins de la bourgeoisie latine, par l'extension qu'elle donna fatalement à la puissance de Rome, prépara sa chute. Les pages de Ferrero pourront sans aucun doute s'appliquer bientôt à l'Allemagne, à l'Angleterre, aux États-Unis, en somme à la *race jeune*.

de la biologie et de la sociologie, celle du cerveau et des *élites*[1].

Pour quiconque admet, comme moi, l'action du facteur individuel, du génie, il devient encore plus facile, sans être un sociologue de l'école biologiste, de reconnaître l'influence des classes sociales entières. Si toutefois les institutions politiques et les conditions économiques sont telles — et elles le deviendront dans les sociétés largement démocratiques — qu'il soit possible et facile à d'autres classes et à d'autres individus de s'élever pour réparer les pertes dues à l'épuisement et à la décadence, on pourra voir dans ce cas s'opérer facilement ce que Dumont appelle la *capillarité sociale*; les effets de la dégénérescence des *élites* seront alors neutralisés, parce qu'à une *élite* en succédera une autre[2].

Il n'en sera plus de même, partout où le privilège économique et politique est cristallisé dans une classe, dans une ou plusieurs familles[3].

Il faut d'ailleurs tenir compte, dans la décadence de

1. *Conscience et volonté sociale*, trad. italienne. Ed.-R. Saudron, Palerme.

2. La succession des *élites* fut étudiée d'une manière remarquable par Vilfredo Pareto, les *Systèmes socialistes*, 2 vol. Paris, Giard et Brière, 1901-1902.

3. M. Ammon — toujours lui — défend avec la logique ordinaire des disciples de Weissmann le régime des *castes*; voici son raisonnement : « Il existe une institution naturelle en vertu de laquelle les qualités correspondantes de deux individus se réunissent plus souvent que ne le permettraient les seules lois de la vie sociale ; ce fait ne se rencontre que chez l'homme et il est général ; on le trouve aussi bien dans les sociétés rudimentaires au dernier degré de la civilisation, que dans celles qui ont un développement beaucoup plus complet et une civilisation supérieure. Cette institution consiste dans *la séparation qui se fait entre certaines classes sociales privilégiées et la masse de la population.* »

Cette défense des castes n'a qu'un petit défaut, c'est de se trouver en contradiction avec l'histoire. Le privilège a toujours conduit à la dégénérescence.

Rome, de l'action de certaines conditions qui n'ont pas échappé à la critique de Novicow, je veux dire : l'immense étendue de l'Empire, rendue plus dangereuse par l'insuffisance des moyens de communication, et le manque de délégation politique qui rendait insupportable l'influence du pouvoir central s'exerçant à distance[1].

Les injustices et les spoliations des proconsuls constituaient une cause de faiblesse parce que les populations ne pouvaient souhaiter le maintien de l'unité romaine ; si elles ne furent pas plus heureuses, comme l'assure Novicow, le jour où l'unité fut brisée par les barbares, elles crurent certainement que cet événement améliorerait leur sort. L'analyse de faits semblables survenus plus tard permet de supposer par analogie qu'ils durent espérer un tel résultat et favoriser d'une manière active ou passive la cause qui allait le produire.

La décadence de Rome fut donc déterminée par des raisons intrinsèques ; elle fut aussi la conséquence nécessaire de sa grandeur qui n'avait aucun rapport avec les progrès techniques ou scientifiques de l'époque. Elle n'offre rien de mystérieux, et surtout elle exclut toute intervention des influences ethniques. On ne saurait regarder l'invasion des barbares comme une manifestation de races supérieures, puisque l'infériorité

1. L'extension du domaine territorial fut la principale cause de la chute de l'empire de Charlemagne et de Charles-Quint. Beaucoup d'Anglais se préoccupent de l'action de cette cause sur l'empire britannique : « L'illusion qui fait croire que l'étendue du domaine territorial équivaut à l'accroissement du pouvoir impérial causa la ruine de Napoléon au début du XIX[e] siècle ; elle est en train de perdre l'Angleterre à la fin du même siècle » (Stead, *Lest we Forget. A Keepsake from the Nineteenth century*. London, 1901, p. 24). — Novicow s'est heureusement moqué de cette manie de l'agrandissement qui possède les nations ; il l'appelle : *kilométrite*.

réelle des envahisseurs au point de vue moral et intellectuel est indéniable, et que l'on ne peut faire état de la supériorité qu'ils acquirent plus tard; elle était alors latente et n'existait qu'en puissance. Le succès de l'invasion barbare ne tient pas aux qualités ethniques des peuples venus du Nord-Est; ce qui le prouve, c'est que d'autres invasions venues du Sud ou de l'Est eurent le même résultat. Enfin on peut affirmer que la principale cause de la décadence de Rome réside dans la dégénérescence interne des masses et des *élites,* en observant comment d'autres états ont périclité ; nous devons citer parmi ces derniers, Venise et la Hollande qui représentent des éléments ethniques différents et vivant sous des climats variés.

Le progrès de la décadence de Venise est très connu; pour la Hollande, il est à propos de rappeler cette page d'histoire que Prato a opposée à quelques opinions de Novicow. « Vers le milieu du XVII[e] siècle, écrit-il, suivant l'observation de Taine, la Hollande sortie victorieuse des guerres contre l'Angleterre commence à laisser voir par plusieurs signes l'altération croissante des mœurs qui avaient créé la grandeur du pays. Le bien-être public est trop grand. En 1660 déjà Parival parlant de leur prospérité s'extasie à chaque instant : les compagnies des Grandes et des Petites Indes servent des dividendes de 40 à 45 pour 100. Les héros deviennent des bourgeois. Parival note surtout chez eux la soif du gain. Ils ont horreur « des batailles, des rixes, « des duels, sous ce prétexte généralement admis que « les riches ne se battent pas ». Ils veulent jouir, et les maisons des grands que peu de temps auparavant les ambassadeurs vénitiens trouvaient si simples et si nues deviennent luxueuses.

« L'antique énergie disparaît; quand Louis XIV envahit le pays en 1672, il ne rencontre pas de résistance.

L'armée depuis longtemps négligée se dissout. Les villes se rendent à la première sommation ; quatre cavaliers français prennent Muyden, qui est la clef des digues ; les États généraux implorent la paix à n'importe quelle condition. La honte même de l'avilissement s'efface vite et le pays entier se vante de n'être plus qu'une vaste maison de commerce et de banque ; un historien de 1732 déclare que les Hollandais ne pensent qu'à amasser des richesses. Peu auparavant, un autre écrivain, Jean Leclerc, invitait ses propres concitoyens à rire des naïfs marins qui pendant la guerre d'indépendance aimaient mieux se faire sauter que de se rendre. L'année 1787 vit le duc de Brunswick soumettre tout le pays sans coup férir. La décadence politique fut accompagnée d'un arrêt dans la production artistique ; la fin de l'activité énergique marqua celle de la gloire intellectuelle ; la servitude des esprits donne un air d'imitation aux œuvres de la glorieuse école nationale. Bientôt les arts de la pensée dégénèrent aussi et meurent à leur tour, ce qui achève de prouver la dépendance qui unit l'originalité individuelle à la vie sociale, et le rapport qui existe entre les facultés inventives de l'artiste et la vie de la nation[1]. » M. Vidal de la Blache n'hésite pas à reconnaître que la Hollande est exposée au danger qui menace les États depuis longtemps en possession de grandes richesses : cette espèce de langueur qui les déshabitue de l'effort (*États et Nations*, p. 244).

Ne semble-t-il pas qu'on assiste à la décadence de Venise, et ne croirait-on pas lire l'épilogue de Campoformio ? Pourtant Venise et la Hollande qui sous l'influence des mêmes conditions politiques et sociales

1. G. Prato, *Jacques Novicow et l'avenir de l'Italie*. Dans la *Vie internationale*, 20 janvier 1901.

ont éprouvé la même décadence, appartiennent l'une à une race prétendue *inférieure* et l'autre à une race que l'on dit *supérieure* ! Les Anglo-Saxons échapperont-ils à cette évolution régressive que n'ont pu éviter jusqu'ici les nations et les peuples appartenant à toutes les *races*, dans tous les temps et sous tous les climats ?

Je pose la question, comme je l'ai fait précédemment quand j'analysais les faits qui annoncent l'apparition probable du phénomène tant redouté ; sans refaire ici ma démonstration, je constate que ce sont des écrivains éminents du monde anglo-saxon lui-même qui jettent le cri d'alarme contre le danger menaçant de la corruption due au parasitisme économique et politique. Considérant les phénomènes qui apparaissent chez les Anglo-Saxons, lord Beresford donne à ce sujet un avertissement : « La grande faiblesse des nations qui ont été englouties dans la marche irrésistible du temps a pour cause le despotisme auquel leurs gouvernements les ont soumises, la corruption qui détruisit leurs libertés, la débauche et la paresse qui consumèrent leur vitalité, et le fait remarquable de les voir sombrer dans les vices[1]... » Mais lord Beresford non plus que Rose *(The rise of democracy)* ne perd pas sa confiance dans l'avenir, parce qu'il ne reconnaît pas dans l'Empire britannique, comme à Rome, le plus grand agent de corruption qui est le *parasitisme* économique. Or il se trouve

1. *The future of the Anglo saxon race.* Dans la *North american Review*, décembre 1900. — Les mœurs de Rome décadente offrent beaucoup de bizarreries, auxquelles s'ajoutent l'exaspération de certains sentiments moraux et une ardente aspiration vers de nouvelles formes religieuses, etc. Le zoophilisme, le *snobisme*, le spiritisme, la mode du tatouage qui se répandent dans l'aristocratie de Londres marquent-ils un *retour* de cet état d'esprit et devons-nous y voir des symptômes analogues à ceux qu'on observa dans la métropole du monde entier ?

qu'un de ses illustres compatriotes, Hobson, avec une grande abondance de faits tirés de rapprochements judicieux et de fines observations, met à nu le parasitisme britannique qui n'offre pas le même aspect que celui de Rome, mais qui lui ressemble par son essence, sa nature intime, et dont les mêmes catastrophes pourront sortir[1]. En tout les cas les Anglais feront bien de se rappeler la phrase familière à William Stead : *tous les empires sont morts d'indigestion.*

1. *Imperialism.* — Voir surtout les chap. IV, *Economic parasites of imperialism,* et VII, *The outcome.* — Le livre brillant et suggestif d'Olinto Malagodi, *Impérialisme. La civilisation industrielle et ses conquêtes,* montre aussi le péril que le parasitisme économique fait courir à l'Empire anglais.

CHAPITRE XXIII

LA DÉCADENCE DES NATIONS LATINES CONTEMPORAINES

La décadence de Rome dont le vaste empire n'eut pas et ne pouvait avoir d'unité anthropologique demeure un fait incontestable. Ce ne fut pas un phénomène relatif ; on vit se produire la désagrégation politique, la décadence économique et la dissolution de tout un organisme social.

Peut-on avec autant d'assurance parler d'une décadence des *nations latines* d'aujourd'hui ?

On sait que l'idée de *nations latines* ne contient aucun élément anthropologique. Il s'agit de divers agrégats qui subirent l'action de la civilisation latine, qui furent latinisés au point de vue intellectuel et moral.

Il ne saurait être non plus question de *décadence latine* au sujet de l'Amérique centrale et méridionale. L'infériorité actuelle des populations qui habitent cette partie du nouveau monde, si on les compare aux Anglo-Saxons, ne fait pas de doute ; encore trouve-t-on des Anglo-Saxons qui cédant peut-être à l'influence de certaines préoccupations religieuses, en reconnaissent la supériorité morale[1].

1. Le major J. Kerbey soutient qu'il y a plus de corruption et de décadence à Pittsburg que dans beaucoup d'autres villes plus grandes de l'Amé-

On conteste la *décadence* des Latins dans l'Amérique centrale et méridionale pour la bonne raison que les descendants des peuples latinisés d'Europe n'y sont pas en majorité. C'est un effet de la composition démographique propre aux colons-conquérants d'Espagne et de Portugal. En effet, tandis qu'au Nord les Anglo-Saxons émigrèrent avec toutes leurs familles, les Espagnols et les Portugais qui se rendirent maîtres du centre et du Sud de l'Amérique étaient surtout des célibataires. Ils se virent obligés de s'unir aux femmes indigènes. Aussi Pearson pourra-t-il faire un mérite aux Espagnols d'avoir exercé une action plus durable que celle des Anglais sur les races inférieures indigènes en les assimilant et les élevant à eux[1]; mais en fait leur œuvre fut une conséquence nécessaire des conditions démographiques. Celles-ci furent telles que les éléments espagnols et portugais n'y gardèrent point leur pureté, ou qu'ils y représentèrent une minorité disparue. Il arriva ainsi qu'en 1876, après quatre siècles de contact avec l'Europe et trois siècles de domination espagnole, on comptait au Pérou deux millions d'habitants sur trois qui parlaient encore des dialectes *Quica (Novicow)*. Les nègres se sont également mêlés aux indigènes dans une grande proportion, surtout depuis l'abolition de l'esclavage.

Dans l'Amérique centrale et méridionale, au cas où l'état de demi-anarchie qui la désola pendant tant d'années durerait encore, ce qui n'est pas, on ne pourrait donc parler de *décadence latine,* mais d'un *progrès* de

rique du Sud. Dans cette dernière région, dont il prend la défense avec chaleur, on ne cache pas, d'après lui, certains faits qui apparaissent tels qu'ils sont. Dans le Nord au contraire le vice de l'hypocrisie s'ajoute à la corruption (*Latin Americans* dans *The Leader* de Pittsburg, résumé dans la *Revue internationale des sciences sociales et disciplines auxiliaires*, février 1904).

1. Roosevelt, l'*Idéal américain*. Paris, A. Colin, 1904, p. 164.

l'élément *indigène et nègre* qu'il faut attribuer, comme nous l'avons vu, aux latins déchus et si calomniés.

Pour ces motifs, il n'est possible d'étudier la *décadence latine* qu'en Europe, chez les trois principales nations qui représentent la civilisation latine : Espagne, France et Italie. Notons d'abord que les deux premières suivirent la même évolution que nous avons observée à Rome, en Hollande et à Venise. Le pouvoir et la richesse leur donnèrent le vertige; la corruption se glissa dans les couches supérieures de la société ; l'impérialisme les condamna à l'effort et à l'épuisement en poussant à la lutte des organismes politiques qui s'étaient lentement formés. Taine a résumé admirablement dans l'*Ancien régime* les causes de la décadence française et la suite des événements qui devaient produire une explosion d'énergie et de violence dans les nouvelles classes arrivées à la puissance politique après la grande révolution.

Pour démentir les théories fantaisistes qui attribuent la grandeur à certaines races, à l'exclusion des Latins, s'il ne suffisait pas de rappeler la France de Louis XIV, de la Révolution et de l'Empire, nous aurions encore l'exemple de l'Espagne ; ce pays fut si puissant qu'on disait : *Quand l'Espagne s'agite, le monde tremble.* Elle aussi connut l'heure de la décadence.

Nous ne discuterons pas toutes les hypothèses où on se demande ce qui serait arrivé si la tempête, *le vent envoyé par le Seigneur,* suivant l'aveu sincère et naïf de Raleigh, n'avait pas détruit l'*invincible Armada* ; mais la marche de l'Espagne vers la décadence eut une vitesse accrue par un long parasitisme colonial (Leroy-Beaulieu)[1]. D'autres circonstances particulières ont contri-

1. Hobson a fait, dans le livre que nous avons cité, de belles considérations sur le parasitisme impérialiste.

bué à lui faire prendre des proportions telles que certaines personnes n'y voient plus de remède.

Aux causes générales de décadence s'ajouta en effet dans ce pays un mouvement vraiment extraordinaire de sélection régressive artificielle et violente ; les meilleurs furent détruits et chassés. L'aveugle prédominance du sentiment religieux détruisit l'énergie et la volonté ; la conquête de l'Amérique et la guerre des *Comuneros* sous Charles-Quint, la répression du protestantisme sous Philippe II, l'Inquisition avec ses *In pace* et ses *Auto-dafé,* dont l'esprit néfaste flotte encore sur la nation, bien longtemps après la chute de l'institution *(Sanz del Rio),* l'expulsion des Maures et des Juifs éliminèrent les meilleurs éléments avec une rapidité et une violence prodigieuse *(Galton, de Lapouge).*

Quelques-unes de ces causes de décadence méritent d'être soulignées, par exemple l'influence exercée par la conquête de l'Amérique. On a prétendu que le courant qui s'établit vers les colonies américaines ne pourrait pas expliquer la décadence de l'Espagne, parce que d'autres nations, comme l'Angleterre, ont colonisé sans tomber en décadence. Mais le mouvement qui se produisit en Angleterre ne peut être comparé à celui de l'Espagne. Les colonies anglaises ne firent pas naître la corruption que l'or apporta dans d'autres pays. L'Espagne préféra les métaux précieux de l'Amérique aux trésors plus réels et plus durables du sol et de l'industrie. Enrichis par les mines du Nouveau-Monde, les Espagnols prirent l'habitude de demander aux autres pays ce qu'ils auraient pu faire produire au leur... Une espèce de recul psychologique réveilla en Espagne les idées et les sentiments qui correspondent aux modes primitifs d'acquérir la richesse *(Fouillée).* Une série de gouvernements despotiques et inintelligents favorisa dans les masses le développement de toutes les quali-

tés inférieures : l'indolence, le misonéisme, la vanité, une rhétorique formaliste. L'influence délétère des mauvais gouvernements sur la moralité des masses, dit Me Pardo Bazan, discrédita tellement le droit, qu'en Espagne le mot de justice fait encore sourire et trembler ; on craint la justice beaucoup plus que les malfaiteurs. C'est ainsi qu'en Sicile *la mafia* sortit de l'état d'esprit créé par les facteurs politiques.

Il s'est trouvé de nos jours un Espagnol, Jean Valera, pour soutenir devant l'Académie d'Espagne, en 1875, que le pouvoir absolu et l'inquisition ne furent pour rien dans la décadence de l'Espagne. On ne peut nier qu'ils ne l'aient isolée du monde civilisé *(Fouillée)*. Cette œuvre des mauvais gouvernements fut telle qu'elle donna naissance à une tradition populaire d'après laquelle l'Espagne, à l'origine du monde, demanda au créateur un beau ciel, une belle mer, de beaux fruits, de belles femmes — et obtint tout. Comme elle demandait un bon gouvernement, on lui répondit : *Non, ce serait trop ; l'Espagne deviendrait alors un paradis terrestre (Fouillée)*[1].

On connaît les événements historiques du XIXe siècle qui enlevèrent à l'Espagne son empire colonial et son influence politique dans le monde. Sa décadence devint manifeste et sa situation pénible ; celle-ci nous semble d'ailleurs plus noire parce que nous en jugeons par le récent amoindrissement de sa puissance politique et par la dépression morale qu'il causa dans la péninsule. Les derniers événements — perte de Cuba et des Phi-

1. Pour ceux qui s'imaginent que certaines aptitudes industrielles sont une qualité de race, nous devons rappeler qu'outre tant d'autres industries, on vantait les armes de Tolède et les draps de Ségovie. A Ségovie 3 400 ouvriers fabriquaient 2 500 pièces de drap ; il y avait en 1515 à Séville 16 000 métiers pour la soie et 130 000 ouvriers.

lippines, etc. — ne tarderont pas à exercer sur les Espagnols une action bienfaisante. A Barcelone, dans la Catalogne, on remarque un progrès industriel et économique, partout se fait déjà sentir un réveil vigoureux dans le domaine politique et intellectuel ; on est frappé de cette catastrophe soudaine ; on a la ferme volonté de réparer les maux passés dont on étudie et dont on commence à reconnaître les vraies causes. Aussi pensé-je avec M. Fouillée et beaucoup d'autres que la renaissance de l'Espagne est proche et qu'elle sera hâtée par la guerre implacable que quelques bons éléments — surtout républicains et socialistes — ont entreprise contre le militarisme et le jésuitisme responsables de sa ruine et encore puissants à la cour, mais qui perdent du terrain dans le pays.

Nous espérons qu'un avenir prochain donnera un brutal démenti — et ce n'est pas le premier que les prophètes reçoivent de l'histoire — à M. Vacher de Lapouge qui écrivit au nom de l'anthropologie : « L'Espagne est aujourd'hui un cadavre, et la mer elle-même ne défendra peut-être plus longtemps son territoire contre l'entreprise des peuples vigoureux et débordants de population. Son tour paraît marqué après celui de la Chine et de la Turquie ; elle est un Maroc d'Europe que prendra le plus hardi[1]. » (L'*Aryen,* etc., p. 343.)

1. Voir sur les conditions de l'Espagne et des Espagnols d'Amérique au point de vue ethnique :

Rafael Altamira, *Cuestiones hispano-americanas*. Madrid, 1900, en particulier chap. III, IV.

Id., *Psicologia del pueblo español.* Barcelona, 19.

Santiago Alba, *Prologo alla trad. española del libro di Demolins : A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.*

O. Bunge, *Nuestra America,* avec une préface de R. Altamira. Barcelona, 1903.

La France est-elle aussi en décadence? Si nous laissons de côté les vantardises et les affirmations sans fondement de quelques *alldeutscher* qui continuant et exagérant l'orgueil hégélien croient à la suprématie exclusive du monde germanique dans le présent et l'avenir, nous ne trouvons plus de jugements d'une sévérité injuste contre la France... qu'en France même! Nous connaissons déjà les anthropo-sociologues de l'école Lapouge et Muffang; ils se voient contraints par leurs utopies scientifiques à admettre l'infériorité et la décadence d'une nation peuplée de... *mulets* — c'est le terme employé par le premier pour expliquer la baisse de la natalité de son pays —, d'autant que cette nation compte un très petit nombre de dolichocéphales blonds à haute taille. Partant de principes différents et non plus des données biologiques mais de l'observation historique, il s'est trouvé un autre écrivain français qui peut servir de *pendant* à Giuseppe Sergi quand il proclame la décad[illegible] latine et surtout celle de la France; il résume d'une m[illegible] brillante et incisive tous les défauts réels ou im[illegible]s des Latins dont il prédit la disparition dans [illegible] future. Je veux parler de Léon Bazalgette[1] [illegible]

Ce bizarre et p[illegible], dont le mérite est de reproduire comm[illegible] la pensée et les écrits de beaucoup d'[illegible] le monde en *latins* ou *catholiques* et en [illegible]stants. Le monde latin

C. Gonez Palacios, [illegible]-Aires, 1898.

Telesforo Garcia, [illegible]02.

Ernesto Guesada, *Nuestra raza.* [illegible]ires, 1900.

Victor Arreguine, *En qué consiste la superioridad de los latinos sobre los anglosasones.* Buenos-Aires, 1900.

E. Rodó, *Ariel.* Montevideo, 1900.

Lecturas americanas publiées dans *La España moderna,* depuis deux ans.

1. *Le problème de l'avenir latin.* Paris, 1903, librairie Fischbacher.

est personnifié par la France qu'il considère comme la grande décadente qui ne représente plus la civilisation, parce qu'elle a subi un double désastre moral d'abord en romanisant les Gaulois puis en latinisant les Francs. Cette évolution des uns et des autres n'aboutit qu'au triomphe d'une verbosité maladive. Les représentants de la vraie civilisation se rencontrent au contraire en Allemagne : c'est ce pays qui est civilisé parce qu'il a le culte... de la force !

Qu'y a-t-il de vrai dans cette décadence attribuée à la France ? Dans l'enquête entreprise et publiée sur la question par l'*Européen*[1], il y a une réponse qui pourrait suffire et mettre fin au débat. Elle est de Bernard Shaw qui trouve le doute si peu raisonnable à ce sujet qu'il s'exprime ainsi : « La France est-elle en décadence ? Il faut bien qu'elle le soit, du moment que ses *dirigeants se mettent à poser des questions aussi stupides.* »

Les réponses de cette enquête traitent vraiment le sujet à tous les points de vue et dispensent de toute recherche plus détaillée ; les plus décisives sont celles qui viennent des plus illustres représentants des races et des nations qui sous beaucoup de rapports sont les rivales de la France, comme l'Allemagne et l'Angleterre ; leurs auteurs sont tels qu'on ne saurait nullement les soupçonner de les avoir données par complaisance et par égard pour la direction d'une revue.

Un historien comme Bryce, des politiques comme Dilke et Courtney, des économistes comme Marshall savent que leur *no* une fois prononcé les engage avec l'opinion du monde intellectuel et politique ; or Bryce, si mesuré, à qui on demandait : *la France est-elle en déca-*

1. Nos du 26 mars, 2 et 9 avril 1904. — Parmi les réponses remarquables, nous signalerons celle de Wundt sur ce qu'on doit entendre par *décadence* et où il explique pourquoi on parle de *décadence* à certaines époques.

dence? fit cette réponse laconique : *Non! mille fois non!*

Sans nous contenter de ce laconisme, considérons la situation de la France au point de vue politique, intellectuel et économique. Je laisse le point de vue moral pour ne pas répéter ce que j'en ai dit précédemment (Chap. 13, 14 et 15).

1. *Décadence politique.* — Si la grandeur consiste en politique dans le fait d'imposer sa volonté aux autres états, certes la France est en décadence; car il n'est plus possible qu'elle exerce en Europe cette hégémonie qu'elle eut sous Louis XIV, pendant la Révolution et l'Empire. Mais quels sont les états qui ont ce pouvoir? Pour un temps il parut que l'Allemagne devait jouer ce rôle ; mais depuis la conclusion de la *Duplice,* l'équilibre s'est trouvé rétabli.

Le déclin actuel de la puissance moscovite nous apprend combien la grandeur et la prééminence politique au sens matériel et vulgaire sont trompeuses et instables. Les alliances se dessinent à l'horizon avec de nouveaux centres de gravité et promettent de détruire les velléités de suprématie qui naissaient dans telle ou telle nation [1].

Reste la grandeur de la politique intérieure qui ressort avec éclat de l'affermissement de la République de plus en plus démocratique et républicaine, aussi bien que de la lutte victorieuse soutenue contre le cléricalisme et qui aura — nous l'espérons — des résultats plus durables que ceux du *kulturkampf* en Allemagne [2].

1. Je ne parle pas du vaste empire colonial qui s'est formé en Afrique et en Asie et qui excite la jalousie de l'Allemagne, parce que je ne suis pas un admirateur de la politique coloniale fondée sur la violence.

2. Beyerlein, l'auteur de *Iena oder Sedan* apprécie exactement ce phénomène dans l'enquête de l'*Européen* (26 mars).

Quel autre grand état d'Europe a su, malgré des obstacles et des dangers considérables, accomplir les progrés politiques intérieurs que nous pouvons admirer en France ?

2. *Décadence intellectuelle.* — Il est honteux de vouloir seulement la soupçonner. Si la France ne tient pas la tête des nations dans les arts, les sciences, la littérature, elle n'est inférieure à aucune ; pour la littérature et les arts elle devance beaucoup de celles qui prétendent appartenir aux *races supérieures*. Voyez la logique de ce monde ! Les Nord américains, dit Fouillée, qui crient à la *décadence latine* et qui en recherchent les causes, demandent à la France ses artistes pour construire leurs plus grandioses monuments ! D'éminents écrivains anglo-saxons comme Fiske reconnaissent à la France le mérite d'avoir renoué la chaîne des sciences et de la philosophie dont les autres nations n'auraient fourni que la trame ; ils conviennent que la France dut au génie d'Aug. Comte de créer la sociologie ! Si elle vient encore après l'Allemagne dans le développement de l'instruction élémentaire qui — nous l'avons remarqué — ne donne pas la mesure de la capacité et de la puissance intellectuelle, elle avance pourtant à grands pas et dépasse déjà la Grande-Bretagne.

Brandes, Wundt, De Roberty, Bjoernson, Picard, Max Nordau, Wells, Lemonnier, Browning, etc., ont répondu comme eux seuls pouvaient le faire sur cette prétendue *décadence intellectuelle* ; ils l'ont niée. Un flamand moins connu a fait des parallèles intéressants que nous ne pouvons ni résumer ni écourter. Les voici tels que les a établis Albert Mockel.

« Deux nations en Europe, la France et l'Angleterre, me semblent dominer de très haut toutes les autres. La force brutale peut les atteindre ; elles demeurent victorieuses par l'intelligence, par l'énergie de leurs

hommes et par la grandeur de leur caractère. Dans la foule mondiale, elle sont l'aristocratie de l'esprit. On les envie et on les dénigre ; c'est l'indice qu'elles règnent.

« Du fait que la Grande-Bretagne est une île et à cause d'une tournure plus pratique de l'habitude mentale, le génie anglais me paraît plus particulariste, comme l'a dit Taine. Le génie français a plus d'universalité et par cela même plus de rayonnement. Idées ou beauté, il répand la gloire. — L'Angleterre, si riche en poètes, n'a pas un grand sculpteur, point de musicien. La France au contraire possède tout, et c'est là son incomparable force. Il n'est pas, je crois, une seule science, il n'est certes pas un art qu'elle n'exerce avec bonheur. Elle est le peuple harmonieux et complet, comme son Louvre est le plus complet des musées.

« Les statistiques démontrent assurément que les exportations de la France le cèdent à celles de l'Allemagne ; on peut constater pourtant que le change demeure favorable, et qu'il faut plus de 20 marks pour faire 25 francs. — Étant poète de mon état, je ne suis pas expert en économie politique ; mais il me semble que dans les questions de cet ordre on oublie volontiers la *marchandise intellectuelle* dont les douanes ne parlent pas. Qu'importe à la richesse totale de la nation que je vende moins de fer, si je vends plus de musique, plus de statues, plus de tableaux ? Qu'importe qu'on m'achète moins de soie, si mes livres partout traduits, si mes pièces jouées sur tous les théâtres de l'étranger font entrer des millions dans mes frontières, — et si la beauté de mes grandes villes, la gloire de mes collections, la sagesse de mes hommes de science, le goût partout répandu attirent ici du bout du monde des voyageurs qui m'apportent leur or ?

« Singulière dégénérescence que celle du peuple fran-

çais ! En philosophie il peut montrer un Ribot et un Tarde. En peinture, en sculpture, son art régit les tendances de presque toute l'Europe : avec l'école de Franck et avec Debussy il renouvelle la musique et transporte dans le royaume des sons ce dont le Parnasse et le symbolisme — tout deux français — ont doué la poésie. Il n'est pas une forme de l'activité esthétique où quelques-uns des siens ne soient au premier rang.

« D'autres nations comptent dans les lettres de grandes gloires vivantes :

« Tolstoï et Gorki, Ibsen et Bjoernson, Swinburne et Meredith.

« Mais la France reste seule (avec l'Angleterre peut-être) à posséder encore une *littérature,* et c'est à sa multiple flamme que viennent, du bout de l'univers, se réchauffer les jeunes intelligences. Quel art prennent-ils pour guide sinon l'art français, les écrivains nouveaux du Portugal et du Brésil, un d'Annunzio en Italie, ou les nobles poètes de la jeune école allemande ? L'un d'eux me donnait récemment la raison de cette attirance, naguère indiquée aussi par un critique anglais : c'est que seule la France a gardé le sens esthétique du langage. — Si la littérature française est malade, comme on l'assure, c'est peut-être de compter trop de talents. Je cite : un penseur et un styliste deux fois admirable comme Anatole France ; des prosateurs : Élémir Bourges, Barrès, Louys, André Gide ; des dramaturges : Mirbeau, Schuré, Curel, Hervieu ; des poètes : Hérédia, Dierx, Mendès, Régnier, Kahn, Quillard et maints autres !... Et à qui donc, sinon à la France dont ils se réclament, rattacher les œuvres de Moréas, de Merrill, de Griffin et de la plupart des poètes nés en Belgique ?

« Vraiment ! on parle de décadence ? Excusez l'ingénuité d'un Wallon de Liège. J'allais parler d'un apo-

gée ». La tradition scientifique s'y continue aussi brillamment avec Leroux, Duclaux, Berthelot, Curie, etc...

3. *Décadence économique.* — Sur ce terrain, les détracteurs des latins et de la France se croient en meilleure posture, mais leur erreur n'est pas moindre. Dans le domaine économique on apprécie mal la situation de la France parce qu'on voit une décadence dans ce qui est ou peut être un développement moins rapide que celui de telle autre nation, l'Allemagne par exemple.

Pour ramener ce phénomène à sa vraie cause et en exclure toute influence de race, il suffit d'établir un parallèle entre l'Allemagne et l'Angleterre. On voit que depuis vingt ans les progrès industriels, commerciaux, navals, financiers de la première sont beaucoup plus rapides que ceux de la seconde[1]. La comparaison entre la France et la Grande-Bretagne devrait sembler désastreuse ; si l'on se rappelle combien la première s'est affaiblie au cours d'un siècle, dans les guerres d'Europe et du Mexique, la perte de ses possessions coloniales qui allèrent enrichir l'Angleterre pendant les guerres de la Révolution et du Premier Empire, la saignée de cinq milliards qui lui fut faite d'un coup par l'Allemagne, on ne saurait être surpris de constater l'infériorité de son évolution économique. Ce parallèle

1. On a dit et prouvé en France dans des centaines d'articles de revues de toute nuance quels sont les progrès économiques de l'Allemagne, et combien plus rapides que ceux de la Grande-Bretagne. Les rapports des consuls anglais sont à ce sujet les plus convaincants et les moins suspects. On trouvera sur ce point la plus riche documentation dans différents ouvrages et surtout dans : l'*Essor industriel et commercial du peuple allemand* de Georges Blondel (3e édit. Paris, Larose, 1900); *Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France*, par Ed. Théry (Paris, à l'*Économiste européen*, 1902). Un article de Th. Rothstein donne un résumé très intéressant qui établit l'infériorité intellectuelle, scientifique, technique, industrielle et commerciale de l'Angleterre : *La crise industrielle en Angleterre* (dans le *Mouvement socialiste*, 15 décembre 1903).

ne tourne cependant pas à son désavantage. Voici les résultats auxquels M. Théry est arrivé :

COMPARAISON, A UN INTERVALLE DE SOIXANTE ANS, DU CAPITAL NÉCESSAIRE POUR GAGNER 1 POUR 100, D'APRÈS LES COURS DES FONDS D'ÉTAT.

1837			1897			
FONDS D'ÉTAT	COURS	CAPITAL produisant 1 %	FONDS D'ÉTAT	COURS	CAPITAL rapportant 1 %	ACCROISSEMENT du capital
3 % anglais..	89,10	29,70	2 3/4 % anglais.	112,20	40,80	37,37 %
3 % français.	110,00	22,00	3 % français. .	102,50	34,16	55,27 %

Passant des fonds d'État aux autres signes de la prospérité d'un pays et en nous aidant, pour cette comparaison, de la méthode des *nombres indicateurs* (index-numbers), nous obtenons pour l'Angleterre la progression suivante (d'après Mulhall) :

	1840	1870	1897
Population.	100	121	150
Commerce.	100	480	623
Navigation.	100	322	957
Industrie minière.	100	310	602
Industries textiles.	100	252	360
Quincaillerie.	100	430	590
Instruction publique.	100	162	251
Agriculture.	100	120	205
Recettes budgétaires.	100	140	185
Richesse publique.	100	208	287
	1 000	2 540	4 120
MOYENNE.	100	254	412

En France la progression sur neuf éléments fut la suivante :

	VALEUR EN MILLIONS			NOMBRES INDICATEURS		
	1840	1870	1897	1840	1870	1897
Population (milliers).	34 174	38 330	38 580	100	112	113
Commerce extérieur.	1 442	6 228	7 554	100	432	524
Navigation maritime (millions de tonnes).	3 027	10 954	25 276	100	361	835
Houille.	3 003	13 509	30 337	100	449	1 010
Fer, acier..	475	2 393	4 263	100	504	897
Agriculture.	7 000	11 000	16 000	100	157	228
Recettes budgétaires.	11 234	2 267	3 484	100	184	282
Richesse publique.	51 488	119 463	196 235	100	231	381
Caisses d'épargne.	192	714	4 271	100	372	2 224
				900	2 802	6 494
MOYENNE.	....	....	....	100	311	721 [1]

1. Théry : *Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France*. Paris, à *l'Économiste Européen*, 1902, p. 53 à 57.

On voit clairement que la moyenne totale qui pour l'Angleterre passa en cinquante-sept ans de 100 à 412 s'est élevée en France de 100 à 721. Est-il sérieux et loyal de parler de la décadence économique de la France dans l'ensemble de ses éléments ?

En admettant même que M. Théry ait exagéré — et pour ce qui regarde la richesse tous les calculs faits par la méthode de Foville permettent d'affirmer qu'il s'est tenu au-dessous de la vérité — on devra dans la pire des hypothèses reconnaître que l'évolution économique de la France au cours des soixante dernières années ne fut pas inférieure à celle de l'Angleterre. Il faut d'ailleurs, pour apprécier exactement cette évolution, examiner de plus près certains éléments et en ajouter d'autres.

Un de ceux dont M. Théry n'a pas tenu compte est le salaire des ouvriers. Les salaires sont certainement

plus élevés en Angleterre qu'en France : mais si l'on en juge par les données de Paris et de quelques grandes villes de la Grande-Bretagne, ils ont subi un accroissement plus rapide en France entre 1870 et 1896 — soit 25,5 pour 100 contre 14,6. Ainsi à partir de 1870 le salaire moyen était d'un dollar 30 centimes en Angleterre et d'un dollar 6 centimes en France ; il a passé pour chacun de ces pays à un dollar 49 centimes et un dollar 33 centimes en 1896[1]. Quand même la différence actuelle serait encore plus grande d'environ 85 centimes d'une lire italienne, elle ne pourrait compenser l'énorme supériorité de la France au point de vue de l'agriculture et de la distribution de la richesse.

Les conditions de l'agriculture et des classes agricoles forment un point noir pour l'Angleterre qui traîne encore à ses pieds le boulet de l'Irlande[2]. La supériorité sociale de la France en ce qui regarde la distribution de la richesse atteint vraiment une proportion énorme. Les grandes fortunes foncières et mobilières l'emportent en Angleterre ; au contraire les fortunes moyennes sont beaucoup plus nombreuses en France parmi ceux qui possèdent la terre, les titres de rente sur l'état et toutes les autres valeurs mobilières[3].

On ne saurait enfin juger de l'évolution économique de la France sans tenir un compte tout particulier d'un

1. *Wages in the United States and Europe. Bulletin of the Department of Labor*. Washington, n° du 18 septembre 1898.

2. Outre les innombrables publications anglaises, on consultera sur les conditions de l'agriculture la grande enquête du Parlement anglais (1892-1897) et la toute récente publication de Rider Haggard, *Rural England*. Longman, Green and C°. London, 1903. Je m'en suis occupé en détail dans mon livre : *Pour l'économie et l'impôt sur le blé*. Rome, 1901, à la *Revue populaire*.

3. Voir à ce sujet les publications bien connues de Leroy-Beaulieu, de Foville, Turquan, Neymark, etc. — F.-S. Nitti leur a emprunté beaucoup de faits dans : *La richesse de l'Italie*. Naples, L. Pierro, 1904.

élément — le premier — qui entre dans le total des nombres indicateurs : la population. L'accroissement rapide ou lent de la population constitue un facteur automatique de la plus grande importance dans l'évolution d'ensemble de la richesse nationale. Il est le signe d'une augmentation dans le travail, la production, la consommation, les importations et exportations, etc. Si la population s'accroît plus vite que la richesse, le quotient de la fortune moyenne des individus pourra diminuer en produisant une impression de malaise social ; mais la richesse totale de la nation augmentera toujours.

En comparant l'accroissement de la population dans la Grande-Bretagne et en France, on a vu que le nombre indicateur pour la première passe de 100 à 150 entre 1840 et 1897, et celui de la seconde de 100 à 113. En chiffres absolus, à l'époque des recensements la population de la Grande-Bretagne s'est élevée, entre 1840 et 1900, de 27 188 000 à 42 045 000, celle de la France de 32 400 000 à 38 962 000. Sans aucun doute si l'accroissement de la population française eût égalé celui qu'on note en Angleterre, la République aurait vu augmenter sa richesse plus rapidement et dans une plus forte proportion.

Aussi bien est-ce ici que s'élève bien haut la voix de ceux qui sonnent le glas de *la décadence* latine ; ils reconnaissent et signalent avec un rare accord dans cette baisse de la natalité le signe le plus certain de la décadence française, et même le présage d'une mort progressive ; la France a perdu ainsi la place qu'elle occupait il y a soixante ans ; elle a passé en Europe, pour la population, du second au cinquième rang.

Nous n'avons pas ici à discuter même sommairement sur les causes de cette diminution des naissances ; j'estime la discussion superflue parce que pour ma part je n'hésite pas à voir dans ce fait un cas de malthusianisme bien entendu ; ce phénomène me semble con-

scient, voulu, et non un effet de modifications biophysiologiques. Dans la seconde hypothèse il s'agirait réellement d'une dégénérescence grave et dangereuse.

Que signifie cette diminution de la natalité, et quelles en seront les conséquences ? Les anthropo-sociologues se plaisaient à y voir un mal inhérent à la *race* — non à la prétendue *race latine,* puisque la natalité reste élevée en Espagne et en Italie — ; mais depuis qu'on a constaté qu'elle diminue encore plus rapidement chez les Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de l'Australie, il fallut baisser le ton. L'explication ethnique ne se tient plus, et l'on doit convenir que si la France dégénère parce que sa natalité décroît, tous les Anglo-Saxons s'acheminent à une dégénérescence identique !

La vérité, c'est que la diminution des naissances correspond à une certaine phase de l'évolution des sociétés, phase qui me paraît en progrès sur les précédentes ; la France a précédé les autres nations dans la manifestation démographique, parce qu'elle leur a ouvert la voie de la civilisation[1]. Celui qui parle de la dégénérescence française déraisonne donc et ne mérite aucune créance ; ou il ignore l'histoire et les conditions actuelles du pays, ou il ne sait pas apprécier les phénomènes qui marquent un recul ou un progrès ; ou bien entraîné par une passion politique et des préjugés ethniques, il calomnie à son insu celle qui fut et qui reste une grande nation, un phare de civilisation et de liberté.

1. J'ai traité cette question avec beaucoup de détail dans le *Socialisme* et dans la *Démographie,* comme je le signale au chap. IX. J'ai défendu la France sur ce point dès 1888 dans mon opuscule : *France ! La grande dégénérée.* — Dans l'enquête de l'*Européen,* je me trouve d'accord avec Murray, Ekhoud, Max Nordau, Novicow, etc. Comme je n'aime à flatter ni les individus ni les collectivités, je n'hésite pas à reconnaître que ce qu'il faut le plus déplorer en France, c'est la très lente diminution de la mortalité.

CHAPITRE XXIV

LA DÉCADENCE DE L'ITALIE

Une des plus grandes erreurs que commettent les historiens et les sociologues consiste à parler de la décadence de l'Italie en considérant la vie de ce pays à une époque antérieure à 1860, comme on pourrait le faire pour la France, l'Espagne ou l'Angleterre. En fait, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'en 1860, il n'y eut jamais en Italie de groupement national, ni d'État en sens moderne du mot; les contrées qui forment aujourd'hui l'Italie géographique et politique, et qui avaient connu d'abord l'autonomie, puis subi le joug de Rome, se trouvèrent après la chute de l'Empire dans un état de demi ou de complète indépendance. Mais du moment que sur les ruines de l'Empire romain démembré on ne vit pas s'élever une *nation* italienne, un *État* ayant *son unité,* comme le fait se produisit en Espagne, en France, en Angleterre, c'est à tort que l'on a voulu conclure à la décadence.

Si l'absence d'État unifié constituait une décadence, et logiquement on ne saurait y voir qu'un arrêt de développement, le cas de l'Italie ne nous autoriserait pas à généraliser le phénomène pour toutes les nations latines. L'Espagne et la France n'ont-elles pas devancé l'Angleterre elle-même dans la marche vers l'unité? L'Allemagne que l'on range parmi les *races supérieures*

n'a-t-elle pas traversé des phases politiques tout à fait semblables à celles de l'Italie ; la formation de sa nationalité et de son organisme politique ne fut-elle pas très tardive et contemporaine de la nôtre ? Où donc trouver à ce point de vue une décadence propre aux nations latines et qui les caractérise ?

C'est avec une injustice qui touche à la calomnie que l'on parle de *décadence des nations latines* sous prétexte qu'il n'y a pas eu parallélisme entre le développement et l'organisation politique de l'Italie et ceux des autres nations ; on peut s'en rendre compte par l'analyse des causes ou des conditions qui contribuèrent à arrêter le développement de cette nation.

Pendant plusieurs siècles après la chute de Rome, la supériorité des Anglo-Saxons ne se laisse nullement entrevoir. Tous les vestiges de la civilisation antique, tout le travail d'où devaient sortir de nouvelles formes de civilisation se rencontraient exclusivement chez les nations de formation hellénique ou latine et surtout en Italie. On peut dire que les *supérieurs* n'étaient pas encore nés. La *supériorité* apparut au contraire pendant près d'un siècle et fit briller dans la nuit du moyen âge une vraie civilisation chez les prototypes des races *inférieures* d'aujourd'hui — les Arabes d'Afrique, de Sicile, d'Espagne...

Vint ensuite la période glorieuse, magnifique, incomparable des communes italiennes ; les *supérieurs* ne donnaient pas encore signe de vie. Ces communes dont la civilisation jeta tant d'éclat, toutes petites qu'elles étaient et déchirées par d'âpres luttes intestines, disposèrent d'une force matérielle considérable et battirent successivement les armées allemandes, espagnoles et françaises. Mais la décadence les frappa sous la forme des *guerres civiles*, des rivalités locales qui empêchèrent l'Italie de former un corps de nation et en firent une

proie facile pour les peuples déjà constitués, l'Espagne, la France et l'Autriche. L'Italie ne put se préserver de leurs invasions, parce qu'elle n'avait pas les avantages de la condition insulaire qui sauva l'Angleterre au moyen âge et à l'époque napoléonienne, en assurant son évolution industrielle et démocratique qui ne subit pas l'influence délétère du despotisme et du militarisme.

J'ai dit que la décadence, ou plus exactement l'arrêt du développement de l'Italie se présenta sous forme de *guerre civile* ; il convient de donner à ce sujet quelques mots d'explication pour qu'au *préjugé ethnique* ne succède pas le préjugé politique longtemps accrédité par le mot fameux de Francesco Crispi : *la République nous diviserait, la monarchie nous unit.*

Les *guerres civiles* ne furent pas un produit spécifique des institutions communales et républicaines de l'Italie, mais, comme je l'ai démontré depuis bien des années[1], un résultat de la période historique que traversait alors toute l'Europe — monarchique et républicaine. L'Angleterre et l'Allemagne habitées par les prétendues *races supérieures* eurent des guerres civiles longues, cruelles et sanglantes, comme l'Italie peuplée de *races inférieures ou déchues*. Mais il leur manqua une bagatelle... la civilisation ! On déclame sans cesse contre le morcellement de la péninsule italienne en tant de petits états ; on oublie que le vieil empire germanique formait, d'après Puffendorf, un monstre aux cent têtes ; il comptait 266 États qui jouissaient pleinement des droits séculiers et ecclésiastiques, princiers ou républicains. sans parler des seigneuries directes dont Iastrow porte le nombre à 2 000...

1. N. Colajanni, *La République et les guerres civiles*. Florence, 1882 (épuisé).

Ce qui importe le plus, au point de vue ethnique qui nous occupe, c'est le fait mis en lumière par les historiens et les sociologues les plus illustres, en particulier par Sismondi, Joseph Ferrari et Novicow, à savoir que l'instabilité politique ne prouve nullement la décadence d'un peuple et n'entrave pas le développement de la civilisation *(Novicow)*.

Les recherches de l'historien sur l'Italie ne doivent pas avoir pour but de savoir pourquoi elle fut pendant plusieurs siècles la proie des *guerres civiles* qui furent communes à tous les peuples de ce temps; elles doivent plutôt découvrir les causes qui l'empêchèrent d'arriver à l'unité et de garder son indépendance, quand les autres grands états qui l'entouraient atteignirent cet idéal politique en dépit des mêmes *guerres civiles*.

Joseph Sergi toujours préoccupé de l'action de l'*immobilisme*, rattache ce phénomène au culte de l'antiquité. « Tandis que les nations du centre se formaient et faisaient leur éducation, dit-il, que les peuples latins, en particulier l'Espagne, se livraient eux aussi à des manifestations grandioses, l'Italie connut une époque appelée *la Renaissance*. Si les résultats de la civilisation et les créations du génie pouvaient se séparer des conditions politiques, nous dirions comme les autres que cette période fut une *renaissance*. Mais dans son ensemble l'Italie était politiquement la plus malheureuse des nations, non pour s'être trouvée divisée en petits états indépendants les uns des autres, souvent en guerre et toujours rivaux, mais parce que les étrangers et le pape y mêlaient leurs influences, troublaient son repos et dérangeaient le mouvement imprimé par les Italiens aux arts et aux sciences. Ce qu'il y eut d'utile, et ce qui l'est encore, ce fut le nouveau et grandiose idéal, la science : le vrai géant de l'époque fut Galilée ; il ne faut pas le chercher parmi les Marsile Ficin, ni les Politien

qui exhumaient une culture ensevelie depuis des siècles. Mais quiconque lit nos annales verra glorifier la renaissance de la culture grecque et latine, tandis qu'on y fait à peine mention du nouveau soleil qui se lève sur la civilisation et des hardiesses de la science expérimentale représentée par le grand Galilée ; l'Italie demandait et demande encore sa culture au génie latin, virus mortel dont elle fut empoisonnée, terrible curare qui en l'immobilisant la condamnait à une décadence sans fin. »

Il règne dans cette page tout le vague que l'on pourrait atteindre d'un ingénieux métaphysicien, mais non pas d'un illustre positiviste comme M. Sergi. On ne saurait en effet attribuer à la faveur des études latines et grecques une influence quelconque sur l'origine et le développement des causes particulières qui retardèrent la formation de l'État italien. On peut au contraire admettre que le renouveau intellectuel a dû hâter en Italie cette manifestation de l'esprit scientifique personnifié par Galilée, dont M. Sergi chante à bon droit les louanges.

Il est possible de reconnaître, avec Guichardin, un facteur important de la floraison intellectuelle qui constitue la Renaissance dans l'indépendance et l'autonomie des divers états de la péninsule ; mais il n'est pas aussi vrai que la richesse et la civilisation qui en résulta aient causé cette décrépitude prématurée de la nation que dénonce déjà Machiavel, ni cet affaiblissement qui lui ôta toute consistance, au moment de se souder aux autres nations de l'Europe *(Symonds)*.

Machiavel et Guichardin font retomber sur l'Église de Rome la plus grande responsabilité de cette corruption si souvent décrite par les historiens. Peut-être ont-ils exagéré ; il est bon toutefois, pour jeter encore un peu de lumière sur la prétendue décadence latine vue à

travers notre histoire, de noter que si les Italiens du XVIe siècle furent corrompus, les autres peuples ne valaient pas mieux. Nous en demanderons la preuve à un Anglo-Saxon [1]. « Une importante considération, écrit Symonds, qui touche à toute la question de l'immoralité italienne, est la suivante : tandis que les peuples du Nord étaient restés jusqu'alors dans un état de pauvreté et de barbarie relative, disséminés dans les villages et les campagnes, les Italiens avaient connu pendant des siècles la richesse et la civilisation des grandes villes où affluaient tous ceux qui aspiraient à la vie voluptueuse. Les riches dépensaient le superflu de leurs revenus en divertissements et le décorum moderne ne leur avait pas encore appris à couvrir d'un voile de pudeur les vices qu'ils devaient à une culture avancée ; leur excessive présomption égalait leur mépris de l'opinion. C'était donc les plus mauvais éléments du peuple italien qui se présentaient d'abord aux regards et qui étaient soumis à une observation minutieuse. Au contraire la dépravation des nations moins cultivées passait inaperçue, parce que personne ne se souciait de décrire de vrais barbares [2]. Il en résultait que des vices de même nature, mais peut-être moins généralement répandus dans d'autres pays, devenaient publics en Italie, où ils s'unissaient à tant de beauté et de splendeur. En somme les défauts des Italiens étaient ceux d'une nation dont le niveau intellectuel s'était élevé mais dont la culture était restée incomplète ; supérieure à une grossière barbarie, elle n'avait pas une civilisation assez avancée pour lui servir de frein ; elle subissait la cor-

1. John Addington Symonds. *La Renaissance en Italie. L'ère des tyrans*. Traduction du comte G. de la Feld. Turin, Roux et Viarengo, 1900.

2. Voir, pour plus de détails, les *Chroniques saxonnes* ou les *Annales d'Irlande* dans Froude (note de Symonds).

ruption de l'église qui trafiquait du crime ; sa connaissance encore confuse de l'art et de la littérature païenne l'avait gâtée et le despotisme militaire l'énervait. Les vices de l'Italie vraiment infâmes paraissaient encore pires parce que l'imagination y avait encore une plus grande part que les sens. A côté de cette dépravation nous trouvons d'ailleurs des qualités de sobriété, de courtoisie dans les relations, un caractère plein de noblesse et de gaîté, une distinction de sentiments et de mœurs partout répandue et un large esprit de tolérance dont on chercherait en vain l'équivalent dans toute l'Europe de ce temps. Ce n'était pas une petite marque de supériorité que de montrer moins d'ignorance et de grossièreté que les Anglais, moins de stupide brutalité que les Allemands, moins de rapacité que les Suisses, moins de cruauté que les Espagnols, moins de vanité et de légèreté que les Français.

L'Italie était aussi la terre de l'émancipation individuelle » (pag. 401 à 403).

C'est encore pour répondre aux exagérations où l'on est tombé au sujet des conséquences de la corruption italienne, que Novicow nie l'affaiblissement du courage et de la force militaire chez les habitants de la péninsule et conclut qu'au XVIe siècle « si l'Italie succomba sous les coups de l'Espagne, ce fut à cause de circonstances historiques très complexes, et surtout parce que les Italiens ne firent pas l'unité où ils voyaient un mal ».

Cette affirmation me semble tout à fait inexacte. Non seulement en Italie, mais partout — en France, en Angleterre, en Espagne, les trois nations types qui se formèrent avant l'Italie — les chefs de chaque état et même la masse des habitants tenaient à leur indépendance ; ils y tenaient tellement que de longues guerres furent nécessaires avant d'arriver à l'unité qui supprima

les États régionaux. L'unité s'acquiert non par la volonté des parties distinctes, mais malgré elles.

Il y a plus. En Allemagne, au milieu du XIX[e] siècle, après une douloureuse expérience de plusieurs siècles qui révéla les funestes effets du manque d'unité, les États particuliers — Saxe, Bavière, Hanovre, etc. — ne virent pas d'un bon œil la création de l'Empire et s'y opposèrent dans la mesure du possible ; la guerre de 1866 terminée à Sadowa montre très bien cette résistance des États régionaux à la formation d'un État national ; cette résistance fut plus énergique en Allemagne qu'en Italie. Ni Novicow ni d'autres ne pourront apporter des exemples du contraire, c'est-à-dire d'une abdication de leur propre autonomie consentie volontairement par des États régionaux en faveur de l'idée nationale. Aujourd'hui même dans les conditions très particulières de dépendance politique où se trouvent les colonies anglaises, elles montrent la plus grande répugnance à réduire leur autonomie pour accroître l'unité de l'Empire britannique environné de gloire et parvenu au plus haut degré de puissance et de richesse qu'aucun peuple ait jamais atteint.

Il est donc évident que les conditions propres à l'Italie, depuis le moyen âge jusqu'au XVI[e] siècle, que nous avons examinées, furent communes aux autres nations. Si celles-ci ont réalisé l'unité où la première n'arrivait pas, la cause en est ailleurs.

Où la chercher ? Ce terme ne convient pas ; car la recherche a été faite, ainsi que la preuve, sans soulever de contradiction ; la cause fut indiquée par les contemporains qui en constatèrent les effets ; ceux qui vinrent plus tard ont dû ratifier leur jugement. Des écrivains autorisés et de divers tempérament tels que Guichardin et Machiavel la signalèrent avec une insistance vraiment remarquable dans tous leurs ouvrages. Il nous

suffit de citer le second : « Nous devons, nous Italiens, à l'église et aux prêtres d'être devenus impies et mauvais, écrivait le secrétaire florentin ; mais nous leur devons aussi un plus grand mal qui fut la source de notre ruine. C'est l'église qui a tenu et tient encore notre pays divisé. En vérité aucune nation ne connut jamais l'unité ni le bonheur si elle ne s'est ralliée tout entière à une république ou à un prince, comme il est arrivé en France et en Espagne. La *seule raison* pour laquelle l'Italie ne se trouve pas au même point et n'est pas gouvernée par une république ou un prince réside dans *l'Église...* »

Ce passage des *Discours* est confirmé par d'autres parties du même ouvrage, des *Histoires florentines,* du *Prince* et de l'*Art de la guerre*. Un prince, Ferdinand roi de Naples, écrivait à son tour en 1493 : « Chaque année jusqu'à présent nous avons vu les papes appliqués à nuire et faisant du mal à leurs voisins sans jamais avoir à se défendre ni à souffrir quelque dommage. Toutes les tentatives dont nous avons été témoin et qu'ils ont dirigées contre nous à cause de leur ambition innée, aussi bien que les nombreuses calamités récemment survenues en Italie ont eu pour auteurs manifestes les papes. »

Toutes les fois que la critique historique a pu s'exercer librement et sans passion, elle a pleinement confirmé les conclusions de Guichardin et de Machiavel. Laissant de côté dans une question aussi claire tout l'appareil d'une science encombrante, je me contenterai de reproduire l'opinion de Symonds, qui dans la discussion présente a, comme je l'ai dit, l'inappréciable avantage d'être un Anglo-Saxon.

« La seule puissance italienne, dit-il, qui parmi tant de changements resta immuable, fut la papauté ; elle a établi la première sa suprématie après la ruine du vieil



empire d'Occident et elle est entrée la dernière dans son déclin malgré les vicissitudes, humiliations, schismes et troubles intérieurs qui la transformèrent. Après avoir créé et maintenu les divisions en Italie et avoir refoulé les espérances d'unification chaque fois qu'elles se faisaient jour, la papauté survécut à l'indépendance italienne et favorisa la tyrannie impériale qui entretint et prolongea jusqu'à notre siècle la désunion de la nation.

« L'Église incapable d'amener l'Italie à l'unité sous sa domination fut assez puissante pour empêcher Milan, Venise ou Naples de se constituer en forte principauté. »

C'est à cause de la papauté que l'Italie ne vit pas, comme d'autres pays, ses diverses parties se souder graduellement par des conquêtes, des mariages et des accessions volontaires.

Ce manque d'unité, en face des grands États voisins qui venaient de se constituer, devait leur offrir une proie facile. Peut-être, comme on l'a remarqué, aurait-elle échappé à leurs invasions, si elle se fût trouvée dans les conditions géographiques de l'Angleterre.

Ce sont les conditions historiques antérieures qui fixèrent la papauté en Italie au moment de la diffusion du catholicisme. La grandeur de Rome et son pouvoir centralisé décidèrent de l'établissement de l'église catholique sur les rives du Tibre ; l'Italie, que la papauté a d'ailleurs illustrée, paya cette gloire de ses malheurs, dont le dernier vient de la grandeur passée de Rome.

L'absence d'unité, qui ne fut pour l'Italie qu'un arrêt de développement, résulte en somme d'une succession d'événements historiques qui s'enchaînent étroitement et où la dégénérescence latine n'eut rien à voir. Celle-ci a pu exister ; mais elle était la conséquence de deux siècles d'asservissement politique à l'étranger. Elle a servi de toute façon à faire mieux ressortir le phéno-

mène le plus grandiose qu'ait enregistré l'histoire au point de vue de la psychologie politique : la formation *consciente, voulue, réfléchie* d'un état unifié. Le phénomène est sans précédents dans le passé ; il constitue à lui seul un événement dont l'Italie contemporaine aura toujours le droit de se montrer très fière, et où elle peut et doit voir un titre d'honneur et une garantie de sa grandeur future[1].

1. Parmi les étrangers M. Vidal de la Blache a vu le vrai caractère de la formation de l'État italien, où il reconnaît comme un produit de la passion et de la volonté (*États et nations de l'Europe*. Paris, Delagrave, p. 531 et 532). Un autre pseudo-étranger, F. Garlanda qui se donne pour le traducteur d'un Yankee, a consacré de belles pages à ce caractère de la formation de l'État italien moderne (la *Troisième Italie*. Rome, 1904, p. 12 à 14). J'ai plaisir enfin, pour faire connaître le mérite des Italiens d'aujourd'hui, à reproduire cette page de M. Fouillée. « En résumé, invasion et mélange de barbares, lettres et arts gréco-romains, catholicisme, longues mêlées du moyen âge et de la Renaissance, suprématie du pape et des jésuites, tout cela a produit une mixture originale des qualités les plus précieuses et des vices les plus dangereux. Et ce sont, en somme, les qualités qui l'emportent. « J'aime les Italiens, disait le sculpteur Greenough. Si tout autre peuple avait été soumis à autant d'années de servitude et de dépravation qu'en a subies l'Italien, peut-être serait-il aujourd'hui semblable à la brute et garderait-il à peine trace de visage humain » (*Psychol. des peupl. europ.*, p. 97, Paris, F. Alcan).

CHAPITRE XXV

L'ÉVOLUTION PARALLÈLE DE L'ITALIE ET DE L'ALLEMAGNE

Je crois avoir démontré que l'unification tardive de l'Italie ne constitue pas un indice de la décadence latine ; j'ai ajouté, et je ne crois pas encourir le reproche d'exagération, qu'il faut voir un vrai prodige politique dans l'événement qui s'accomplit entre 1860 et 1870 après avoir été préparé pendant 50 ans par des luttes, des sacrifices et des martyrs tels qu'on n'en trouve dans aucune histoire et parmi lesquels resplendit d'un éclat merveilleux la figure de Giuseppe Mazzini.

L'Italie ainsi formée a-t-elle su tenir sa place parmi les nations civilisées ? Laisse-t-elle entrevoir des signes de décadence ou de puissante vitalité ? Le grand événement dont nous avons parlé fut-il en somme le produit d'un accident et de forces étrangères, ou celui de facteurs autochtones dont l'action continue exclut l'intervention du hasard ?

Il est très difficile d'apporter des preuves éclatantes qui concluent dans un sens ou dans l'autre ; la difficulté s'accroît encore si la réponse doit être faite par des contemporains vivant de la vie du pays, dont les jugements sont d'ordinaire et souvent à leur insu faussés par les préjugés, les désillusions, les passions, les intérêts du moment d'où naît cette subjectivité qui perce même chez les auteurs les plus fortement et les

plus sincèrement épris de la méthode objective. Les plus grandes erreurs sont dues à la passion politique.

Ceux par exemple qui sont partisans des institutions actuelles et des hommes politiques qui ont dirigé les affaires sont enclins à l'optimisme ; leurs adversaires penchent au contraire vers un pessimisme plus ou moins accentué.

C'est ainsi que ce pessimisme pendant les seize années qui ont précédé 1876 domina chez les membres de ce qu'on appelle la *Gauche parlementaire* et prévaut encore dans les écrits et les discours des républicains et des socialistes qui croient, en poussant tout au noir, donner plus de force à leurs convictions et hâter la réalisation de leur propre idéal. La *Gauche* actuellement au pouvoir se sent portée à l'optimisme.

La bonne foi des optimistes et des pessimistes est souvent indiscutable ; les uns et les autres ne manquent pas de raisons pour se justifier. La vérité, c'est que d'une part on ne montre que le bien réellement digne d'éloge, et de l'autre on ne voit que le mal également réel et qui mérite le blâme. On comprend que l'image des conditions d'un pays offerte par les pessimistes paraisse plus vive, plus frappante et plus émouvante, parce que la douleur se remarque et se décrit presque toujours avec plus de force et de facilité que le plaisir [1].

C'est pourquoi le plus souvent les étrangers jugent

1. Nous trouvons dans un article d'Ercole Vidari, professeur à l'Université de Pavie et sénateur du royaume, un exemple éclatant de ce que peut la passion politique pour suggestionner les hommes les mieux équilibrés. Il lui semblait en 1901 que la fin du monde était proche parce que Victor Emmanuel III avait maintenu au pouvoir le ministre Saracco et que Zanardelli avait appelé Giolitti au ministère de l'intérieur (*Après un an de règne*, dans la *Vie internationale*, 4e année). Je pense qu'en 1904 Vidari rougirait de son pessimisme. Je n'hésite pas à déclarer que je fus moi-même un peu pessimiste dans des publications antérieures.

avec plus d'équité et se tiennent plus près de la réalité ; bien que les vraies conditions de la vie d'une nation leur échappent en partie, leurs jugements valent mieux que ceux des habitants du pays, parce qu'ils ne se laissent pas troubler par la passion politique. Aussi est-il arrivé en Italie par exemple qu'optimistes et pessimistes furent surpris de trouver dans les écrits de Fischer, de Loiseau, de Novicow, de Bolton King, d'Okey, de Rostand, Mabilleau, Théry, des vues sur nos affaires que nous-mêmes n'avions pas soupçonnées. Comme elles venaient de personnes qui n'ont pas d'intérêt à altérer la vérité, elles ont fini par nous convaincre en nous rendant plus justes à l'égard de nos adversaires et en nous apprenant à nous mieux connaître.

L'influence troublante de la passion politique s'aggrave chez quelques-uns du préjugé de la race, qui conduit à une admiration excessive des *races jeunes* et *supérieures* en nous faisant dénigrer notre propre pays. Novicow a combattu cette fausse idée ; il a rappelé dans sa défense de l'Italie qu'une nation *jeune* comme la Russie offre un spectacle de servitude, de corruption et de misère dont les pessimistes les plus enragés et de la plus mauvaise foi chercheraient en vain l'équivalent. Novicow remarque encore avec une ironie qui jaillit naturellement du contraste des faits, que seul le préjugé de la race pouvait nous montrer dans l'Allemagne *jeune et supérieure* le pays de la liberté, et dans l'Italie décadente celui du despotisme impérialiste ; c'était déjà l'opinion de Gervinus qui nous disait voués à la servitude par une fatalité géographique et par une longue habitude de la tyrannie[1]. Il est certain

1. Melchiorre Gioia qui s'était élevé victorieusement contre Bonstetten, le précurseur de Lombroso, fit de même au début du XIX[e] siècle une réponse vigoureuse aux ancêtres de Gervinus (F. Momigliano, *La République unitaire dans la pensée de M. Gioia.*)

que cet esprit d'auto-dénigrement finit par détruire de fond en comble la vérité historique ; il attribue aux autres des vertus imaginaires et nous prête des défauts que nous n'avons pas ou qui sont moins développés chez nous qu'ailleurs.

Les difficultés psychologiques qui s'opposent à l'exacte appréciation du rang occupé par un pays et du progrès qu'il a accompli dans une période déterminée, sont énormes pour un contemporain et pour un habitant de ce pays. On peut les réduire un peu, mais non les supprimer, en s'aidant de la comparaison.

Tout travail de ce genre ne sera probant que s'il se fait entre des termes analogues. Pour se rendre un compte exact de la situation actuelle de l'Italie en comparant le chemin parcouru par elle et par d'autres nations, il faut se dire que la comparaison avec certains États est impossible. On ne pourrait l'essayer avec l'Angleterre ni avec les États-Unis, parce que ces deux organismes politiques possèdent une vie nationale déjà ancienne et de beaucoup antérieure à celle de l'Italie. La comparaison se ferait au contraire tout naturellement avec l'Allemagne, à cause des dates simultanées de l'unification. Quel fut le développement de ces deux états peuplés par deux races différentes et dont la vie nationale commença en même temps[1] ?

Le plan de ce travail, où il n'est qu'incidemment question du développement des deux pays, ne me permet pas d'appuyer ma preuve sur la statistique. Je peux

1. Dans la leçon d'ouverture de mon cours de statistique à l'Université de Naples, en novembre 1900, j'ai tenté ce rapprochement que je me proposais de mieux développer dans un livre. Mais à peine avais-je annoncé mon projet que parut l'ouvrage de F.-S. Nitti, l'*Italie à l'aube du* XX*e siècle*. Turin, Roux et Viarengo, 1901, F. 2,50 ; il répondait en partie à mon programme qu'à un autre point de vue il élargissait ; je n'ai pas voulu répéter plus mal ce que mon ami avait bien dit.

toutefois, après un examen consciencieux des faits, déclarer que la marche de presque tous les phénomènes démographiques et sociaux de 1860 à 1870 nous donne lieu d'être satisfaits de l'Italie.

Nous devons reconnaître un progrès considérable dans la démographie (mariage, naissances, décès), comme dans le développement des conditions économiques basé sur la production agricole et industrielle, sur les exportations et importations, les sociétés par actions, les coopératives, les chemins de fer et les routes, le mouvement des postes et des télégraphes, la richesse privée nationale et le revenu individuel, l'épargne, la condition des travailleurs considérée au point de vue des salaires et du prix des denrées, l'agio sur l'or, le change avec l'étranger, les valeurs en titres de la dette publique, le rachat de ces titres et la situation financière de l'État; — ce progrès existe aussi bien pour les conditions intellectuelles, politiques et morales. Sur certains points, il est vraiment extraordinaire; sur d'autres il a démenti les préjugés les plus accrédités et causé l'étonnement et la conversion des sceptiques.

Les progrès accomplis par l'Allemagne presque dans chaque ordre de phénomènes furent assurément plus grands; mais nous ne devons pas oublier les différences de certains facteurs dont l'action s'exerça dans la formation et le développement de l'Italie et de l'Allemagne; elle fut surtout sensible dans le mouvement de la richesse, auquel se rattache une grande partie des phénomènes moraux et intellectuels.

Notons, parmi ces nombreuses différences, quelques-unes de celles qui touchent aux conditions naturelles et historiques.

A. Conditions naturelles. — 1. *Configuration géographique.* — L'Allemagne présente une masse compacte qui a un débouché sur la mer et se trouve en

contact immédiat avec les états les plus riches de l'Europe. Cette disposition diminue les distances entre les différentes parties du pays; elle facilite les moyens de communication (chemins de fer, tramways, routes carrossables) et augmente les revenus que l'on tire des voies les plus coûteuses (chemins de fer) pour transporter les marchandises dans les états voisins. Aussi bien l'Allemagne est certainement le pays d'Europe le mieux situé pour la navigation fluviale. Huit grands fleuves (l'Elbe, le Weser, le Rhin, l'Ems qui se jettent dans le bassin de la mer du Nord, le Niemen, le Regel, le Vistule et l'Oder débouchant dans la mer Baltique) forment les artères d'un immense réseau de canaux et de voies fluviales qui permettent des transports à très bon marché sur une distance de 14 168 kilomètres — presque la longueur des chemins de fer italiens[1] !

L'Italie d'aujourd'hui tire très peu d'avantages de sa configuration géographique. La forme bien connue de la botte accroît beaucoup la distance de toutes ses parties entre elles et des extrémités à la capitale ; le midi et les îles sont assez loin de la vallée du Pô qui est le plus grand marché de production et de consommation du pays ; leurs communications par terre avec les principaux États d'Europe sont très indirectes. La conséquence de cette disposition géographique, c'est que les chemins de fer de l'Italie méridionale et insulaire donnent un revenu toujours inférieur à celui des lignes du Nord ; le transit avec les autres nations y est en général très réduit, il se fait surtout avec la Suisse et quelques régions de l'Allemagne du Sud. L'Italie n'a pas de

1. Pour les conditions naturelles qui favorisent le développement économique de l'Allemagne et aussi pour d'autres facteurs — y compris l'action de l'État —, on lira les ouvrages déjà cités de Vidal de la Blache, Blondel et Théry.

grands fleuves navigables; le Pô l'est à peine et ne peut se comparer aux fleuves allemands. Nous avons la mer!

Mais la mer dans la vie moderne et pour les échanges entre les nations d'Europe a perdu de son importance; celle de la Méditerranée entre autres a diminué, et là comme dans l'Adriatique où commandaient autrefois les forces italiennes nous rencontrons aujourd'hui de terribles concurrents[1].

2. *Le sol et le climat.* — La chaîne des Apennins dénudée, stérile et inhabitable enlève à la culture italienne de vastes étendues. Von Ellen estime qu'un tiers environ du territoire se trouve perdu. Dans les plaines et les collines qui peuvent être cultivées, on rencontre souvent un terrain argileux et peu fertile (Basilicate, Calabres, une partie de la Sicile). Les torrents des montagnes y font des ravages. Le soleil tant célébré est désastreux; beaucoup de cultures ont à souffrir de la sécheresse et du manque d'humidité. Les meilleures conditions naturelles de la haute Italie et du Pô en ont favorisé l'évolution économique qui s'est faite d'une façon presque aussi rapide et aussi intense qu'en Allemagne; elle fut au contraire retardée dans le Midi, si mal partagé à tous les points de vue[2]!

Les conditions de l'Allemagne sont tout autres et meilleures.

1. Novicow dans son optimisme enthousiaste pour l'Italie trouve que les conditions géographiques du pays, même celles du sol sont les plus favorables qu'on puisse souhaiter (*La mission de l'Italie*, p. 97 et suiv.). Sous ce rapport le pessimisme de Nitti est bien plus près de la vérité (l'*Italie à l'aube du* XXe *siècle*).

2. La différence de développement économique entre le Nord et le Sud de l'Italie était déjà remarquable au temps de Strabon, bien avant les invasions *bienfaisantes* (?) des barbares. Justin Fortunat dans son *Abbaye de Monticchio* (Trani, 1904, Ed. Vecchi) a remis en lumière le passage de Strabon.

3. *Le sous-sol.* — Les deux grandes forces économiques modernes sont le fer et le charbon. Très rares en Italie, ils abondent en Allemagne.

Ces deux éléments ont acquis une importance prodigieuse dans la vie économique de notre temps ; ils ont eu une influence décisive sur le développement plus ou moins grand, plus ou moins rapide de la richesse. Je crois donc tout à fait indispensable d'insister un peu sur cette différence naturelle.

L'Allemagne tira de ses mines en 1895 un revenu de 697 millions de marcks, c'est-à-dire plus de 871 millions de lires. La même année la production minière de l'Italie ne fut que de 45 millions, un peu plus du *vingtième* de la première ; la moitié environ provenait des mines de soufre. On verra mieux l'importance de cette différence par la quantité et la nature du produit des mines.

En 1897, l'Allemagne fournit 6879541 tonnes de *fer brut,* soit 20 pour 100 de la production mondiale.

L'Italie en donna 8393 tonnes, soit 0,16 pour 100 de la production totale.

La production de la *houille* fut en 1898 pour l'Allemagne de 130428490 tonnes.

Pour l'Italie de 341327 !

Or le *fer* et la *houille* forment les éléments principaux, indispensables des grandes industries ; par le développement qu'ils donnent à la force ouvrière et les ressources nécessaires qu'ils fournissent à d'autres productions, ils représentent une puissance économique indirecte de beaucoup supérieure à celle qu'on pourrait tirer directement de leur valeur immédiate. L'énorme supériorité de l'Allemagne sur l'Italie dans la production du charbon et du fer — sans qu'il y ait de la faute des Italiens ni aucun mérite de la race germanique — donne l'avantage à la première dans la production in-

dustrielle, les importations et les exportations, la navigation, l'accumulation du capital, l'accroissement de la richesse et l'amélioration du sort des travailleurs, etc.

Le résultat obligé de ces différences, c'est qu'en Italie la richesse devait se développer beaucoup moins, sans qu'on put en accuser la *race*[1].

B. *Conditions historiques*. — Il n'est pas douteux que l'évolution de l'Italie eût été meilleure si des politiques plus avisés en avaient dirigé les destinées. Il faut pourtant tenir compte de certains facteurs historiques qui exercèrent une influence sensible et furent antérieurs et étrangers à l'action des gouvernants qui se succédèrent depuis l'époque de l'unité jusqu'à maintenant. J'en citerai quelques-uns.

1. Dans la composition de l'Empire germanique entra un État, la Prusse, qui devint prépondérante par son étendue et sa population, et dont l'hégémonie imprima à la politique nationale une direction ferme et continue. La Prusse en 1866, à la veille de ses agrandissements, possédait la moitié de la population de l'Empire actuel, et Berlin sa capitale devint et reste celle de l'Empire. En Italie la région la plus dense, la plus peuplée et qui formait l'état le plus ancien, était le royaume de Naples. Des raisons d'ordre géographique ne lui avaient d'ailleurs pas permis d'exercer cette hégémonie ; de plus au point de vue intellectuel, politique et économique, le royaume de Naples se trouvait moins avancé que les autres parties qui contribuèrent à former le royaume d'Italie ; c'est pourquoi la direction du mouvement revint au Piémont, qui formait à peine le cin-

1. Pour les conditions naturelles de l'Italie voir : Vidal de la Blache (ouvr. cité) ; Théobald Fischer : la *Péninsule italienne*. Traduction italienne de Pasanisi. Turin, Union typograph. édit., 1901 ; Demolins, *La route*, etc.

quième du royaume; enfin, et c'est là le point essentiel, l'unité germanique fut surtout l'*œuvre* de la Prusse et de ses hommes d'État, tandis que l'unité italienne se fit *contre* le royaume de Naples.

2. La formation de l'unité germanique s'obtint principalement par les vieilles méthodes qui servirent à créer les nations comme la France, l'Espagne, l'Angleterre; la violence, la force, la conquête y jouèrent le grand rôle. La force et la violence intervinrent sans doute dans l'unification de l'Italie; mais si l'on considère l'action intrinsèque des masses, leurs aspirations, le travail de préparation, on voit, comme nous l'avons dit, que l'événement fut réfléchi, conscient et librement consenti. Bien que les plébiscites soient venus après l'emploi de la force et qu'ils n'aient peut-être pas eu toute la signification qu'on voudrait leur donner, ils représentent certainement une sanction qui manque tout à fait à l'Allemagne; elle suffit à différencier les deux mouvements qui se sont déroulés et ont abouti presque en même temps des deux côtés des Alpes. Cette diversité de forces et de méthodes communiqua à l'État allemand une suite et une vigueur dans l'action qu'on ne trouve pas au même degré en Italie; elle vint renforcer l'influence de l'ancien facteur historique.

3. La troisième condition se rattache à la précédente et confirme le résultat des deux premières.

En Allemagne l'impulsion vers l'unité partit d'en haut, et d'un État plus organisé et plus fort; en Italie elle fut donnée par le peuple. Le Piémont put à un moment prendre une part importante à l'unification; mais celle-ci fut préparée par le peuple et la démocratie en majorité républicaine; longtemps même elle fut dirigée *contre* le Piémont. C'est pourquoi l'unité une fois faite, l'État qui obtint l'hégémonie ne put — malgré le désir qu'il en avait et les efforts qu'il fit dans ce sens — se

débarrasser de ceux qui non seulement l'avaient aidé à vaincre, mais qui furent les promoteurs et les premiers ouvriers de la victoire. L'État reçut ainsi une constitution plus libérale et plus démocratique que l'Allemagne, bien qu'on l'ait faussée dans la pratique. Cette constitution était d'ailleurs supérieure aux conditions intellectuelles et à l'éducation politique des populations qui allaient l'appliquer.

L'hétérogénéité des forces qui travaillèrent à unifier l'Italie produisit ce premier résultat paradoxal : ceux qui avaient pris l'initiative du mouvement et donné le branle, les ouvriers de la veille et du jour de la victoire, les républicains peu nombreux mais qui comptaient dans leurs rangs les noms illustres de Mazzini, Garibaldi, Cattaneo, Rosa, Bertani, Mario, etc., etc., se virent regardés et se considéraient eux-mêmes comme des ennemis de l'État qu'ils avaient puissamment aidé à naître. La lutte entre les alliés de la veille prit parfois une forme tragique, par exemple à Aspromonte. Mais la victoire de l'État sur ceux auquels il devait l'existence ne lui valut jamais aucune force morale ; elle lui en ôta plutôt, parce que la foule y reconnaît, et à bon droit, l'ingratitude qui est un vice commun et fréquent en politique ; il paraît toujours odieux, surtout quand on la rencontre dans un milieu où la conscience morale est développée.

L'État dut sa faiblesse et son incertitude à une constitution peu en rapport avec l'éducation et le degré de préparation de ceux qui devaient s'en servir, en même temps qu'à l'opposition des divers éléments à l'aide desquels la nation s'était constituée ; cette situation s'aggrava encore sous l'influence négative ou positive d'un troisième élément considérable, je veux parler des forces qui étaient et sont encore au service de la papauté ; incapable de détruire l'unité, cette puissance dérange le jeu des institutions du nouveau royaume, d'abord par

des encouragements au brigandage, puis en s'abstenant, au moins comme parti, de se mêler à la vie publique. Une telle abstention empêcha la formation d'un vrai parti conservateur qui par une réaction naturelle se serait opposé à un parti progressiste ; on vit alors apparaître des partis bâtards dont la politique contrastait souvent avec le nom qu'ils s'attribuaient. C'est ainsi que les *modérés* qui auraient dû former le parti conservateur eurent souvent une conduite plus libérale que les *progressistes,* surtout en matière de politique ecclésiastique.

De telles causes de faiblesse et d'incertitude dans l'action de l'État firent complètement défaut en Allemagne ou ne purent y prendre assez de développement.

4. Ajoutons enfin qu'en Allemagne — surtout à cause de la marche suivie pour arriver à l'unité et des forces mises en œuvre — on adopta la constitution fédérative qui devait favoriser l'évolution de tous les éléments de l'État, tandis que l'Italie accepta une constitution unitaire et centralisatrice qui fut encore gâtée par des règlements administratifs dus au Piémont, auquel revint l'hégémonie pendant la période de l'unification ; ces règlements ne valaient pas ceux des Lombards Vénitiens, ni même, sur beaucoup de points, ceux du royaume de Naples. Cette constitution unitaire et centralisatrice était et demeure en contradiction avec l'histoire, les traditions, les conditions géographiques, économiques, intellectuelles et morales de l'Italie, dont les diverses régions diffèrent tellement entre elles ; elle a, comme un manteau de plomb, arrêté ou retardé son développement ; c'est à elle que nous devons le problème le plus grave que l'Italie nouvelle ait à résoudre : la question du Midi[1]. Certes les circonstances atténuantes ne man-

1. Novicow sans se déclarer, comme on pouvait l'espérer, pour le fédéra-

quent pas aux partisans victorieux de la centralisation ; ils avaient devant les yeux le spectre de l'ennemi séculaire, la papauté, et ils se laissaient dominer par la crainte des anciennes divisions.

5. Enfin le facteur individuel vint à manquer à l'Italie au moment où le besoin de son action se faisait le plus sentir pour l'œuvre d'organisation et de consolidation. Peut-on accuser la *race latine* de la mort prématurée de Cavour, le plus grand homme politique qui put agir, puisque Mazzini, le géant, était fatalement mis à l'écart et traité en ennemi ? Bismarck au contraire vécut assez longtemps pour assurer la durée de l'Empire germanique qu'il avait formé.

Malgré une telle différence dans les facteurs qui aidèrent à l'évolution de l'Allemagne et de l'Italie, nous devons cependant reconnaître qu'on exagère beaucoup en attribuant à la première une grandeur économique supérieure à celle de l'Italie. L'Allemagne avec ses 57 millions d'habitants possède une richesse privée d'environ 150 milliards ; l'Italie en a une de 65 milliards pour plus de 32 millions d'habitants ; la fortune moyenne de chaque habitant est en Allemagne de 2 622, et en Italie de 2 003 [1].

lisme, reconnaît explicitement quelles difficultés naîtront pour l'Italie de l'inégalité de civilisation entre les différentes régions. « Il n'en est pas de même en Allemagne, remarque-t-il. La Saxe, la Prusse, la Bavière, le Würtemberg se trouvent presque au même niveau de culture. Les choses vont tout autrement en Italie. La Basilicate et la Sardaigne sont tout à fait barbares, si on les compare à la Lombardie et au Piémont. C'est une source de difficultés dont il faut tenir compte pour apprécier l'Italie d'aujourd'hui » (p. 137). L'auteur exagère les différences qui déparent la Lombardie et le Piémont de la Basilicate et de la Sardaigne ; mais ces différences sont indéniables. Garlanda, un Piémontais, a reconnu récemment (la *Troisième Italie*. Rome, 1904) que l'Italie a beaucoup perdu en adoptant, sur l'initiative du Piémont, l'organisation et les agents centralisateurs empruntés à la France.

1. Nitti, la *Richesse de l'Italie*, p. 24.

Ce qui prouve avec évidence combien les conditions historiques et naturelles peuvent contribuer à ce développement de la richesse, c'est l'énorme supériorité de la richesse anglaise — 291 milliards — et de celle de la France — 214 milliards. Voici une autre donnée qui montre clairement le peu d'influence de la *race* dans la manifestation de ce phénomène. La Suède a une richesse médiocre, peu supérieure à celle de l'Italie — 2 336 par habitant; c'est pourtant un état ancien, bien organisé, sans militarisme, qui n'a pas eu de guerre depuis un siècle et qu'habite la *race supérieure* par excellence !

D'ailleurs au point de vue social et collectif il y a peu de différence entre l'Italie et l'Allemagne ; pour la consommation, les salaires et l'ensemble de la vie, les ouvriers allemands ne sont pas à un niveau plus élevé que les Italiens, surtout dans le Nord.

Quelles que soient les différences qui existent dans l'évolution des deux peuples, voilà les causes réelles qui ont pu agir sur le retard de l'Italie et le trouble apporté à son progrès ; celle qu'indique Sergi et dont j'ai parlé me semble au contraire absolument fantaisiste ; il prétend que le culte de l'antiquité, l'admiration pour l'histoire de Rome pousserait les Italiens à regarder en arrière et non vers l'avenir. Un tel culte n'existe pas ; dans la mesure où il se manifeste, il consiste le plus souvent dans un innocent exercice de rhétorique. On n'en trouve aucune trace dans le peuple qui travaille et produit ; pourqu'il en soit ainsi, il faudrait au moins faire disparaître les illettrés. Pour les classes dirigeantes, dont je suis très loin de nier l'influence, on peut dire que le culte du classicisme est plus grand en Angleterre qu'en Italie. Même en Allemagne l'empereur Guillaume II déplorait l'excès des études classiques. Je n'hésite pas d'ailleurs à refuser tout fondement au

danger dénoncé par Sergi et au reproche qu'il adresse aux Italiens.

Si l'étude et l'admiration des classiques ne devaient inspirer, comme le craint le professeur de l'Athénée romain, qu'un idéal de violence et de guerre, nous devrions certainement les déplorer.

Mais n'y a-t-il que guerre et violence dans le monde gréco-latin? Son histoire peut nous suggérer des idées bien autrement nobles et élevées. L'orgueil même que pourraient concevoir les héritiers de Rome et de la civilisation latine, en se rappelant leur grandeur passée, exciterait une émulation générale et se changerait en une force suggestive qu'il faudrait bénir cent fois.

Enfin une remarque s'impose ; malgré les avantages, à mon avis supérieurs, de l'idéal de paix caressé et conseillé par Sergi, qui voit l'évolution humaine s'accomplissant sous les ailes protectrices de la science, on ne peut nier que les nations auxquelles il accorde, avec tant d'autres, la supériorité des races anglo-saxonnes, ces nations qu'il admire, je le répète, et qu'il donne en exemple aux Latins, dont les progrès et les aptitudes au progrès sont actuellement les plus grandes, ne professent pourtant un véritable culte pour la force, pour le *faustrecht,* et qu'elles n'aient pour ainsi dire érigé la violence en système.

J'ai nommé les *nations jeunes* : l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et même aujourd'hui les États-Unis. C'est ainsi que J. Hobson remarque et prouve que la *pax britannica* ne diffère pas de la *pax romana.* Il craint qu'elle n'aboutisse à la même catastrophe. Qu'un partisan de l'idéal pacifique et scientifique nous donne comme exemples de *races supérieures* des nations qui ont usé de la violence et de la guerre le plus longtemps et de la manière la plus systématique, c'est à mon avis une pure ironie.

Après avoir examiné les vraies causes qui, selon moi,

ont hâté le développement de l'Allemagne et qui sont de tout point étrangères à la *race*[1], je me hâte vers la conclusion, en notant que d'autres nations ont pu faire plus de progrès que nous ; mais ce fait ne constitue pas une raison suffisante pour nier ceux que notre pays a réellement accomplis. Nous serions dans ce cas victimes d'une illusion due à l'écho des controverses politiques du moment, au découragement qui a envahi nos âmes à certaines heures sombres, ou encore à la disproportion qui existe entre nos besoins rapidement accrus au contact des peuples plus vieux et les moyens de les satisfaire qui ne suivant pas la même progression déterminent chez nous un malaise profond d'origine psychologique ; à la vue des progrès plus considérables que firent d'autres peuples et qui éveillent chez nous un douloureux sentiment d'envie, à l'idée exagérée qui s'était répandue parmi nous au sujet des avantages que devait aussitôt nous procurer le nouvel ordre de choses ; enfin à notre caractère d'enfants gâtés par la bonne fortune, la fameuse *étoile* ! Elle nous avait fait profiter même de nos défaites ; à peine parut-elle nous abandonner que nous crûmes tout perdu !

1. Un grand écrivain allemand, Edouard von Hartman, reconnut explicitement les causes géographiques ou naturelles qui déterminent l'infériorité relative de l'Italie, dans un article où il vante le pangermanisme *(Deutschland im 20 Jahrhundert)* et qui parut dans le *Gegenwart* du 30 décembre 1899. Voici ses propres expressions : « L'Italie a seulement le titre d'une grande puissance ; elle ne l'est pas encore...

« En raison de son étendue limitée et de ses mauvaises conditions agraires, elle ne peut pas nourrir un nombre d'hommes plus grand qu'elle ne le fait aujourd'hui ; *elle manque en outre de charbon et de mines pour entreprendre les industries d'exportation sur une vaste échelle,* si bien qu'au siècle prochain elle devra se contenter d'exporter des hommes et ne pas viser à devenir en Europe une grande puissance. Elle n'aurait pu jouer ce rôle qu'en obtenant à temps la souveraineté sur l'Afrique du Nord où elle aurait déversé, comme sur son propre sol, l'excès de sa population. »

Nos progrès sont réels, indiscutables ; ils prouvent que notre Italie, loin d'être une nation déchue ou sur son déclin, représente au contraire un organisme dans sa période ascendante ; ses progrès sont d'autant plus remarquables et témoignent d'autant mieux en faveur des qualités collectives de la *race* qu'ils se sont faits en dépit des erreurs politiques et financières, malgré les institutions centralisées qui se trouvaient en contradiction avec ses conditions naturelles et son histoire.

Pour apprécier exactement ce que nous sommes devenus en moins d'un demi-siècle — et qu'est-ce qu'une telle période, en comparaison des siècles de préparation qu'il fallut à d'autres nations pour conquérir leur indépendance ? — rappelons-nous ce que nous étions auparavant. Au point de vue politique, l'Italie n'était, suivant le mot fameux du prince de Metternich, qu'une *expression géographique*. Il n'avait pas tort. A la veille des événements d'où allait sortir la nation, César Correnti disait avec tristesse des Italiens : « Les étrangers refusent toute créance à nos plaintes les plus modérées ; ils nous considèrent volontiers, quand ils sont en veine de pitié, comme les vétérans et les invalides de la civilisation, hospitalisés dans ce musée public de l'Europe qu'est l'Italie, ne sachant que regretter le passé, ne trouvant ni chaleur au soleil, ni goût à la raison moderne[1]. »

Longtemps après, Giustino Fortunato regardant le *risorgimento* comme une miracle, avouait qu'en 1860 l'Italie était à peine sortie du moyen âge... Or en moins d'un demi-siècle, la nation vit son alliance recherchée par les États les plus puissants d'Europe ; elle présente un budget solide, avec une avance qu'on ne trouve nulle part en Europe, bien qu'on lui eût prédit qu'en raison

1. *Almanach statistique de l'Italie pour l'année* 1857-1858, t. 1858.

de sa *race* elle était condamnée au *déficit* perpétuel[1]; son papier monnaie est au pair avec l'or; le change avec l'étranger se fait dans de bonnes conditions; les titres de la dette publique dépassent le pair, même au delà des frontières; pour certains produits manufacturés, elle commence à soutenir la lutte sur le marché du monde avec les nations industrielles de premier rang; elle a montré dans les deux dernières années qu'elle savait se servir de la liberté aussi bien sinon mieux que

1. C'est un Anglais qui avec l'arrogance habituelle à ses compatriotes avait rendu cet arrêt. Or tandis que l'Italie cherche l'emploi des *avances* de son budget d'État, en Prusse comme en Allemagne on cherche à parer au *déficit* du royaume et de l'*Empire*; il est de 72 700 000 marcks pour le budget de la Prusse en 1903-1904 et de 118 750 000 marcks pour l'Empire. On sait que les Français, malgré la communauté de *civilisation latine*, nous ont toujours traités de haut en matière de finance: M. Rouvier, le plus grand financier de son pays a pourtant reconnu dernièrement que parmi les budgets des grands États d'Europe, celui de l'Italie était le seul qui offrît les meilleures garanties de solidité. L'avance du budget italien est en réalité plus grande que celle dont témoignent les documents officiels. Avec le budget de *caisse*, non de *compétence*, et en éliminant l'action perturbatrice des reliquats de l'actif et du passif, il atteindrait peut-être 200 millions. C'est ce qu'a démontré un habile fonctionnaire du ministère du Trésor, Giuseppe de Flaminii dans la *Revue populaire* (30 avril 1904). —Au jugement impertinent que nous rapportons plus haut, un autre Anglais, Rennell Rodd, secrétaire à l'ambassade britannique de Rome, a répondu officiellement de la façon la plus claire et la plus complète dans un de ses rapports (*Diplomatie and Consular Reports*, *Annual series*, n° 3120. *Foreign office*. Jamary, 1904. *Finances of Italy for the year*, 1903). Après un exposé méthodique du budget italien, il termine ainsi les *Concluding observations*: « La situation financière de l'Italie en 1903 a été plus satisfaisante qu'en 1902. Aux quatre budgets qui furent successivement en avance, nous devons en ajouter un cinquième. L'augmentation continue des recettes et la réduction progressive du déficit du Trésor, le paiement du coupon sans qu'on ait recours aux anticipations du Trésor, la réforme de la circulation et la nouvelle vigueur des banques d'émission sont les signes d'un progrès sérieux; d'autre part le cours élevé de la rente et la fermeté du change attestent l'estime que le monde financier fonde sur la solidité du crédit italien. »

les Anglo-Saxons ; elle possède enfin des villes comme Milan, Turin, Gênes où la vie sociale se développe en bien et trop souvent aussi en mal, comme dans les cités les plus grandes et les plus civilisées de l'Europe et des États-Unis... Que veut-on de plus pour reconnaître que l'Italie n'est pas en décadence, ni près d'y tomber, et qu'elle fait même des progrès rapides ?

Les points noirs ne manquent pas, et l'émigration en est un. Mais en Angleterre et en Allemage, où les signes du progrès économique et social étaient visibles et marqués, l'émigration a cependant pris, pendant une très longue suite d'années, des proportions considérables. La vérité c'est que les progrès économiques ne se font pas rapidement sentir à toutes les classes sociales ; il y a aussi un moment où le progrès des classes supérieures et moyennes qui ne s'est pas encore communiqué aux inférieures contribue d'avantage à pousser celles-ci vers l'émigration ; la distance qui sépare les diverses conditions devient tout de suite plus grande et se remarque mieux aujourd'hui pour toutes les raisons qui aident à mieux connaître les différences existant entre les classes de la société ; ce sont actuellement les causes les plus efficaces de l'agitation prolétarienne : diffusion de l'enseignement, de la presse, chemins de fer et autres modes variés de communication.

A ces circonstances générales qui expliquent le phénomène de l'émigration, nous devons en ajouter d'autres particulières à l'Italie. Chez nous l'action du mimétisme est plus puissante à cause du peu d'instruction des masses dont les esprits plus impressionnables s'exaltent aux nouvelles vraies ou fantaisistes que l'intérêt ou le hasard font courir sur les fortunes rapides et fabuleuses offertes aux travailleurs de l'autre côté de l'Océan. De tels bruits frappent ces esprits primitifs dont tout le patrimoine intellectuel se réduit aux légendes les

plus extraordinaires ; ces illettrés ne peuvent trouver un correctif dans la lecture des journaux qui font connaître la condition réelle des émigrants, surtout dans les moments où les pays d'outre-mer traversent une crise. C'est pourquoi l'œuvre des bulletins publiés par le *Commissariat de l'émigration* reste le plus souvent inutile. J'ajoute que la masse des paysans qui nourrissent de sourdes rancunes contre les autres classes sociales, surtout dans le Midi, accueille avec défiance de telles rectifications ; elle les croit inspirées par l'intérêt et la crainte certaine et non dissimulée qu'éprouvent les propriétaires de manquer de bras pour la culture de leurs terres.

Rappelons enfin que si l'émigration décroît depuis quelque temps en Allemagne et en Angleterre, c'est que les industries absorbent la plus grande partie de la population qui abandonne la campagne. L'Italie a aujourd'hui un excédent de population agricole et son agriculture traverse une crise grave, tandis que son industrie n'est pas assez développée pour pouvoir utiliser l'excès de population rurale qui fait déjà une âpre concurrence aux ouvriers des villes. La crise agraire augmente et avec elle l'émigration, surtout celle de la campagne, et même l'émigration urbaine à cause du malaise indiqué plus haut et qui règne parmi les travailleurs. Ainsi s'explique le contraste apparent entre l'amélioration des conditions économiques de l'Italie en général et les progrès de l'émigration. Si les industries ont commencé en Allemagne plutôt qu'en Italie à absorber la population agricole et à réduire l'émigration à de très petites proportions, c'est que la réforme douanière de Bismarck, si favorable au développement industriel, a précédé d'environ dix ans la réforme analogue du système douanier italien (1879 en Allemagne et 1887 en Italie). Ce fait trouve sa contre-partie dans les régions de la haute Italie où cette réforme a donné

un essor rapide à l'industrie (Piémont, Ligurie et Lombardie) ; elles n'ont pas vu augmenter l'émigration qui peut-être y aurait cessé sans l'importance prise par l'immigration.

Toutefois cet exode des ouvriers presque toujours dû à leur mauvaise situation économique et où nous voyons un indice de malaise national a beaucoup contribué au progrès économique de l'Italie, soit par l'accroissement de l'exportation — ce qui est évident pour l'Argentine en particulier — soit par les sommes envoyées au pays et qui montent environ à 300 millions d'or par an [1].

Nous devions répondre par cette digression sur l'émigration à ceux qui veulent encore y voir un signe de décadence de la *race* ; il nous faut maintenant réfuter ceux qui trouvent chez les Italiens émigrés de l'autre côté de l'Atlantique une nouvelle preuve de la décadence de cette même *race (Sergi)*.

La réponse la plus probante faite aux détracteurs des Italiens et de toute l'immigration *undesiderable* des États-Unis nous est venue récemment d'un statisticien éminent qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie, M. O. P. Austin, chef du service de statistique au Département du Commerce et du Travail ; c'est un article documenté paru dans la *North american Review (La nouvelle immigration est-elle un danger pour le pays ?)*, avril 1904. Après quelques sages réserves sur l'importance de l'immigration *obiectionnable* par rapport aux conditions des États-Unis, l'illustre auteur qui ne pouvait encore s'appuyer sur les données du recensement de 1900 se reporte à celles de 1890 pour voir le contingent

1. L'inspecteur de l'Émigration aux États-Unis s'est alarmé de l'effet économique produit seulement par l'émigration temporaire des Italiens, qui à son avis détourne de l'Union vers l'Italie cent millions de livres par an. Ce chiffre, d'après Macchioro, est exagéré ; mais il doit être très élevé (*Notre avenir en Amérique*. *Nuova antologia*, 1er décembre 1899).

que chaque nationalité fournit aux condamnés, aux délinquants mineurs, aux pauvres, aux pensionnaires des établissements de bienfaisance ; il rappelle que l'immigration regardée d'un mauvais œil aux États-Unis est celle des Russes, des Polonais, des Austro-Hongrois et des Polonais, puis il donne les chiffres suivants : Pour un million d'indigents, délinquants, hospitalisés, etc. — 4580 Polonais, 4805 Autrichiens, 5202 Russes, 5662 Allemands, 6792 Hongrois, 7160 Anglais, 7288 Écossais, 9877 Italiens, 10864 Français, 16624 Irlandais.

Ces chiffres proclament avec la plus grande éloquence que Russes, Polonais et Autrichiens sont des éléments préférables à d'autres qui sont bien accueillis, que les Italiens valent mieux que les Français et les Irlandais qui ne soulèvent pas d'objection. Les faits autorisent donc M. Austin à formuler à ce sujet cette conclusion : « Le recensement de 1890 montre, il est vrai, qu'en moyenne sur un million de citoyens qui ne sont pas originaires des États-Unis, 7718 individus appartiennent à la classe des délinquants ou des assistés, tandis que les natifs blancs n'en donnent que 3708 ; aussi bien sur un million d'étrangers il y en a 3843 qui vont dans les prisons, et parmi les indigènes on n'en compte que 1329. *Mais nous devons, semble-t-il, douter beaucoup de l'affirmation souvent répétée d'après laquelle les immigrants d'Italie, de Russie et d'Autriche-Hongrie sont plus enclins que ceux des autres nations à devenir des criminels ou des assistés* (dependent). » Ce serait donc une grave erreur d'arrêter la masse de ces émigrants qui donnent une telle impulsion au développement du travail dans l'agriculture, les mines, les constructions et l'industrie.

Arrivons maintenant au problème de l'instruction. Il est vrai que les immigrants de la Russie et de l'Europe méridionale sont souvent dépourvus d'instruction. Mais ce fut autrefois la condition de la plupart des autres im-

migrés; nous n'en avons d'ailleurs nullement souffert, soit que les immigrants aient vite acquis une instruction suffisante pour se conformer aux lois et aux coutumes du pays, soit qu'ils se soient plus appliqués que les autres citoyens à faire instruire leurs enfants. Il est un fait certain, c'est que les fils des étrangers profitent mieux des écoles publiques que ceux des indigènes. L'étude comparée des enfants de 5 à 14 ans, d'après le recensement de 1900, montre que parmi les fils des indigènes blancs la proportion de ceux qui fréquentent l'école est de 65 pour 100 et de 71 pour les fils des immigrés. Le même recensement établit un fait qui semble incroyable ; c'est que dans la population qui dépasse 10 ans, les illettrés sont plus nombreux chez les indigènes blancs que chez les immigrés. Sur 30 404 762 natifs blancs il y avait 1 737 050 illettrés, soit 5,7 pour 100, et on n'en comptait que 179 384 sur 10 958 803 blancs nés d'étrangers, soit 1,6 pour 100.

Ces analyses montrent que le pourcentage des immigrants de la Russie et de l'Europe méridionale qui ont peuplé les prisons, les maisons de correction et les établissements de bienfaisance est inférieur à celui des immigrés de l'Europe septentrionale; que la proportion des enfants d'immigrants qui fréquentent l'école est plus élevée que celle des blancs nés d'indigènes ; enfin que la proportion des illettrés est moindre chez les enfants d'immigrants que chez ceux des indigènes.

Avant de condamner l'immigration, ajoute M. Austin, nous devons considérer une autre circonstance : c'est le rapport des immigrants avec la population totale. Il était de 9,7 pour 100 en 1850, de 13,2 en 1860, de 16,8 en 1870, de 13,3 en 1880, de 14,7 en 1890, de 13,6 en 1900. La proportion est d'ailleurs très variable dans les divers États de l'Union ; mais dans l'ensemble celle des étrangers n'a pas augmenté, et de ce fait la puissance d'assimilation ne se trouve pas diminuée.

Pour apprécier l'importance économique de l'immigration, les recensements de 1890 et de 1900 nous fournissent des détails intéressants, en tenant compte de la proportion différente des immigrants dans les divers États de l'Union.

Dans douze États la population née à l'étranger est de 78 pour 100, avec 3,7 pour 100 de *personnes discutables (obiectionable class)* sur le chiffre total ; 38 États ont 22 pour 100 d'étrangers d'origine et moins de 1 pour 100 de *personnes discutables*. Si nous considérons la proportion des richesses produites par l'agriculture, les mines et l'industrie, le recensement de 1900 nous apprend que dans le premier groupe d'États, avec 78 pour 100 d'étrangers d'origine, elle fut de 6 832 000 000 dollars, et dans le second avec 22 pour 100 des mêmes étrangers, de 4 537 000 000 dollars. Pour ces trois branches de production, la richesse fut de 179,31 dollars *par habitant* dans le premier groupe et de 119,98 dans le second.

La statistique de 1890 attribuait au premier groupe 60 pour 100 de la richesse totale et 40 au second. La supériorité dans la distribution et la production de la richesse semblerait donc appartenir aux douze États qui comptent 78 pour 100 d'immigrants.

Il est vrai, remarque M. Austin, que dans ces douze États qui contiennent la moitié de la population de l'Union, l'avantage dans la production de la richesse est dû à la présence des grands capitaux qui s'emploient dans les manufactures et les mines ; mais il est également vrai que ces entreprises industrielles ne deviennent profitables que par la coopération du travail dont une grande partie vient de l'élément immigré.

Une dernière question à examiner est celle des rapports entre les électeurs d'origine étrangère et les pouvoirs publics de la communauté à laquelle ils appartiennent. On affirme souvent qu'ils constituent un

facteur dangereux de la politique locale et nationale, qu'ils subissent l'influence d'hommes corrompus et que dans la plupart des cas leurs votes sont à vendre. Cela peut être exact et l'est probablement dans une certaine mesure ; mais un examen attentif de la puissance électorale des immigrants ne montre pas qu'ils se passionnent beaucoup pour la vie politique. Le *Massachusset Labor Bureau* a fait récemment une revue soigneuse des immigrés qui, dans cet état en particulier, jouissent du droit de citoyen ; il a trouvé que 34,7 pour 100 des étrangers qui pouvaient obtenir ce droit avec celui de voter n'en ont pas profité. C'est la preuve que les individus nés à l'étranger ne se sentent pas portés vers la politique. La proportion chez les immigrants des *classes discutables* (obiectionable) est encore plus forte ; car parmi ceux qui pouvant devenir citoyens et jouir du droit de suffrage ne l'ont pas réclamé, on compte 56 pour 100 de Russes, 58 de Polonais et 62 d'Italiens, tandis que la proportion descend à 21 pour les Irlandais et à 25 pour les Allemands. On remarque enfin que les douze États, où la population non originaire des États-Unis est de 78 pour 100, accordèrent en 1896 la grande majorité de leurs votes aux candidats hostiles à la libre frappe de l'argent qui aurait des conséquences désastreuses.

Ces faits ne sont pas tout à fait concluants ; mais on peut les considérer comme très suggestifs ; dans ce domaine, les divisions tranchées et les calculs rigoureux de la statistique ne sont pas possibles. Voici du moins les conclusions que permettent de telles données : 1° l'immigration actuelle, pour grande qu'elle paraisse, n'excède pas la force d'assimilation ; 2° les *classes* d'immigrants prétendues *discutables* ne sont pas celles qui remplissent les prisons et les hospices ; 3° ces *classes discutables* manquent parfois d'instruction; mais leurs enfants en reçoivent plus que ceux des indigènes et représentent

ainsi un élément sain et vigoureux pour l'avenir du pays; 4° elles ne constituent pas un danger pour la politique nationale; 5° elles forment un facteur important dans le développement et la production de la richesse nationale et leur présence procure au pays un bénéfice net.

Quand Sergi chante la complainte de la *Décadence des nations latines,* M. Fouillée lui reproche donc à bon droit de ne pas remarquer ce qui se passe chez lui. « L'Italie, dit-il, qui est le type même des nations latines, nous a présenté, malgré les difficultés qu'elle traverse, un éclatant exemple de toutes les ressources morales et sociales cachées au sein des nations qui avaient paru s'affaisser ou s'endormir. Elle a monté dans ce siècle, elle continue de monter sous nos yeux. Elle nous fait voir que chaque grand peuple a sa vitalité profonde, et son caractère propre (?); qu'il est lui-même en majeure partie l'auteur de ce caractère, et qu'il peut dans l'avenir, par sagesse ou par folie, lui faire produire de bons ou mauvais fruits pour l'humanité entière » (*Psychol. des peupl. eur.*, p. 516).

Je ne me risque pas à prévoir ce que sera l'Italie de l'avenir parce que je n'ai aucun goût pour le métier de prophète et que les prédictions politico-sociales ont reçu les plus éclatants démentis; je ne m'abandonnerai pas non plus à un optimisme lyrique en face d'un événement qui semble très proche : l'expansion que la force hydro-électrique va donner à la grande industrie.

Je ne souhaite pas d'ailleurs que mon pays devienne exclusivement la terre de la beauté, suivant le vœu que forme d'Annunzio pour la *Troisième Italie* [1]. Un grand peuple ne doit pas se repaître d'un idéalisme qui confine à l'extravagance. Il n'est pas désirable qu'on fasse de l'Italie un grand musée artistique et le rendez-vous des « touristes » du monde entier attirés par ses beautés

1. *The Thirdy Italy,* dans la *North american Review.*

naturelles, comme le voudrait Novicow ; il espère qu'un jour la richesse et la culture seront si universellement répandues que des millions d'étrangers pourront venir visiter la péninsule et la couvrir de leurs trésors[1]. Je demande au contraire qu'elle puisse vivre de son propre travail et de la production économique, que politiquement elle devienne ce qu'elle semble déjà être en Europe, *una inter pares,* comme la considère le sociologue russe, et qu'il lui soit possible d'exercer dans le monde une mission de paix, de civilisation et de progrès moral, telle que Joseph Mazzini la célébrait dans la *Troisième Rome,* synthèse de la nouvelle Italie.

Quel que soit l'avenir réservé à cette nation et à la civilisation latine dont Italiens et étrangers s'accordent à prédire la *décadence,* il suffit certes de regarder ce qu'elle est dès maintenant pour opposer un démenti solennel à ses détracteurs ; l'observateur le moins idéaliste et le moins optimiste devra s'associer à la conclusion prophétique formulée sur le Janicule à l'ombre de la statue de Garibaldi par un étranger, un Allemand, que le « *chauvinisme* » des *Alldeutsche* n'a point enivré :

« Que nous parle-t-on de *races* et de destins ! Il n'y a ici qu'un mauvais gouvernement; il n'y a que des hommes qui, par inexpérience, ont mal géré les affaires ; il n'y a que des responsabilités. Ce n'est pas une lumière crépusculaire qui filtre sur la Troisième Rome ; cette lumière ne précède pas la nuit ; c'est une aube rosée qui annonce un avenir où la puissance, l'activité, l'âme et la vie italiennes recevront l'impulsion qui doit les conduire au but. « N'est-ce pas l'aube du XXe siècle ?[2] »

1. *La mission de l'Italie,* p. 278 à 282.

2. P.-D. Fischer, *Italien und die Italiener am Schluss des neuzehnten Jahrhunderts.* Berlin, 1899.

CHAPITRE XXVI

LES NATIONS PEUVENT-ELLES RENAITRE ?

Arrivés au terme de mes recherches qui n'ont certes pas épuisé le sujet, mais qui ne sont pas tellement insuffisantes que je ne me croie autorisé à tirer une conclusion, j'en résume brièvement les résultats qui sont les suivants :

1. La *supériorité* et l'*infériorité* des races sont des phénomènes essentiellement relatifs au moment où on les observe. Les races sont *supérieures* à un moment, et sans qu'il se produise le moindre changement dans la composition anthropologique, elles deviendront *inférieures* à une autre époque, ou inversement.

2. Tous les *peuples* et toutes les *races,* ou plutôt toutes les *nations* ont apporté leur tribut au patrimoine de la civilisation. Celle-ci peut être représentée comme un flambeau qui passe de l'une à l'autre.

3. Le patrimoine de la civilisation à travers les siècles et les *nations* augmente sans cesse. Ceux qui le reçoivent les derniers ont une évolution plus rapide et plus intense que leurs devanciers.

4. Toutes les *nations* parvenues au maximum de grandeur que révèle le moment historique de leur supériorité sont ensuite entrées dans une décadence plus ou moins rapide.

5. La décadence des *nations* a toujours commencé par atteindre leur constitution et leur vie intérieure ; elle fut morale avant de devenir intellectuelle et économique.

Voilà pour l'observation historique et les enseignements du passé qu'on ne saurait contester.

Passons maintenant du domaine des faits dans celui des hypothèses, et cherchons à tirer du passé quelques conjectures probables pour l'avenir.

Je crois avoir prouvé en m'appuyant sur une grande abondance de faits et sur des jugements d'éminents critiques Anglo-Saxons, que la décadence morale des *nations* qui représentent le mieux cette race est commencée et déjà avancée sous certains rapports ; nous avons vu que cette décadence semble coïncider ici avec l'apogée de la puissance économique, politique et même intellectuelle. Mais on sait que le parallélisme ne se rencontre jamais dans la dynamique des phénomènes sociaux.

Les nations anglo-saxonnes subiront-elles le même sort que celles de l'Asie, de l'Afrique, de la Grèce et du monde latin — toutes celles en un mot qui jouèrent leur rôle dans la civilisation méditerranéenne ? La suprématie politique et économique restera-t-elle éternellement entre leurs mains ?

La seconde hypothèse a contre elle l'expérience historique. Je crois d'ailleurs que le phénomène n'est pas impossible à cause de cette contingence et de cette valeur exclusivement limitée et relative au passé que l'on reconnaît aux lois sociales. J'en ai traité ailleurs dans un long chapitre[1]. La *tendance* que constate l'expérience nous fait entrevoir la future décadence des Anglo-

1. Le *Socialisme*, 2e édit., chap. x.

Saxons[1]; mais la *tendance* peut changer. Le changement peut surtout être favorisé par la conscience de plus en plus grande dans les sociétés contemporaines des dangers qui surgissent à chaque pas, par la lutte qu'elles doivent soutenir contre les peuples qui les pressent et les talonnent sur la scène du monde, et aussi par la lutte intérieure à laquelle les classes dirigeantes sont condamnées par le progrès des classes inférieures qui les empêche de tomber complètement dans la dégénérescence parasitaire.

Dans ce cas l'action préservatrice exercée par la lutte politico-sociale à l'intérieur démentirait une célèbre prophétie de Macaulay. Le grand historien anglais, discutant le prodigieux essor des État-Unis, prédit que l'arrêt d'abord, puis la décadence et la dissolution y seraient déterminés par l'entrée en scènce des *barbares* de l'avenir, c'est-à-dire des classes laborieuses. Or il me semble que la fonction de ces dernières, mettant de côté tout mouvement socialiste, peut être regardée, au point de vue qui nous occupe, comme toute contraire. La classe ouvrière, au degré d'organisation et de puissance où elle est parvenue et par les craintes qu'elle excite, joue le rôle d'un stimulant et oblige les autres classes à exercer toutes leurs facultés, empêchant ainsi ou retardant leur dégénérescence. Gumplowiez voit aussi dans la classe ouvrière l'ennemi intérieur, *les barbares*, qui détruiront l'ordre et la civilisation existante; pour un sociologue qui fait jouer aux *races* un rôle si important, cette destruction opérée par les *barbares* de l'intérieur ne pourrait être en somme que bienfaisante; elle inaugurerait une nouvelle phase de

1. Il est toujours bon de rappeler qu'il y a cinquante ans Ledru-Rollin prédisait la décadence de l'Angleterre avec un grand luxe de documents et de faits. Or les événements ont montré qu'aucun peuple n'a jamais fait autant de progrès que les Anglais dans la seconde moitié du XIX[e] siècle.

l'évolution[1]. La bourgeoisie française de 1789 aurait accompli l'œuvre de rédemption dévolue aux *barbares* de l'intérieur ; le *quatrième état* s'apprête à l'imiter.

Aussi bien si la *loi empirique,* la *tendance* constatée jusqu'ici continue à se vérifier dans l'avenir, nous devrons admettre qu'après la décadence des Anglo-Saxons (Anglais, Nord Américains, Australiens), l'heure des Allemands sonnera, puis celle des Slaves... Et après ?

Après..., si la primauté, avec l'excellence morale, intellectuelle et la puissance politique et économique, ne devait pas appartenir immuablement à une *race* ou à une *nation,* dans peu de siècles et plus tôt qu'on ne pourrait le croire, étant donnée la rapidité de l'évolution moderne, l'humanité qui nous semble en possession du patrimoine de la civilisation contemporaine serait absolument déchue et transformée tout entière, au point de vue moral, en un bourbier pestilentiel.

Dans ce cas la perspective du plus noir pessimisme ne pourrait être éloignée que si une de ces deux hypothèses se vérifiait pour que l'évolution progressive se continue, ou bien il faudrait subir l'invasion d'une nouvelle masse de *barbares* qui produirait un nouveau *reflux* historique, à la surface sinon dans le fond; ou nous devrions admettre la renaissance des nations déchues.

Pour certains auteurs les deux hypothèses se confondent ou se complètent. C'est ainsi que d'après Brooks Adams la régénération ne peut avoir lieu que si l'on infuse d'abord du sang *barbare* dans les veines des peuples décadents. Il convient d'ailleurs de remarquer que Sergi refuse toute influence bienfaisante au mélange le plus certain que l'histoire ait enregistré, celui des *barbares* de l'Europe septentrionale et orientale qui se ré-

1. *Der Rassenkampf, sociologische untersuchungen.* Innsbrück, 1883.

pandirent dans l'Empire romain. « Ceux qui croient, dit-il, que les *barbares* du moyen âge ont été des éléments de vitalité greffés sur le vieux tronc italien dégénéré avec l'empire, se laissent guider par un criterium superficiel et purement illusoire ; ces *barbares* furent au contraire des éléments de désorganisation pour l'agrégat social et politique de l'Italie ; ils apportèrent avec eux les germes de maux très graves, *délinquence, vagabondage, férocité* qui devinrent pendant quelque temps le fléau de ce beau pays. »

C'est ainsi qu'un illustre partisan de la théorie des races s'engageait à nous prouver quelles étaient les qualités de ceux qui formèrent plus tard les *races* ou la *race supérieure* par excellence ; donnant un démenti à sa propre philosophie de l'histoire, il nous révèle les *nouvelles voies* ouvertes par les *barbares* qui eurent raison de l'*immobilité* de Rome[1].

1. Pour faciliter la discussion, je n'ai cité que Sergi parmi ceux qui nient que le mélange du sang barbare ait été profitable à l'Italie ; cet auteur compte en effet parmi les plus éminents anthropo-sociologues que je combats. Mais son avis est partagé par d'autres historiens distingués qui l'ont précédé. Je rapporterai ici l'opinion d'un illustre biologiste, Angelo Mosso, qui a fourni aux historiens des données anthropologiques. « La croyance, dit-il, qu'un peuple puisse subir une décadence physique, et que la structure ou les fonctions physiologiques de son cerveau dégénèrent au point d'avoir besoin, pour se régénérer, de la transfusion du sang d'un autre peuple, est une supposition sans fondement. Les Allemands le croient volontiers ; mais il n'y a aucune preuve scientifique de l'affirmation de Reibmayr et d'autres savants, qui attribuent la renaissance italienne au croisement de la race latine avec les races barbares.

Si nous admettons comme vrai que quelques siècles d'activité aient épuisé le peuple latin et qu'il lui ait fallu pour se relever l'arrivée des barbares qui lui infusèrent un sang nouveau, nous devons nous demander ce qu'il adviendra de l'Europe après un certain nombre de siècles.

L'Angleterre et peut-être aussi l'Allemagne sont maintenant engagées dans l'orbite qu'a déjà parcouru l'Empire romain ; après l'évolution historique quand la corruption et la richesse auront grandi, elles subiront la même déca-

De toute façon, si Sergi nie les bienfaits de l'infusion du sang barbare dans les veines des peuples décadence. Qui viendra inoculer un nouveau sang à la race saxonne? Il n'existe plus de barbares en Europe, et s'il en venait d'Asie, eux aussi accompliraient leur cycle en peu de siècles. Mais nous savons que ces craintes sont vaines, puisque les époques historiques forment une fraction du temps négligeable en comparaison de la longueur des siècles pendant lesquels l'humanité a vécu sans éprouver de changement dans les caractères de son intelligence.

Même dans le domaine historique, après le célèbre discours de Manzoni sur quelques points de l'histoire lombarde en Italie, on a accumulé les preuves qui tendent à prouver le peu d'influence que les invasions barbares exercèrent sur le sang latin.

Parmi les derniers travaux, il me suffit de rappeler celui de l'historien Cipolla : « *Sur la prétendue fusion des Italiens avec les Germains dans les premiers siècles du moyen âge.* »

Pour connaître le squelette des Italiens modernes, il n'y a qu'à regarder ce qu'ils étaient avant l'époque historique. Aux anthropologistes qui dans la psychologie des peuples donnent une grande importance à la forme du crâne et à la race, je recommande d'étudier les crânes du Musée du Capitole. Il y a des os qu'on dirait pris dans un cimetière moderne et qui proviennent des tombes les plus anciennes de l'Italie. On y voit les crânes de Romains qui habitaient la ville éternelle avant qu'elle portât son nom, des crânes de la nécropole de l'Esquilin qui était ensevelie sous les murs de Servius Tullius. Les lances de bronze et de fer mélangées nous reportent à une très ancienne civilisation. Ces peuples italiens qui ne connaissaient pas encore l'écriture ont un squelette identique à celui des Romains d'aujourd'hui ; le nombre des crânes brachys et dolichos se présente dans la même proportion que nous trouvons maintenant, en examinant au hasard le même nombre de personnes dans la cité moderne.

Physiologiquement, l'humanité n'a peut-être pas progressé depuis un demi-million d'années. La structure anatomique de l'homme, sa taille, la forme et la grandeur de son crâne n'ont pas varié. Il semblerait qu'aux époques les plus reculées la puissance du cerveau humain était déjà si parfaite qu'elle échappe à la sélection naturelle et à ses relations avec le milieu.

Ce n'est pas dans la race, mais dans le climat et dans l'éducation que nous devons chercher les causes qui différencient les hommes. La race méditerranéenne qui fut la plus ancienne en Europe apparaît déjà de temps immémorial avec ses caractères actuels » *(La démocratie dans la science et dans la religion).*

Ces observations confirment les inductions que j'ai tirées après une longue

dents, il n'en est pas moins vrai que la théorie de Brooks Adams aboutirait à une conclusion désolante. Nous voyons diminuer le stock de barbares qui devrait mêler son sang oxygéné et riche de globules rouges à notre sang lymphatique et vicié, ou plutôt apporter un engrais chimique fertilisant à des terres épuisées et appauvries par la culture antérieure ; bien plus les civilisés qui n'ont pas conscience du rôle très élevé que cette philosophie de l'histoire assigne aux barbares dans un avenir plus ou moins éloigné, les détruisent avec une ardeur fiévreuse. Où en trouverons-nous pour retremper notre décadence ? Le monde jaune ne saurait nous servir de réservoir, puisque les Chinois passent eux aussi pour une race déchue et que nous les décadents nous avons la prétention d'aller les régénérer... Restent les noirs, qui pourraient nous fournir des *barbares* authentiques ; mais ce ne sont pas les concitoyens de Brooks — un Nord américain — qui consentiront jamais à se faire inoculer un sang d'esclaves, eux qui veulent les chasser du nouveau monde et qui, pour les *civiliser,* les soumettraient volontiers à un gigantesque lynchage[1].

démonstration, du contraste qui existe entre l'*immobilité* des caractères physiques ou anthropologiques de l'homme et l'extrême *mobilité* des caractères moraux : ce fait seul détruit le fondement de la théorie que l'anthropologie criminelle édifie sur le rapport des caractères physiques et des caractères moraux (*Sociologie criminelle*, vol. I, chap. VI). J'en ai parlé dans cet ouvrage (ch. IV).

1. A propos de la décadence probable des Anglo-Saxons et de la possibilité de les remplacer par d'autres races, Malagodi observe ironiquement : « A moins que les défenseurs de la philosophie du surhomme se résignent à prendre pour champion qu'ils substitueront à l'animal blond d'autrefois, cet autre animal humain à peau noire qui vague encore dans les forêts de l'Afrique, ils devront se décider à annoncer la triste nouvelle de la faillite de l'évolution telle qu'ils l'entendent. Dans peu de temps toute l'humanité entièrement civilisée aurait perdu jusqu'à la dernière goutte du fabuleux trésor d'énergies que

Avant d'examiner l'hypothèse de la régénération, il me semble opportun de présenter quelques remarques sur la manière d'entendre la décadence.

Mosso est d'un avis contraire à celui des sociologues biologistes que j'ai combattus moi aussi dès 1884 dans la première puis dans la seconde édition de mon *socialisme* ; tandis qu'ils parlent de la vieillesse et de la jeunesse des nations, attribuant par une sorte d'anthropomorphisme les qualités d'un seul individu à l'ensemble de l'humanité, Mossò nie formellement que les peuples vieillissent ou tombent en décadence au point de vue biologique[1]. Il conteste la décadence ou la vieillesse biologique des agrégats humains par une argumentation qui serait formidable, si la base en était bien établie : c'est la théorie de Weissmann qui nie la transmission des caractères acquis chez les descendants. Aucune condition nouvelle, bonne ou mauvaise, ne serait en effet possible d'après la théorie qui nie l'*Hérédité* des caractères acquis dans les organismes et dès lors rien n'est plus vain que de parler de jeunesse ou de vieillesse des nations. Ainsi s'expliquerait cette persistance du type physique et des caractères anthropologiques que nous avons précédemment constatée.

On obtiendrait les mêmes conclusions au point de vue social, en invoquant la conservation de l'énergie et la permanence des forces.

Nous attachons plus d'importance à ce que dit Novicow de la *mort sociale*.

La *mort sociale,* d'après lui, ne consiste pas en fait dans la disparition des individus, mais dans celle du *type social,* dans la lente transformation d'un type de

la nature lui avait dévolu ; l'ère héroïque de l'histoire serait désormais close et le marais de l'inertie universelle couvrirait bientôt toute la terre. »

1. *La decadenza*, etc.

civilisation. « A un moment donné, une nation peut offrir des symptômes de lassitude et d'inertie ; mais ce phénomène est passager, puisqu'à la décadence d'une forme vieillie succède nécessairement l'éclosion d'une forme nouvelle. Le continuel renouvellement des formes sociales est une conséquence de l'immortalité du protoplasma et celle-ci à son tour dépend de la loi de la conservation de l'énergie. Si une nation meurt, au sens vulgaire du mot, comme on voit mourir un homme, il faudra aussi que les Anglais, les Américains et les Allemands disparaissent. Il ne s'agirait dans ce cas que d'un tour de roue : *hodie mihi, cras tibi...* »

Il est parfaitement exact qu'il n'y a pas de *mort sociale,* mais une simple évolution du *type social* et de la forme de civilisation ; il n'en est pas moins vrai qu'il se produit une certaine altération ou un affaiblissement dans les conditions biologiques de certaines classes en particulier.

Mais ces altérations ne s'étendent jamais beaucoup ; elles permettent à d'autres classes de prendre l'avance et favorisent l'évolution progressive. C'est dans ce sens qu'on peut accepter la *théorie de la rotation* de Gabriel Rosa; il explique ainsi la régénération qui, à divers intervalles, apparaît dans l'histoire d'une nation, comme on voit renaître la fertilité d'une terre après quelques années de repos; ce repos peut même profiter aux classes qui ont perdu la suprématie, à condition que leur degré de dégénérescence ne dépasse pas certaines limites.

Ce serait une folle prétention que de vouloir déterminer à l'avance les conditions qui peuvent amener, favoriser et hâter la renaissance d'une nation. Les facteurs très nombreux et formant un écheveau inextricable peuvent se présenter dans des proportions si diverses et former de telles combinaisons qu'ils produiront le

même résultat de cent manières différentes. A l'impossibilité où l'on est de connaître tout à fait le nombre des facteurs et leur composition, ajoutez l'action de l'imprévu et des héros, dont nous avons parlé. On peut toutefois, dans la phase actuelle de la civilisation, indiquer d'une façon très générale certaines conditions sinon absolument indispensables, du moins très importantes, qui déterminent et favorisent la renaissance d'une nation.

La première condition d'un relèvement, en dehors de l'influence d'éléments extrinsèques, réside dans la conscience pleine et entière de l'infériorité une fois constatée.

Ce qui contribue puissamment a réveiller cette conscience, ce sont les malheurs, les humiliations, les dommages que l'on éprouve, pourvu que la dégénérescence n'ait pas atteint le dernier degré de l'abjection, ni tellement avili les hommes qu'ils s'adaptent à cette situation comme des animaux. La claire perception d'une condition supérieure, qui devient chaque jour plus facile par la fréquence des contacts moraux et matériels — voyages, commerce, publications de toute sorte — aide aussi beaucoup à ce réveil et au renouvellement de la conscience collective. Ces contacts et cette perception de la condition d'autrui réveillent et excitent l'imitation par une contagion psychique qui, dans ce cas, devient un facteur bienfaisant de la vie d'un peuple.

Mais il ne suffit pas, pour se relever, de reconnaître sa propre infériorité et la supériorité des autres ; il y faut la volonté de s'amender et de se proposer pour but un idéal sain ; sur ce point, Sergi a pleinement raison de dire : « L'avenir des nations dépend tout à fait de leur idéal, quel qu'il soit, et celui-ci résulte du mécontentement que nous cause l'état présent ; le mieux

dérive du pire, quand les hommes se trouvent dans des conditions telles qu'ils puissent sentir l'un et concevoir l'autre. Les jours d'une nation seront comptés, si elle n'est pas entraînée par ce mouvement idéal qui crée un mouvement réel et ce changement continuel des formes sociales qui est la vie. Partout où il n'en est pas ainsi, il y a arrêt, stagnation, c'est-à-dire mort[1]. »

Le choix de cet idéal qui ne saurait se réaliser comme le progrès ordinaire des individus aura une grande influence sur le résultat final. Malheur aux nations qui se proposent un idéal régressif, ou qui ne sachant pas proportionner les moyens au but à atteindre, s'épuisent dans de vains efforts! Sergi en a fait la juste remarque.

On comprend d'ailleurs que cet idéal sera toujours complexe et contiendra des éléments de diverses civilisations. La greffe d'une civilisation sur la précédente fut le procédé normal dans l'évolution primitive des nations et des peuples; on ne pourra s'y prendre autrement pour régénérer les peuples. L'opération sera beaucoup moins facile entre les contemporains, dont les principaux éléments de civilisation sont communs, et qui ne possèdent pas de qualités vraiment spécifiques.

Il ne s'agit que de la prédominance de telle ou telle qualité et de l'affaiblissement de certaines autres, à tour de rôle. Les vertus les plus vantées des Anglo-Saxons dominèrent autrefois chez les Latins, de même que leurs défauts. Il suffit non de verres grossissants mais diversement coloriés pour apercevoir chez les Anglo-Saxons, comme fait Mme Alice Gorren, une confiance dans leurs forces morales qui manquerait aux

1. Sergi, *Le présent et l'avenir des nations.* — *Revue italienne de sociologie*, juillet 1899.

autres peuples ; nous en avons fait la remarque plus haut.

Les bonnes ou les mauvaises qualités ne sont pas caractéristiques des différentes races, mais des phases diverses de l'évolution de chaque race.

Étant donnée cette communauté fondamentale des éléments essentiels de la civilisation occidentale chez les peuples qui actuellement ont la supériorité ou se trouvent en décadence, on ne s'explique pas l'affirmation gratuite de M[me] Alice Gorren qui prétend aussi qu'aucune assimilation n'est possible entre la civilisation latine et l'anglo-saxonne. On ne peut imaginer d'après quelles données elle en est venue à juger que les tentatives faites pour les greffer l'une sur l'autre ont abouti à un cataclysme intérieur, les pays latins ayant offert le spectacle de cette démoralisation qui dissout les peuples sauvages au contact des nations civilisées. Nous sommes ici dans le domaine de la fantaisie, ou plutôt de l'orgueil national qui pousse à dénigrer les autres peuples.

La décomposition, la mort véritable au sens biologique, la disparition de certaines races que nous constatons par exemple en Tasmanie ou dans les îles Havaï, au contact de peuples d'une civilisation supérieure, c'est là un phénomène dont les causes ne sont pas bien connues. Il faut en tout cas toute l'aberration de quelques auteurs anglo-saxons de notre temps pour soutenir qu'entre leur civilisation et celle des Latins il y a la même distance qu'entre les habitants des îles Havaï ou de la Tasmanie, et la civilisation occidentale. Aussi ne doit-on accorder qu'une valeur relative au conseil que Bodley donne à la France d'éviter une imitation excessive des Anglo-Saxons. Anglo-Saxons et Latins peuvent se faire mutuellement de bons emprunts ; mais l'assimilation ne suivra pas son cours, si elle n'est

graduelle, comme on voit, sous la pression d'un état centralisateur, échouer les institutions dont l'uniformité malencontreuse s'impose à des régions d'un même pays qui ne se trouvent pas dans la même phase évolutive.

La discussion sur la manière de régénérer un peuple tourne-t-elle exclusivement dans un cercle d'hypothèses ? Elle est en partie hypothétique ; mais elle s'appuie aussi d'autre part sur les faits.

Beaucoup d'hypothèses ont été mises en avant au sujet de l'avenir de quelques régions de l'Afrique (Algérie, Tunisie, Égypte) et de l'Asie. Le Pr Hilgard, par exemple, dont nous avons cité l'ouvrage, admet que bientôt la Babylonie et la Mésopotamie redeviendront le jardin du monde.

Il est inutile d'ajouter que l'hypothèse paraît absolument irréalisable au moment actuel de la civilisation, pour les régions qui dans une longue suite de siècles ont vu changer les conditions de leur sol et de leur climat; les fleuves s'y sont desséchés ou ont changé de lit ; les bois ont été complètement détruits ; il arrive même que toute trace de végétation y a disparu.

Il ne faut pas non plus s'arrêter à l'objection qui nie la renaissance des régions de l'Afrique et de l'Asie indiquées plus haut, sous prétexte que l'impulsion leur serait venue des Européens. Cette objection serait fondée, si la nouvelle phase de vie sociale ne devait être représentée que par les éléments colonisateurs ; mais elle disparaît si l'on donne une part dans ce mouvement aux indigènes, qui forment la masse de la population.

Les expériences n'ont pas assez duré pour qu'on puisse porter un jugement sur l'avenir ; moins de quatre-vingts ans de domination pour l'Algérie et un peu plus de vingt ans de protectorat pour la Tunisie ; aussi bien vingt ans d'occupation anglaise en Égypte représentent

un instant dans la vie d'un peuple. La violence brutale dont usèrent les Français et les Anglais pour imposer leur joug aux Africains, en portant de graves atteintes aux sentiments religieux, politiques, moraux et civiques, fait que les indigènes s'assimilent bien plus difficilement notre civilisation. Toutefois des signes assez nombreux annoncent sur certains points de l'Afrique méditerranéenne une transformation dans la mentalité des habitants. L'expérience aura d'autant plus de portée que la population indigène augmente toujours et ne tend pas à disparaître comme celle de la Tasmanie et des îles Havaï.

Si la transformation s'opère complètement, elle ne perdra pas, comme on le dit, son caractère de renaissance, pour avoir été provoquée par l'intervention européenne. Jusqu'ici il n'en a jamais été autrement : la civilisation des peuples qui occupèrent une grande place sur la scène du monde fut toujours communiquée ou provoquée par le contact d'autres peuples plus avancés. C'est la théorie des contacts et des mélanges énoncée par Cattaneo et présentée sous d'autres formes par Gumplowicz. Les Grecs reçurent l'impulsion de l'Orient ; nous ignorons d'où elle vint aux Étrusques et aux autres peuples de l'Italie dont on ne peut guère admettre que la civilisation soit autochtone ; il est certain que les Latins la communiquèrent ensuite aux Celtes, aux Gaulois, aux Germains, aux Anglais, etc.[1]. La conquête de l'Angleterre par les Romains, au moins à ses débuts, ressemble tout à fait à celles des Anglais en Égypte et des Français en Algérie ou en Tunisie.

1. M. Richepin a récemment démontré, et d'autres l'avaient fait avant lui, que dans Shakespeare, le plus grand et le plus original des Anglo-Saxons, l'influence latine et italienne est évidente. La *romanisation* de l'antique Bretagne a été soutenue énergiquement par le sénateur P. Manfrin : la *Domination romaine dans la Grande-Bretagne*. Rome, 1904, vol. I.

Nous pouvons facilement imaginer les surprises que nous réserve la Chine pour un avenir peu éloigné, en voyant celles que nous devons déjà au Japon, nation déchue dont la renaissance fut si rapide et dont les classes dirigeantes sont entrées à pleines voiles dans le cercle de la civilisation dite occidentale.

Avec le Japon, nous sortons du domaine des hypothèses pour entrer dans celui des faits. A se sujet je ferai remarquer que j'ai parlé, sans y être tenu, des hypothèses qui touchent à l'avenir de l'Afrique ; car dès le début j'avais limité ma discussion sur l'*infériorité* et la *supériorité* des races au parallèle des Latins et des Anglo-Saxons.

Avant d'arriver à la renaissance des Latins nous devons noter cette circonstance importante : l'Angleterre a traversé des époques de décadence qui ont duré plusieurs siècles et d'autres moins longues qui ne furent pas moins profondes ni moins significatives.

La décadence économique des classes laborieuses s'y est prolongée pendant plusieurs siècles. Sans tenir compte des alternatives que subit longtemps la classe agricole décrite dans l'*History of peasantry* de Russell-Garnier, il faut prêter une plus grande attention à la décadence de toute la classe ouvrière qu'une législation brutale et inhumaine a consommée et sanctionnée, et qui a trouvé son grand historien dans Thorold Rogers. Voici des éléments et des considérations qui feront voir à quel degré d'avilissement les classes ouvrières sont descendues dans cette Angleterre qui se donne aujourd'hui pour leur paradis. Schulze-Gœvernitz dans son ouvrage *Zum socialen Frieden* a montré quelle était la situation de l'ouvrier anglais au début du XIX[e] siècle : les patrons le considéraient comme une machine humaine qui devait donner un bénéfice maximum, avec un minimum de dépense ; ils réduisaient le salaire à ce qui est

indispensable pour ne pas mourir de faim ; ils imposaient souvent jusqu'à vingt heures de travail. Pitt recommandait son fameux remède aux industriels anglais préoccupés de produire à bon marché : *Prenez les enfants.* Ils suivirent son conseil. Ils faisaient venir de loin des enfants de neuf ans qu'on battait pendant la nuit pour les tenir éveillés ; ils recevaient pour rien des *workhouses* les petits pauvres qu'ils employaient aux filatures ; ils touchaient une rétribution des paroisses pour les délivrer des enfants indigents ; ils s'engageaient parfois à prendre un idiot sur vingt ; ils acceptaient en somme toute chair humaine qui représentait la plus petite force musculaire (Giffen : *The progress of the working classes.* London 1884).

Par suite du nouveau régime industriel qui s'établissait alors en Angleterre, la nation était menacée de dégénérescence ; la femme parfois mère à quinze ans travaillait jusqu'au jour de l'enfantement ; l'adulte était impropre au service militaire ; l'homme grandissait comme une brute dans l'ignorance, l'ivrognerie, la débauche et l'immoralité au milieu des fièvres contagieuses et de terribles épidémies. Alors se produisirent les révoltes du prolétariat désespéré, les luttes sanglantes, les réunions secrètes où pendant la nuit on décrétait le pillage ; l'industrie vivait dans la terreur et la lutte des classes atteignit au paroxysme de la violence. Lord Brougham résumait bien toute l'économie politique de cette époque quand il formulait cette incroyable maxime : « Toute tentative humanitaire faite pour élever le prolétariat est un attentat à la loi naturelle de salut, qui par l'accroissement de la mortalité conduit à l'élévation des salaires [1] (!!) » La renaissance à la fois politique, morale et économique, qui a suivi les

1. Fouillée, *Psychol. des peupl. eur.*, p. 230.

mouvements violents du *Luddisme* et du *Cartisme,* ne remonte guère plus haut que la moitié du XIXe siècle ; tout au plus peut-on, en y mettant de la complaisance, la rattacher à la première réforme des *Trades-Unions* de 1825 et à la réforme électorale de 1832. Mais n'oublions pas que le *Cartisme* qui révéla tant de misère et d'oppression chez les travailleurs, s'est déroulé de 1838 à 1848 (*Sidney-Webb, Howell,* etc.).

De même la décadence politique et morale des classes dirigeantes de l'Angleterre depuis le Commonwealth de Cromwell jusqu'à l'exil de Jacques II, puis au XVIIIe siècle sous Walpole et encore plus tard, remplit deux périodes de plusieurs dizaines d'années. Pendant près de deux siècles la corruption politique y fut incroyable ! Une telle décadence n'empêcha pas dans la suite le relèvement économique des classes laborieuses, ni la prospérité politique et morale de l'Angleterre.

Pourquoi le fait que nous constatons d'un côté de de la Manche ne peut-il et ne doit-il pas se reproduire de l'autre ? Laissons de côté pour l'instant l'Espagne dont la décadence est plus ancienne ; il est certain que celle de la France, dans les limites fort étroites que je lui ai marquées, n'a sa forme la plus nette et la plus frappante que depuis Sedan, c'est-à-dire depuis un peu plus de trente ans à peine ! On y rattache d'abord par une généralisation illogique la diminution de l'influence exercée sur la politique mondiale que l'on prend pour l'indice d'une décadence générale ; j'ai déjà démontré qu'à l'intérieur, dans son développement économique, moral et intellectuel comme dans celui des institutions politiques et de leur fonctionnement, si les progrès n'ont pas été brillants, personne du moins n'oserait affirmer que la France se tienne au-dessous de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Donc en tenant compte de ce qui s'est passé ailleurs,

on ne peut *a priori* ni à *posteriori* refuser aux Latins la possibilité d'une renaissance, possibilité que beaucoup d'Anglo-Saxons et quelques pangermanistes, voire même des Latins comme de Lapouge, Bazalgette, Sergi, etc., nient d'une façon puisque absolue.

Des philosophes comme Hartmann, des économistes comme Schmoller emploient à l'égard des Latins d'aujourd'hui un langage tout à fait indigne de leur haute situation intellectuelle. Il ne faut donc pas s'étonner que des hommes de moindre valeur répètent légèrement leurs opinions.

C'est ainsi que l'organe officiel du pangermanisme, d'après les articles de Hartmann, rend cet arrêt orgueilleux : « Les Latins peuvent-ils renaître ? L'histoire ne fournit pas d'exemple de peuples qui ressuscitent, et à moins de croire aux miracles, nous n'avons aucune raison qui nous oblige à compter les Latins comme des concurrents sérieux sur la grande scène de la politique mondiale. Il n'est pas dit pour cela que Français et Italiens doivent descendre du degré de culture où ils sont parvenus, ni que leurs nations et leurs États soient condamnés à disparaître ; mais il leur faut se contenter de rester dans les limites de leur vie nationale ; car ils manquent des qualités vraiment indispensables dans les luttes de la *politique mondiale,* à savoir l'énergie propre à l'action, l'équilibre intellectuel, et ce qui importe davantage, le pouvoir de servir une grande pensée[1]. »

1. *Die Romanen in 20 Jahrhundert.* Dans *Alldeutsche Blätter,* 15 avril 1900. — On comprend que ces noires et fantaisistes prévisions sur les Latins d'Europe s'étendent à ceux d'Amérique.

C'est ainsi que Rubinstein croit la mort de ces derniers inévitable ; leur seule chance de vivre se trouve d'après lui dans l'injection du sang anglo-saxon, allemand ou slave (*Nord und Sud,* novembre 1898).

On voit en vérité jusqu'où va l'aveuglement d'un homme de la *race supé-*

Ce que les *Alldeutsche,* les pangermanistes et les pan-anglo-saxons dénient le plus aux Latins, c'est l'*idée impérialiste.*

Et dire qu'elle ne fut que trop *un fait,* et non pas seulement une idée, parmi les Latins de César, de Charles-Quint, de Napoléon !

Or cette *idée impérialiste* ne peut se développer que par la guerre, par la conquête, par le parasitisme économique et politique, par ces facteurs principaux de la décadence qui conduisirent à leur ruine Rome, Venise, l'Espagne et Bonaparte... Il faudrait vraiment un miracle, celui que les *Alldeutsche* croient nécessaire aux Latins qui voudraient atteindre à l'apogée de l'impérialisme, pour empêcher que celui-ci ne cause la décadence des Anglo-Saxons et des Germains[1] !

Qui dit impérialisme dit guerre et conquête.

Or la guerre peut assurer des succès momentanés et donner un éclat passager ; mais dans la phase actuelle de l'évolution sociale elle conduit sûrement à la dégénérescence physique et morale.

Dans les premiers temps de l'humanité la guerre put être un moyen d'assurer le triomphe des meilleurs et une sélection progressive, mais dans l'état actuel de l'évolution, elle aboutit au résultat contraire ; elle détruit les meilleurs et produit une sélection régressive, même quand elle se fait au nom du patriotisme le plus pur.

rieure qui affirme que les Slaves, tels que nous les connaissons, valent mieux que les Latins du Chili, du Mexique, de l'Argentine et même du Brésil ! Tous les représentants des prétendues races supérieures ne montrent pas autant d'arrogance et d'injustice. Reich par exemple croit à la renaissance des nations latines (*Contemporary Review,* mars 1904).

1. Nous avons montré plus haut quelle décadence morale l'impérialisme a déjà produite chez les Anglo-Saxons. Pour s'assurer de la catastrophe morale et de la comparaison à établir avec la Rome impériale, on lira le livre déjà cité d'Hobson, *Imperialism,* et surtout le dernier chapitre *(The Outcome).*

Il ne s'agit point ici d'un beau sentimentalisme en contradiction avec la nature et la réalité ; ce sont des inductions tirées des faits, des enseignements de l'histoire, qui dans les sciences sociales joue le rôle de l'expérience dans les sciences physiques et naturelles[1].

C'est l'avis de sociologues éminents et d'illustres économistes, qui vont de Spencer à Robertson, Hobson et Molinari ; de Bloch à Novicow. Le sentiment d'horreur qu'éprouvent à ce sujet les trois premiers est remarquable ; ces Anglo-Saxons qui comptent parmi les plus grands de notre époque, reconnaissent précisément dans la guerre, la conquête et l'impérialisme, le plus grand facteur de décadence résumant en lui tous les autres. Spencer surtout, dans son testament intellectuel — *Facts and Comments*[2] — combat avec une ardeur toute juvénile ; il reprend l'idée développée dans tant d'ouvrages célèbres contre *l'impérialisme,* où il voit un retour à la barbarie.

Les noms de tels penseurs nous rassurent sur le sérieux de leurs recherches et sur la logique de leurs conclusions ; on ne peut les confondre avec les défenseurs platoniques et souvent hypocrites de la paix, qui se servent de ce thème pour briller dans des banquets d'occasion et pour s'offrir comme « *touristes* » des voyages à prix réduits.

Étant donné d'ailleurs le caractère de cette étude, les sociologues et les économistes passent ici au second plan ; c'est le jugement des anthropologistes qui a le plus de poids. Parmi ces derniers, Ammon l'éminent

1. Dès 1884 (*Socialisme*, 1re édit.) j'ai considéré la *guerre* comme un facteur social dont l'action change suivant la phase de l'évolution où se trouve un organisme social ; c'est ainsi que la présenta récemment de Molinari (*Grandeur et décadence de la guerre.* Paris, Guillaumin et Cie).

2. L'ouvrage a été traduit en italien : *Fatti e commenti.* Fratelli Bocca Torino, 1903.

défenseur de la théorie des *races* s'obstine à regarder la guerre et partant l'*impérialisme* comme un facteur de la sélection progressive ; mais d'autres anthropo-sociologues que j'ai souvent eu l'occasion de combattre, Vacher de Lapouge et Sergi, y voient le plus grand péril et un obstacle à la régénération des peuples.

« Il ne faut pas se lasser de le redire ; l'Europe civilisée devient de plus en plus impropre à la guerre ; mais en revanche elle acquiert chaque jour davantage la supériorité intellectuelle. Un peu plus tôt ou plus tard toutes les nations devront arriver à ce résultat et la guerre finira sinon par la volonté consciente et une décision unanime des hommes, du moins par la décadence de toutes les nations à qui cette action barbare et inique deviendra dès lors impossible. » Ainsi parle Sergi[1].

Si seulement il était vrai — et j'ai tout lieu d'en douter — que les nations latines n'eussent pas cette aptitude à la politique mondiale et à l'impérialisme, elles qui créèrent la chose, le nom et la tradition, il y aurait de quoi désormais nous réjouir ; elles se trouveraient dans les meilleures conditions pour marcher à la tête de la civilisation.

Sergi lui-même, qui a sonné si bruyamment le glas de leur décadence, admet que les nations latines pourront renaître pour des raisons acceptables même aux yeux de ceux qui repoussent sa théorie des *races*.

« Si les nations latines, dit l'anthropologiste romain, ne sont pas encore éteintes comme les monarchies orientales, si leurs peuples ne se sont pas dissous comme les populations de la Mésopotamie, si elles peuvent encore figurer comme des nations modernes au milieu de celles qui se sont faites le centre du progrès

1. *La décadence des nations latines*, p. 188-189.

et le foyer de la civilisation nouvelle, elles le doivent à une série de faits et de facteurs. Tout d'abord, c'est qu'elles ne sont pas aussi vieilles que celles de l'Asie et qu'elles ont ressenti d'une manière relative et partielle les nouveaux souffles de vie dans leur contact avec les nations centrales ; il en est résulté une certaine transformation de leur ancien organisme et un changement de direction dans le sentiment latin ; en second lieu il faut avouer que *la civilisation latine contenait les germes de la nôtre et que celle qui domine aujourd'hui en est sortie* ; ainsi malgré les transformations et évolutions survenues de nos jours, les éléments vitaux qu'elle contenait eurent assez d'efficacité pour conserver la vie aux vieilles nations immobilisées. »

Cette page et en particulier le passage souligné contiennent un aveu précieux infirmant toute la théorie qui nous montre dans certaines races des aptitudes spéciales et les éléments d'une civilisation *sui generis.*

On remarque au contraire que, sans autre raison que celle du temps, les germes qui existaient autrefois à Florence et à Venise trouvent aujourd'hui chez les Anglo-Saxons leur plein et magnifique développement, comme on en vit se développer à Rome qui s'étaient mûris à Athènes, à Alexandrie, etc. Le perpétuel *devenir* de l'état intellectuel, des institutions, de la vie des nations explique tout ce qu'il y a de relatif dans la *supériorité* et l'*infériorité* des races.

Sergi s'approche davantage de cette manière exacte de considérer les choses du passé et du présent quand il dit : « Si le caractère d'un peuple est un système dont le fondement s'appuie sur la nature ethnique et dont le développement et les modifications plus ou moins superficielles dépendent des événements qu'il subit au cours des temps et pour une part aussi du milieu physique où il habite, nous pouvons bien augurer de ces



peuples aujourd'hui en décadence qui ont prouvé de quelles énergies ils furent doués autrefois. Certes le germe d'une plante peut grandir et donner de bons fruits dans un sol fertile, mais avant tout il est nécessaire que le germe lui-même soit bon et sain pour se développer. Or il n'y a aucun doute que les peuples des nations latines ont prouvé qu'ils étaient doués d'énergies auxquelles ils durent leur grandeur ; s'ils déclinent aujourd'hui, les énergies n'ont pas disparu, mais les conditions extérieures ont changé et ne correspondent plus à l'ancienne direction dans laquelle ces forces se sont exercées. Si donc celles-ci existent encore, elles pourront de nouveau reprendre une activité réelle, quand on leur aura imprimé un mouvement conforme aux nouvelles conditions sociales. »

Il fait aussi pour l'Italie cette constatation plus explicite : « Si nous nous rappelons les phases de la culture qu'elle traversa dans le passé, nous nous ferons une idée claire et précise des énergies mentales dont elle dispose ; dès lors il n'est pas douteux que cette nation latine, l'aînée, puisse reconquérir le premier rang de la culture européenne qu'elle occupa jadis, à condition que l'on écarte les obstacles insurmontables qui s'opposent au développement de ses énergies mentales. »

Ces *obstacles* que Sergi juge *insurmontables* sont comme on sait : son passé glorieux et la tendance à se mouvoir dans le sens du moindre effort, c'est-à-dire dans l'antique direction. J'ai démontré qu'ils sont imaginaires et que parmi les nations qu'il admire le plus, ces obstacles sont plus *réels* et plus forts ; ils n'ont cependant pas entravé le progrès qui s'y est fait rapide et intense, au point de leur donner la conviction (commune à tous les peuples arrivés à l'apogée), qu'ils appartenaient à une *race supérieure*. Ces obstacles étaient si

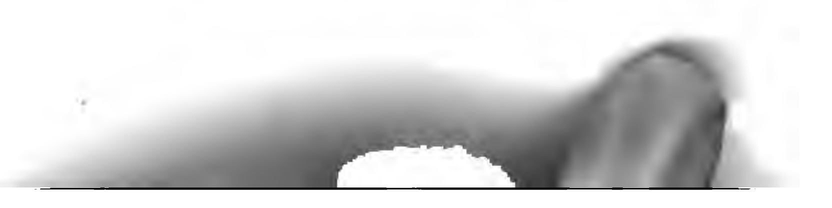
peu *insurmontables,* qu'ils furent déjà *surmontés* dans un espace de temps relativement court.

Telle est la vérité. L'Italie en Europe offre l'exemple le plus éclatant de la renaissance d'un peuple ; et cette renaissance apparaît clairement, quoiqu'on pense de l'influence des *barbares* après la chute de l'Empire romain.

On peut attribuer à l'infusion du sang nouveau des *barbares* l'essor merveilleux des villes du moyen âge qui formaient les États — nous avons vu que des historiens et des anthropologistes niaient cette influence ; mais personne ne refusera de voir une seconde renaissance dans la nouvelle phase vitale inaugurée dans la période 1860-70, après un arrêt d'environ trois siècles où nous constatons même une dégénérescence politique et morale. Il ne se produisit pendant ces trois siècles aucune invasion de nouvelles races ; l'organisme de l'Italie ne reçut pas une goutte de sang barbare ; et pourtant sa résurrection est telle qu'elle défie l'incrédulité et nous autorise à proclamer : celui qui ne la voit pas est aveugle. C'est manquer de logique que de la nier sous l'unique prétexte que dans certains phénomènes, par exemple dans le domaine économique dont les rapports sont multiples, l'Italie, pour des raisons étrangères à la race, n'a pas fait des progrès aussi rapides que d'autres nations !

La situation actuelle de ce pays dément avec éclat les jugements aveugles de ceux qui le considèrent comme un musée historique, le reliquaire d'une civilisation qui se meurt après avoir enfanté celle de l'avenir, ou bien qui l'appellent la pauvre terre de l'art et de l'héroïsme, dont l'existence est devenue précaire[1] !

1. V. de Lapouge, l'*Aryen*, etc., p. 496 ; Bazalgette, l'*Avenir*, etc., p. 135. En fait de prophéties, M. Demolins (*La route*, etc., p. 337 à 340) se laisse aller



Après cette dernière enquête vraiment expérimentale, qui s'appuie sur l'examen des faits survenus dans trois *nations* de race et de civilisation différente — l'Angleterre, l'Italie et le Japon — sous des latitudes différentes et à des époques diverses de l'histoire, nous avons le droit de conclure que les nations déchues peuvent renaître, sans qu'il soit besoin de leur infuser un sang nouveau et en gardant intacte leur composition ethnique. Elles peuvent aussi renaître sans recourir à l'expédient fantaisiste et dangereux du despotisme scientifique rêvé par Bazalgette.

Sursum corda !

au même pessimisme que M. de Lapouge ; il accepte les données de l'histoire telles que celui-ci les a présentées et s'imagine qu'il y eut dans le Midi une invasion de *Piémontais* dont les idées ne purent prévaloir ! De Lapouge ne connaît pas le *chauvinisme* et cela lui fait honneur ; il enveloppe dans le même destin l'Italie, la France et l'Espagne, sans épargner l'Allemagne. Selon lui, le monde deviendra russe ou... nord-américain (l'*Aryen*, p, 502). Voici un échantillon de ses prédictions : il pense que la densité de la population contraindra les peuples à des guerres d'extermination. Il a oublié ou il ignore que ce péril est éliminé par la tendance qui précipite actuellement chez toutes les nations civilisées la baisse de la natalité !

CHAPITRE XXVII

L'AVENIR

Après avoir prouvé qu'en fait les latins ne sont pas inférieurs aux Anglo-Saxons et que les nations déchues peuvent renaître, je ne quitterai pas ce sujet qui me fut toujours cher, sans jeter un regard sur l'avenir. Au risque d'encourir le ridicule auxquel s'exposent les optimistes, je n'hésiterai pas à déclarer que je ne vois point de nuage à l'horizon même le plus voisin de nous, malgré la recrudescence actuelle des vanités nationales, des théories qui proclament la supériorité et l'infériorité des races, en favorisant les violences de l'impérialisme.

Je suis convaincu que nous n'assisterons plus à la mort ni à la décadence d'aucune nationalité, et que l'évolution ascendante progressive comprendra dans son orbite toutes les nations actuelles de l'Europe et de l'Amérique, celles qui pourront se former ou se reconstituer dans les Balkans et celles qui représentent la *race jaune,* en admettant la possibilité plus ou moins éloignée de voir les *nègres* même entrer dans la grande famille humaine.

Comme je ne crois pas à la mort ni à la décadence d'aucune des nations existantes, j'estime en conséquence qu'on ne verra plus les invasions de *barbares* dont le *stock* s'est épuisé ; ce qu'il en reste ne paraît pas se trouver dans des conditions qui lui permettent de re-

fouler la grande civilisation occidentale et de produire des *reflux*.

Le *péril jaune* sur lequel on a tant écrit dans ces dernières années ne peut être le péril matériel que quelques-uns ont dénoncé et que discutait le général Marselli en voyant dans la Russie un rempart *(Les grandes races humaines)* ; il résultera de la concurrence économique que les Chinois feront aux produits de l'Occident.

Je ne partage pas l'optimisme de Novicow qui considère d'un œil calme un tel événement et qui voudrait le hâter de ses vœux, jugeant qu'un énorme abaissement du prix des denrées aurait pour effet d'augmenter rapidement et dans des proportions considérables la consommation, et partant de satisfaire les besoins de bien-être matériel[1]. Si je repousse cette opinion, ce n'est pas pour le résultat ultime et lointain où l'on arriverait en rétablissant l'équilibre entre la production et la consommation, au sens qu'il indique lui-même ; c'est à cause des profondes perturbations passagères et des souffrances momentanées que cet événement provoquerait tout de suite et qu'on pourrait éviter ou réduire au *minimum* en le retardant, en le laissant se développer par degrés, dans une série de petites adaptations successives qui se feraient entre les peuples dont les conditions de production et de consommation ne sont pas les mêmes ; au contraire la politique impérialiste pratiquée à l'égard des *jaunes* par les grandes puissances européennes et par les États-Unis tend à les stimuler et à précipiter cet événement.

D'une part les conditions créées par les violences du dehors ne peuvent plus déterminer la mort ni la décadence des nations européennes et américaines en raison

1. *L'avenir de la race blanche*, Paris, F. Alcan.

de la disparition des masses barbares qui les auraient envahies et subjuguées ; d'autre part la mise en commun des découvertes qui prennent de plus en plus un caractère international, l'échange des progrès propres à chaque peuple et dont tous les autres profitent, nous préservera de ces inégalités de bien-être et de civilisation entre nations et races différentes, qui autrefois faisaient voir à Aristote un *barbare* dans tout individu étranger à la Grèce. En dépit des guerres — rendues d'ailleurs de plus en plus rares en Europe et qui deviendront un jour impossibles comme de Bloch l'a démontré —, en dépit des barrières de la douane, nous voyons croître les échanges matériels, moraux et intellectuels entre les différentes nations, grâce aux tunnels qui traversent les montagnes, au percement des isthmes, aux canaux, chemins de fer, télégraphes, téléphones, à la presse, etc. ; de ce fait grandit le désir d'imiter le bien ou ce qui nous semble tel, et que nous observons chez les autres ; la solidarité sociale et internationale fait aussi des progrès merveilleux et chaque jour diminuent les distances qui engendrent encore chez les uns de vastes préjugés, chez d'autres une dépression et un besoin d'auto-dénigrement avec les distinctions entre *supérieurs* et *inférieurs* qui en résultent.

Le grand mouvement socialiste aidera puissamment et il aide déjà d'une façon sensible à accroître rapidement la solidarité internationale par la solidarité d'intérêts qui unit les classes ouvrières.

Quand on considère l'œuvre des politiques qui semble contrarier une évolution aussi marquée, il faut convenir qu'il y entre actuellement une grande part d'inconscience ; elle serait bien plus rapide et moins tourmentée par le va-et-vient des retours et des reculs partiels, si elle avait conscience des rapports de l'intérieur avec l'extérieur.

De Greef a exposé en ces termes les conditions internes qui serviront à activer le mouvement de solidarité internationale : « Les sociétés peuvent se déformer et mourir selon certaines lois, de la même manière qu'elles naissent et progressent d'après d'autre lois naturelles. Les sociétés ont d'autant plus de vitalité qu'elles savent mieux s'élever à des formes plus complexes et plus spéciales, en se prêtant à une adaptation continuelle, en rétablissant leur équilibre instable, de sorte qu'elles ne soient pas à la merci d'un trouble élémentaire.

« Il n'y a pas de raison pour qu'une société pacifique, laborieuse, où la circulation des richesses se répartit bien, où la vie domestique, passionnelle, intellectuelle, morale, progresse et s'épure, où la justice devient de plus en plus la règle de l'activité sociale, où la politique enfin ne sert que de régulateur suprême aux grands intérêts sociaux ayant une représentation adéquate et se gouvernant librement eux-mêmes, il n'y a pas, dit-il, de raison pour qu'une pareille société périsse d'une mort accidentelle ou naturelle. En se développant au contraire régulièrement au point de vue de la masse, en différenciant toujours mieux ses diverses parties de manière à les coordonner aux organes locaux, régionaux et internationaux de plus en plus élevés, une telle société peut défier la mort ; sa longévité indéfinie finit par se confondre avec celle de l'espèce humaine et de ses conditions terrestres. C'est là ce qui distingue la vie sociale de la vie animale ordinaire ; car les sociétés se composent également d'unités sensibles et conscientes, quoiqu'à des degrés divers ; elles peuvent, dans les limites naturelles, abréger ou augmenter spontanément le cours de leur existence ; dans ces conditions, leur vie et leur mort sont entre leurs mains. »

Or ces conditions d'équilibre d'une part et de déve-

loppement, de l'autre, ne pourront se réaliser et se maintenir que si à l'intérieur les rapports entre les diverses classes sociales sont fondés sur le maximum de justice et d'égalité, permettant dans la mesure du possible le développement intégral de tous et empêchant la formation des classes parasitaires qui poussent les états à l'*Impérialisme,* lequel à son tour réagit sur toute l'organisation interne, comme Spencer et Hobson l'ont démontré en partant de points différents, sans avoir la même méthode ni le même but.

Ces rapports de justice et d'égalité, indispensables aux classes sociales d'un État pour en assurer l'évolution progressive, ne le sont pas moins aux diverses nations. « Comme l'individualisme est nécessaire à toute forme saine de socialisme national, de même le nationalisme l'est aussi à l'internationalisme. » *(Hobson).* La formation successive des nations est le moyen le plus sûr pour éloigner et éliminer graduellement les antagonismes nationaux et les causes de guerre et de suprématie entre peuples. La formation de l'état italien et de l'état germanique a éloigné et supprimé beaucoup d'antagonismes et de causes de guerre au XIXe siècle, comme l'avait fait auparavant celle de l'état français, espagnol ou britannique. Il subsiste des antagonismes, et des germes de conflits en Orient et dans les Balkans, parce que les états n'y sont pas encore fondés sur le principe des nationalités. Il se produira parmi les nations ce groupement graduel et cette solidarité croissante qui existe entre les régions de chaque nation. Au sein de l'organisme international, qui se développera dans le sens que Charles Cattaneo avait pressenti, que beaucoup rappellent aujourd'hui et dont ils prédisent la prochaine réalisation, tout en respectant les individualités nationales on ne pourra plus admettre de luttes entre la France et l'Allemagne, entre l'Italie et l'Au-

triche, par exemple ; elles deviendront aussi impossibles que des guerres entre Gênes et Venise, Florence et Pise, la Bourgogne et la Normandie, l'Écosse et l'Angleterre, etc.

« Plus les groupements sont grands, dit Biornsterne, plus la guerre est rendue impossible. C'est à cette loi naturelle que nous devons ce fait, que les guerres sont aujourd'hui plus rares que dans le passé ; une telle loi nous permet d'espérer leur complète disparition[9]. » L'éloignement des dangers et des causes de guerre et ce progrès constant de solidarité internationale ,joints à la prépondérance que les facteurs sociaux prennent rapidement sur les facteurs physiques et biologiques, démontreront qu'il y a place dans le monde pour tous les peuples, et que, suivant le mot de Spinoza, *la maison du Seigneur est ouverte à tous*.

Mais ce mouvement de solidarité internationale, qui ne s'étendra d'abord qu'à l'Europe, sera-t-il précédé et favorisé par un groupement ethnique ?

Le premier groupement logique et rationnel entre les nations devrait s'apercevoir dans l'union de celles qui ont entre elles une affinité de race, à défaut de rapports rigoureusement anthropologiques ; les affinités linguistiques, religieuses, politiques, la communauté des traditions et des mœurs, une même mentalité, voilà

1. Voici un fait qui montre bien le chemin parcouru par ces idées où beaucoup voient encore des utopies : Gumplowicz qui fonde sa théorie sur la lutte des races et qui avait préconisé le triomphe de la syngenèse, estime que la guerre est de plus en plus improbable entre peuples civilisés, et surtout entre la France et l'Allemagne ; car le goût de la guerre diminuant à mesure que la civilisation s'accroît, une guerre devient moins vraisemblable entre deux peuples de civilisation élevée et de même civilisation (*Sociologie* et *politique*, Paris, Giard et Brière, 1898, p. 225). Il n'y a pas longtemps que M. de Lapouge conseillait aussi à la France et à l'Allemagne de former un seul état, comme l'Autriche-Hongrie.

des conditions favorables au rapprochement, à l'union et à la plus étroite solidarité.

L'expérience nous conseille pourtant d'accueillir avec beaucoup de réserve ces prévisions auxquelles les faits infligent souvent des démentis formels. Espagnols et Français, dans la période de leur prépondérance, se livrèrent à des luttes acharnées, et celles-ci se déroulèrent maintes fois sur le territoire et aux dépens de l'Italie, mère commune de la civilisation latine. Il se forma entre la France et l'Italie qui n'avait pas encore conquis son unité de grands courants de sympathie bientôt refroidis, et qui faillirent dégénérer en guerre ouverte peu de temps après que la seconde, ayant conquis son indépendance, prétendit figurer parmi les grandes nations. L'esprit d'antagonisme fut vif et dura presque un siècle entre l'Espagne et ses colonies d'Amérique, entre l'Angleterre et les États-Unis.

La malveillance de l'Angleterre à l'égard de la grande république d'outre-mer éclata à la première occasion, pendant la *guerre de Sécession,* et elle eut son épilogue dans la *question de l'Alabama.* Il fallut plus de trente ans de paix et de relations économiques très suivies pour décider la Grande-Bretagne à accorder une marque de sympathie à sa fille aînée au cours de la guerre de Cuba. Peut-être le Canada deviendra-t-il une nouvelle pomme de discorde. Il est inutile de rappeler les divisions et les luttes sanglantes qui existèrent entre les divers états d'Allemagne ; le souvenir de Sadowa est tout récent.

Nous assistons aujourd'hui à de nombreuses manifestations du panslavisme qui vont de la Croatie et des rivages de l'Adriatique jusqu'aux glaces de la Sibérie. Mais des événements récents nous avertissent que dès que les sujets autrichiens auront acquis la personnalité à laquelle ils aspirent, les sentiments des slaves pour-

ront se modifier. Ne vit-on pas la Bulgarie et la Serbie qui doivent leur autonomie à la Russie vouloir se soustraire à son hégémonie et lui préférer celle de l'Autriche leur ancienne ennemie ? Nous ne parlons pas des Polonais, slaves malheureux que l'on considère comme des victimes et des adversaires dans le camp même des Slaves. Que veut-on de plus ? L'union et la solidarité n'existent que pour la forme entre la Suède et la Norvège qui ont tout en commun, langue, religion, institutions, conditions géographiques, intérêts politiques, traditions, civilisation !

Si l'on en juge par le passé, il n'y a pas à compter sérieusement que l'on arrive à l'internationalisme par l'union des races.

Hobson a donc raison de penser que l'on atteindra plus facilement le but sous la pression des mouvements économiques.

Une évolution est certes à prévoir dans un avenir prochain et les signes précurseurs ne manquent pas. Des sympathies de plus en plus vives naissent entre les Latins et les Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique. Si l'idéal récemment exprimé par Bjornson Biornsterne dans une lettre au *Berliner Tageblatt,* qui a soulevé beaucoup de discussions, venait à se réaliser, et qu'une grande ligue réunît tous les éléments germaniques — en y comprenant les scandinaves et les Anglo-Saxons —, il est évident que le principe de la solidarité internationale aurait fait un pas gigantesque.

Le grand poète norvégien souhaiterait cette union colossale d'environ 220 millions d'hommes dans l'intérêt de la paix et de la civilisation ; ce n'est pas une hypothèse risquée de penser qu'une telle union atteindrait réellement le but en éliminant les causes les plus proches de conflits entre les trois impérialismes qui débordent de vie et d'ambition : l'allemand, l'anglais et

le nord américain. Cette ligue de race provoquerait sûrement par réaction les groupements de tous les Latins et les Slaves, poussés à s'allier par un intérêt commun, afin de s'opposer victorieusement à l'association pangermanique, au cas où elle serait tentée d'étendre sa domination sur les peuples d'Europe et d'Amérique qui appartiennent à d'autres races.

Ce sont là pour l'instant des aspirations et des hypothèses que l'on peut encore qualifier de songes. On ne saurait vraiment voir autre chose dans le projet d'une Ligue pangermanique, quand on réfléchit aux fières déclarations faites au correspondant du *New York Herald* contre la puissance navale de l'Allemagne par l'amiral nord américain Dewey, et à celles du président Roosewelt sur la *doctrine de Monroe,* qui semblent aussi un avertissement à l'Allemagne. Ce qui est une réalité — et une réalité encourageante —, c'est cette *tendance* que l'on a sûrement constatée et qui pousse toutes les races à se niveler, à se modeler les unes sur les autres en ce qui regarde le mode d'existence et la civilisation.

Si cette *tendance* persiste dans l'avenir — et tout nous autorise à l'espérer —, il en résultera que les races nombreuses et diverses à l'origine de l'histoire et de la vie sociale, comme le démontre Gumplowicz, iront s'assimilant et se rapprochant toujours davantage par leurs besoins, leurs sentiments, leur mentalité, et finiront par constituer l'humanité qui n'est pas encore, mais qui nous apparaît dans un perpétuel *devenir*. Les nations furent le creuset où les *races* se sont fondues et confondues ; sous l'influence de la civilisation, des besoins et des intérêts économiques sans cesse croissants, elles préparent l'avènement du grand organisme international.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

tous les problèmes si complexes soulevés par la colonisation moderne. Les premières migrations des hommes à travers le monde, l'expansion des races européennes au delà des mers, la substitution des races par le métissage, la colonisation par la propagande religieuse, la conduite à tenir envers les indigènes, envers les autorités locales, envers les colons, la défense militaire et maritime des colonies, les pouvoirs des gouverneurs, et mille autres questions y sont traitées à un point de vue tout moderne.

C'est un livre de doctrine appuyé sur des faits observés et vécus, un livre unique dans son genre, que tous ceux qui s'occupent de colonisation, aussi bien en France qu'à l'étranger, voudront lire et méditer et qui ne tardera pas à devenir classique.

Introduction à la science sociale, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 13e éd. 6 fr.

L'auteur démontre d'abord la nécessité de cette science et en étudie la nature. Il prémunit ensuite celui qui veut se livrer à cette étude contre les difficultés qu'elle présente : difficultés objectives, difficultés subjectives, intellectuelles et émotionnelles. Ces dernières sont développées dans les chapitres intitulés : Préjugés de l'éducation, préjugés du patriotisme, préjugés de classes, préjugés politiques, préjugés théologiques. Enfin il indique la discipline à observer dans la science sociale et montre comment les études biologiques et psychologiques en sont la préface nécessaire.

Les bases de la morale évolutionniste, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 6e édit. . . . . 6 fr.

Aujourd'hui que les prescriptions morales perdent une partie de l'autorité qu'elles devaient à leur origine surnaturelle, la sécularisation de la morale s'impose.

Le changement que promet ou menace de produire parmi nous cet état de choses, désiré ou craint, fait de rapides progrès : ceux qui croient possible et nécessaire de remplir le vide sont donc appelés à agir en conformité avec leur foi. C'est cette pensée qui a décidé le célèbre philosophe anglais à détacher de ses *Études sociologiques* ce travail, dans lequel il montre la base scientifique des principes du bien et du mal qui dirigent la conduite des hommes.

Les conflits de la science et de la religion, par DRAPER, professeur à l'Université de New-York. 1 vol. in-8, 11e édit. . . . . 6 fr.

L'histoire de la science n'est pas seulement l'histoire de ses découvertes, c'est encore celle du conflit existant entre ces deux puissances contraires : d'une part, la force expansive de l'intelligence humaine; d'autre part, la compression exercée par la foi traditionnelle et par les intérêts humains. Personne, avant Draper, n'avait traité le sujet à ce point de vue où il apparaît comme un événement actuel on ne peut plus important. Aussi, cet ouvrage a-t-il eu un grand succès et est-il arrivé en peu d'années à sa 10e édition.

Lois scientifiques du développement des nations, dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle, par W. BAGEHOT. 1 vol. in-8, 6e édit. . . . . 6 fr.

L'auteur a cru pouvoir utilement, en quelques chapitres, montrer comment, sur un ou deux points, les idées nouvelles travaillent à modifier deux vieilles sciences, la politique et l'économie politique. Si sur ce point les idées sont encore un peu incomplètes, c'est que le sujet est nouveau; du moins, l'auteur met sur la voie de quelques conclusions et montre ainsi, en admettant qu'il ne le fasse pas lui-même, ce qui devrait être fait.

L'évolution des mondes et des sociétés, par F.-C. DREYFUS. 1 vol. in-8, 3e édit. . . . . 6 fr.

Pour l'auteur, l'évolution, que les progrès des sciences naturelles ont établie sur une base inébranlable, a renouvelé la conception générale de l'univers physique et social; elle a mis en lumière le trait d'union entre le présent et le passé, et, en joignant le point de vue dogmatique au point de vue historique, elle a démontré l'enchaînement des époques successives que l'on considérait jusqu'ici comme n'ayant entre elles aucun rapport immédiat. (*Revue bleue.*)

Histoire de l'habillement et de la parure, par L. BOURDEAU. 1 vol. in-8. 6 fr.

L'auteur montre comment l'industrie du vêtement et de la parure, qui pourvoit à de si grands besoins chez l'homme, et qui, à raison de son importance générale, constitue une des principales occupations de l'activité humaine, est parvenue par une évolution continue durant tous le cours de la civilisation, à réaliser un aussi vaste programme. Suivant l'ordre même des faits, M. Bourdeau étudie la préparation des peaux, celle des textiles, leur conversion en fils, le tissage des étoffes, la teinture et l'impression des tissus, enfin la confection des vêtements.

La sociologie, par DE ROBERTY. 1 vol. in-8, 3e édit. . . . . 6 fr.

Ce volume n'est ni une œuvre de polémique ni un exposé dogmatique, c'est un essai de philosophie sociale où l'auteur a surtout cherché à définir la place, le caractère, la méthode et les tendances de la science toute nouvelle qui étudie les sociétés humaines avec les procédés précis des sciences naturelles. M. de Roberty se rattache à l'école positiviste d'Auguste Comte et de Littré, ce qui ne l'empêche pas de s'écarter, à l'occasion, des voies tracées par ses illustres maîtres et d'avouer une haute estime pour les doctrines de M. Herbert Spencer, même quand il les attaque un peu rudement.

La science de l'éducation, par ALEX. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8, 10e édit. . . . . 6 fr.

Dans une première partie, M. Bain examine la nature de l'éducation et ses rapports avec la physiologie, l'éducation de l'intelligence, des sens, de la mémoire et de l'imagination, la discipline. La seconde partie est consacrée aux méthodes que l'auteur étudie dans toutes les sciences et dans les différentes branches de l'éducation littéraire. Enfin, dans une troisième partie, M. A. Bain trace le plan complet d'une *éducation moderne* en rapport avec les conditions particulières des sociétés contemporaines.

La vie du langage, par WHITNEY, professeur de philosophie comparée à Yale-College, Boston (États-Unis). 1 vol. in-8, 4e édit. . . . . 6 fr.

Les linguistes ont longtemps différé d'opinions sur la question de savoir si l'étude du langage est une branche de la physique ou de l'histoire. Ce différend est à peu près réglé maintenant : toute matière dans laquelle les circonstances, les habitudes et les actes des hommes constituent un élément prédominant, ne peut être que le sujet d'une science historique ou morale. C'est à ce point de vue que l'auteur s'est placé pour étudier la vie du langage.

La monnaie et le mécanisme de l'échange, par W. STANLEY JEVONS, professeur d'économie politique à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.

L'auteur décrit les différents systèmes de monnaies anciennes ou modernes du monde entier, les matières premières employées à faire de la monnaie, la réglementation du monnayage et de la circulation, les lois naturelles qui régissent cette circulation et les divers moyens appliqués ou proposés pour la remplacer par de la monnaie de papier. Il termine par un exposé du système des chèques et des compensations, maintenant si étendu et si perfectionné et qui a tant contribué à diminuer l'usage des espèces métalliques.

II. — PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Les maladies de l'orientation et de l'équilibre, par le Dr GRASSET, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, associé national de l'Académie de médecine. 1 vol. in-8, avec gravures. . . . . 6 fr.

L'importante et difficile question de *l'orientation* et de *l'équilibre* est de celles qui intéressent tous les biologistes. Cette fonction complexe ne peut être étudiée qu'avec les cas cliniques et par la méthode anatomoclinique. Car l'expérimentation chez les animaux ne suffit plus pour les fonctions élevées du système nerveux et la maladie est la seule vraie source d'expérimentation *chez l'homme*. C'est cette *étude physiopathologique de l'appareil nerveux de l'équilibration* chez l'homme que M. Grasset a voulu faire en décrivant les maladies de l'orientation et de l'équilibre. Il s'est efforcé d'expliquer par l'anatomophysiologie de cet appareil complexe les symptômes, nombreux et variés, que l'on rencontre fréquemment au lit du malade (vertiges, ataxies, troubles du sens musculaire...). On peut dire qu'il a écrit ainsi, pour la première fois, un chapitre de neuropathologie et de neuroséméiologie, qui intéressera particulièrement tous les médecins. Les éléments en étaient épars dans les chapitres du cervelet, du labyrinthe, des cordons postérieurs de la moelle, de l'écorce cérébrale. Faute de groupement synthétique, leur unité fonctionnelle et clinique n'avait pas jusqu'ici suffisamment frappé le pathologiste et le clinicien.

L'audition et ses organes, par le Dr GELLÉ, membre de la Société de Biologie. 1 vol. in-8, avec 70 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

Les *sourds* ont toujours été un sujet d'observations aussi intéressant pour les philosophes et les savants que curieux pour les gens du monde. Dans cet ouvrage, l'auteur examine successivement les caractères des vibrations sonores et les organes auditifs. Puis il arrive aux sensations auditives qu'il étudie dans toutes leurs variétés, dans leurs formes normales et dans leurs déformations morbides, si curieuses pour le public et si intéressantes pour ceux qui étudient les maladies de l'oreille. De nombreuses illus-

trations permettent de suivre les descriptions et reproduisent les phénomènes les plus importants. La signature dit ce que vaut l'œuvre, la richesse des matériaux qui y sont accumulés et le soin avec lequel ils ont été triés. (*Mercure de France.*)

L'évolution régressive en biologie et en sociologie, par MM. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE, professeurs à l'Université de Bruxelles. 1 vol. in-8. avec 84 gravures dans le texte. 6 fr.

Les analogies qui existent, au point de vue de l'évolution, entre la biologie et la sociologie, résultent de ce que l'évolution des sociétés, aussi bien que des organismes, est le concours des deux facteurs : *la ressemblance* et *l'adaptation*. Sans pousser jusqu'à l'exagération l'assimilation entre les organismes sociaux et les organismes végétaux ou animaux, MM. Demoor, Massart et Vandervelde ont réussi à découvrir des analogies très curieuses dans l'étude de la régression dans ces trois ordres de phénomènes.

L'esprit et le corps, considérés au point de vue de leurs relations; suivi d'études sur les *Erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*, par ALEX. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Ecosse). 1 vol. in-8, 6e édit. . . . . . 6 fr.

Dans cet ouvrage, M. Bain examine le grand problème de l'âme, surtout au point de vue de son action sur le corps. Il fait l'histoire de toutes les théories émises sur la nature de l'âme et sur la nature du lien qui peut l'unir au corps. Il étudie ensuite les sentiments, l'intelligence et la volonté, ce qui lui donne l'occasion d'exposer des vues fort originales, et il est conduit à indiquer une solution nouvelle du grand problème qu'il a abordé.

Les illusions des sens et de l'esprit, par JAMES SULLY. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.

Cette étude embrasse le vaste domaine de l'erreur. L'auteur s'est constamment tenu au point de vue strictement scientifique, c'est-à-dire à la description, à la classification des erreurs reconnues telles, qu'il explique en les rapportant à leurs conditions psychiques et physiques. C'est ainsi qu'après les illusions de la perception, il étudie celles des rêves, de l'introspection, de la pénétration, de la croyance, de l'amour-propre, de l'attente, de la mémoire, les erreurs de l'esthétique et de la poésie, etc.

Le magnétisme animal, par MM. ALFRED BINET, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, et CH. FÉRÉ, médecin de Bicêtre. 1 vol. in-8, 4e édit. . . . . 6 fr.

Les auteurs de ce livre sont deux des élèves de M. le professeur Charcot; ils furent ses collaborateurs les plus assidus, et ont pu expérimenter toutes les méthodes de magnétisme, reproduire toutes les expériences relatées par les magnétiseurs et les soumettre à une analyse critique et sévère.

Les altérations de la personnalité, par ALFRED BINET, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne. 1 vol. in-8, avec fig., 2e éd. 6 fr.

M. Binet montre que le fameux *moi* indivisible de la vieille philosophie peut se dédoubler en plusieurs personnalités coexistantes ou successives parfaitement distinctes, en un mot qu'un même homme peut être à la fois plusieurs personnes. Ces faits extraordinaires, constatés scientifiquement, conduisent M. Binet à expliquer d'une manière naturelle des faits réputés miracles ou impostures, comme les phénomènes du spiritisme.

Le cerveau et ses fonctions, par le Dr J. LUYS. 1 vol. in-8, avec gravures, 7e édit. . . . . 6 fr.

Dans une première partie purement anatomique, M. Luys expose d'abord l'ensemble des procédés techniques par lesquels il a obtenu des coupes régulières du tissu cérébral, qu'il a photographiées avec des grossissements successivement gradués, procédés qui lui ont permis de pénétrer plus avant dans les régions encore inexplorées des centres nerveux.

La seconde partie est physiologique; elle comprend la mise en valeur des appareils cérébraux préalablement analysés, et donne l'exposé physiologique des diverses propriétés fondamentales des éléments nerveux considérés comme unités histologiques vivantes. Enfin l'auteur montre comment, grâce à la combinaison, à la participation incessante, à la totalisation des énergies de tous ces éléments, le cerveau sent, se souvient et réagit.

Le cerveau et la pensée chez l'homme et chez les animaux, par CHARLTON BASTIAN, prof. à l'Univ. de Londres. 2 vol. in-8, avec 184 gravures, 2e édit. 12 fr.

M. Charlton Bastian examine successivement les différentes classes d'animaux, avant d'arriver au cerveau de l'homme, et montre la gradation de toutes les fonctions intellectuelles, au fur et à mesure qu'on monte dans l'échelle animale. Les chapitres consacrés aux singes supérieurs et à l'homme sont très curieux; dans l'intelligence humaine,

l'auteur a fait une grande place à l'examen de toutes les déviations intellectuelles, et cite un grand nombre d'observations qui ne sont pas des moindres attraits du livre.

Théorie scientifique de la sensibilité, par LÉON DUMONT. 1 vol. in-8, 4e éd. 6 fr.

Dans une première partie, l'auteur s'occupe de l'analyse générale, et passe en revue les théories sur le plaisir et la peine; il examine le caractère essentiel de ces deux affections, ainsi que leur relativité.

Dans la seconde division, M. Dumont aborde la synthèse particulière; il classe les émotions, distingue les plaisirs et les peines en plaisirs et peines positifs et plaisirs et peines négatifs. Il traite de l'expression de l'émotion chez l'homme et les animaux, de la contagion des émotions, de l'influence des émotions sur la volonté, et termine par une intéressante étude sur la production volontaire des causes de plaisir et, en particulier, sur l'art.

Le crime et la folie, par H. MAUDSLEY, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 7e édit. . . . . 6 fr.

L'auteur procède à une démarcation précise de la zone mitoyenne entre la sanité et l'insanité; puis il traite des diverses formes de l'aliénation mentale, des rapports de la loi et de la folie, de la folie partielle, de la folie épileptique et de la folie sénile. Il termine sa savante étude par une détermination nette des moyens qui permettent de se préserver de la folie. Il montre les pernicieux effets de l'intempérance, et préconise une éducation solide, doublée de croyances fortes et éclairées.

III. — PHYSIOLOGIE

Les virus, par le Dr ARLOING, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'École vétérinaire et professeur à la Faculté de médecine de Lyon. 1 vol. in-8, avec 47 gravures dans le texte. 6 fr.

M. Arloing étudie l'organisme dans la lutte avec les microbes; il montre le malade succombant ou résistant et acquérant alors d'ordinaire une immunité spéciale contre le retour du mal qui l'a touché une première fois. Il étudie ensuite les différents moyens de produire chez l'homme cette immunité contre les terribles maladies qui sont le fléau de notre espèce, depuis la variole jusqu'à la rage et à la phtisie. Il termine par une critique des travaux de Koch sur la fameuse lymphe préservatrice de la tuberculose qui a tant passionné le monde.

Les sensations internes, par H. BEAUNIS, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Sous ce nom, l'auteur comprend toutes les sensations qui arrivent à la conscience par une autre voie que les cinq sens spéciaux. Il est ainsi amené à examiner les manifestations suivantes : *la sensibilité organique*, c'est-à-dire la sensibilité des tissus et organes, à l'exclusion des organes des sens; *les besoins* (besoins d'activité musculaire ou psychique, des fonctions digestives, de sommeil, de repos, etc.); *les sensations fonctionnelles* (respiratoires, circulatoires, etc.); *le sentiment de l'existence*; *les sensations émotionnelles*; les sensations de nature indéterminée, comme le sens de l'orientation, de la pensée, de la durée; *la douleur* et *le plaisir*.

Le corps robuste et l'esprit dispos, par A. MOSSO, professeur à l'Université de Turin, traduit de l'italien par *Claudius Jacquet*. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.

M. Mosso montre dans son livre le moyen d'élever parallèlement le corps et l'esprit; *l'éducation physique des Romains et de la jeunesse italique, l'agonistique moderne, l'œuvre du gouvernement, l'art d'élever, l'éducation physique dans l'Université, la démocratie et l'éducation physique, l'éducation moderne des femmes*, tels sont les titres des différents chapitres au cours desquels M. Mosso montre la nécessité de combiner les deux cultures, afin d'obtenir des êtres moralement et physiquement solides, capables de résister aux nécessités de l'heure présente.

Physiologie des exercices du corps, par le docteur FERNAND LAGRANGE, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-8, 8e édit. . . . . 6 fr.

M. Lagrange a écrit sous ce titre un livre tout à fait original dont on ne saurait trop recommander la lecture. Il examine avec de très grands détails le travail musculaire, la fatigue, la cause de l'essoufflement, de la courbature, le surmenage, l'accoutumance au travail, l'entraînement, les différents exercices et leurs influences, les exercices qui déforment et ne déforment pas le corps, le rôle du cerveau dans l'exercice, l'automatisme. Certains chapitres sur les dépôts uratiques, sur le rôle du travail musculaire dans la production des sédiments, sont très fouillés. M. Lagrange a observé par lui-même, et l'on voit qu'il s'est rendu maître d'un sujet peu exploré et difficile. Tous les

faibles, les débilités par l'air et la vie des grandes villes, ont intérêt à méditer cet excellent traité de physiologie spéciale. (*Les Débats.*)

Les sens, par BERNSTEIN, professeur à l'Université de Halle. 1 vol. in-8, avec 91 grav. dans le texte, 5e édit. . . . . 6 fr.

Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier est consacré au sens du toucher sous ses différentes formes; le second, consacré au sens de la vue, contient une étude détaillée de la constitution et du fonctionnement de l'œil et de toutes les maladies qu'il peut subir; le troisième traite du sens de l'ouïe et le quatrième termine l'ouvrage par l'étude de l'odorat et du goût.

Les organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage, par H. DE MEYER, professeur à l'Université de Zurich; traduit de l'allemand et précédé d'une introduction sur l'*Enseignement de la parole aux sourds-muets*, par M. O. CLAVEAU, inspecteur général des établissements de bienfaisance. 1 vol. in-8, avec 51 gravures dans le texte . . . . 6 fr.

L'étude de la structure et des dispositions des organes de la parole s'impose aux philosophes avec un caractère de nécessité qui devient de jour en jour plus marqué: chaque jour, en effet, on voit s'affermir cette conviction qu'une intelligence exacte des lois relatives à la modification des éléments du langage ne peut s'acquérir sans le secours des lois physiologiques de la production des sons.

La physionomie et l'expression des sentiments, par P. MANTEGAZZA, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 1 vol. in-8, avec gravures et 8 planches hors texte, 3e édit. . . . . 6 fr.

Ce livre est une page de psychologie, une étude sur le visage et sur la mimique humaine. L'auteur s'est donné pour tâche de séparer nettement les observations positives de toutes les divinations hardies qui ont jusqu'ici encombré la voie de ces études.

Scientifique dans le fond, l'ouvrage de M. Mantegazza est cependant d'une lecture agréable; le psychologue et l'artiste y trouveront beaucoup de faits nouveaux et des interprétations ingénieuses d'observations que chacun pourra vérifier.

Théorie nouvelle de la vie, par FÉLIX LE DANTEC, docteur ès sciences, chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-8, 3e édit. . . 6 fr.

Comment définir la vie? « Il n'y a pas de définition des choses naturelles, » a dit Claude Bernard. On ne définit pas la vie, parce que la définition serait trop complexe. M. Le Dantec l'a tenté, et je n'oserais pas affirmer qu'il n'ait pas réussi. Seulement il a posé de nombreux corollaires préliminaires. Il faut d'ailleurs, avec lui, se faire une conception tout autre que celle que l'on possédait autrefois sur la vie. La vie de l'individu n'est pas unique; elle se compose d'une multitude d'éléments qui vivent aussi. Et ce que nous appelons la vie est la résultante de toutes ces vies particulières. N'insistons pas. L'ouvrage de M. Le Dantec est extrêmement remarquable. Il mérite d'être médité, et celui qui le lira verra s'agrandir considérablement l'horizon de ses connaissances. C'est un des livres les plus saillants de l'année. (*Journal des Débats.*)

La machine animale, par E.-J. MAREY, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. 1 vol. in-8, avec 117 grav. dans le texte, 6e édit. augmentée. 6 fr.

L'adaptation des organes du mouvement chez les animaux à leurs diverses conditions d'existence, les allures chez l'homme et chez le cheval, l'analyse du mécanisme du vol des insectes et des oiseaux, l'appareil reproduisant les mouvements des ailes : tels sont les principaux sujets traités dans ce livre.

Il n'est pas besoin d'insister sur les applications utiles de ces recherches scientifiques, lesquelles ont d'ailleurs valu à leur auteur le grand prix de physiologie de dix mille francs, fondé par M. Lacaze.

La locomotion chez les animaux (*marche*, *natation* et *vol*), suivi d'une étude sur l'*Histoire de la navigation aérienne*, par J.-B. PETTIGREW, professeur au Collège royal de chirurgie d'Edimbourg (Ecosse). 1 vol. in-8, avec 140 gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

Une partie de cet ouvrage est consacrée aux questions traitées dans la *Machine animale*, par M. Marey, avec qui l'auteur est en désaccord sur un certain nombre de points. Il se place d'ailleurs à un point de vue différent. Il étudie la locomotion dans et par l'eau, dont M. Marey ne s'est pas occupé, et donne de curieux détails sur la natation de l'homme.

Mais ce qu'il faut signaler tout particulièrement, c'est son histoire de toutes les machines et de tous les systèmes essayés pour arriver à naviguer dans l'air, depuis les montgolfières jusqu'aux machines actuelles.

La chaleur animale, par Ch. Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8, avec 47 graphiques dans le texte. . . . . 6 fr.

L'auteur justifie la théorie de Lavoisier, que la vie est une fonction chimique : les phénomènes de chaleur dont les êtres vivants sont le siège, sont phénomènes physico-chimiques. Tout phénomène est accompagné de chaleur; il y a en outre production d'énergie mécanique et mouvement.

Les bases scientifiques de l'éducation physique, par G. Demeny, professeur du cours d'Education physique de la Ville de Paris, et de physiologie appliquée à l'Ecole militaire de gymnastique de Joinville-le-Pont. In-8, avec 98 gravures. 2e édit. . . . . 6 fr.

Mécanisme et éducation des mouvements, par *le même*. 1 vol. in-8, avec 565 gravures. . . . . 9 fr.

Dans le premier ouvrage l'auteur développe particulièrement l'éducation de la respiration, l'ampliation de la poitrine, la fatigue et l'entrainement, l'éducation des mouvements et des sens. Il relie l'éducation physique à l'éducation morale en montrant l'effet de la première sur le caractère et, dans une troisième partie, il indique les procédés techniques de mensuration pour contrôler les résultats obtenus.

Dans le second volume, les mouvements gymnastiques sont analysés et étudiés sous le rapport de leur effet utile. On y trouve l'exposé des études sur la locomotion au moyen de la chronophotographie et de la dynamographie. On y constate aussi les rapports de la science et de l'art dans ce qui peut constituer la physiologie artistique; toute une partie importante est consacrée aux conditions économiques de l'utilisaiion de la force musculaire, à la mesure du travail dans les cas simples et à des expériences intéressant spécialement la locomotion dans l'armée.

Évolution individuelle et hérédité (*Théorie de la variation quantitative*), par F. Le Dantec, chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-8 . . . . 6 fr.

Le but de M. F. Le Dantec en écrivant cet ouvrage, a été d'arriver, par une méthode purement déductive, à la compréhension de l'hérédité des caractères acquis, et c'est par cette méthode que son livre diffère entièrement des autres ouvrages publiés sur la question si controversée de l'hérédité.

IV. — ANTHROPOLOGIE

Formation de la Nation française (*Textes, linguistique, palethnologie, anthropologie*), par Gabriel de Mortillet, professeur à l'Ecole d'Anthropologie, ancien président de la Société d'Anthropologie. 1 vol. in-8, avec 153 gravures et 18 cartes dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

Critique chronologique des anciens textes. Populations sédentaires et populations mobiles. Gaulois et Germains formant un seul et même type. Langues parlées. Evolution de l'écriture en France. Précurseur de l'homme. Naissance et développement de l'industrie et de la civilisation. Absence de culte. Invasion et révolution sociologique. Protohistorique et métallurgie. Races humaines primitives de la France. Dolichocéphales et brachycéphales. Origine et variations des cultes. Les premiers habitants apparaissent il y a 230 à 240 mille ans. Races françaises pures pendant le paléolithique. Mélange des races autochtones avec les races envahissantes. Formation de la population française : telles sont les matières traitées dans cet ouvrage.

L'espèce humaine, par A. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, 13e édit. . . . . 6 fr.

« Ce livre m'a beaucoup intéressé, et il intéressera tous ceux qui le liront. Il expose avec une pleine compétence les faits et les questions. On peut n'être pas toujours de son avis, mais il fournit des éléments de discussion sur lesquels il est légitime de compter. Les diverses races humaines sont bien étudiées : l'homme fossile, cette découverte des temps modernes, n'est pas oublié. Des détails très instructifs sont donnés sur les influences du milieu et de la race, sur les acclimatations, sur les croisements et sur les curieux phénomènes de l'hybridité. (E. Littré, *Philosophie positive*.)

Darwin et ses précurseurs français, par A. de Quatrefages. 1 vol., 2e édit. 6 fr.

Les émules de Darwin, par A. de Quatrefages; précédé de notices sur la vie et les travaux de l'auteur, par MM. E. Perrier et Hamy, de l'Institut. 2 vol. 12 fr.

Les idées évolutionnistes qui, depuis un tiers de siècle, ont renouvelé toutes les sciences et même la philosophie, ont reçu évidemment de Darwin leur impulsion

décisive. Mais ce n'est pas à dire que le grand naturaliste anglais ait tout invente d'emblée. M. de Quatrefages montre dans ces ouvrages que Darwin a eu des précurseurs et des émules de premier rang, en France même. Il analyse et critique les théories de Darwin à côté de celles de ses précurseurs, Lamarck, Et. Geoffroy Saint-Hilaire, Buffon et quelques autres comme Telliamed, Robinet, Bory de Saint-Vincent. Parmi les savants qu'il cite comme émules de Darwin, nous rappellerons Wallace, Naudin, Romanes, Carl Vogt, Haeckel, Huxley, d'Omalius d'Halloy, etc.

La France préhistorique, par E. CARTAILHAC. 1 vol. in-8, avec 150 gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

Ce qui distingue le livre de M. Cartailhac de tant d'autres livres sur le même sujet, c'en est le caractère uniquement et rigoureusement scientifique. Ni les conjectures n'y sont données pour des vérités, ni les hypothèses pour des certitudes; au contraire, M. Cartailhac s'y fait un point d'honneur de distinguer soigneusement le certain d'avec le probable, et le probable d'avec le douteux. Rien de moins ordinaire aux anthropologistes, dont l'intrépidité d'affirmation n'a d'égale au monde que celle des métaphysiciens. Et c'est ce qui suffirait à recommander *la France préhistorique*, si d'ailleurs le nom de M. Cartailhac n'était assez connu pour ses heureuses découvertes, ses nombreux travaux, et sa rare compétence. (*Revue des Deux Mondes.*)

L'homme préhistorique, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays d'Europe; suivi d'une *Étude sur les mœurs et coutumes des sauvages modernes*, par sir JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres, 2 vol. in-8 avec 228 grav. dans le texte, 4e édit. . . . . . . 12 fr.

Rappeler les grandes divisions de l'ouvrage montrera suffisamment son importance, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue historique. Les principaux chapitres traitent des questions suivantes : *De l'emploi du bronze dans l'antiquité, de l'âge du bronze, de l'emploi de la pierre dans l'antiquité, monuments mégalithiques, tumuli, les anciennes habitations lacustres de la Suisse, les amas de coquilles du Danemark, les graviers des rivières, de l'ancienneté de l'homme.*

La famille primitive, ses origines et son développement, par C. N. STARCKE, professeur à l'Université de Copenhague. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Dans une première partie, l'auteur examine l'organisation de la famille, de la propriété et de l'héritage chez tous les peuples primitifs ou anciens. Dans la seconde partie, il fait la théorie de la famille primitive, de son origine et de son évolution. Il étudie successivement la filiation, la polyandrie et la polygamie, le matriarcat et le patriarcat, le lévirat et le niyoga, l'hérédité et le droit d'aînesse, les formes différentes de famille dans les principales races, etc. L'origine et le régime du mariage attirent principalement son attention; il développe soigneusement le système de l'exogamie et l'évolution du mariage. Il termine enfin par la théorie du clan, de la tribu et de la famille qui a provoqué, comme celle du mariage, bien des controverses. Ce livre est donc comme un résumé des principales questions sociales.

L'homme dans la nature, par P. TOPINARD. 1 vol. in-8, avec 101 grav. 6 fr.

L'ouvrage de M. Topinard se divise en deux parties distinctes. Dans la première, il expose les résultats de ses recherches personnelles sur l'anthropologie, les questions que soulève cette science, les résultats positifs qu'elle a obtenus et aussi les déceptions qu'elle a rencontrées. Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Topinard expose et discute, à la lumière des derniers progrès de la science, toutes les données du grand problème de l'origine de l'homme. Malgré l'abîme profond qui sépare aujourd'hui le genre humain du reste des animaux, M. Topinard montre avec détails que l'homme est le produit d'une longue évolution commencée dans les classes inférieures des vertébrés et dont il suit toutes les phases jusqu'à l'ordre des Primates où l'Espèce humaine forme un rameau distinct.

Les races et les langues, par ANDRÉ LEFÈVRE, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris. 1 vol. in-8 . . . . 6 fr.

L'auteur ne sépare pas le langage de l'organisme qui l'a produit, des êtres qui l'ont façonné à leur usage. Le langage, contre-coup sonore de la sensation, a débuté par le cri animal, cri d'émotion, cri d'appel. Varié par l'onomatopée, enrichi par la métaphore, il a évolué dans la mesure même du développement cérébral et des aptitudes intellectuelles. Tous les groupes ethniques passés en revue par l'auteur ont su mettre la parole en exacte correspondance avec leurs facultés et leurs besoins. Une grande partie de l'ouvrage est, comme de juste, consacrée à la puissante famille indo-européenne dont les nombreux idiomes ont refoulé, pour ainsi dire, et rejeté en marge de la civilisation des langues moins souples et moins bien ordonnées. M. André Lefèvre

a proposé des vues nouvelles et originales. Toujours il s'est inspiré de ces lignes qui terminent l'ouvrage : « Tout ensemble facteur et expression de nos progrès, créateur de la conscience et de la science, le langage relie la zoologie à l'histoire, l'anthropologie physiologique à l'anthropologie morale. »

Les singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 63 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

L'auteur déduit de son étude la confirmation de la proposition de Huxley qu'il y a plus de différence entre les singes les plus inférieurs et les singes les plus élevés, qu'il n'y en a entre ceux-ci et les hommes. Toutefois si, au point de vue corporel, il constate une parenté très proche entre l'homme et le singe anthropoïde, il résulte également de ses observations qu'au point de vue psychique l'abîme entre les deux est très considérable.

Le centre de l'Afrique ; *Autour du Tchad*, par P. BRUNACHE, administrateur de commune mixte en Algérie. 1 vol. in-8, avec 45 gravures dans le texte et une carte. . . . . 6 fr.

M. P. Brunache a été le second de MM. Dybowski et Maistre dans leurs missions célèbres de 1892 et de 1894. Il raconte ses impressions de voyage et constate les résultats acquis dans les explorations auxquelles il a pris part; il expose en même temps ses idées sur l'influence que la France peut et doit exercer dans les régions si disputées de l'Afrique centrale. Des dessins, pris sur place par l'auteur, donnent à son travail un cachet particulier, et constituent des documents authentiques qui intéresseront tous ceux, et ils sont nombreux, qui suivent avec ardeur les progrès de notre développement en Afrique.

V. — ZOOLOGIE

La culture des mers en Europe (*piscifacture, pisciculture, ostréiculture*), par GEORGES ROCHÉ, inspecteur général des Pêches maritimes. 1 vol. in-8, avec 81 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

M. Roché n'a pas eu la prétention d'écrire un traité d'aquiculture, mais il a pensé qu'il était intéressant d'initier le public au fonctionnement des industries maritimes et à la technique des méthodes piscicoles et ostréicoles. Il expose d'abord les procédés de pêche modernes et les résultats qu'ils fournissent dans les mers d'Europe, puis il passe en revue les essais de piscifacture et de pisciculture pratiqués dans les divers pays, la reproduction des homards et des langoustes, l'ostréiculture si développée en France que ses débouchés actuels sont devenus insuffisants. Un dernier chapitre est consacré à la culture des éponges industrielles.

L'intelligence des animaux, par G.-J. ROMANES, secrétaire de la Société Linnéenne de Londres pour la zoologie; précédé d'une préface sur l'*Evolution mentale*, par EDM. PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris. 2 vol. in-8, 3e édit. . . . . 12 fr.

Cet ouvrage a été composé, presque sous les yeux de Darwin, par un des hommes qui se sont le plus scrupuleusement imprégnés de sa méthode : Georges-J. Romanes; il étudie les manifestations de l'instinct ou de la raison chez les différentes espèces, depuis les plus inférieures jusqu'aux grands mammifères, et il rapporte, avec un luxe de détails vraiment remarquable, quantité de curieuses observations.

La philosophie zoologique avant Darwin, par EDMOND PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, 3e édit. . . . . 6 fr.

Le savant professeur du Jardin des plantes a traité une des parties les plus intéressantes des sciences naturelles : l'Histoire des doctrines des grands zoologistes depuis Aristote jusqu'aux hommes les plus marquants de l'époque contemporaine. Il y a abordé chacun des grands problèmes que cherchent à résoudre en ce moment les sciences naturelles et a fait de ce livre un véritable résumé de la zoologie actuelle.

Descendance et Darwinisme, par O. SCHMIDT, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8, avec 26 gravures, 6e édit. . . . . 6 fr.

La théorie nouvelle de la parenté et de la descendance n'est pas uniquement soumise aux controverses de ses partisans; elle est discutée par des adversaires dont la vue est troublée par l'image plus ou moins nette des dangers qu'elle prépare à leur science fondée sur le miracle. L'opposition a été grande en Angleterre contre l'homme

éminent au nom duquel se rattache cette révolution, surtout depuis qu'il est notoire que, fidèle à lui-même, il veut comprendre l'homme dans ses recherches et lui appliquer les conséquences de ses théories. L'auteur s'est proposé de mettre le lecteur à même d'embrasser l'état de ce problème si compliqué de la théorie de la descendance: il a voulu débrouiller cette trame confuse, établir les points cardinaux rencontrés en Darwin. Le succès de cet ouvrage semble prouver que le but a été atteint.

Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. SCHMIDT, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8, avec 51 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

Quels ont été nos ancêtres et ceux des mammifères actuels? Il n'y a pas de question scientifique qui puisse intéresser davantage le public tout entier ni prêter à des découvertes plus piquantes. Le principe même des doctrines darwiniennes n'est plus contesté aujourd'hui. Il faut maintenant développer leurs conséquences et tracer la généalogie des êtres vivants actuels au travers des temps géologiques. C'est ce que fait M. O. SCHMIDT pour toutes les catégories de mammifères, depuis les moins élevés jusqu'aux grands singes anthropoïdes et jusqu'à l'homme lui-même. Il termine en décrivant à grands traits l'homme de l'avenir.

L'écrevisse, *Introduction à l'étude de la zoologie*, par TH.-H. HUXLEY, membre de la Société royale de Londres et de l'Institut de France, prof[r] d'histoire naturelle à l'Ecole royale des mines de Londres. 1 vol. in-8, avec 82 grav., 2[e] éd. 6 fr.

L'auteur n'a pas voulu simplement écrire une monographie de l'écrevisse, mais montrer comment l'étude attentive de l'un des animaux les plus communs peut conduire aux généralisations les plus larges, aux problèmes les plus difficiles de la zoologie, et même de la science biologique en général. Avec ce livre, le lecteur se trouve amené à envisager face à face toutes les grandes questions zoologiques qui excitent aujourd'hui un si vif intérêt.

Les commensaux et les parasites dans le règne animal, par P.-J. VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Louvain (Belgique). 1 vol. in-8, avec 82 grav. dans le texte, 3[e] édit. . . . . 6 fr.

Dans une première partie, l'auteur étudie les *Commensaux*, qu'il divise en commensaux libres et commensaux fixes; dans une deuxième partie, les *Mutualistes*, c'est-à-dire ceux qui vivent ensemble en se rendant de mutuels services.

Dans la troisième partie, sont traités les *Parasites*, ainsi divisés : parasites libres à tout âge, dans le jeune âge, pendant la vieillesse; parasites à transmigrations et à métamorphoses; parasites à toutes les époques de la vie.

Une table alphabétique contenant les noms de 450 animaux environ, cités dans le cours de l'ouvrage, le termine utilement pour les recherches.

Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes, par SIR JOHN LUBBOCK. 1 vol. in-8, avec 150 grav. dans le texte. . . . . 6 fr.

La principale originalité de ce livre, ce sont les nombreuses expériences imaginées par l'auteur, avec une ingéniosité et une patience sans égales, pour mettre en lumière l'intelligence et les instincts moraux ou sociaux des bêtes de tout ordre. C'est ce qui rend la lecture de ce livre aussi attachante pour les gens du monde que pour les savants.

VI. — BOTANIQUE — GÉOLOGIE

Les végétaux et les milieux cosmiques (*adaptation*, *évolution*), par J. COSTANTIN, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, avec 171 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

Guidé par les idées profondes de Gœthe, M. Costantin nous fait assister aux variations incessantes des êtres qu'on observe partout dans la nature; il établit, en outre, comment les caractères nouveaux ainsi produits se fixent peu à peu et deviennent héréditaires. Il élucide par des arguments probants le point capital et si ardemment débattu, dans ces dernières années, de la fixation des caractères acquis. La portée des questions ainsi discutées n'échappera pas à tous les esprits qu'intéressent la science et la philosophie.

Au point de vue de l'enseignement, ce livre mérite d'être recommandé, car il permet de grouper tous les faits épars en les enchaînant entre eux, en rendant leur étude aussi claire qu'attachante.

La géologie expérimentale, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 2e édit. 1 vol. in-8, avec 56 gravures dans le texte. 6 fr.

Il est une branche d'études, la géologie, qui, jusqu'en ces derniers temps, ne demandait à l'expérience à peu près aucun contrôle. M. Stanislas Meunier, estimant que les phénomènes géologiques aussi bien que ceux de la physique, de la chimie ou de la biologie relèvent de l'expérimentation, s'est ingénié durant des années à créer des expériences propres à donner sur les circonstances des formations géologiques des lumières précises. Pour ces raisons, l'ouvrage qu'il vient de publier mérite tout particulièrement d'attirer l'attention. Il est en effet la première manifestation d'une orientation nouvelle et des plus fructueuses que vont subir les études géologiques.

G. Vitoux (*le Rappel*).

La nature tropicale, par J. Costantin, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, avec 166 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

L'importance sans cesse croissante des questions coloniales vient ajouter un véritable intérêt d'actualité à l'intérêt scientifique de ce livre curieux. L'auteur nous révèle tous les secrets de la végétation puissante des forêts vierges, si différentes des petits bois de nos climats, et surtout les associations de vie qui s'établissent entre les plantes les plus différentes. Comme dans les sociétés humaines, on y voit toutes les formes de la charité, du parasitisme et de la solidarité. L'ouvrage se termine par l'étude scientifique des légendes sur le déluge qui existent dans toutes les religions, et montre à quels phénomènes réels on peut les rattacher.

Introduction à l'étude de la botanique (*Le sapin*), par J. de Lanessan, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, député. 1 vol. in-8, avec 103 grav. dans le texte, 2e édit. 6 fr.

L'auteur a écrit ce livre surtout pour faire connaître au grand public les principes et les traits généraux des sciences, mais il rendra aussi service à ceux qui débutent dans l'étude de la botanique, en leur montrant que cette science ne se compose pas seulement de détails arides et fastidieux. En prenant comme sujet l'étude du *Sapin*, M. de Lanessan n'a pas voulu faire une monographie de cet arbre; il s'est proposé seulement de développer par un exemple spécial les théories les plus importantes de la Botanique.

L'origine des plantes cultivées, par A. de Candolle, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8, 4e édit. . . . . 6 fr.

Le but de l'auteur, digne héritier d'un nom réputé en botanique, a été de chercher l'état et l'habitation de chaque espèce avant sa mise en culture. Il a dû, pour cela, distinguer parmi les innombrables variétés, celle qu'on peut estimer la plus ancienne, et voir de quelle région du globe elle est sortie. Il montre, en outre, comment la culture des diverses espèces s'est répandue dans différentes directions, à des époques successives.

Les champignons, par Cooke et Berkeley. 1 vol. in-8, avec 110 grav., 4e éd. 6 fr.

Cet ouvrage, écrit pour les étudiants et les gens du monde, apporte des lumières sur un point de la botanique généralement ignoré. Dans la première partie, l'auteur donne d'intéressants détails sur la nature des champignons, sur leur structure et leur classification; il enseigne leurs divers usages. Il fait suivre aux lecteurs les phases successives du développement de ces cryptogames et insiste sur les phénomènes remarquables. La seconde partie, plus pratique, a trait à l'influence des champignons, à leurs habitats et à leur culture, aux procédés de récolte et de conservation généralement pratiqués. L'ouvrage est présenté aux lecteurs par M. Berkeley, dont les conseils éclairés ont encore ajouté à l'intérêt de ce livre.

L'évolution du règne végétal, par G. de Saporta, correspondant de l'Institut, et Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

I. *Les Cryptogames*. 1 vol. in-8, avec 85 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.
II. *Les Phanérogames*. 2 vol. in-8, avec 136 gravures dans le texte. . . . . 12 fr.

Depuis vingt ans que la théorie de Darwin a bouleversé toutes les théories scientifiques, bien des livres ont été consacrés à sa défense. Mais c'est la première fois qu'on trace dans son cadre un tableau d'ensemble du monde végétal. MM. de Saporta et Marion montrent comment la flore actuelle tout entière s'est constituée peu à peu par la transformation d'un type primitif. C'est la généalogie du règne végétal.

Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. Daubrée, membre de l'Institut. 1 vol. in-8, avec 89 gravures, 2e édit. . . . . . . 6 fr.

Livre écrit pour le grand public, dans lequel l'éminent professeur du Muséum fait l'étude des eaux souterraines, de la formation des roches sédimentaires ou cristallisées, des tremblements de terre, des météorites ou pierres tombées du ciel, etc. Les sources,

les eaux minérales, les cours d'eau souterrains, le rôle minéralisateur de l'eau aux époques géologiques constituent autant de chapitres d'un vif intérêt. Les tremblements de terre et les météorites conduisent M. Daubrée à l'examen de la constitution du globe. En un mot, c'est bien, comme l'indique le titre, une excursion dans les régions de l'invisible. (*Les Débats.*)

Les volcans et les tremblements de terre, par FUCHS, professeur à l'Université de Heidelberg. 1 vol. in-8, avec 30 gravures et une carte en couleurs, 6e édit. . . . . 6 fr.

On trouve dans ce livre un historique détaillé des tremblements de terre connus, des études sur les tremblements de mer, les volcans boueux et les geysers, une description pétrographique des laves; enfin il se termine par une description géographique des volcans, comprenant une énumération complète et tenant compte de toutes les découvertes et de tous les événements récents.

Le pétrole, le bitume et l'asphalte, par A. JACCARD, professeur de géologie à l'Académie de Neuchâtel. 1 vol. in-8, avec 70 gravures dans le texte. . 6 fr.

M. Jaccard fait dans ce livre l'histoire critique de toutes les théories scientifiques relatives au pétrole, décrit son mode de formation, expose la découverte successive de ses gisements dans les deux mondes. Il fait ensuite l'histoire du bitume et de l'asphalte. Enfin il cherche à déterminer l'avenir industriel du pétrole. De nombreuses figures placées dans le texte permettent notamment de suivre les descriptions des principaux gisements géologiques.

La géologie comparée, par STANISLAS MEUNIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, avec 35 gravures dans le texte. . . . . . . 6 fr.

L'étude des météorites, qui sont des échantillons de masses extra-terrestres, et les renseignements de plus en plus abondants que nous fournit l'astronomie physique. aidée par l'analyse spectrale, sur la constitution des corps célestes, permettent d'entrevoir une géologie considérable, dont la géologie terrestre forme un cas particulier. C'est ce nouveau chapitre de la science que le savant professeur du Muséum s'attache, depuis des années, à développer et à constituer en corps de doctrine. Il en a donné un excellent résumé dans le volume que nous avons sous les yeux. (*Revue des Deux Mondes.*)

La géologie générale, par *le même*. 1 vol. in-8, avec 43 grav. dans le texte. 6 fr.

L'auteur débute par un exposé de l'évolution des idées en géologie générale pendant le XIXe siècle et passe en revue les théories de Cuvier, de Lyell, de Constant Prévost et de leurs écoles, pour aboutir à l'activisme qui constitue à l'heure actuelle le dernier stade de cette évolution. Pour justifier cette doctrine qu'il a faite sienne, il étudie les principaux phénomènes actuels en essayant de retrouver pour chacun d'eux la cause prochaine d'où ils dérivent. Il recherche ensuite dans les dépôts des époques antérieures à la nôtre, des témoignages analogues à ceux qu'il a ainsi interprétés, puis il examine si toutes les actions actuelles se sont fait sentir alors et si, à leur influence, ne s'est pas ajoutée celle des causes qui n'agiraient plus maintenant.

Il établit ainsi, pour ainsi dire, la physiologie tellurique de l'époque actuelle et la physiologie comparée des époques précédentes, et fait enfin ressortir entre les unes et les autres les points communs et les contrastes dont se dégage, comme d'elle-même, toute la philosophie de la géologie.

VII. — PHYSIQUE

Les glaciers et les transformations de l'eau, par J. TYNDALL, professeur de chimie à l'Institution royale de Londres; suivi d'une étude sur le même sujet, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 27 gravures dans le texte et 8 planches tirées à part sur papier teinté, 6e édit. . . . 6 fr.

La conservation de l'énergie, par BALFOUR STEWART, professeur de physique au College Owen de Manchester (Angleterre); suivi d'une étude sur la *Nature de la force*, par P. DE SAINT-ROBERT (de Turin). 1 vol. in-8, 6e édit. 6 fr.

La matière et la physique moderne, par STALLO; précédé d'une préface par CH. FRIEDEL, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol in-8, 3e édit. . . . . 6 fr.

L'auteur critique, au point de vue purement expérimental, les principales théories de la science contemporaine : la théorie mécanique de la chaleur, la théorie atomique, etc., enfin les surprenantes doctrines des géomètres allemands et italiens sur l'espace à quatre dimensions. M. Friedel a placé en tête de ce livre une préface où il prend la défense de l'Ecole atomique dont il est le chef incontesté en France depuis la mort de Wurtz.

VIII. — CHIMIE

La synthèse chimique, par M. BERTHELOT, membre de l'Institut, professeur de chimie organique au Collège de France. 1 vol. in-8, 9e édit. . . . . . 6 fr.

C'est en 1860 que M. Berthelot a exposé, pour la première fois, les méthodes et les résultats généraux de la synthèse chimique appliquée aux matériaux immédiats des êtres organisés, et qu'il a fait connaître au monde savant les procédés qu'il avait découverts pour réaliser les combinaisons de carbone et d'hydrogène.

Il était bon que ces principes de la synthèse organique qui ont pris une place si importante dans le domaine de la chimie et qui, chaque jour, produisent des découvertes nouvelles, fussent mis à la portée du grand public.

La théorie atomique, par AD. WURTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Paris. Précédé d'une introduction sur *la Vie et les travaux* de l'auteur, par CH. FRIEDEL, de l'Institut. 1 vol. in-8, 8e édit. . . . . 6 fr.

Dans cet ouvrage, le chef de l'Ecole atomique française, Ad. Wurtz, résume l'ensemble des travaux et des théories qui ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe savante. Il expose le développement successif des théories chimiques depuis Dalton, Gay-Lussac, Berzélius et Proust, jusqu'à Dumas, Laurent et Gerhardt, Avogrado, Mendeleef, et termine par les études les plus curieuses et les plus nouvelles sur la constitution des corps et la nature de la matière.

Les fermentations, par P. SCHUTZENBERGER, membre de l'Institut, professeur de chimie au Collège de France. 1 vol. in-8, avec 28 grav., 6e édition refondue. 6 fr.

M. Schutzenberger a divisé son travail en deux parties : dans la première, il traite des fermentations attribuées à l'intervention d'un ferment organisé ou figuré, telles sont les fermentations alcoolique, visqueuse, lactique, ammoniacale, butyrique et par oxydation; la seconde partie est consacrée aux fermentations provoquées par des produits solubles, élaborés par les organismes vivants.

Microbes, ferments et moisissures, par le Dr L. TROUESSART. 1 vol. in-8, avec 107 gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

Le rôle des microbes intéressant chacun de nous, il fallait un livre où l'avocat, forcé de traiter en face d'experts une question d'hygiène, l'ingénieur, l'architecte, l'industriel, l'agriculteur, l'administrateur, pussent trouver des notions claires et précises sur les questions d'hygiène pratique se rattachant à l'étude des microbes, notions qu'ils trouveraient difficilement, dispersées qu'elles sont dans les livres destinés aux médecins ou aux botanistes de profession. Bien qu'il ne soit pas écrit spécialement pour ces derniers, ce livre peut cependant leur être d'une grande utilité.

Il a été donné une large place à la partie botanique, trop souvent négligée dans les ouvrages de pathologie microbienne.

La révolution chimique. Lavoisier, par M. BERTHELOT. 1 vol. in-8, ill., 2e éd. 6 fr.

A côté de la Révolution politique de 1789, il y a donc eu une révolution chimique, personnifiée par Lavoisier, et qui sépare deux mondes scientifiques entièrement différents par leurs méthodes, leur esprit et leurs principes. C'est cette révolution que raconte M. Berthelot.

L'ouvrage se termine par des notices et extraits des registres inédits du laboratoire de Lavoisier qui offrent un intérêt particulier en mettant le lecteur en présence de la méthode de travail de l'illustre savant.

La photographie et la photochimie, par G.-H. NIEWENGLOWSKI, préparateur à la Faculté des sciences de Paris, directeur du journal *La Photographie*. 1 vol. in-8, avec 128 gravures dans le texte et 1 planche en phototypie hors texte. 6 fr.

Les principes de photochimie qui sont la base des procédés photographiques sont d'abord décrits aussi clairement que possible. L'auteur passe ensuite en revue les diverses phases des nombreuses recherches qui ont abouti à la fixation des images de la chambre noire, avec leur triple caractère de forme, de couleurs et de mouvement, et donne un aperçu des nombreuses applications de l'invention française la plus féconde de ce siècle. Les travaux les plus récents sont analysés dans cet ouvrage; c'est ainsi que des chapitres ont été réservés à l'*art photographique*, à la *photographie directe et indirecte des couleurs*, à la *chromo-photographie* et au *cinématographe*, à la *photographie de l'invisible*, aux *rayons de Rœntgen* et aux radiations qui s'en rappro-

chent par leurs propriétés. Les applications de la photographie à *l'astronomie*, à *l'art militaire*, aux *sciences physiques, naturelles et médicales*, à la *décoration*, etc., font aussi l'objet de chapitres spéciaux.

L'eau dans l'alimentation, par le Dr F. MALMÉJAC, pharmacien de l'armée, docteur en pharmacie. Préface de M. SCHLAGDENHAUFFEN, directeur honoraire de l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy. 1 vol. in-8, avec gravures. . 6 fr.

La question de l'eau de boisson occupe aujourd'hui une place capitale en hygiène, et il n'est pas trop de la géologie, de la chimie et de la bactériologie pour la résoudre. Ce sont les résultats de toutes les recherches entreprises depuis vingt ans que M. Malméjac expose; il a également consigné des travaux personnels encore inédits: ainsi composé, le livre résume fidèlement les connaissances que toute personne instruite doit posséder sur la matière. Nul n'oserait, en effet, se désintéresser d'une question qui a pour but de débarrasser à jamais le genre humain des redoutables épidémies d'origine hydrique et, comme conséquence, de faire diminuer dans de grandes proportions la mortalité.

IX. — ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

Les étoiles. *Notions d'astronomie sidérale*, par le Père A. SECCHI, directeur de l'Observatoire du Collège romain. 2 vol. in-8, avec 68 gravures dans le texte et 16 planches en noir et en couleurs, 3e édit. . . . . 12 fr.

L'auteur, après avoir décrit l'aspect général du ciel, étudie toutes les questions qui se rattachent à la grandeur des étoiles, à la distance qui les sépare de nous, à leur couleur, à leurs changements d'éclat et de teinte. Un chapitre est consacré au soleil, qui appartient à la classe des étoiles variables. Il aborde ensuite l'histoire des nébuleuses, l'étude et la détermination des mouvements propres des étoiles. Il est ainsi conduit à traiter de l'immensité de l'espace stellaire, du nombre des étoiles, des distances qui les séparent de nous et de celles qui les séparent les unes des autres. Enfin, dans un dernier chapitre, le P. Secchi expose ses vues sur la constitution de l'univers.

Histoire de la machine à vapeur, de la locomotive et des bateaux à vapeur, par R. THURSTON, professeur de mécanique à l'Institut technique de Hoboken, près New-York; revue, annotée et augmentée d'une Introduction, par M. HIRSCH, ingénieur en chef des ponts et chaussées, professeur de machines à vapeur à l'École des ponts et chaussées de Paris. 2 vol. in-8, avec 160 gravures dans le texte et 16 planches à part. 3e édit. . . . . 12 fr.

On peut dire que l'industrie moderne tout entière dérive de la machine à vapeur, et cependant l'histoire de ce merveilleux engin n'avait pas encore été écrite d'une manière complète. M. Thurston a comblé cette lacune. Cet ouvrage est orné de 16 planches, d'une foule de portraits d'inventeurs, et d'une immense figure représentant tous les types de machines à vapeur, de bateaux à vapeur ou de locomotives, depuis les premières tentatives de l'antiquité jusqu'aux perfectionnements les plus récents.

Les aurores polaires, par A. ANGOT, météorologiste titulaire au Bureau météorologique de France. 1 vol. in-8, avec 15 gravures dans le texte et hors texte. 6 fr.

Les aurores boréales, que M. Angot appelle avec raison aurores polaires, puisqu'elles se produisent aussi bien au pôle sud qu'au pôle nord, et descendent même de temps à autre dans les latitudes tempérées, forment l'un des sujets les plus curieux des sciences physiques. M. Angot les décrit, en fait l'histoire, en discute la théorie, avec la clarté de style et l'élégance d'exposition qui lui ont donné une place éminente dans la littérature scientifique comme dans la science technique. Des gravures, exécutées avec le plus grand soin, représentent les plus belles aurores boréales observées.

X. — BEAUX-ARTS

Les débuts de l'art, par E. GROSSE, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Traduit de l'allemand par *A. Dirr*. Introduction de M. *L. Marillier*. 1 vol. in-8, avec 32 gravures dans le texte et 3 planches hors texte. . . 6 fr.

L'art, à ses débuts, a été nettement réaliste, visant seulement à représenter, de façon exacte, les principaux faits de la vie courante. Ce sont des facteurs secondaires qui ont fait naître la tendance à la simplification, au choix entre les détails, au *style*. Rien de tout cela n'a existé dans les reproductions premières des objets que l'homme voyait tous les jours. L'ouvrage de M. Grosse est conçu sur un plan des plus simples :

après une étude préliminaire sur *le but et la voie de la science de l'art*, sur *les peuples primitifs*, et sur *l'art* en général, l'auteur examine *la parure*, *l'art ornementaire*, *la sculpture et la peinture*, *la danse*, *la poésie*, *la musique*; une *conclusion* rapide permet de mesurer l'étendue du champ parcouru.

Les idées maîtresses de l'ouvrage, inséparablement unies les unes aux autres, consistent essentiellement en cette notion que, pour s'élever à la dignité de science, la connaissance d'un ensemble de faits ou d'individus doit être surtout explicative; or, nulle part cette méthode ne trouve de plus utiles applications que dans le domaine de l'art. Écrit en une langue alerte, le livre de M. Grosse est accessible à tous : il intéressera les savants, et les hommes les moins initiés aux recherches et aux méthodes de l'ethnographie comparée pourront le lire sans un instant d'ennui, sans un effort d'attention.

La céramique ancienne et moderne, par E. GUIGNET, directeur des teintures à la manufacture des Gobelins, et E. GARNIER, conservateur du Musée de la manufacture de Sèvres. 1 vol. in-8, avec 100 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

Ce gros livre est formé de deux parties distinctes : un manuel des procédés de fabrication employés par les céramistes, et une histoire rétrospective de la céramique. La première de ces deux parties est l'œuvre de M. Guignet, directeur des teintures aux manufactures des Gobelins, et c'est M. Garnier, l'éminent conservateur du Musée de Sèvres, qui s'est chargé d'écrire la seconde. Tous deux se sont, comme on pouvait le prévoir, acquittés de leur tâche avec beaucoup de conscience. L'ensemble de l'ouvrage est d'un extrême intérêt, aussi bien pour les fabricants que pour les collectionneurs.

(*Illustration.*)

Le son et la musique, par P. BLASERNA, professeur à l'Université de Rome; suivi des *Causes physiologiques de l'harmonie musicale*, par H. HELMHOLTZ, prof. à l'Univ. de Berlin. 1 vol. in-8, avec 41 gravures dans le texte, 5e édit. 6 fr.

Ce livre n'a pas la prétention de donner une description complète des phénomènes sonores, ni d'exposer toute l'histoire des lois musicales; l'auteur a cherché seulement à réunir deux sujets qui jusqu'alors avaient été traités séparément. Exposer brièvement les principes fondamentaux de l'acoustique et en montrer les plus importantes applications, tel est le but de cet ouvrage. Il se trouve présenter ainsi un grand intérêt pour ceux qui aiment à la fois l'art et la science.

Principes scientifiques des beaux-arts, par E. BRUCKE, professeur à l'Université de Vienne; suivi de *l'Optique et les Arts*, par H. HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 39 gravures, 4e édit. . . . . . . 6 fr.

Dans ce volume sont réunies les recherches principales de deux savants, MM. Brucke et Helmholtz, et les matériaux qui y sont contenus montrent, par leur diversité et leur importance, que la peinture et la sculpture ne perdent rien à devenir savantes tout en demeurant artistiques. *La perspective*, *la distribution de la lumière et des ombres*, *la couleur avec ses harmonies et ses contrastes*, sont autant de sujets scientifiques que les peintres ne sauraient se dispenser d'étudier. Les auteurs donnent également d'intelligents conseils sur le mode d'*éclairement des modèles* qui est déterminé par des lois rigoureuses et dont on ne s'écarte qu'au détriment de la vérité des effets; ils traitent également la question connexe de l'*éclairement des galeries de tableaux*.

Théorie scientifique des couleurs et leurs applications aux arts et à l'industrie, par O.-N. ROOD, professeur de physique à Columbia-College de New-York (États-Unis). 1 vol. in-8, avec 130 gravures dans le texte et une planche en couleurs, 2e édit. . . . . 6 fr.

Ce livre convient à la fois, grâce aux aptitudes variées de son auteur, aux artistes et aux gens du monde. On y trouve, sous une forme accessible, l'exposé des diverses théories sur les couleurs et sur leur perception dans l'œil humain, ainsi que les applications si variées et si curieuses de beaucoup de ces théories dans l'industrie. Enfin le rôle des couleurs dans la peinture, les moyens de les employer et l'étude des divers genres, forment une partie importante de l'ouvrage.

LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE D'APPARITION DES 101 VOLUMES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

1. TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré*. 7e éd.
2. BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations. 6e éd.
3. MAREY. La Machine animale, *illustré*. 6e éd.
4. BAIN. L'Esprit et le Corps. 6e éd.
5. PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré*. 2e éd.
6. HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale. 13e éd.
7. SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *ill*. 6e éd.
8. MAUDSLEY. Le Crime et la Folie. 7e éd.
9. VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré*. 4e éd.
10. BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré*. 6e éd.
11. DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion. 11e éd.
12. LÉON DUMONT, Théorie scientifique de la sensibilité. 4e éd.
13. SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré*. 6e éd. refondue.
14. WHITNEY. La vie du langage. 4e éd.
15. COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *ill*. 4e éd.
16. BERNSTEIN. Les Sens, *illustré*. 5e éd.
17. BERTHELOT. La Synthèse chimique. 9e éd.
18. NIEWENGLOWSKI. La Photographie et la Photochimie, *illustré*.
19. LUYS. Le Cerveau et ses Fonctions, *illustré*. 7e éd.
20. STANLEY JEVONS. La Monnaie et le Mécanisme de l'échange. 5e éd.
21. FUCHS. Volcans et Tremblements de terre, *illustré*. 6e éd.
22. BRIALMONT (le général). La Défense des États et les Camps retranchés. (*Epuisé*.)
23. DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine. 13e éd.
24. P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré*. 5e éd.
25. ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles. (*Epuisé*.)
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré*. 4e éd.
27. WURTZ. La Théorie atomique. 8e éd.
28-29. SECCHI (le Père). Les Etoiles, 2 vol. *illust*. 3e éd.
30. JOLY. L'Homme avant les métaux. (*Épuisé*.)
31. A. BAIN. La Science de l'éducation. 10e éd.
32-33. THURSTON. Histoire de la machine à vapeur, 2 vol. *illustrés*. 3e éd.
34. HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique. (*Epuisé*.)
35. HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste. 6e éd.
36. HUXLEY. L'Ecrevisse (Introduction à la zoologie), *illustré*. 2e éd.
37. DE ROBERTY. La Sociologie. 3e éd.
38. ROOD. Théorie scientifique des couleurs, *ill*. 2e éd.
39. DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré*.
40-41. CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux, 2 vol. *illustrés*. 2e éd.
42. JAMES SULLY. Les Illusions des sens et de l'esprit, *illustré*. 3e éd.
43. YOUNG. Le Soleil. (*Épuisé*.)
44. DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées. 4e éd.
45-46. LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. (*Ep*.)
47. PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin. 3e éd.
48. STALLO. Matière et Physique moderne. 3e éd.
49. MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiments, *illustré*. 3e éd.
50. DE MEYER. Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage. *ill*.
51. DE LANESSAN. Le Sapin, *illustré*. 2e éd.
52-53. DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (les Phanérogames), 2 vol. *illustrés*.
54. TROUESSART. Les Microbes, les Ferments et les Moisissures, *illustré*. 2e éd.
55. HARTMANN. Les Singes anthropoïdes, leur organisation comparée à celle de l'homme, *illustré*.
56. SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, *illustré*.
57. BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *ill*. 4e éd.
58-59. ROMANES. L'Intelligence des animaux, 2 vol. *illustrés*. 3e éd.
60. LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps. 8e éd.
61. DREYFUS. L'Évolution des mondes et des sociétés.
62. DAUBRÉE. Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, *illustré*. 2e éd.
63-64. LUBBOCK. L'Homme préhistorique, 2 vol. *illustrés*. 4e éd.
65. RICHET. La Chaleur animale, *illustré*.
66. FALSAN. La Période glaciaire. (*Epuisé*.)
67. BEAUNIS. Les Sensations internes.
68. CARTAILHAC. La France préhistorique, *ill*. 2e éd.
69. BERTHELOT. La Révolution chimique. 2e éd.
70. LUBBOCK. Sens et instincts des animaux, *illustré*.
71. STARCKE. La Famille primitive.
72. ARLOING. Les Virus, *illustré*.
73. TOPINARD. L'Homme dans la nature, *illustré*.
74. BINET (ALF.). Les Altérations de la personnalité. 2e éd.
75. DE QUATREFAGES. Darwin et ses précurseurs français. 2e éd.
76. ANDRÉ LEFÈVRE. Les Races et les Langues.
77-78. DE QUATREFAGES. Les Emules de Darwin.
79. BRUNACHE. Le Centre de l'Afrique, *illustré*.
80. ANGOT. Les Aurores polaires, *illustré*.
81. JACCARD. Le Pétrole, l'Asphalte et le Bitume, *ill*.
82. STANISLAS MEUNIER. La Géologie comparée, *ill*.
83. LE DANTEC. Théorie nouvelle de la vie, *ill*. 2e éd.
84. DE LANESSAN. Principes de colonisation.
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. L'Évolution régressive, *illustré*.
86. DE MORTILLET. Formation de la nation française, *illustré*. 2e éd.
87. G. ROCHÉ. La culture des mers, *illustré*.
88. COSTANTIN. Les végétaux et les milieux cosmiques (adaptation, évolution), *illustré*.
89. LE DANTEC. L'Evolution individuelle et l'hérédité.
90. E. GUIGNET et E. GARNIER. La Céramique ancienne et moderne, *illustré*.
91. E. GELLÉ. L'audition et ses organes, *illustré*.
92. STAN. MEUNIER. La Géologie expérimentale, *ill*.
93. COSTANTIN. La Nature tropicale, *illustré*.
94. GROSSE. Les débuts de l'art, *illustré*.
95. GRASSET. Les maladies de l'orientation et de l'équilibre, *illustré*.
96. DEMENŸ. Les bases scientifiques de l'éducation physique, *illustré*. 2e éd.
97. MALMÉJAC. L'eau dans l'alimentation.
98. STANISLAS MEUNIER. La géologie générale, *ill*.
99. DEMENŸ. Mécanisme et éducation des mouvements, *illustré*.
100. BOURDEAU. Hist. de l'habillement et de la parure.
101. MOSSO. Le corps robuste et l'esprit dispos.

Prix de chaque volume, cartonné à l'anglaise **6** fr., hormis le volume 99, vendu **9** fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE OU VALEUR SUR PARIS

6-01. — Coulommiers. Imp RD. — 1-04.